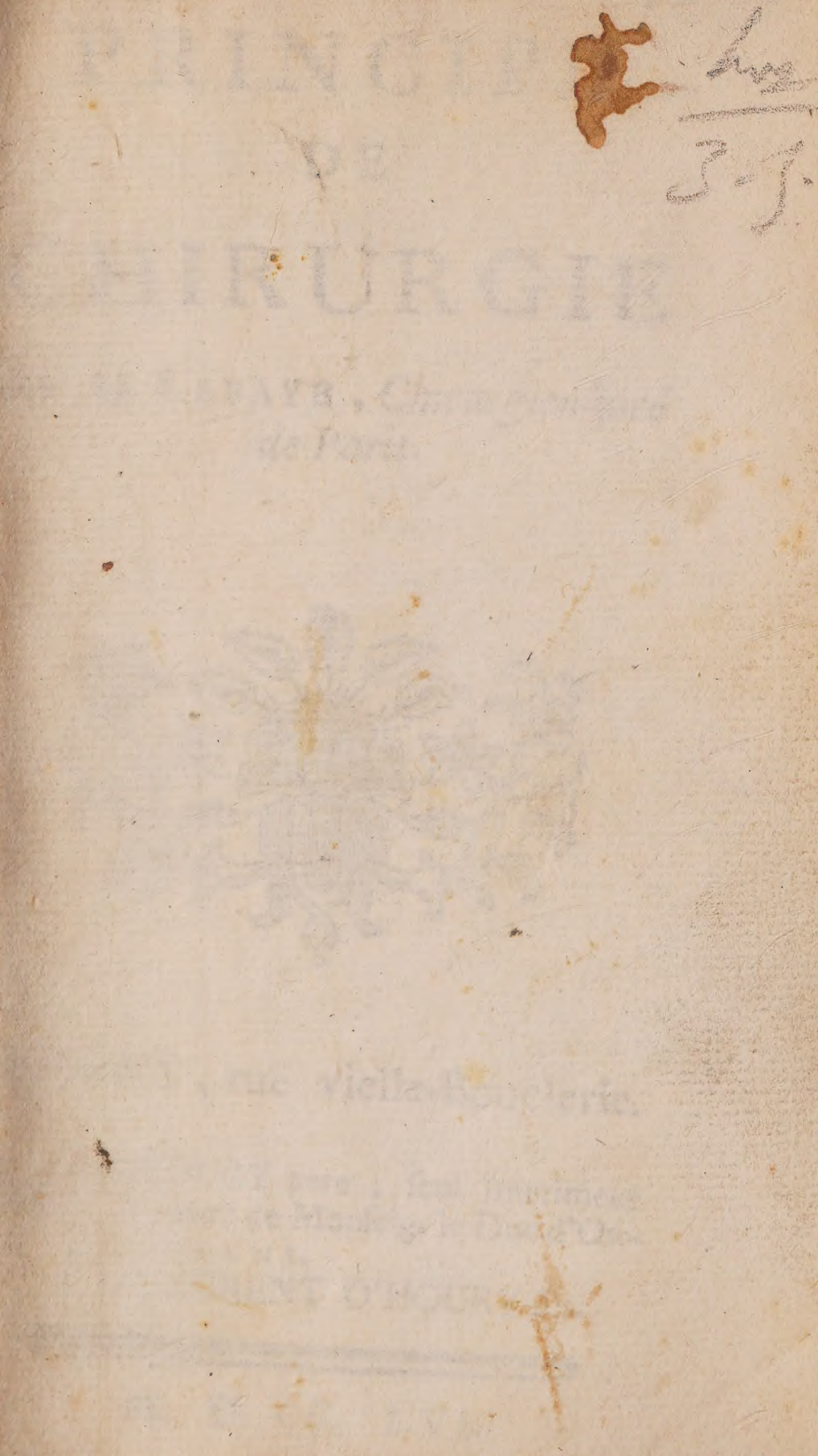








PRINCIPE DE CHIRURGIE

Par M. LAFAYE , *Chirurgien-juré de Paris.*



A PARIS , ruë vielle-Bouclerie.

Chez { D'HOURY pere , ſeul Imprimeur Libraire de Monſeig. le Duc d'ORLEANS.
Et LAURENT D'HOURY fils.

M. D. CC. LVI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT PROPOS.

L'ART de guérir eſt d'une grande étenduë. Le grand nombre & la différence des parties qui compoſent le corps humain, la multiplicité des choſes qui peuvent les offenſer, & la variété des moyens qu'il faut employer pour remédier à tous les déſordres que ces cauſes peuvent produire, exigent tant de connoiſſances pour la perfection de cet Art, que l'eſprit le plus pénétrant & le plus vaſte ne peut les raſſembler toutes pendant le court eſpace de la vie la plus longue. C'eſt ce qui a fait dire au Prince de la Médecine que l'Art eſt long, & que la vie eſt courte.

Peu de tems après la création, l'homme eſt devenu ſujet aux maladies, & il a commencé ſans doute dès-lors à en chercher les remedes. Ainſi l'Art de guérir eſt preſque auſſi ancien que le Monde.

Dans les premiers tems, un même homme l'exerçoit en ſon entier. Au tems d'Eraſiſtrate on le diviſa en Médecine & en Chirurgie, afin que chacune de ces deux parties fut cultivée ſeparément.

Malgré ce partage, qu'occaſionna

ans doute la multiplicité des maladies & des moyens de les guérir, on peut dire encore de l'une & de l'autre en particulier ce qu'Hippocrate en avoit dit en général. Ainſi quiconque ſe deſtine à profeſſer la Chirurgie, doit pendant bien des années en faire une étude ſérieuſe, ſe former ſous d'habiles Maîtres, les ſuivre chez les Malades & dans les Hôpitaux, conſulter les meilleurs Auteurs, comparer les lumieres & la pratique des Anciens avec celles des modernes, profiter des découvertes de ceux-ci, & tâcher, en remarquant de quelle maniere ils les ont faites, de ſe mettre en état d'en faire ſoi-même de nouvelles.

On ne peut trop chercher les moyens de poſſéder dans le plus haut dégré de perfection poſſible un Art qui eſt ſi important; car les fautes que l'on commet en l'exerçant ſont d'une extrême conſéquence. Elles intéreſſent la ſanté & la vie même des hommes.

La Chirurgie eſt l'Art de guérir les maladies qui ont beſoin de l'opération de la main, ou de quelque médicament extérieur.

On voit par cette définition que la Chirurgie ne ſe borne pas à l'opération ni aux maladies externes. En effet il y

des maladies externes pour lesquelles il faut avoir recours aux médicamens, parce que l'opération n'y peut convenir, ou n'y suffit pas ; & il y a des maladies internes qu'on ne peut guérir que par quelque opération ou par quelque médicament appliqué extérieurement.

Le corps humain, soit vivant, soit mort, est le sujet de la Chirurgie. Elle conserve la santé du corps humain vivant, elles en guérit les maladies ; elle le considere après la mort, pour en connoître la structure.

Son objet comprend toutes les maladies Chirurgicales, les moyens de les guérir, & même le corps humain après la mort, parce qu'en l'ouvrant elle découvre les causes des maladies.

Sa fin est de prévenir, de guérir ou de pallier les maladies qui sont de son ressort.

Il seroit à souhaiter que l'étude de la Chirurgie fut toujours précédée de celle des Méchaniques & de la Phygique. Le corps humain est une machine animée. Ainsi la connoissance des principes de la Méchanique, frayeroit le chemin à celle du corps humain & de ses maladies, qui ne sont que le dérangement des parties de cette machine ou l'irrégu-

larité de ſes mouvemens. La Chirurgie eſt un Art très-relatif à la Phyſique ; ſa ſpéculation fait partie de cette ſcience qui par conſéquent peut ſervir d'introduction à cet Art.

La Chirurgie ſe diviſe en Théorique & en Pratique.

La premiere conſiſte dans la connoiſſance des régles & des préceptes de l'Art. Elle s'attache à l'explication de tous les Phénomenes qui ſe paſſent dans le corps ſain ou malade, à l'étude de l'Anatomie & à celle des maladies & des remedes propres à les guérir.

La Chirurgie-Pratique conſiſte dans l'exécution de toutes les régles & dans leur application aux différentes maladies dont la Théorie a donné la connoiſſance.

La Chirurgie-Théorique & la Chirurgie-Pratique s'éclairent mutuellement. L'on travaille en aveugle quand on ne réunit pas ces deux parties. Les préceptes ouvrent la route à la Pratique, & la Pratique donne ſouvent lieu de faire de nouveaux préceptes, ou de rectifier les anciens.

Les qualités qu'un Chirurgien doit avoir, regardent également l'eſprit & le corps, & ſont proprement des dons

de la nature. La justesse & la pénétration de l'esprit, l'adresse & la fermeté dans la main, & la finesse dans la vue, sont des talens que la nature donne, & qu'on perfectionne par l'exercice.

L'étude dans la jeunesse accoûtumes l'esprit à raisonner juste, & à acquerir cette espéce de sagacité qu'il faut pour saisir promptement dans une multitude d'objets le point principal. L'exercice dans l'Anatomie donne la fermeté, & perfectionne l'adresse naturelle ; l'habitude à faire les opérations sur les cadavres, dispose à lesfaire sur les vivans.

Ce n'est point un Traité complet que cet Ouvrage, ce n'est qu'un très-petit abregé des élémens de Chirurgie dont il contient les principales définitions, & les régles fondamentales. C'est, à proprement parler, une introduction qui familiarisera les jeunes Etudians avec les termes de cet Art, & qui par le moyen de quelques explications leur fera appercevoir ce qu'il renferme de plus important.

Il est divisé en cinq parties.

La premiere renferme la Phisiologie, qui donne la connoissance du corps humain, consideré comme vivant & en santé.

La deuxieme contient l'Higienne qui expoſe les moyens de conſerver la ſanté & de prolonger la vie.

La troiſiéme, ſous le nom de Pathologie, traite des Maladies Chirurgicales.

La quatriéme, ſous celui de Thérapeutique, indique les moyens de les guérir, & donne les préceptes qu'il faut obſerver, en employant ces moyens.

Dans la cinquiéme, on fera l'application des régles générales aux cas particuliers.

On ſe croit diſpenſé de citer les Auteurs d'où ſont tirés les préceptes que l'on rapporte, parce que la multiplicité des citations dans un ſi petit Ouvrage, pourroit détourner l'attention des jeunes Etudians en faveur deſquels il eſt fait.



PRINCIPES DE CHIRURGIE,

PREMIÈRE PARTIE.

PHISIOLOGIE.



HISIOLOGIE est un mot composé de deux termes grecs qui joint ensemble signifient, Discours sur les choses naturelles.

Deux sortes de subtances unies ensemble composent l'homme; l'une spirituelle, qui est l'ame dont l'essence est de penser; l'autre matérielle, qui est le corps & qui exécute tant que l'ame y est unie, tous les différens mouvemens corporels. *Combien il entre de substances dans le corps.*

La Phisiologie est l'histoire de cette subtances corporelle & donne par conséquent la connoissance des différentes parties qui composent le corps humain, de leur rapport & de leurs fonctions. *Ce qu'apprend la Phisiologie*

Deux sortes de parties entrent dans la composition du corps humain; les unes sont solides, & les autres liquides. ces deux espèces de parties agissent l'une sur l'autre *Quelles parties composent le corps,*

Ce qui résulte de leur union. & de cette action réciproque, ainsi que de leur équilibre, résulte les fonctions de la machine & par consequent la vie. *Division de la Phisiologie.* Je partagerai la Phisiologie en trois Sections ; dans la premiére je traiterai des Solides ; les Fluides feront la matiere de la seconde & les Fonctions du corps humain celle de la troisiéme.

SECTION PREMIERE.

Des Solides.

Les solides sont un amas de tuyaux ou de vaisseaux, LES parties solides ne sont qu'un amas de plusieurs tuyaux ou vaisseaux, qui renferment quelque liqueur ; & de nefs, qui distribuent les esprits animaux.

L'arrangement varié de ces vaisseaux forme les différentes parties du corps.

L'arrangemens des vaisseaux. Les vaisseaux sont arrangés, entrelassés, repliés, entourtillés d'une infinité de manieres. Les gros se divisent en d'autres plus petit qui se divisent & se subdivisent encore, de maniere qu'on ne connoit pas la fin de ces subdivisions. Si on en croit Ruich les plus petits sont si fins, qu'il s'en trouve des millions dans une partie aussi petite qu'un grain de moutarde. Un nombre infini de filets nerveux entrelassent ces vaisseaux, & lorsque l'abondance des esprits *De quoi ils sont entourés.* animaux qui coule dans ces filets les tend les nerfs en retrécissant le calibre des vaisseaux, les gênent, les brident & y suspendent ou diminuent le cours des liqueurs

Les vaiſſeaux ont tous une vertu élaſtique qui raproche leur parois lorſqu'ils ont été éloignés par quelque cauſe que ſe ſoit, & diminue leur diamêtre lorſque le volume de la liqueur qu'ils contiennent diminue. Lorſque la liqueur ceſſe d'y paſſer, les parois ſe raprochent & ſe coulent, de ſorte qu'il ne reſte plus de cavité entr'eux. *Quelles qualités ont les vaiſſeaux.*

Toutes les parties ſolides du corps, quoique toutes également compoſéés de vaiſſeaux, ſont néanmoins toutes différentes entr'elles par rapport à leur conſiſtence. Les unes ſont dures, & les autres ſont molles. *Différences des ſolides par rapport à leur conſiſtence.*

Celles qui ſont dures, (les os & les cartilages,) donnent au corps la fermeté & l'attitude, ſervent de ſoutient à celles qui ſont molles & à les garantir. *L'uſage des parties dures.*

Les parties molles, tantôt ſeules, tantôt avec les parties dures, ſervent par leur méchaniſme à exécuter les fonctions. *Celui des parties molles.*

On diviſe communément toutes les parties ſolides du corps en ſimilaire ou ſimples ; & en diſſimilaires, ou compoſées, ou organiques. *Diviſion des parties ſolides.*

Les parties ſimilaires ſont les fibres, les membranes, les os, les cartilages, les ligamens, les muſcles, les tendons, les aponévroſes, les glandes, les artéres, les veines, les canaux ſecrétoires & excrétoires, les nerfs & les tégumens communs. *Quelles ſont les parties ſimilaires.*

Les diſſimilaires ou organiques ſont celles qui ſont compoſées des précédentes, comme des viſcéres, & autres. *Les diſſimilaires.*

Il ſemble néammoins que pour parler

que sur les parties similaires

exactément, il n'y a que les fibres qu'on puisse appeller des parties simples, parce qu'elles ne paroissent être composées que des parties de même nature, au lieu que les muscles, les tendons, les glandes & tout ce que les Anciens appelloient parties simples, sont composés de plusieurs choses de différentes espèces. Outre cela, plusieurs de ces parties qu'on appelle Similaires, par exemples les artéres, les glandes, &c. ont des fonctions particuliéres, & par conséquent sont des organes.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties qu'on appelle Similaires.

Les fibres.

§. I. LES fibres sont des filets longs, & déliés, la plûpart assez fermes, qui par leur arrengement particulier & leurs différentes connexions, forment les autres parties du corps, aussi sont-elles membraneuse, charnue, tendineuses, ou osseuse, droites, obliques, longitudinales, transversales, circulaires, spirales, grosses, fines, longues, ou courtes; elles forment la premiere trame de toutes nos parties solides, & tirent, selon quelques-uns, leur origine des nerfs du cerveau & de la moëlle de l'épine.

Elles ont un ressort élastique, c'est-à-dire qu'aprés avoir étoitallongées parquelque cause, cette cause cessant, elles se remettent dans leur état naturel. La matrice des femmes grosses, le ventre des hydropi-

ques, le gonflement des glandes, &c. fournissent des preuves de cette élasticité.

§. II. Les membranes ne sont qu'un tissu souple de fibres arangées & entrelassées sur un même plan. Leur finesse vient de celle de leurs fibres, & leur épaisseur de la pluralité de leurs plans particuliers. Ces plans particuliers sont appéllés lames, & quelquefois tuniqes, qu'on distingue en externes, moyennes & internes. Leur usage est de tapisser les principales cavités du corps & de former les artéres, les veines &c. *Les membranes* *Leur usage.*

§. III. Les os sont les parties les plus dures de toutes celles qui composent le corps humain. La substance des os est un tissu de fibres solides, différemment disposées suivant la conformation de chaque os. Selon Galiardie, les os sont composés de trois sortes de substances : une compacte, une spongieuse ou cellulaire, & une réticulaire. *L'os.* *Sa substance*

La substance compacte est l'extérieur de l'os. Elle est composée de plusieurs lames couchées le unes sur les autres. *La compacte.*

La substance spongieuse ou cellulaire, se trouve à l'extrêmité des os longs. Les mêmes lames qui forment la substance compacte produisent la cellulaire en s'écartant, en se croisant, & en se rompant. *La spongieuse.*

La substance réticulaire est formée par des filets minces, qui partent de la substance spongieuse & qui se croisent. *La réticulaire.*

Ces trois substances se trouvent toujours dans les os longs & ronds La substance spongieuse occupe les extrêmités *Où se trouvent ces*

& la réticulaire mêlée avec la ſpongieuſe les cavités. Dans les os plats, par exemple dans les os du crâne, il ne ſe trouve point de ſubſtance réticulaire. La ſubſtance compacte forme deux tables, entre leſquelles ſe trouve la ſpongieuge. Cette derniere qui ſe trouve au crâne s'appelle Diploë.

trois ſubſtances.

Diploë.

Toutes les cavités de la ſubſtance réticulaire & de la ſubſtance cellulaire ſe répondent les unes aux autres, & ſont tapiſſées d'une membrane très-fine, qu'on peut regarder comme une périoſte intérieure, & ſur laquelle eſt répandu une infinité de vaiſſeaux ſanguins.

Les artéres dépoſent dans ces cellules une ſubſtance huileuſe qu'on appelle moëlles. Celle qui remplit les intervalles de la ſubſtance réticulaire eſt liquide comme de l'huile, celle qui ſe trouve dans les cavités des os longs a plus de conſiſtence. La membrane dont nous venons de parler, eſt exactément attachée à l'os par des petits vaiſſeaux, & par des prolongemens qui s'inſinuent dans les pores des os. C'eſt par ces pores que la moëlle peut couler dans la ſubſtance de l'os; ce qui le rend moins fragile.

Les dents.

On doit regarder les dents comme de véritables os enchaſſés dans de petites ouvertures qu'on nomme alvéoles. La portion de la dent qui ſe trouve dans l'alvéole eſt ſa racine, par l'extrêmité de laquelle entrent un artére, une vaine, & un nerf, qui s'avancent juſques dans la ſubſtance de la dent. On voit par-là que les dents ſe nour-

rissent & doivent être sensible.

La portion de la dent qui est hors de l'alvéole est recouverte d'une substance blanche & très-dure, qu'on appelle émail, & qui se régénere surtout dans la jeunesse lorsqu'elle a été détruite. La racine a une membrane qui la revêt, & qui est une continuation de celle qui tapisse l'alvéole. *Leur émail.*

Les os servent de base, d'apuis & de borne à toutes les autres parties du corps. Tous les os sont recouvers extérieurement de membranes assez fines qu'on nomme Périostes. Celle dont les os du crâne sont revêtus extérieurement, s'appelle Péricrâne. *L'usage des os.*

Le Périoste est un tissu fort serré. Il est attaché, & collé pour ainsi dire à l'os par une infinité de petits filets & de petits vaisseaux sanguins, & par quelques nerfs qui entrent dans les Pores de l'os, qui lui donnent quelque sensibilité, & qui communiquent avec ceux du Périoste interne. Le Périoste sert à soutenir une très-grande quantité de nerfs qui le rendent d'un sentiment très-exquis, & une infinité de petits vaisseaux capillaires C'est par le moyen de ces vaisseaux que les os reçoivent leur accroissement, & leur nourriture. Les sucs qui doivent y servir sont préparés & séparés du sang par le Périoste que je regarde comme l'organe destiné à cet usage : ils sont ensuite portés & déposés dans la substance des os où ils acquiérent parfaitement leur consistence. Ce sont eux qui dans les fractures servent à réunir les os, & qui *Le périoste.* *D'où les os reçoivent leur nourriture.*

dans l'exfoliation totale d'un os, le remplaſſent, comme on l'a vû quelquefois, en formant avec le tems une ſubſtance auſſi ſolide que l'os.

Les cartilages. §. IV. Les cartilages ſont des ſubſtances blanchâtres, unies, polies, ſouples & élaſtiques, qui n'ont point de cavité, ni par conſéquent de moëlle. Ils ſont moins durs que les os, & plus durs que les autres parties. On partage tous ces cartilages en deux claſſes. Les uns ſont unis aux os & les autres en ſont entiérement ſéparés.
Leur uſage. L'uſage des cartilages de la premiere claſſe eſt 1°. De vetir toutes les extrêmités des os joints par articulation mobile, & les paſſages ou couliſſes des tendons. 2°. D'unir tout-à-fait les os, les uns avec fermeté, & les autres avec flexibilité. 3°. d'augmenter le volume ou l'étendue des os. L'uſage des cartilages de la ſeconde claſſe eſt de ſoutenir certaines parties du corps, où les os ne conviendroient pas. Tous les cartilages exceptés ceux qui ſe trouvent dans les articulations mobiles, dans les couliſſes, & dans les autres endroits où il y a du frottement, ſont revêtus d'une *Perichondre* membrane qu'on appelle Périchondre.

Les ligamens. §. V. Les ligamens ſont des ſubſtances blanches, fibreuſes, ſerrées, compactes, plus ſouples, & plus pliantes que les cartilages, difficiles à rompre ou à déchirer, & qui ne s'allongent que très-difficilement.

Leur uſage. Ils ſervent à contenir, à attacher, à

borner & garantir certaines parties.

§. VI. Les muſcles ſont des maſſes, compoſées de fibres plus ou moins longues, rouges ou rougeâtres, qu'on nomme fibres motrices. Ils ſont recouverts d'une membrane propre. Les extrêmités des muſcles ſont ordinairement terminéespar d'autres fibres ſerrées, menues & très-blanches. Lorſque ces fibres forment un corps de figure ronde & longue, on l'appelle Tendon. Lorſqu'il en forme un mince, plat & étendu comme une eſpéce de membrane il ſe nomme Aponévroſe. La maſſe rouge & molaſſe, eſt ce qu'on appelle communement la chair. *Les muſcles.* *Les tendons.* *Les Aponévroſes.*

Chaque muſcle peut ſe diviſer en une infinité de petits autres muſcles ſemblables, qui ont tous un centre & un tendon, & qu'on appelle fibres motrices. Toutes ces fibres unies enſemble par une petite membrane cellulaire forment un gros muſcle. *Compoſitions des muſcles.*

On diſtingue deux ſortes de muſcles, les uns ſont creux; tels ſont, le cœur, les artéres, l'eſtomahc, les inteſtins, la veſſie; leur uſage eſt de contenir & de mouvoir les liqueurs en les comprimant; les autres ſont pleins, tels ſont les muſcles éxtérieurs du corps qui ſervent à mouvoir toutes nos parties mobiles. *Combien on diſtingue de ſortes de muſcles. en généi*

Les muſcles ſont les organes de tous les mouvemens. Leur action conſiſte principalement dans le racourciſſement des fibres motrices ou charnuës, qui le compoſent. Le racourciſſement s'appelle contraction. Les muſcles en ſe contractant tirent les *Leur uſage.*

différentes parties du corps par le moyen des tendons, comme une force mouvante tire un poid par le moyen d'une corde. On peut donc regarder les muſcles comme autant de forces mouvantes qui mettent en mouvement toutes les parties tant ſolides que fluides du corps humain.

Les glandes. §. VII. Les glandes ſont des molécules formées par l'entrelaſſement de vaiſſeaux de tout genre, recouvertes d'une membrane, & deſtinées à ſéparer de la maſſe du ſang quelque liqueur parriculiére, ou ſeulement à perfectionner la lymphe. Celles qui ſéparent du ſang quelque liqueur particuliére s'appellent conglomérées. *Les glandes conglomérées.* Ainſi les reins qui ſéparent l'urine du ſang ſont des glandes conglomérées. Celles qui ſervent à perfectionner la lymphe s'appellent glandes conglobées. Ainſi les glandes des aînes, des aiſſelles, & celles du méſenterre qui n'ont point d'autre fonction, ſont des glandes conglobées.

§. VIII. Nous avons dit que tout notre corps n'étoit qu'un amas de vaiſſeaux, c'eſt-à-dire de tuyaux deſtinés à contenir quelque liqueur. De ces vaiſſeaux les uns renferment le ſang, d'autres la lymphe, d'autres enfin ſervent à la filtration de quelque liqueur. Les vaiſſeaux ſanguins ſont de deux eſpéces, ſçavoir les artéres ſanguines, & les veines ſanguines.

Les artéres ſanguines. Les artéres ſanguines ſont des tuyaux élaſtiques qui partent du cœur, dont elles reçoivent le ſang, qu'elles diſtribuent dans

toutes les parties du corps. Elles ont une figure conique, dont la baſe eſt tournée du côté du cœur. Ainſi plus la liqueur contenue dans ces vaiſſeaux s'éloigne du cœur, plus elle ſouffre de frottemens & diminue de viteſſe.

Les vaines ne ſont qu'une continuation des dernieres diviſions des artéres, & rapportent au cœur le ſuperflu du ſang, que les artéres ont diſtribué dans toutes les parties du corps. *Les veines ſanguines.*

Les artéres ont deux mouvemens ſenſibles, l'un de dilatation, & l'autre de contraction. Le premier qu'on appelle Diaſtole eſt cauſé par le ſang que le cœur pouſſe par intervalle dans les artéres. *Le mouvement de Diaſtole*

Le ſecond qu'on appelle Siſtole, eſt cauſé par la force élaſtique des parois des artéres, qui agiſſent ſur le ſang dans le movement que le cœur ceſſe de le pouſſer. Ces deux mouvemens oppoſés forment ce qu'on appelle Pouls. *Le mouvement de Siſtole.* *Le Pouls.*

Les veines n'ont pas de mouvement ſenſible, mais il ſe trouve dans leur intérieur des valvules placées à quelque diſtance les unes des autres, qui empêchent le ſang de retourner en arriere. Les artéres, ainſi que les vaines, ſont d'abord des troncs; elles ſe diviſent en rameaux, branches & ramifications. Les dernieres & les plus fines de ces ramifications ſons appellées, à cauſe de leur fineſſe, vaiſſeaux capillaires.

Les extrêmitées capillaires des artéres s'uniſſent aux extrêmités capillaires des veines, & y tranſmettent le ſang qui n'a

pas servi à la nourriture des parties, & celles-ci le rapportent au cœur.

Les vaisseaux lymphatiques se divisent aussi en artéres & veines.

Les Artéres lymphatiques.

Les artéres lymphatiques sont des petits vaisseaux transparens beaucoup plus fins que les artéres capillaires sanguines, d'où elles partent, & qui conduisent dans toutes les parries du corps une liqueur aqueuse appellée lymphe.

Les veines lymphatiques.

Les veines lymphatiques ne sont que la continuation des artéres du même nom; elles raportent une portion de la lymphe qui avoit été distribuée dans les différentes parties du corps par les artéres lymphariques & la déchargent ensuite dans les vaines sanguines.

C'est des vaisseaux lymphatiques que vient la blancheur de certaines parties du corps, & en particulier celle de la peau, qui dans l'état naturel ne paroît blanche, que parce que ces vaisseaux se trouvent en grand nombre entre elle & l'épiderme.

Les veines lactées.

On met au nombre des veines lymphatiques les vaisseaux lactés, appellés ainsi parce qu'ils reçoivent des intestins une liqueur blanche qu'on nomme Chile; car ces veines sont remplies de lymphe lorsqu'elles ne sont point remplies de cette liqueur blanche.

Les vaisseaux secrétoires.

§. IX. Les canaux destinés aux secrétions, sont divisés en secrétoires & excrétoires

Les vaisseaux secrétoires sont ceux qui servent à séparer du sang quelque liqueur

particuliére,

particuliere, ce ſont eux qui compoſent principalement les glandes conglomerées.

Les canaux ou vaiſſeaux excrétoires ſont ceux qui reçoivent la liqueur ſéparée par les ſecrétoires, & la dépoſent dans quelques parties, ou la tranſmettent au-dehors. *Les excrétoires.*

§. X. Les nerfs ſont des cordons blanchâtres & cilindriques, qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, enveloppés de la dure mere & qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps. *Les nerfs*

Ils ſont formés par l'aſſemblage de petits filets fort fins, mais creux, où diſpoſés de maniere qu'il y coule une liqueur très fine & très-ſubtile qu'ils reçoivent du cerveau. C'eſt par le moyen de cette liqueur, qu'on appelle eſprit animal, que les nerfs ſont le principe du mouvement & du ſentiment, & par conſéquent les organes par leſquelles le corps & l'ame agiſſent l'une ſur l'autre. *De quoi ils ſont formés, & ce qui y coule.* *Uſage des nerfs.*

La connoiſſance de la diſtribution des nerfs & de leur rapport entre eux eſt très-importante. Elle conduit à celle des mouvemens ſimpatiques, & l'on voit par elle comment le vice d'une partie peut ſe communiquer à d'autres, & produire ces accidens différens.

§. XI. On ne peut douter qu'il n'y ait à la ſupperficie du corps, & à celle de ſes cavités une infinité de petites ouvertures, qu'on appelle pores abſorbans par où certaines ſubſtances peuvent s'inſinuer dans nos vaiſſeaux. Car ce ne peut être que par ce moyen qu'on gagne certaines maladies en touchant ceux qui les ont, & que les *Les pores abſorbans.*

remedes appliqués extérieurement, tel que le Mercure, pénétrent dans l'intérieur.

Ce ne peut être aussi que par ce moyen que l'eau des hydropiques, ou celle qu'on aura injectée dans le ventre d'un chien, se dissipe quelquefois en fort peu de tems.

Ce qui recouvre & enveloppe les parties du corps

§. XII. Toutes les parties du corps sont recouvertes & enveloppées de la membrane graisseuse ou adipeuse, & de la peau qu'on nomme tégument commun.

La membrane graisseuse.

La membrane graisseuse est un tissu de plusieurs feuillets membraneux très-fins, entre lesquels se trouvent quantité d'intervales plus ou moins grands, qu'on appele cellules. Tout ce tissu cellulaire est uni étroitement à la surface intérieure de la peau: il s'insinue dans l'intérieur des muscles, & même entre leurs fibres, il a communication avec la plevre & avec le péritoine. On peut regarder les cellules graisseuses comme de petits sacs qui répondent les uns aux autres, & sur lesquels les artéres & les veines capillaires, sanguines & lymphatiques se ramifient. Les artéres sanguines déposent dans ces petits sacs ou cellules un suc huileux & onctueux, qui se condense plus ou moins, & qu'on nomme graisse.

Comment on peut régarder les cellules.

Ce que les artéres posent.

La peau

La seconde enveloppe commune du corps est la peau. Elle est composée, selon les Anatomistes modernes, de quatre parties.

Le cuir.

La premiere & la plus intérieure est ce tissu qu'on nomme proprement le cuir, qui est composé de fibres membraneuses

tendineuſes & nerveuſes, & parſemé de vaiſſeaux, dont la plûpart ſont lymphatiques. ce tiſſu prête & s'étend en tout ſens, comme l'étoffe d'un chapeau, & reprend de lui-même ſon étendue ordinaire. C'eſt ce qui arrive aux femmes groſſes & aux hydropiques.

On trouve a la ſurface intérieure de la peau deux eſpeces de petites glandes enchaſſées dans ſon épaiſſeur, & dont les tuyaux excrétoires s'ouvrent ſur la ſurface externe de la peau.

Les premieres ſont appellées, à cauſe de leur reſſemblance à un grain de millet, glandes milliaires

Les ſecondes ſe trouvent en plus grand nombre dans certains endroits que dans d'autres à proportion que les parties ſont plus ou moins expoſées au frottement; elles ont été nommées par M. Morgagni glandes ſébacées.

La ſeconde partie de la peau, eſt appellée corps papillaire, & conſiſte dans les petites éminences qu'on voit ſur la ſurface externe du cuir, & qu'on nomme mammelons & houpes nerveuſes. Ces mammelons différent entr'eux par leur figure & par leur arrengement, & ils ſont formés par les filets capillaires des nerfs qui ſe ſont diſtribués à la peau, ils ſont par conſéquent les organes de la ſenſation du toucher. *Le corps papillaire.*

La troiſiéme partie eſt ce que Malpighi a nommé corps muqueux & réticulaire. On croit que ce corps muqueux n'eſt au- *Le corps muqueux.*

tre chose qu'une substance mucilagineuse & facile à se condenser, qui recouvre toute l'étendue du cuir. Cette substance est réellement parsemée d'un grand nombre de vaisseaux qui forment un lacis ou tissu vasculaire. Les injections fines & subtiles, les inflammations naturelles, & la pâleur extraordinaire de la peau prouvent l'existence de ces vaisseaux & la communication qu'ils ont entr'eux. Ce n'est qu'en supposant ces vaisseaux & leur communication, qu'on peut expliquer les inflammations & cette pâleur qui surviennent quelquefois fort subitement.

Enfin la quatriéme partie de la peau est une membrane très-mince, transparente, insensible, & fort étroitement attachée aux autres par des filets si fins, qu'ils se rompent aisément. On l'appelle épiderme ou sur-peau. Sa structure est difficile à connoître, & l'on n'y a pû découvrir par le secours de l'art aucun vaisseau sanguin.

L'épiderme.

Son usage est de défendre les papilles ou mamellons nerveux de l'action immédiate des corps extérieurs, dont l'impression auroit été fort douloureuse sans elle, comme on le remarque après qu'elle a été enlevée par quelque cause que ce soit.

C'est elle qui forme ces cloches ou ampoules qui s'élevent sur la peau, après l'application des vessicatoires, ou à l'occasion d'une brûlure. Quand l'épiderme a été détruit en quelque endroit, il se régénére avec facilité, & sans qu'il y paroisse aucune cicatrice.

Les callosités qui surviennent aux pieds, aux mains & aux genoux, sont formées parla pluralité des lames ou des couches decette membrane que ces attouchemens durs & réïterés ont multipliés.

L'épiderme a des petits trous par où sort la matiere de la transpiration insensible. Ces petits pores sont formés par les enfoncemens de l'épiderme qui s'unit au vaisseau où la matiere de la transpiration est contenue. Ces petits allongemens sont quelquefois détachés des vaisseaux, & poussés en-dehors par la sérosité qui s'épanche pour former les ampoules. Alors les pores se trouvent bouchés, & la transpiration est supprimée.

Ses trous ou pores.

La peau est percée de plusieurs petites ouvertures imperceptibles à la vûe, mais qui ne le sont pas au microscope : les unes répondent aux extrêmités artérielles très-fines par où sort l'humeur de la transpiration, les autres sont proprement les pores absorbans. Il n'exhale rien de ceux-ci, mais ils laissent entrer les liqueurs qu'on applique au corps, & qui s'insinuent par les vaisseaux lymphatiques dans les veines.

Pores de la peau.

La couleur de la peau n'est pas la même dans tous les habitans de la terre. Les François & les Anglois l'ont blanche ; les Espagnols basanée, les Egyptiens olivâtre, & les Négres noire. La cause de ces différences n'est pas encore connuë.

De la couleur de la peau des hommes en différens pays.

Quelques Auteurs prétendent cependant que l'ardeur du soleil d'Afrique est la cause de la couleur noire des Négres.

Mais si cela étoit, les enfans nés en Afrique de pere & de mère Européens ne conserveroient pas leur couleur blanche ; les Négres qui naissent en Europe, & qui l'habitent, cesseroient d'être noirs ; il semble plutôt que cette couleur noire est naturelle aux Africains, & qu'elle existe dans leur peau. Est-ce dans l'épiderme ? Cette partie de la peau est dénuée de vaisseaux, & elle est dans les Négres semblables à celle des Européens. Est-ce dans le corps muqueux ? Cela paroît vraisemblable, cette partie de la peau est, à ce qu'assûre Malpighi, dans les Négres d'une couleur noire semblable à du charbon de bois. La couleur noire s'affoiblit dans un enfant né d'un Européen & d'une Négresse, & s'effacera enfin dans ses descendans, s'ils n'habitent plus avec aucun Négre ou aucune Négresse.

Les ongles & les poils peuvent être considérés comme une dépendance de la peau.

Les ongles.

Les ongles sont de petits corps blanchâtres, transparens, d'une substance semblable à de la corne, d'une figure ovalaire.

Quelques-uns pensent qu'ils sont produits par les mammelons de la peau, & d'autres croient qu'ils ne sont qu'une continuation de l'épiderme. Lorsqu'après la macération on tire adroitement l'épiderme de la main, les ongles se détachent des mammelons pour la suivre. Et lorsqu'il survient au doigt un panaris appellé communément tourgniolle, le pus détruit pour

l'ordinaire les adhérences de l'épiderme avec l'ongle, il perd la vie, & est chassé par un nouveau. Ce qui semble prouver le dernier sentiment.

Les poils sont des petits corps ronds & long qui sortent de la peau. Leur racine qu'on trouve sous la peau, & qu'on nomme oignon ou bulbe, est enveloppée dans une capsule, & paroît creuse & vasculeuse, comme la racine des plumes des oiseaux. Ils sont environnés de plusieurs petites lignes noirâtres, qui s'étendent de la racine jusqu'à l'extrêmité, & qui sont peut-être des vaisseaux sanguins. *Les poils.*

CHAPITRE II.

Des Parties qu'on appelle Dissimilaires ou Organiques.

LE corps humain est divisé en tête, col, poitrine ou thorax, bas-ventre ou abdomen, & extrêmités. Chacune de ces parties est encore subdivisée en parties contenantes & en parties contenues. Les contenantes communes de tout le corps sont la peau & la membrane adipeuse. *Division du corps humain*

§. I. La tête renferme dans la captivité des os du crâne le premier des organes ou le premier mobile de toute l'œconnomie animale : la face est le siége de plusieurs autres organes particuliers très-composés. *La tête,*

Les parties contenantes propres de la tête sont les muscles frontaux, le pericrâne & les os du crâne. Les parties contenues sont les membranes du cerveau, le cerveau & les vaisseaux.

La dure & la pie-mere.

Les membranes du cerveau ſont la dure-mere & la pie-mere : la dure-mere enveloppe tout le cerveau; elle eſt fort tendue, fort adhérante à l'intérieur du crâne, principalement vers ſa baſe & vers les ſutures. C'eſt le périoſte intérieur des os du crâne. Elle a communication avec le pericrâne par le moyen des petits filets & des petits vaiſſeaux, qui traverſent les ſutures du crâne. Elle fournit une enveloppe à chaque nerf.

La pie-mere eſt une membrane fort fine, qui enveloppe immédiatement le cerveau elle s'enfonce dans toutes ſes enfractuoſités, & elle ſert à ſoutenir un grand nombre de vaiſſeaux qui vont à ce viſcere ou qui en reviennent.

Du cerveau & ſa diviſion.

Le cerveau eſt toute la maſſe renfermée dans les os du crâne. On le diviſe en cerveau proprement dit, en cervelet & en moëlle allongée; à quoi il faut joindre encore la moëlle de l'épine contenue dans le canal formé par les vertebres.

Le cerveau proprement dit.

Le cerveau proprement dit, eſt composé de deux ſubſtances. La premiere qui eſt extérieure, & qu'on appelle ſubſtance cendrée ou corticale, eſt glanduleuſe, ſelon le ſentiment de Malpighi, & vaſculaire ſelon celui de Ruich. La ſeconde qui eſt intérieure eſt blanche, & qu'on appelle médullaire, n'eſt, ſelon quelques Anatomiſtes, que l'aſſemblage de vaiſſeaux excrétoires fort fins, qui viennent de la ſubſtance glanduleuſe, & d'où les nerfs prennent leur origine.

Le cervelet eſt auſſi composé d'une ſubſtance cendrée, & d'une ſubſtance médullaire, mais différemment ſituées. *Le cervelet.*

La moëlle allongée n'eſt que le prolongement de la ſubſtance médullaire du cerveau & du cervelet. Les fibres qui la compoſent ſe croiſent, de ſorte que celles du côté gauche paſſent au côté droit, & celles du côté droit au côté gauche; c'eſt de cette moëlle allongée que partent immédiatement les dix paires de nerfs qui ſortent du crâne. Comme les fibres de la ſubſtance médullaire ſe croiſent, les nerfs ſe croiſent auſſi. C'eſt-à-dire que ceux qui viennent du côté droit paſſent au côté gauche, & que ceux qui viennent du côté gauche paſſent au côté droit. De-là vient à ce qu'on prétend que la paraliſie, lorſqu'elle eſt la ſuite de la compreſſion de quelque endroit du cerveau, ſe trouve pour l'ordinaire au côté opposé à celui de l'endroit comprimé. *La moëlle allongée.*

La moëlle de l'épine eſt une continuation de la moëlle allongée, & paroît être composée de deux ſubſtances, l'une blanche, & l'autre cendrée. La premiere eſt à l'extérieur & la ſeconde eſt dans l'intérieur. Trente paires de nerfs qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps tirent leur origine de la moëlle de l'épine. *La moëlle de l'épine.*

Les vaiſſeaux du cerveau ſont des artéres & des veines, dont les tuniques ſont fort délicates. Les artéres ſont les carotides internes & les vertébrales. Les veines ſont les jugulaires internes qui rapportent le

sang de differents sinus qui se trouvent dans les duplicatures de la dure-mere.

Les artéres ne sont point accompagnées des veines comme dans toutes les autres parties du corps; les unes & les autres entrent dans le crâne par un chemin différent, parce que si elles entroient ensemble, elles pourroient, par une compression mutuelle, former quelque obstacle au cours du sang.

La face La face est le siége des organes de la vue de l'ouie, de l'odorat, du gout, de la parole & de la mastication.

L'organe de la vue. Il y a deux sortes de parties qui forment l'organe de la vue. Les unes sont extérieures au globe de l'œil, & les autres forment ce globe.

Les premieres sont les sourcils, les paupieres, les glandes de Meibomius, la glande lacrimale, les graisses qui entourent le globe, les points lacrimaux, le sac lacrimal, le canal nasal.

Les autres sont les muscles de l'œil, la conjonctive, la cornée transparente, la sclerotique, la choroïde, l'uvée, (où il faut remarquer l'iris & la prunelle,) la retine, l'humeur aqueuse qui occupe la chambre antérieure & la chambre postérieure de l'œil l'humeur vitrée, qui ressemble à du verre fondu, & qui occupe la plus grande partie du globe de l'œil, & l'humeur cristaline qui se trouve dans un enfoncement de la partie anterieure de l'humeur vitrée.

L'organe de l'ouïe. Les oreilles qui sont les organes de l'ouïe,

ont deux parties, l'une externe & l'autre interne. L'aile, le conduit qui y est contigu, les glandes cerumineuſes répandues ſur la membrane qui tapiſſe le conduit, & la membrane du tambour qui ſe trouve à l'extrêmité de ce conduit forment la premiere de ces deux parties. Le tambour & le labyrinthe forment la ſeconde. On trouve dans la caiſſe du tambour les conduits qui communique avec la trompe d'Euſtache, & avec les cellules de l'apophiſe maſtoïde; la fenêtre ronde, la fenêtre ovale, les quatres oſſelets, & le cordon de nerfs appellé la corde du tambour, qui eſt une branche de la cinquiéme paire. Le labyrinthe eſt composé du limaçon, du veſtibule, & des canaux demi circulaires.

L'organe de l'odorat. Toutes les cavités du nez, qui eſt l'organe de l'odorat, ſont tapiſſées d'une membrane parſeméede pluſieurs grains glanduleux, & ſur laquelle les nerfs de la premiere paire viennent ſe diſtribuer.

L'organe du goût. La langue eſt l'organe du goût. Sa ſenſibilité réſide dans ces mammelons nerveux qui ſe trouvent ſur toute ſa ſuperficie, & ſurtout à ſa pointe.

Les organes de la parole. La langue & les levres ſont les organes de la parole, les dents y contribuent auſſi.

Les organes de la maſtication. Les dents, la langue, les levres & la liqueur ſalivale filtrée par les glandes du même nom, ſont les organes de la maſtication. Les canaux excrétoires des glandes ſalivales vont ſe rendre dans la bouche. Les principales glandes ſalivales ſont les

parotides, les maxillaires, & les ſublingales. Les parotide. ſont placées entre les conduits de l'oreille, & l'angle de la machoire inférieure. Leurs conduits excrétoires découverts par Stenon en 1660. paſſent au milieu de la bouche ſur le muſcle maſſeter, & percent enſuite le muſcle buccinateur vers la troiſiéme dent mollaire.

Les maxillaires. Les glandes maxillaires ſont ſituées ſous chaque angle de la machoire inférieure.

Leurs conduits excrétoires découverts par warthon, s'ouvrent à côté du frein de la langue. Les glandes ſublingales ſont placées ſous la langue, elles ont pluſieurs petits conduits excrétoires, découverts par Rivinus en 1679. & dont on trouve les orifices vers le frein de la langue. *Les ſublingales.*

Je dis que ces glandes ſont les principales; car il y en a un grand nombre d'autres plus petites, répandues ſous la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la bouche, & qui tirent leursnoms des différens endroits où elles ſont ſituées. Il y en a encore deux autres dans le goſier, une de chaque côté. Leur figure les a fait nommer amydales. On remarque ſur leur ſurface pluſieurs petits trous qui répondent chacun aux conduits excrétoires.

Le col. §. II. Le col eſt compoſé de pluſieurs parties, les principales ſont les artéres carotides, les veines jugulaires, l'œſophaſe, la tracée, artére, & les vertébres.

1°. L'œſophaſe eſt le conduit par où les alimens deſcendent de la bouche dans l'eſ-

tomach.

tomach. La langue les pousses dans le pharinx, qui est la partie supérieure de ce conduit ; la langue & l'œsophage sont par conséquent les organes de la déglutition.

Les organes de la déglutition.

2°. La trachée-artére est le conduit par où l'air passe dans les poumons & en sort. Sa partie supérieure qu'on appelle le larinx, & qui est composée de cartilages & de muscles, est l'organe de la voix. A la partie intérieure & supérieure de la trachée-artére, on trouve une glande, appellée tiroïde, dont on ne connoît point l'usage.

L'organe de la voix

§. III. La poitrine ou thorax, renferme les principaux organes de la circulation & de la respiration.

La poitrine.

Les parties contenantes de cette cavité sont les mamelles, les côtes, les vertébres, le sternum, les cartilages, les muscles, la plevre.

Les parties contenantes.

On n'en fera point ici une description détaillée, on se contentera de dire au sujet des mamelles que chacune est un corps glanduleux entouré de beaucoup de graisse, renfermé dans une espéce de sac membraneux, & couvert des tégumens communs.

Les mammelles.

La fonction de ces corps glanduleux est de séparer dans certains tems le lait que les vaisseaux sanguins y apportent. Il en sort beaucoup de conduits excrétoires, qui en se dilatant forme une espece de confluent ou de réservoir, d'où partent dix ou douze autres tuyaux qui vont percer le mammelon pour s'ouvrir au de-

Leur usage.

hors. L'uſage de ces tuyaux laiteux, eſt de tranſmettre au dehors le lait qui a été en dépôt dans le reſervoir.

Les parties contenues. Les parties contenues ſont le cœur, le péricarde, le médiaſtin, les poûmons, les gros vaiſſeaux, le thimus, le canal thorachique, & le Diaphragme, qui ſépare la poitrine d'avec le bas-ventre.

Le cœur. Le cœur eſt le principal organe de la circulation, c'eſt un muſcle creux renfermé dans un ſac membraneux appellé péricarde, il eſt compoſé de ſibres tranſverſales, & longitudinales, & poſé à plat ſur le diaphragme entre le médiaſtin; ſa pointe eſt un peu tournée vers le côté gauche. Il a deux cavités unies enſemble, dont l'une s'appelle ventricule droit, & l'autre ventricule gauche. L'artére pulmonaire qui diſtribue le ſang aux poumons, ſort du ventricule droit qui eſt le plus grand & le plus mince. L'artére aorte, qui porte le ſang dans toutes les parties du corps, ſort du ventricule gauche qui eſt le plus épais. Il y a au-deſſus de chaque ventricule une autre petite cavité qu'on nomme orellete. La veine cave, qui rapporte le ſang de tout le corps, aboutit à l'oreillete droite. La veine pulmonaire, qui rapporte le ſang des poumons, aboutit à l'oreillete gauche. Les oreilletes ſont comme les ventricules collées l'une contre l'autre. Il y a dans l'intérieur des ventricules pluſieurs valvules: celles qui ſont placées à l'embouchure des artéres laiſſent ſortir du cœur le ſang qui entre dans les artéres, & l'empêchent de

revenir par le même chemin. On les appelle ſemilunaires. Celles qui ſont à l'embouchure des oreilletes permettent au ſang d'entrer dans les ventribules, & l'empêchent de ſortir par le même chemin. On les appelle triglochines.

Les organes de la reſpiration & de la circulation.

Les poumons & le diaphragme, ſont les principaux organes de la reſpiration.

Les poumons.

Les poumons ſont compoſés de petites veſſicules, où répondent toutes les ramifications de la trachée artére Ces ramifications ſont appellées bronches. Il y a entre ces veſſicules un tiſſu cellulaire qui remplit les intervalles qu'elles laiſſent entre-elles.

L'artére & la veine pulmonaire ſe ramifient à l'infini ſur ces veſſicules, ce qui forme un rẹiſeau vaſculaire merveilleux. On trouve dans l'intérieur des bronches, de petites glandes nommées Trachéales.

Le Diaphragme.

Le Diaphragme eſt une cloiſon charnue & tendineuſe, qui ſépare la poitrine d'avec le bas-ventre, & qui eſt poſée tranſverſalement & obliquement, de maniere que la partie antérieure eſt plus élevée que la poſtérieure.

Le bas ventre & ſa diviſion.

§. IV. Le bas-ventre ou abdomen, eſt diviſé en régions & en parties. On partage toute la ſuperficie du ventre en régions, afin que par la correſpondance que les parties intérieures ont avec les extérieures, on puiſſe juger quelle partie intérieure eſt léſée, lorſque l'on voit à l'extérieure quelque veſtige du coup porté

par l'instrument qui a fait la blessure, ou lorsque le malade désigne à l'exterieur l'endroit où il sent la douleur.

Les régions du bas ventre.

On distingue deux régions, l'une antérieure, & l'autre postérieure. La région antérieure, qui s'étend jusqu'au côté du ventre, se subdivise en trois autres. La premiere, qui est la plus haute, s'appelle Epigastre. La seconde, qui est la moyenne, s'appelle Ombilicale; & la troisiéme, qui est l'inférieure, se nomme Hipogastre.

Chacune de ces régions se subdivise encore en trois. Le milieu de la région épigastrique se nomme simplement Epigastre, & les côtés se nomment Hypocondres, l'un hypocondre droit, & l'autre hypocondre gauche. Le milieu de la région moyenne se nomme région Ombilicale, & les côtés s'appellent régions Lombaires, droite & gauche. Le milieu de la région hypogastrique, se nomme simplement Hypogastre, & les côtés s'appellent les Iles, droite & gauche. La région postérieure se subdivise en deux parties; les Lombes forment la supérieure, & les fesses l'inférieure.

Les organes du bas-ventre.

On divise les parties du bas-ventre en parties contenantes, & en parties contenues. Les contenantes propres sont les muscles de l'abdomen & le péritoine. Les contenues sont les organes destinés à la digestion & à la formation du chyle, à la séparation de l'urine, & à la génération.

Les contenues.

Les organes deſtinés à la digeſtion, & à la formation du chyle, ſont l'eſtomach, les inteſtins, le foye, la rate, le pancréas, le méſentere, le reſervoir de pecquet, & le commencement du canal Thorachique ; à quoi il faut ajouter les glandes qui tapiſſent la membrane intérieure de l'eſtomach, & celles qui ſe trouvent répandues dans le canal inteſtinal. *Les organes qui ſervent à la digeſtion & à la chilification.*

Les organes qui ſervent à la filtration de l'urine & à ſon évacuation, ſont les reins, les uréteres, la veſſie & l'urétre. *Les organes deſtinés à la filtration de l'urine.*

Les organes de la génération ſont différens dans les deux ſexes. Ceux de l'homme ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, les vaiſſeaux déſférens, les veſſicules ſéminales, les vaiſſeaux éjaculatoires, qui traverſent les glandes proſtates ſupérieures, & qui s'ouvrent dans l'urétre à côté du veru-montanum, & la verge. Ainſi de ces organes, les uns ſe trouvent dans le ventre, & les autres hors du ventre. Ceux de la femme ſont le vagin, la matrice, les ligamens ronds & larges, les trompes, le morceau déchiré & les ovaires. *Les organes de la génération.*

§. V. Les extrêmités du corps ſe diviſent en ſupérieures & inférieures.

Les ſupérieures ſont les organes ordinaires du toucher, & ceux par leſquels l'homme exécute la plupart de ſes ouvrages. *Les extrêmités ſupérieures.*

Les inférieures ſont les organes par le moyen deſquels il ſe tranſporte d'un lieu à un autre. *Les extrêmités inférieures.*

Il faut remarquer dans les uns & dans

Ce qu'il faut remarquer aux articulations. les autres, les articulations par charniere & par genou; les différens ligamens qui servent à les borner & à les contenir; les cartilages qui revêtent le corps des os, ceux qui augmentent les cavités des articulations, & ceux qui sont mitoyens entre la cavité & la tête des os; les capsules qui enveloppent les articulations & les glandes sinoviales qui se trouvent aux capsules.

Les glandes conglobées. Il faut aussi remarquer les glandes conglobées, qui sont au nombre de trois ou quatre sous chaque aisselle, & de huit ou dix à chaque aîne. Elles servent d'entrepôt à la limphe qui revient des extrêmites supérieures & des inférieures. Elles sont placées sur les gros vaisseaux, & recouvertes de la peau & de la graisse.

Il y a encore des glandes de cette espece aux environs des parotides & des maxillaires, & le long des veines jugulaires. Elles reçoivent la limphe qui revient de la face & du col. Celles du mésentere sont aussi des glandes conglobées.

Un détail plus particulier des parties du corps humain, est l'objet de l'Anatomie.

Ce que c'est que l'Anatomie. L'Anatomie est une dissection ou décomposition artificielle du corps humain, pour connoître la structure, la connexion la situation, & l'usage de toutes les parties, qui le composent.

On divise l'Anatomie en deux parties, en Ostéologie & en Sarcologie; l'Ostéologie traite des parties dures. La Sarcologie a pour objet les parties molles. On subdi-

vise celle-ci en Miologie, Splanchnologie, Angéologie, Nevrologie, & Adénologie.

SECTION II.
Des Fluides.

On entend par Fluides toutes les différentes liqueurs contenues dans les Soudes qui composent le corps humain.

Le sang est la principale de toutes ces liqueurs; il est l'origine de toutes les autres, excepté le chyle, dont il est lui-même formé. Ainsi l'ordre naturel nous engage à parler premiérement du chyle, ensuite du sang, & enfin des liqueurs émanées du sang.

CHAPITRE PREMIER.
Du Chyle.

Le Chyle est une liqueur laiteuse, extraite des alimens par le moyen de la digestion. *Le Chyle.*

Les principes du Chyle semblent être sulphureux, mucilagineux, salés & aqueux, car il arrive dans l'expression des alimens la même chose que dans les émulsions. Les parties sulphureuses, mucilagineuses & salées des alimens, sont extraites par les différentes liqueurs qui servent à la digestion, & mêlées parfaitement aux aqueuses, par l'action des parties voisines. *La nature du Chyle.*

Ces parties sulphureuses pressées & broyées s'arrondissent, & forment ces globules blancs qu'on apperçoit dans le Chyle *Le sang composé en géné-*

par le moyen d'un microſcope. Ainſi le Chyle, n'eſt proprement que le ſuc des alimens, exprimés de leur parties fibreuſes, & changé en ces globules.

Pourquoi le Chyle eſt blanc. Il ne doit pas paroître ſurprenant que le Chyle, quoique formé d'alimens de différentes couleurs, ſoit une liqueur blanche, car il eſt compoſé de parties ſulphureuſes & aqueuſes, battues & rétriturées enſemble. Or ſi l'on bat pendant un tems conſidérable un fluide ſulphureux, par exemple de l'huile avec de l'eau, il devient blanc.

CHAPITRE II.

Du Sang.

Le Sang. LE Sang en général eſt une liqueur rouge répandue dans toutes les parties du corps.

C'eſt l'aſſemblage de la partie rouge & de toutes les autres liqueurs, car elles roulent toutes enſembles dans les vaiſſeaux ſanguins. Il eſt le principal inſtrument de l'œconomie animale. Car ſon effuſion fait ceſſer la vie.

La nature du ſang. Lorſque le ſang circule dans les vaiſſeaux ou qu'il en ſort, il paroît compoſé de parties homogênes. Mais ſi on le laiſſe repoſer dans un vaſe, on reconnoît bientôt qu'il eſt compoſé de différentes parties. Le ſang reçu dans une palette ſe réfroidit, ſe coagule, & ſe partage en deux parties, dont l'une eſt un coagulum rouge qu'on appelle la partie rouge du ſang; & l'autre eſt fluide & blanche. Celle-ci eſt exprimée des pe-

tits pores du coagulum, on l'appelle la partie blanche ou lymphatique.

ral de deux partits.

Ces deux substances circulent ensemble dans les vaisseaux sanguins, sans se separer. Mais la partie lymphatique, qui est plus fine que la rouge passe seule en des vaisseaux extrêmement petits qu'on appelle lymphatiques, se répand dans toutes les parties du corps qu'elle nourrit, porte dans les glandes la matiere de la filtration, & revient ensuite dans les veines sanguines.

Le coagulum rouge, lavé dans de l'eau tiéde se sépare en deux parties dont l'une se mêle avec l'eau, à laquelle il communique sa couleur rouge, & l'autre se forme en petits filamens blancs.

Le coagulum.

La premiere est ce qu'on appelle proprement le sang. Elle est rouge & globuleuse, chacun de ses globules est composé de six autres globules unis ensemble, ces globules nagent dans la partie blanche, & y tournent sans cesse sur leur axe.

Le sang proprement dit

On a été long-tems incertain sur la cause de la couleur rouge du sang. Les uns l'attribuoient au nitre aërien, d'autres au foye, quelques-uns à un esprit vital qui se trouve dans le cœur, ou à un ferment particulier dans le sang, &c. Mais il est probable que cette couleur vient de l'assemblage de six petits globules qui composent chacune de ces parties rouges. Ces petits globules sont ceux du chyle.

D'où vient la couleur du sang.

Lorsqu'ils composoient cette liqueur, ils étoient séparés les uns des autres, & leur couleur étoit blanche. Dès qu'ils s'u-

nissent, ils deviennent rouges ; si on les sépare, ils reprennent la premiere couleur. c'est donc leur union qui les rend rouges. On sçait que la différente disposition de la surface des corps fait la diversité de leur couleur.

Ce qui fait l'union de ces globules, & où elle se fait.

Cette union de plusieurs petits globules blancs se fait dans les extrêmités des vaisseaux capillaires de toutes les parties du corps par la contraction de ces vaisseaux. C'est ce qu'on appelle sanguification.

Différence du sang & du chyle

Il s'en suit de tout ce qu'on vient de dire que l'union des globules, & la couleur rouge qui en résulte, font la seule différence qui se trouve entre le sang & le chyle.

La lymphe fibreuse.

La seconde partie du coagulum ne se dissout pas dans l'eau, comme la partie globuleuse, mais elle se forme en petits filamens transparens qui étant désséchés ressemblent à de la corne. C'est celle qui en se condensent retient dans ses intertices les parties globuleuses du sang, lorsqu'ils est sorti des vaisseaux, & forme le coagulum rouge. On l'appelle lymphe fibreuse.

C'est elle aussi qui forme dans les saignées du pied ces lambaux & ces filamens épais & sgongieux, enduits de suc gélatineux & mucilagineux.

Cette lymphe fibreuse, & ces sucs gélatineux paroissent n'être qu'une lymphe moins subtile & moints triturée que celle dont on va parler.

La partie blanche.

La partie blanche ou limphatique du sang paroît être homogene. Une légere

chaleur la fait épaissir, de sorte qu'elle ressemble à du blanc d'œuf cuit, & en prend la consistence. C'est elle qu'on appelle proprement lymphe. A mésure qu'elle s'épaissit, il en sort une humeur aqueuse dans laquelle elle nageoit. Cette humeur est un peu salée & semblable à l'urine. On l'appelle sérosité.

La sérosité.

Lorsqu'on examine le sang par le moyen d'un microscope dans une grénouille vivante, on ne découvre rien que de conforme à ce qu'on vien de dire.

Examen du sang dans une grénouille vivante par le moyen d'un microscope.

On y observe une liqueur aqueuse, & blanche dans laquelle nage un amas de globules blancs; des filamens blancs, transparens & très-confus; enfin des parties rouges, globuleuses, très-petites, & composées de six globules blancs.

On observe aussi que les globules rouges changent de figure & de couleur, lorsqu'ils passent dans les vaisseaux capillaires; qu'ils deviennent ovales & jaunâtres; que ne pouvant entrer que l'un après l'autre, à cause de la petitesse de ces vaisseaux, il se trouve dans ces vaisseaux beaucoup de lymphe, & par conséquent que le sang est moins rouge dans les extrêmités capillaires que dans les vaisseaux plus gros.

La couleur du sang est différente dans les vaisseaux.

La couleur rouge du sang n'est pas la même dans tous les gros vaisseaux. Il est rouge, vif & brillant dans la veine pulmonaire, dans le ventricule gauche du cœur, & dans toutes les artéres du corps, où il y a plus de mouvement & de lymphe.

Il est au contraire noirâtre, & plus fon-

cé dans l'artére pulmonaire, dans le ventricule droit du cœur & dans toutes les veines où il y a moins de mouvement & moins de lymphe.

C'eſt par cette raiſon que le ſang venal tiré dans une palette, eſt plus noirâtre dans le fond qu'à ſa ſurface.

Si l'on fouette avec une poignée de brins de bouillot le ſang nouvelllement tiré d'une veine, toute ſa partie fibreuſe s'attache aux petits bâtons, & ſa partie rouge & lymphatique reſte fluide ſans ſe coaguler; ce qui prouve que c'eſt cette partie fibreuſe qui en ſe coagulent exprime la partie blanche, & retient la partie rouge par le moyen des ſes filamens qui l'embraſſent. Quand on l'examine on la trouve enduite de ſuc gélatineux, ſemblable aux concreſſions lymphatiques & polipeuſes, qu'on trouve dans les vaiſſeaux & dans le cœur. C'eſt probablement elle qui forme ces eſpeces de corps, & qui arrêtée dans les petits vaiſſeaux eſt cauſe des embarras, ou obſtructions qui y arrivent quelquefois.

Le chyle ne ſe change en ſang qu'après plusieurs circulations.

Il faut un certain tems pour que le chyle ſe change en ſang. C'eſt pourquoî lorſqu'on ſaigne une perſonne peu de tems après qu'elle a mangé, on voit des lignes blanches formées par le chyle ſortir avec le ſang. La ſéroſité qui s'en ſépare après quelque tems de répos dans les vaiſſeaux où on l'a reçu paroit toute laiteuſe, & quelquefois il y a ſur le coagulum rouge une eſpece de croute de même nature.

Si l'on ouvre un chien après l'avoir fait manger,

manger, on trouve auſſi dans les artéres pulmonaires une matiere blanchâtre mêlée avec le ſang ; d'où il faut conclure que le chyle n'eſt changé totalement en ſang qu'après pluſieurs circulations.

Il ſuit auſſi de ce qu'on vient de dire que la ſéroſité ſert de véhicule à la lymphe, & que la lymphe & la ſéroſité en ſervent au ſang proprement dit.

Mouvement du ſang.

Toutes les matieres dont le ſang eſt composé ont différens mouvemens qui entretiennent ſa fluidité, ſçavoir un mouvement de fermentation, un mouvement de fluidité, & un mouvement circulaire, progreſſif ou de truſion. Mais de ces trois mouvemens il n'y a que le circulaire qui ſoit prouvé & démontré. Pluſieurs Auteurs conteſtent les deux autres.

Mouvement de fluidité.

Le mouvement de fluidité eſt celui qu'il a de commun avec tous les autres fluides. Il dépend de l'action des vaiſſeaux, de l'élaſticité de l'air, & du mouvement de fermentation.

Quelques-uns admettent dans tous les fluides, un principe qui leur donne la fluidité.

Celui de fermentation.

Le mouvement de formentation, que quelques Phyſiciens nient, agite toutes les parties du ſang, forme & produit toutes les humeurs dont il eſt chargé, & communique la chaleur à toutes les parties ſolides.

Le ſang, diſent les Partiſans de la fermentation, a des principes acides & alkalis, qui ſe heurtant continuellement les uns les autres doivent produire néceſſaire-

ment le mouvement de fermentation.

Les bornes qu'on s'est proposé dans cet abrégé ne permettent point d'entrer dans l'examen des raisons alléguées pour ou contre ces deux mouvemens.

mou- *ment* *u-* *e.* Le mouvement circulaire, de truision ou progressif, est celui par lequel le sang est porté du cœur comme du centre dans toutes les parties par les artéres, & rapporté au cœur par les veines.

cau- Les causes de ce mouvement sont l'action de l'air dans les poûmons, le mouvement du cœur & le ressot des vaisseaux.

CHAPITRE III.

Des liqueurs émanées du Sang.

LE Sang est formé par le chyle, & il forme à son tour toutes les autres liqueurs, qui après avoir été confondues dans sa masse s'en séparent. Cette séparation s'appelle secrétion, filtration, ou excrétion.

uels les nes nés fi- on. Les secrétions se font, ou par l'extrêmité des vaisseaux capillaires artériels; comme celles de la matiere de la transpiration, & de la graisse, ou par le moyen de certains organes appellés glandes conglomérées, destinées à cette opération; comme celles de la bile, de la salive, &c.

On partage en trois classes les humeurs séparées de la masse du sang.

La premiere comprend celles qui doi- nt se mêler de nouveau avec le sang pour érens usages. Telles sont la graisse,

la ſinovie, la liqueur du péricarde, les eſprits animaux, &c. On les nomme recrémens.

Les r. crém

La ſeconde renferme celles qui ne doivent plus avoir de commerce avec le ſang. Telles ſont l'urine, la matiere de la tranſpiration inſenſible, la ſueur, &c. On les appelle excrémens.

Les ex crémen.

La troiſiéme eſt compoſée de celles dont une partie doit rentrer dans la maſſe, tandis que l'autre ſera rejettée hors des voies de la circulation. Telles ſont la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, &c. Comme ces humeurs participent des deux premieres, on les appelle recrémens-excrémens.

Les recrémens excrémens.

Ces humeurs ſe ſéparent du ſang, les unes pour quelque fonction ou quelque uſage néceſſaire à la conſervation du corps; les autres, parce qu'elles ſont ſuperflues & qu'elles deviendroient nuiſibles.

Nous allons examiner en détail la nature & les uſages de toutes ces différentes liqueurs.

§. I. La matiere de la tranſpiration inſenſible eſt une humeur ſubtile & déliée, qui s'exhale en forme de vapeur de toute la ſuperficie du corps, & de toutes les cavités.

La m tiere latra pirati

La tranſpiration inſenſible qui ſe fait dans les poûmons, ſe nomme tranſpiration pulmonaire; celle qui ſe fait par les pores de la peau, ſe nomme tranſpiration cutanée.

I tranſp ration diviſe pulmonaire en cu. née.

Cette évacuation qu'on appelle inſenſible, parce que les yeux ne peuvent l'ap-

percevoir ſenſiblement, eſt cependant la plus abondante de toutes les évacuations.

Preuve de la tranſpiration cutanée. Pluſieurs expériences en prouvent l'exiſtence. Si on paſſe le doit ſur la face d'un miroir, ou de quelque autre corps bien poli, on y laiſſe une trace d'humidité. Si on met la tête nue près d'une muraille blanche expoſée au ſoleil, on voit l'ombre des vapeurs qui ſortent par les pores de la peau. *Preuve de la pulmonaire.* Si on reſpire contre une glace, on la voit bientôt couverte de petites goutes d'eau. Les vapeurs qui ſortent des poûmons ſont condenſées en hiver par le froid, & forment une eſpece de nuage en ſortant de la bouche.

D'autres expériences prouvent qu'elle eſt plus abondante que les autres évacuations ſenſibles.

Son abondance. Sanctorius a obſervé que de huit livres d'alimens, il s'en diſſipe cinq par la tranſpiration inſenſible. Ce qui fait concevoir combien l'œconomie animale eſt dérangée, lorſque la tranſpiration eſt arrêtée ou par un air trop froid, qui rétrécit les pores, ou par l'épaiſſiſſement de ſa matiere.

Les organes qui la laiſſent paſſer. Il n'y a point de glandes qui ſervent à la filtration de cette humeur; on croit que c'eſt par des pores ou par les extrêmités des artéres capillaires qu'elle ſort. Ces ouvertures qui ſe trouvent ſur la ſurface de la peau ſont ſi petites, que Lenwenok a obſervé qu'un grain de ſable en pouvoit couvrir 2500.0.

Cette évacuation eſt plus abondante en

été qu'en hiver, devant un bon feu qu'à un air froid, dans le mouvement que dans l'inaction, pendant la digestion qu'avant le repas, & dans un pays caud que dans un froid. *La transpiration est plus ou moins abondante*

Sa matiere est aqueuse & saline, & paroît avoir assez d'analogie avec l'urine; aussi remarque-t'on que quand on urine beaucoup, la transpiration est moins abondante. *Sa nature.*

Cette évacuation sert à entretenir la souplesse des mammelons de la peau. Elle emporte du sang des parties salines, & le purifie par ce moyen. C'est elle qui cause la plûpart des maladies de la peau, par exemple, les éréfipelles, les dartres, les gales, &c. *Son usage.*

§. II. La matiere de la sueur se sépare du sang par les glandes milliaires. Elle est beaucoup plus grossiere que celle de la transpiration, ce qui fait qu'on la voit l'été se répandre sur la peau en petites gouttes. Les tuyaux par où elle sort sont aussi plus grossiers que les petits pores par où passe la transpiration insensible. *La sueur.*

Pendant la sueur les tuyaux excrétoi[res] des glandes miliaires compriment les p[o]res par où sort la matiere de la tra[ns]piration; ce qui fait que l'abondance [de] la sueur diminue celle de la transpiration. La sueur a aussi beaucoup de rapport à l'urine.

§. III. L'humeur sébacée est une matiere onctueuse qui se filtre par les glandes sébacées, & qui est déposée dans des peti- *L'[hu]me[ur] séb.*

tes follicules où elle acquiert une certaine consistance.

Son usage. L'usage de cette l'humeur est de défendre la peau de l'action des sels qui se trouvent dans la matiere de la sueur, & dans celle de la transpiration, de rendre la peau du visage lice & bien polie, & d'empêcher l'escoriation des parties qui sont obligées de se frotter.

C'est pourquoi il se trouve beaucoup de glandes sébacées dans les endroits sujets au frottement, tels que les jointures, le scrotum, les aînes, &c.

Ce qu'elle cause. L'humeur sébacée en se desséchant forme les petites écailles qui font la crasse de la tête & de tout le corps. Lorsqu'elle est retenue dans la follicule, ou dans la glande, elle forme les tubercules ou petites tumeurs qui naissent sur la peau, & qu'on appelle taupes à la tête, & tanes au visage.

Le cérumen ou la cire. Celle qui sort du conduit auditif externe de l'oreille, s'appelle cérumen ou cire. Elle est jaune & amére; elle décrépite & s'inflamme sur le feu. Si elle s'amasse & s'endurcit dans le conduit, elle peut causer la surdité.

Les glandes Meibomius filtrent une matiere sébacée dont l'usage est de s'opposer à la chûte des larmes sur les joues, de les déterminer vers le nez, & de les faire passer par les points lacrimaux. Lorsque cette humeur devient épaisse, elle forme ce qu'on appelle cire ou chassie des yeux.

La chassie.

§. IV. L'opinion reçue eſt qu'il ſe ſépare du ſang porté dans la ſubſtance corticale du cerveau & dans la moëlle de l'épine par les artéres, un fluide très-ſubtile, & extrêmement mobile, qu'on nomme eſprits animaux ou ſuc nerveux. Ces eſprits paſſent de la ſubſtance corticale dans la médullaire, & de-là dans les nerfs qui les portent de la tête dans toutes les parties du corps, & les rapportent de toutes les parties du corps à la tête. C'eſt ce fluide ſubtile qui eſt le principal actif & le moteur de tout le corps, & qui donne la force, la vigueur, le mouvement, & la tenſion néceſſaire à nos parties, c'eſt par lui que nous appercevons les objets, & que nous faiſon toutes nos actions.

Les eſprits animaux.

L'uſage des eſprits animaux.

Nos perceptions & nos actions dépendent donc de la facilité avec laquelle nos eſprits coulent du cerveau dans les nerfs, & des nerfs dans le cerveau : ce que l'expérience confirme. Car ſi le cerveau, le cervelet ou la moëlle de l'épine eſt léſée, il ſurvient dans les parties, où ſont diſtribués les nerfs qui parte du lieu malade, des convulſions, des paraliſies, & ſi on lie ou ſi on coupe quelques nerfs, les parties qui ſont au-deſſous de la ligature perdent le mouvement & le ſentiment, celles qui ſont au-deſſous le conſervent.

D'où dépendent nos perceptions & nos actions.

Quelle en eſt la preuve.

Il y a néanmoins des Philoſophes qui nient l'exiſtence des eſprits animaux ; ils penſent que nos nerfs ſont des cordes tendues à peu-près comme celles des inſtrumens, & que nos actions ſe font par les

Opinion différente ſur les eſprits animaux.

différentes vibrarions que nous leur donnons. Mais l'expérience dont on vient de parler, semble démentir ce sentiment. Car si on lie une corde tendue, elle ne devient pas pour cela incapable de vibration.

Réfutée par l'expérience.

Nature des esprits animaux.

Les sentimens sont bien partagés sur la nature des esprits animaux. Sont-ils d'une nature saline, aërienne, huileuse, aqueuse, ou ignée, c'est ce qui semble très-difficile à décider. La finesse des vaisseaux qui se distribuent au cerveau prouve que la liqueur qui s'y sépare du sang est fort subtile, la promptitude avec laquelle nous exécutons nos mouvemens dès que nous le voulons, démontre non-seulement sont extrême mobilité, mais que c'est du cerveau que vient cette liqueur.

L'humeur lacrimale.

§. V. Plusieurs petits conduits excrétoires qui partent de la glande lacrimale, vont percer la tunique conjonctive, pour répandre sur le globe de l'œil une sérosité qu'on appelle humeur lacrimale, & dont l'usage est de faciliter le mouvement des paupieres, & d'entretenir la transparence de la cornée.

Son usage.

Le superflu de cette sérosité, qu'on appelle larme, est pompé par les points lacrimaux, d'où il passe dans le sac lacrimal & dans le conduit nasal, pour tomber au-dessus de la voute du palais, & couler ensuite par le nez ou par derriere la cloison dans le pharinx.

La morve.

§. VI. La morve est separée du sang

des glandes répandues ſur la membrane pituitaire, qui tapiſſe & revêt toute l'étendue interne du nez, ſes cavités & ſes replis.

Cette humeur eſt mucilagineuſe, ſans goût & ſans odeur; elle ſe mêle facilement avec l'eau, & ſe condenſe lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe moucher. Elle coule en quantité quand on eſt enrhumé, ou qu'on uſe de quelque poudre âcre & ſubtile, tel que le tabac. *Sa nature.*

Son uſage eſt de lubrifier la ſurface interne du nez, de la rendre ſouple, de l'entretenir humide, & de preſerver l'interieur du nez des injures de l'air. L'enchifernement eſt occaſionné par la rétention de cettte humeur dans les glandes. *Son uſage.*

§. VII. La bouche eſt continuellement arroſée d'une liqueur appellée ſalive, qui ſe ſépare du ſang par les glandes ſalivaires. *La ſalive.*

La ſalive eſt une liqueur fort délayée, tranſparente, ſans goût & ſans odeur, ce n'eſt proprement qu'une huile fort atténuée, mêlée avec de l'eau par le moyen des ſels & du mouvement des artéres. *Sa nature.*

Elle eſt donc d'une fort grande utilité. En humectant le goſier, elle le preſerve des injures de l'air & facilite la parole. En pénétrant les alimens, elle rend leur dégluriton aiſée, prépare leur digeſtion par ſes parties aqueuſes, ſalines & huileuſes, qui commencent à diſſoudre leurs parties huileuſes & ſalines. *Son uſage.*

§. VIII. Les amigdales filtrent une humeur épaiſe, & dont l'uſage eſt de *L'humeur des*

amigdales. lubrifier les parties voiſines.

L'humeur qui humecte l'œſophage. §. IX. L'intérieur de l'œſophage eſt arroſé d'une humeur filtrée par les glandes répandues dans les tuniques de cet organe. Cette liqueur facilite la déglutition.

Le ſuc gaſtrique. §. X. On découvre dans la quatriéme tunique de l'eſtomach un très grand nombre de petits trous qui répondent à des grains glanduleux, placés dans ce tiſſu lâche & ſpongieux de la troiſiéme tunique. *Son uſage.* Ces glandes filtrent la liqueur gaſtrique ou ſuc eſtomacal, dont l'uſage eſt de ſervir à la digeſtion, & de cauſer l'appétit.

Ce ſuc eſt clair, ſubtile & âcre dans les animaux qui ont ſouffert la faim pendant long-tems ; mais dans l'état naturel il a aſſez d'analogie avec la ſalive.

La lymphe inteſtinale. §. XI. La troiſiéme tunique des inteſtins ſoutient auſſi une quantité de différens grains glanduleux qui filtrent une liqueur qu'on appelle lymphe inteſtinale, qui reſſemble auſſi à la ſalive, & qui augmente la fluidité du chyle.

La bile. §. XII. La bile eſt une liqueur jaune, amére, & compoſée de parties aqueuſes, *Sa nature.* ſalines, réſineuſes & ſulphureuſes, fort atténuées & bien mêlées enſemble. Elle eſt par conſequent ſavoneuſe, très-pénétrante & très-propre à achever la diſſolution des parties ſulphureuſes, gomeuſes, mucilagineuſes & ſalines des alimens.

Par les différentes expériences, on reconnoît que la biſe eſt un mêlange d'huile & de ſel alkali, tel que le ſavon. Les Auteurs l'appellent un ſavon animal.

Le foye la sépare d'un sang vénal, apporté par la veine-porte, qui le reçoit de la rate, de l'estomach, des intestins, & de l'épiploon, par un seul tronc de veine formé de la réunion des veines qui viennent de ces différentes parties. Car une partie de ce sang vient de la rate, où elle a reçue une préparation ; une autre partie vient de l'estomach, & des intestins, où elle s'est chargée, selon quelques-uns, de quelques parties chyleuses ; & enfin une autre partie vient de l'épiploon, où elle s'est chargée de parties graisseuses. *Où elle se sépare.*

La bile séparée dans les glandes du foye passe par les pores des vaisseaux biliaires, qui par leur réunion forment un canal appellé hépatique. D'autres petits canaux découverts par M M. Winsolw & Verdier, qui partent de ces pores du foye, & qui sont appellé hépatocystiques, la portent dans la vessicule du fiel, d'où elle sort par un canal qu'on nomme cystique. Ce canal se joint avec l'hépatique, & ne forme avec lui qu'un seul conduit, qu'on appelle cholidoque. Ce canal commun dépose la bile dans le duodenum. *Où elle va se déposer.*

La bile qui se trouve dans la vessicule est très-épaisse, très-jaune & très-amére. La compression des muscles du bas-ventre, la contraction de ses fibres charnues, & surtout la pression de l'estomach lorsqu'il est rempli, contraint cette bile de couler dans le duodenum. Celle qui vient par le canal hépatique est plus fluide, plus transparente & plus douce que la premiere. L'action *Différences de la bile.*

du diaphragme, celle des muſcles du bas-ventre & le mouvement progreſſif des liqueurs la font couler par ce canal dans le duodenum.

Son uſage. L'uſage de la bile eſt de diviſer le chyle, de le rendre plus fluide, plus doux, & d'exciter un certain mouvement dans les inteſtins.

Le ſuc pancréatique. §. XIII. Le ſuc pancréatique eſt une liqueur qui ſe filtre dans le pancréas, & qui eſt porté dans le duodenum par un canal excrétoire, dont Wirſungus a fait la découverte. *Sa nature & ſon uſage.* Il eſt de la nature de la ſalive, & ſert a perfectionner le chyle.

L'urine. §. XIV. L'urine eſt l'excrément que les glandes de la ſubſtance cortigale des reins ſéparent du ſang. Cette liqueur paſſe d'abord dans les canaux excrétoires qui compoſent la ſubſtance rayonnée des reins. Ces canaux la dépoſent dans les baſſinets, & les uréteres la portent des baſſinets dans la veſſie, ou après avoir ſéjourné quelque tems elle prend ſon cours par l'uréthre.

Les parois de la veſſie ſont garnis d'une humeur mucilagineuſe, filtrée par les glandes qui ſe trouvent entre ſes tuniques. Cette humeur ſer à garantir la parois interne de la veſſie de l'impreſſion que les ſels urineux pourroient faire ſur elle. C'eſt cette humeur qui ſort en forme de glaire & qui ſe dépoſe au fond du vaſe, qui a reçu l'urine d'une perſonne dont la veſſie eſt irritée par une pierre ou par quelque autre cauſe.

Sa nature. L'urine paroît n'être autre choſe qu'une eau

eau chargée d'un ſel très-volatile & très-ſubtile, d'une huile fort volatile, d'une terre inſipide, & d'une matiere mucilagineuſe. Dans l'état naturel ou de ſanté, ſa couleur eſt jaunâtre & preſque ſemblable à celle du citron, ſon odeur eſt fade, ſon goût eſt ſalé, ſa chaleur eſt tempérée, & elle a ſa fluidité de l'eau commune. Mais dans les maladies, on apperçoit de l'altération dans ſa quantité, dans ſon ſédiment, dans ſa couleur, dans ſon odeur, & dans ſa conſiſtance.

Il faut remarquer néanmoins que dans l'état de ſanté même, l'urine eſt plus ou moins colorée, plus ou moins ſalée, & plus ou moins claire, ſelon qu'il y a plus ou moins de parties aqueuſes relativement aux autres matieres qu'elle contient. Cette variation dans la quantité proportionnelle des parties aqueuſes vient du tempérament du ſujet, de la ſaiſon, de la quantité & de la nature des choſes qu'on boit.

Concrétions de l'urine. Quand l'urine eſt repoſée & refroidie, on y apperçoit trois différentes concrétions; une à ſa ſuperficie, une vers ſon milieu, & une vers ſon fond. Celle qui ſe fait à ſa ſuperficie s'appelle nuée; celle du milieu s'appelle ſuſpenſion, & celle du fond ſe nomme ſédiment.

Ces différentes concrétions ſont formées par les matieres de l'urine plus ou moins rarefiées, le ſédiment eſt compoſé d'une matiere terreuſe, & des parties du ſel les moins légeres.

§. XV. On trouve dans l'uréthre l'em-

L'humeur des prostates. bouchure de plusieurs tuyaux excrétoires qui partent des glandes prostates supérieures & inférieures, & qui déposent dans le canal une liqueur blanche & visqueuse que ces glandes filtrent. Cette liqueur défend les parois de ce canal de l'acrimonie de l'urine, & sert de véhicule à la sémence. *Son usage.*

La sémence. §. XVI. La sémence, qu'on appelle aussi liqueur séminale ou prolifique, est préparée & séparée du sang dans les testicules, qui sont composés d'une très-grande quantité de vaisseaux extrêmemens fins, dont l'entrelassement forme ce qu'on appelle lacis vasculaire.

Où elle se dépose après avoir été filtrée. Cette liqueur passe dans l'épididime & de-là dans le canal déférent, qui la porte dans les vessicules séminales, où elle reste en dépôt pendant un tems, & d'où il en passe probablement dans le sang. Elle sort ensuite de ces vessicules par les conduits appellés éjaculatoires, dont les ouvertures se trouvent dans l'urétre, près du verumontanum, & se mêle avec l'humeur des prostates. L'usage de la sémence est de féconder les œufs des femmes.

Ce n'est qu'à l'âge de purberté, c'est-à dire, à 13. ou 14. ans, que cette liqueur commence à se séparer du sang.

Le lait. §. XVII. Le lait est une liqueur blanche portée dans les memmelles avec le sang, dont elle est séparée par les glandes de ces parties. Ce n'est proprement qu'un chyle qui a été plus trituré, lorsqu'il a passé par le cœur & par les vaisseaux.

C'eſt en conſidérant la correſpondance qu'il y a entre les mammelles & la matrice, par le moyen des nerfs & des vaiſſeaux, qu'on peut comprendre pourquoi les mammelles ſéparent le lait de la maſſe plutôt qu'une autre partie. On ſçait que les mammelles ne croiſent qu'à l'âge de purberté, c'eſt-à-dire, à 14. ou 15. ans ou environ, lorſque les filles deviennent nubiles; qu'elles ſe gonflent à l'approche des régles; & qu'elles ſe rempliſſent de lait après l'accouchement. *La correſpondance des mamelles avec la matrice*

Pandant la groſſeſſe les vaiſſeaux de la matrice ſont très-dilatés, & laiſſent paſſer une très-grande quantité de chyle ou de matiere laiteuſe, qui eſt portée au fœtus pour ſa nourriture par le cordon ombilical: mais lorſque l'enfant eſt ſorti de la matrice, elle ſe retrécit, & ces vaiſſeaux qui ſont en grand nombre diminuent de diamêtre. Ainſi l'aorte aſcendente, les artéres qui viennent des ſouclavires & des axillaires d'où partent celles des mammelles, & les artéres épigaſtriques qui communiquent avec les mammaires ſont plus pleines de ſang, & les mammelles par conſéquent plus gonflées après l'accouchement. *Ce qui détermine le lait à ſe porter aux mamelles.*

La matrice ne peut être retrécie, ſans que le chyle ſuperflu à la nourriture de l'enfant ne reſte mêlé avec le ſang, & ne ſoit porté avec lui par le moyen de la circulation dans les mammelles, où nous venons de dire que le ſang ſe porte avec abondance après ce retréciſſement. Et comme *Pourquoi les mamelles ſéparent le lait.*

ce chyle est quelquefois cinq ou six heures à changer de nature, les glandes des mammelles peuvent pendant tout ce tems se filtrer. Ainsi la filtration du lait se fait après l'accouchement, & pendant les cinq ou six heures qui suivent le repas.

Tout ceci fait voir les causes des autres changemens qui arrivent aux mammelles, dans l'âge de puberté & à l'approche des régles.

Qualité du lait. Le lait pour être bon, doit être très-blanc, d'une odeur douce & agréable, d'un goût un peu sucré, & d'une consistance médiocre; desorte que si on en fait rayer quelques gouttes sur la main, elles ne s'y attachent point & ne coulent point trop facilement; car le lait trop épais passeroit difficilement dans le sang, & celui qui seroit trop aqueux ne nourriroit point assez.

Son usage. L'usage du lait est comme l'on sçait, de servir de nourriture à l'enfant, lorsqu'il est sorti du ventre de sa mere.

§. XVIII. Les glandes mucilagineuses des capsules ligamenteuses & des guaines des tendons filtrent une liqueur mucilagineuse, qu'on appelle sinovie, & dont l'usage est d'entretenir la souplesse des cartilages, & par conséquent de faciliter le mouvement des tendons & des articulations.

La sinovie.

L'humeur de la trachée artère & des bronches. § XIX. Les bronches, & la trachée artére sont enduites intérieurement, & lubrifiées par une liqueur lymphatique, que filtrent les glandes bronchiales & trachéa-les

§. XX Le péricarde, la plevre, & le péritoine sont humectés par une liqueur assez claire, d'ont l'usage est d'entretenir leur fléxibilité, & d'empêcher que ces parties ne s'échauffent par le frottement. C'est de ces parties mêmes que sort cette liqueur. En effet, si l'on prend une portion de ces membranes, qu'on l'étende sur le doigt & qu'on la presse après l'avoir bien essuyée, on en voit sortir quelques gouttes de cette liqueur. *L'humeur du péricarde, de la plevre & du péritoire.*

Quelques-uns croyent qu'elle suinte par les pores de ces membranes; mais l'opinion commune est qu'elle est filtrée par de petites glandes. *La graisse.*

§. XXI. La graisse est une humeur onctueuse & sulphureuse, que les artéres sanguines déposent dans le tissu cellulaire de la peau & des autres parties, & que les veines rapportent dans la masse du sang.

Son usage est de nourrir l'animal en certains tems, & de temperer l'acrimonie des sels du sang. Elle contribue à la beauté, en remplissant les vuides que laissent les parties, & en rendant la peau fléxible, lice, douce, & polie. Elle humecte & ramollit aussi les parties charnues & tendineuses. *Sa cause.*

§. XXII. Outre toutes les évacuations, dont on vient de parler, il s'en fait encore une de sang, par les vaisseaux du fond de la matrice, & par ceux du vagin. Cette évacuation qui est périodique & particuliére aux femmes s'appelle flux menstruel, régles, mois, &c.

Elle commence ordinairement à l'âge

de 14 ou 15 ans & finit à l'âge de 45 ou de 50 ans. Elle revient environ tous les mois & dure 2.3.4.5. jours plus ou moins. Elle cesse pour l'ordinaire dans le tems de la grossesse, & lorsque les femmes sont nourrices.

La quantité de cette évacuation, sa durée & son rétour périodique varient selon la constitution de la personne, son age, son embonpoint, sa maniere de vivre, ses exercices & ses passions.

Cette évacuation est fort utile à la santé des femmes, qui d'ailleurs ne concevroient pas, si elle n'avoient pas ce flux périodique.

Elle a cependant quelquefois beaucoup de peine à venir, & les femmes qui éprouvent cette difficulté sont ordinairement infirmes, jusqu'à ce qu'elle soit établie.

Sa cessation est un tems dangereux à passer, & demande certaines précautions de la part des femmes qui sont dans ce cas; car c'est dans ce tems qu'elles sont plus sujettes aux fleurs blanches, aux molles, aux schirres, aux cancers & aux ulcéres de la matrice. L'abondance de cette évacuation affoiblit, épuise, & cause des fausses couches; sa dimunition & la supression causent les mêmes maladies que sa cessation occasionne, & une infinité d'autres.

Sa cause. Sa cause est la quantité du sang contenu dans les vaisseaux, principalement dans ceux de la matrice. Les Anciens s'imaginoient qu'elle venoit d'un ferment renfermé dans les vaisseaux de la matrice. Quel-

ques-uns l'ont attribué à l'influence de la Lune, &c.

Il est dangereux de saigner du bras les femmes, pendant cette évacuation périodique.

SECTION III.

Des Fonctions.

TOUTES les fonctions du corps humain dépendent de la structure des parties, & du cours des esprits animaux portés du cerveau dans toutes les parties, & rapportés de toutes les parties au cerveau, selon le mouvement qui leur a été imprimé par l'ame, ou par les objets extérieurs. Ainsi on peut considérer le cerveau comme le siége d'où l'ame apperçoit les objets & en fait la comparaison, & comme le principe de toutes nos fonctions.

De ce siége, l'ame reçoit du corps certaines impressions, & lui fait à son tour exécuter certains mouvemens. Mais comment ces deux substances agissent-elles l'une sur l'autre ? Quel est l'endroit du cerveau d'où l'ame exerce son empire ? Ce sont des questions extrêmement difficiles à résoudre & inutiles à notre objet.

On a coutume de partager les fonctions en trois espéces, sçavoir en vitales, en naturelles, & en animales.

Les fonctions vitales. Les vitales sont celles d'où la vie de l'homme dépend à chaque moment. Telle est la circulation du sang.

Les naturelles. Les fonctions naturelles sont celles qui

ſont néceſſaires à la conſervation de la vie. Telle eſt la digeſtion.

Les animales. Les fonctions animales ſont les mouvemens & ce qu'il y a de corporel dans les ſenſations, dans l'imagination & dans la mémoire. Ces fonctions ſont quelquefois volontaires, & d'autrefois involontaires.

Nous allons examiner chacune de ces eſpéces de fonction en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fonctions vitales.

LES fonctions vitales ſont la circulation du ſang, l'action du cerveau, & la reſpiration.

La circulation §. I. La circulation du ſang eſt un mouvement, par lequel il eſt porté du cœur dans toutes les parties du corps & rapporté de toutes les parties du corps au cœur. *Ce qu'elle produit.* Ce mouvement cauſé principalement par la dilatation & par la contraction de cet organe, eſt le principe d'où dépend la vie du corps. Lorſqu'il ceſſe dans une partie, elle meurt; lorſqu'il diminue dans tout le corps, ou dans une partie, les opérations de l'eſprit & du corps s'affoibliſſent dans tout le corps ou dans cette partie; lorſqu'il ceſſe dans tout le corps la vie s'éteint & le corps ſe corrompt.

Par quelle méchanique elle ſe fait. Pour comprendre le méchaniſme de ce mouvement admirable, il faut ſe rappeller ce que nous avons dit de la ſtructure du cœur & des artéres, & ſçavoir qu'à chaque inſtant de la vie, le cœur & les arté-

res ſe contractent & ſe dilatent alternativement & ſucceſſivement.

Lorſque le cœur eſt en contraction, les parois de ſes ventricules en ſe rapprochant preſſent le ſang & le pouſſent vers la baſe du cœur. Le ſang ainſi forcé de ſortir heurte contre les valvules triglochines, écarte les ſemilunaires, & prend ſon cours par deux endroits différens. Une partie entre dans l'artére pulmonaire, qui eſt alors en dilatation, dans ſes différens ramaux, & enfin dans les artéres capillaires, d'où il paſſe dans les veines capillaires, pulmonaires. Car l'extrêmité des artéres s'unit à celle des veines, ou les veines ne ſont peut-être que la continuation des artéres & ne forment avec elles qu'un même canal. L'autre partie du ſang prend ſon cours par l'aorte alors en dilatation, le continue dans toutes ſes différentes diviſions juſqu'à ſes extrêmités capillaires, d'où il paſſe pareillement dans les extrêmités des veines qui s'y uniſſent. Toutes les artéres par leur contraction le font paſſer dans les capillaires & de-là dans les veines qui le rapportent au cœur. Les veines du poûmon qui ſe réuniſſent en un tronc qu'on appelle veine pulmonaire, le rapportent à l'oreillette gauche. Celles qui ſont diſtribuées dans tout le corps, & qui ſe réuniſſent auſſi en un ſeul tronc qu'on nomme veine-cave, le rapportent à l'oreillette droite.

L'une & l'autre de ces oreillettes, en ſe contractant, pouſſant le ſang dans ces

ventricules, dont la contraction cesse pour un moment par le relâchement des fibres charnues. Elles se dilattent ensuite pour en recevoir de nouveau, pendant que le cœur se contracte pour chasser celui qu'il a reçu. Ainsi quand les oreillettes sont en contraction, les ventricules se dilattent; & quand les oreillettes se dilattent, les ventricules sont en contraction.

Ce qui contribue à la circulation.

L'action de l'air principalement dans les vessicules du poûmon, le ressort des artéres, qui est ce qu'on appelle le pouls, celui des veines, quoique moins considérable que celui des artéres, & plusieurs autres causes, par exemple, l'action des muscles, & les valvules qui se trouvent dans les veines contribuent à ce mouvement progressif du sang, dont la contraction du cœur est la premiere cause. La dilatation même du cœur y contribue, en facilitant l'entrée du sang dans les ventricules de ce muscle.

La cause de la contraction & du relâchement du cœur

La contraction du cœur appellée sistole est causée par les esprits animaux qui se portent dans ses fibres charnues. Son relâchement ou sa dilatation appellé diastole semble venir de la compression des nerfs cardiaques par les oreillettes pleines de sang. Car les esprits qui se portent au cœur sont alors interceptés, & le cœur tombe dans une espéce de paralisie momentanée, qui cesse lorsque les oreillettes en contraction ont fait entrer dans les ventricules le sang dont elles étoient remplies; les oreillettes s'étant vuidée ne compriment plus

les nerfs cardiaques, & les esprits animaux reprennent leurs cours.

Il se fait une circulation particuliére des vaisseaux de l'estomach, de la rate, des intestins & de l'épiploon, dans le foye. Le sang porté dans ces parties est raporté à ce dernier viscere, par des branches qui forment un tronc appellé veine-porte ventrale. Ce tronc le verse dans la veine-porte hépatique qui par ses ramifications le distribue au foye d'où il est répris, de même que le sang arteriel qu'il reçoit pour sa nourriture, par d'autres rameaux terminés en trois branches qui le versent dans la veine-cave ascendante. *Circulation particuliére.*

Un grand nombre d'expériences prouvent la circulation du sang, que les Anciens ont ignorée. L'inspection du cœur d'un chien, vivant celle du mésentere des grénouilles, où l'on voit à travers ses membranes par le moyen du microscope le mouvement de cette liqueur; les ligatures & les ouvertures faites aux vaisseaux & les injections empêchent d'en douter. *Preuves de la circulation du sang.*

La circulation entretient la chaleur de tout le corps & la fluidité du sang. Elle distribue par-tout les sucs nourriciers, elle porte la matiere des secrétions, elle conserve tous nos organes, elle façonne & brise tous les nouveaux sucs qui sont porté dans nos vaisseaux, & les change en sang.

C'est par son moyen qu'on peut expliquer les causes de la vie & de la santé, de la mort & des maladies; & rendre rai- *Son utilité.*

ſon d'une infinité de phénomenes. En effet depuis ſa découverte, les cauſes de beaucoup de maladies ſont mieux connuës.

Sa viteſſe. On ne peut guére déterminer la viteſſe de la circulation du ſang. Elle varie ſuivant la différence des tempéramens des ſujets, les alimens qu'ils prennent, les exercices qu'ils font, & l'air qu'ils reſpirent. Le travail, la reſpiration fréquentente, les boiſſons ſpiritueuſes, les aromats & généralement tout ce qui détermine une abondante quantité d'eſprits vers les fibres du cœur l'augmentent; au lieu que toutes les choſes contraires la diminuent.

Le pouls. C'eſt par le moyen du pouls qu'on reconnoît les variations qui arrivent dans le mouvement du ſang. Car le pouls n'eſt autre choſe que l'ipulſion des parties voiſines du cœur & des artéres cauſée par la dilatation du cœur & de ces vaiſſeaux.

Cette découverte ſi utile à la Médecine & par conſéquent ſi importante eſt dûe a Harvée ſuivant l'opinion la plus commune.

L'action du cerveau & le mouvement des eſprits animaux. §. II. L'action du cerveau eſt de ſéparer du ſang un fluide très-ſubtile appellé eſprit animal, que les nerfs diſtribuent dans tout le corps, & dont le mouvement eſt ſi rapide, que ce fluide paſſe du cerveau juſqu'aux extrémités du corps auſſi promptement que la volonté le commande, & retourne avec la même promptitude au cerveau, lorſque quelques unes des parties du corps a reçue quelque impreſſion de la part des corps extérieurs. Le cerveau eſt

donc

donc le reſervoir de cette liqueur, par laquelle l'ame apperçoit les objets, & exécute toutes les actions corporelles.

Car ce ne ſont pas les organes corporels qui ſentent; c'eſt l'ame qui ſent & qui apperçoit. C'eſt auſſi l'ame qui envoye par les nerfs dans l'organe la quantité d'eſprits néceſſaire à ſon mouvement. *Ce qui ſent.*

Tout les nerfs partent du cerveau, du cervelet, & de la moëlle de l'épine, comme nous l'avons dit. Ceux qui viennent du cerveau & de la moëlle de l'épine ſervent aux mouvemens volontaires. Ceux qui viennent du cervelet ſont deſtinés uniquement aux actions vitales & naturelles, ce qu'on prouve par une expérience. Si on comprime le cerveau d'un animal vivant, ou qu'on le coupe jusqu'à la ſubſtance médullaire, les muſcles qui ſervent d'organes aux actions volontaires ne font plus leurs fonctions, mais la reſpiration & le mouvement du cœur ſubſiſtent. Si on fait la même expérience au cervelet, la reſpiration & le mouvement du cœur ceſſent, & l'animal meurt. De-là vient que les plaies du cervelet ſont toujours mortelles, & qu'on guérit quelquefois celles du cerveau. *D'où partent les nerfs.* *Les nerfs qui ſervent aux mouvemens volontaires, & ceux qui ſervent aux involontaires.* *Preuve.*

§. III. La reſpiration eſt une action par le moyen de laquelle l'air entre dans la poitrine, & en ſort. La reſpiration eſt compoſée de deux mouvemens; l'un eſt appellé inſpiration & l'autre expiration. L'inſpiration eſt celui par lequel l'air entre dans la poitrine. L'expiration eſt au contraire celui par lequel l'air en ſort. *La reſpiration.*

Comment cette action s'exécute.

Les côtes sont articulées avec le sternum & avec les vertébres, de telle maniere qu'elles s'élévent lorsque les muscles intercostaux se mettent en contraction, & que le diaphragme s'applanit vers le bas-ventre. Cette élévation des côtes & cet abaissement du diaphragme, en augmentant la surface extérieure de la poitrine, comprime l'air dont elle est environnée, & l'oblige à passer dans la poitrine. Car il trouve moins de résistence de ce côté-là, parce que la capacité de la poitrine s'est augmentée en même-tems que sa surface extérieure.

La trachée-artére est le canal par lequel l'air passe dans la poitrine. L'air après avoir passé par ce canal, s'insinue dans toutes les ramifications des bronches jusqu'aux vessicules.

Aussi-tôt que l'air est entré, les muscles intercostaux se relâchent, le diaphragme remonte du côté de la poitrine ; les côtes & le sternum reprennent leur situation naturelle par la force élastique des segmens cartilagineux, la capacité de la poitrine & la surface extérieure diminuent ; ce qui contraint l'air de sortir des vessicules & des bronches des poûmons par le même chemin qu'il a pris pour y entrer. Ces deux actions de dilatation & de contraction entretiennent & accélerent le passage du sang par les poûmons.

Puisque c'est l'air qui procure cette action, il est bien important pour la santé qu'il soit sain ; & que rien soit diminu-

tion de la capacité de la poitrine, soit compression sur la trachée-artére, soit vapeur ou exhalaison épaisse & sulphureuse, soit air trop rarefié, n'empêche son entrée dans les vessicules & dans la trachée-artére, car de-là vient la difficulté de respirer, & la suffocation.

Les Phisiciens ne sont pas d'accord sur les effets de la respiration.

Quelques-uns veulent que l'air s'insinue dans les vaisseaux des poûmons pour donner au sang plus de fluidité & de mouvement. D'autres croyent qu'il porte dans cette liqueur des corpuscules nitreux très-subtiles, qui lui donnent la couleur rouge. Enfin, il y en a qui pensent que l'air sert à condenser le sang qui a été échauffé par la circulation.

Sentiment le plus reconnu.

Il est certain que le sang porté par l'artére pulmonaire dans toutes les petites ramifications qui entourent les vessicules des poûmons, y est trituré, brisé & broyé, lorsque l'air entre dans les vessicules, & que cette liqueur s'y dépouille d'une sérosité, qui sort par la transpiration pulmonaire qu'on appelle haleine.

L'abaissement du diaphagme pendant la respiration aide la sortie des excrémens, facilite celle du fœtus, & procure l'entrée du chyle dans les veines lactées, &c.

Sa nécessité.

La respiration est d'une si grande nécessité, qu'on meurt, si elle est interrompue pendant quelque tems.

C'est par son moyen que le sang passe ou circule du ventricule gauche dans le

droit, & qu'il entre dans les vaiſſeaux affaiſſés & repliés qui entourent les veſſicules du poûmon.

Cette circulation ne ſe fait cependant pas dans le fœtus, parce qu'il ne reſpire pas tant qu'il eſt dans le ventre de ſa mere.

Autres actions qui dépendent de la respiration. On peut ajouter ici que la voix, la parole, le ris, la toux, l'éternuement, le baillement, & l'action de ſuccer dépendent encore de la reſpiration. La voix & la parole ne ſont autre choſe que les différentes modifications que le larinx & la bouche donnent à l'air, lorſqu'il ſort des poûmons, &c.

CHAPITRE II.

Des Fonctions naturelles.

LES Fonctions naturelles ſont la digeſtion, la nutrition, l'acroiſſement, l'éjection des excrémens & la filtration, auſquelles on peut joindre la génération, qui conſerve en quelque maniere l'homme, parce qu'elle perpétuë ſon eſpece.

La digestion. §.I. La digeſtion eſt le changement des alimens en chyle.

Elle dépend des préparations qu'ils reçoivent dans la bouche, dans l'eſtomach & dans les inteſtins. *D'où elle dépend.* Cette préparation conſiſte dans leur diviſion, leur atténuation & leur altération cauſées par le mouvement des parties, & par le mélange de différentes liqueurs.

Les alimens portés dans la bouche y ſont coupés, briſés & broyés entre les

dents par l'action de la mâchoire inférieure qui presse la supérieure ; ils y sont pénétrés par la salive, & réduits en une espece de pâte. C'est ce qu'on appelle mastication. La langue les pousse dans le pharinx, & empêche qu'ils n'entrent dans la trachée-artére, parce qu'elle abaisse l'épiglotte sur la glotte en se voutant. La contraction des muscles du pharinx & celle des fibres charnues de l'œsophage, font descendre les alimens dans l'estomach, ce qui est facilité par la pésanteur des alimens, & par une liqueur qui lubrifie l'intérieur de l'œsophage. Le passage des alimens par le pharinx & par l'œsophage est appellé déglution.

La mastication.

La déglutition.

Les alimens restent quelque tems dans l'estomach, pour y recevoir une seconde préparation, qu'on appelle proprement digestion, & qui s'exécute par deux moyens. 1°. Par le mélange intime des liqueurs capables de dissoudre les parties salines, mucilagineuses, gommeuses & graisseuses, dont les alimens sont composés. 2°. Par un mouvement suffisant pour mêler éxactement ces différentes matieres ensemble, pour diviser les parties de nos alimens qui ne l'ont point été par la mastication, & pour en exprimer le suc. Aussi, les alimens après avoir été humectés imparfaitement dans la bouche par la salive, & divisés grossiérement par les dents, sont pénétrés dans l'estomach par le suc estomachal & par la salive, & ils sont broyés & triturés éxactèment par le ref-

La digestion propre-ditte.

Ce que les alimens souffrent dans l'estomach.

ſort de l'air qu'ils contiennent, par le mouvement du diaphragme, & par la chaleur naturelle des parties.

Le mélange des alimens avec le pancréatique de la bile.

Cette diviſion & ce mélange des alimens avec les liqueurs propres à les diſſoudre, en font une eſpéce de bouillie d'une couleur griſâtre & d'une odeur aigre, & les mettent en état de paſſer par le pylore dans le premier des inteſtins appellé duodenum, où ils ſe mêlent avec la bile & avec le ſuc pancréatique. Cet inteſtin par ſa courbure & par ſa ſituation fait les fonctions d'un ſecond ventricule. Les alimens ſéjournent un peu dans cet inteſtin. C'eſt-là que la bile acheve de diſſoudre les matieres graſſes dont ils ſont remplis, & que le ſuc pancréatique les délaye & les détrempe davantage. Enfin ces deux liqueurs leur donnent plus de douceur, plus de fluidité & plus de blancheur. Ils paſſent enſuite dans les inteſtins grêles, où ils ſe mêlent avec le ſuc inteſtinal, & ſont encore diviſés & battus par le mouvement périſtaltique de ces inteſtins, & par l'action alternative des muſcles du bas-ventre & du diaphragme. La fluidité qu'ils acquierent dans les inteſtins par le mélange du ſuc inteſtinal, le rétardement de leur cours par le moyen des valvules conniventes, & l'action des muſcles & des inteſtins même en expriment la partie la plus douce, la plus fluide & la plus blanche qu'on appelle chyle, & la contraignent de paſſer dans les veines lactées, appellées premieres, qui ont un très-grand nombre

L'action des inteſtins.

d'embouchures dans la membrane vélou-tée des inteſtins grêles, & quelques-unes au commencement des gros inteſtins.

Ces veines portent le chyle dans les glandes du méſentere, où il reçoit une préparation, & d'où il eſt porté dans le reſervoir de Pequet par d'autres veines lactées plus groſſes, appellées ſecondaires. De-là il paſſe dans le canal thorachique, qui le conduit dans la veine ſouclaviere gauche; où il ſe mêle pour la premiere fois avec le ſang. Sa fluidité augmentée par le mélange d'une lymphe que fourniſ-ſent les vaiſſeaux lymphatiques des envi-rons, & aidée par l'action des artéres & des parties voiſines le fait monter facile-ment contre ſon propre poids dans ce tuyau qui a peu d'élaſticité.

La route que tient le chyle pour aller au cœur.

La nutrition.

§. II. La nutrition eſt une réparation de la perte continuelle que ſouffrent les différentes ſubſtances de notre corps.

Le mouvement des parties de notre corps, le frottement de ces parties entr'el-les, & ſur-tout l'action de l'air détrui-roient peu à peu totalement le corps, ſi les pertes qu'il fait n'étoient réparées par des parties de même nature que celles qui s'en détachent.

C'eſt le chyle qui répare la perte des fluides, & c'eſt la lymphe qui répare les ſolides. Cette derniere réparation s'exécu-te dans les plus petits vaiſſeaux.

La chaleur naturelle fait exhaler la por-tion la plus fluide de cette liqueur; l'ac-

tion du cœur, des artéres & des parties portent la portion la plus solide dans les petits vuides formés par la séparation des parties qui se sont détachées. C'est ainsi que le mouvement qui devroit naturellement nous détruire, est la cause de notre conservation.

L'accroissement. §. III. Dans les jeunes-gens, les sucs nourriciers non-seulement dédommagent les parties des pertes qu'elles font, mais encore les augmentent. C'est ce qu'on appelle accroissement, qui est un alongement des fibres par le sucs nourriciers. Il ne faut pas le confondre avec l'embonpoint; car l'embonpoint ne consiste que dans l'abondance des liqueurs.

L'embonpoint.

L'éjection des excrémens. §. IV. L'éjection des excrémens est la sortie des matieres fécales, des urines & des crachats.

Celle des matieres fécales. Les matieres fécales sont les parties fibreuses des alimens mêlées avec de la bile, de la salive & des liqueurs des différentes parties par où ils ont passés. C'est, pour ainsi dire, le marc des alimens, qui ne pouvant servir à la nourriture passe dans les gros intestins. Ce marc est chassé dehors par l'action des muscles du bas-ventre, par l'abaissement du diaphragme & par le mouvement péristaltique des intestins, malgré l'opposition du sphincter de l'anus.

Celle de l'urine. L'urine est un excrément dont le sang se décharge par les reins, comme on l'a dit. Cet excrément passe des reins dans les urétéres, & des urétéres dans la vessie, où après avoir séjourné quelque-tems, il ir-

rite par ſes ſels les parois de cette partie ; ce qui joint à la diſtention des ces mêmes parois & à la péſanteur de cette liqueur provoque l'envie d'uriner. L'action des fibres de la veſſie, celle des muſcles du bas-ventre & l'abaiſſement du diaphragme, qui preſſe la veſſie, font ſurmonter à l'urine l'obſtacle que le ſpincther de la veſſie oppoſe à ſa ſortie, & la contraignent de paſſer par le canal de l'uréthre.

Celle des crachats. Les crachats ſont un mélange de ſalive, du mucus du neż & d'une humeur filtrée par les glandes bronchiales, par celles de la trachée-artére & par celles de l'œſophage. Leur abondance oblige à en rejetter le ſuperflu.

La filtration. §. V. Filtration ou ſecretion, eſt la ſéparation de quelque liqueur mêlée avec le ſang.

Pour abréger, nous n'entrerons point dans la diſcuſſiou des différentes opinions des Phiſiciens ſur la maniere dont elle ſe fait. Nous expoſerons ſeulement le ſentiment de ceux qui en attribuent la cauſe à l'analogie des liqueurs. Car il eſt le plus commun, & paroît le plus probable. Pour le comprendre, il faut ſçavoir. 1°. Que toutes les liqueurs circulent avec le ſang avant qu'elles parviennent aux glandes ; 2°. Que les glandes conglomerées, organes qui ſéparent preſque toutes les liqueurs ſont compoſées de vaiſſeaux ſanguins & de lymphatiques, de nerfs & d'une infinité de petits vaiſſeaux ſécretoires & excrétoires. 3°. Que les vaiſſeaux ſecrétoi-

res, partent des vaiſſeaux lymphatiques; 4°. Que ces vaiſſeaux ſont garnis intérieurement d'un velouté, ou eſpece de duvet appellé par les Latins *Tomentum*. 5°. Enfin que ce duvet eſt empreint & imbu dès ſa premiere conformation d'une humeur de même nature que celle qui doit être ſéparée par la glande. Ceci ſuppoſé, une expérience bien facile ſuffit pour faire entendre le ſentiment que nous propoſons. Si on imbibe d'huile une languette de drap & qu'on en mette enſuite un bout dans un vaſe plain d'eau & d'huile, de maniere que l'autre bout pende hors un vaſe, pour en faire couler au dehors la liqueur qui y eſt contenue, il ſéparera éxactement l'huile d'avec l'eau; car toute l'huile coulera par la languette, & l'eau reſtera dans le vaſe. La raiſon de cette expérience eſt que les liqueurs de même nature s'uniſſent aiſément, & que celles de différente nature ſe mêlent difficilement. Le duvet d'une glande fait dans cette glande ce que le morceau de drap fait dans le vaſe; il ſépare de la lymphe la liqueur qui eſt de même nature que celle dont il eſt imbibé; & comme ce duvet remplit un vaiſſeau ſecrétoire qui part d'un vaiſſeau lymphatique, il n'eſt pas étonnant qu'il ne paſſe par ce vaiſſeau ſecrétoire que la liqueur que le duvet ſépare.

La génération. §. VI. La génération eſt un myſtere auſſi impénétrable qu'admirable.

Trois eſpéces de généra- Les Anciens ont crû qu'il y avoit trois eſpeces de génération, ce qui leur a fait

diviser les animaux en trois classes, sçavoir en putripares, c'est-à-dire formés de la pourriture, en vivipares, c'est-à-dire formés seulement du mélange de la sémence des deux sexes, & en ovipares, c'est-à-dire formés d'un œuf. *tion selon les Anciens*

Sentimens des Modernes. Les Modernes conviennent tous que la pourriture ne peut pas former d'animaux, mais qu'elle peut seulement faire éclore les œufs de certains insectes. Ils reconnoissent tous qu'il n'y a point d'animal qui ne viennent d'un œuf; mais qu'il y en a certains qu'on peut appeller vivipares, parce qu'ils sont vivans en sortant du ventre de la femelle, & d'autres qu'on peut appeller ovipares, parce qu'ils sont encore renfermés dans l'œuf lorsque la femelle les produit. Ils ne disputent entre eux que sur deux questions. La premiere si l'animal est contenu dans la sémence, ou s'il est contenu en abrégé dans l'œuf avant l'approche du mâle & de la femelle; la seconde quelle route tient la sémence pour parvenir à l'œuf. *Ils disputent sur deux questions.*

Premiere question. Quant à la premiere question, les uns pensent que chaque œuf contient originairement l'animal qui en doit sortir, & que la sémence ne sert qu'à le vivifier. Les autres ne regardent les œufs que comme de petits nids destinés à recevoir l'animal, qui doit y être porté par la sémence.

Seconde question. Par rapport à la seconde question, les uns soutiennent que la sémence reçue par la femelle se mêle avec le sang, & ne parvient à l'œuf que par la circulation.

Les autres assurent qu'elle passe de la matrice dans une des deux trompes, ou dans toutes les deux, & de là dans les ovaires.

De quoi ils conviennent tous. Tous conviennent que dès que la sémence est parvenue aux ovaires, les trompes se contractent, que leurs pavillons s'appliquent aux ovaires, qu'ils les embrassent pour recevoir l'œuf vivifié par la sémence; ou dans lequel l'animal est entré; & que l'œuf se gonfle, se détache de l'ovaire & descend par une des trompes dans la matrice.

Ce sentiment est démontré par l'expérience. On a trouvé des fœtus dans l'ovaire, d'autres dans une trompe ou même dans le ventre.

Du Fœtus.

Le fœtus. Lorsque l'œuf fécondé est dans la matrice, il y augmente de volume & s'y attache; ses petites parties se developpent, & il se forme avec ses dépendances.

1°. Les dépendances du fœtus sont les membranes qui le renferment, les eaux qui l'environnent, le placenta & le cordon.

Les membranes. Deux membranes unies ensemble renferment le fœtus, sçavoir, le chorion & l'amnios.

Le chorion. Le chorion est la plus intérieure & la plus épaisse, il touche la partie concave de la matrice, à laquelle il est adhérent dans l'étendue de la convexité du placenta, que quelques-uns prétendent qu'il recouvre.

L'amnios. L'amnios est intérieur, & fort fin, il renferme

renferme le fœtus, le cordon, & les eaux.

Entre ces deux membranes, quelques Anatomiſtes en admettent une troiſiéme très-fine qu'ils appellent moyenne. *La membrane moyenne.*

Il fournit, ſelon eux, une gaine à toutes les petites ramifications des vaiſſeaux du placenta qu'il abandonne vers leurs extrêmités, pour former la membrane réticulaire qui recouvre la ſurface convexe du placenta. *Son uſage.*

Les eaux renfermées dans l'amnios ſont claires, tranſparentes, viſqueuſes & ſemblables, ſelon quelques-un, à l'urine. Elles ſuintent des pores de la membrane par les extrêmités des artéres ombilicales dont elle eſt parſemée. *Les eaux. D'où elles viennent.*

Leur uſage eſt d'entretenir la ſoupleſſe des parties du fœtus, de le garantir de la compreſſion extérieure, de lui faciliter ſes mouvemens & ſa ſortie, & d'empêcher qu'il ne s'attache à l'amnios, & que ſon poids ne ſe faſſe trop ſentir, ſoit quand il eſt en repos, ſoit quand il fait quelque mouvement. Elles ſervent encore, ſelon l'opinion de quelques perſonnes, à nourrir l'enfant en paſſant dans ſon eſtomach. *Leur uſage.*

Le placenta ou arriere fait eſt un corps orbiculaire & ſpongieux, attaché par ſa partie convexe vers le fond de la matrice, & formé par les ramifications infinies des vaiſſeaux ombilicaux. *Le placenta, arriere-faix, ou Délivre.*

Ce corps, qu'on appelle auſſi en terme d'Accoucheur Délivre, eſt ſeul lorſqu'il n'y a qu'un enfant dans la matrice, mais il y en a deux ou trois unis enſemble lorſ- *Combien il s'en trouve.*

qu'ils s'y trouvent deux ou trois enfans.

Deux membranes l'environnent, une extérieure fort mince & réticulaire, qui recouvre sa partie convexe, & l'autre intérieure, qui recouvre sa partie concave.

Le cordon ombilical. *De quoi il se forme.* Le cordon ombilical est un lien qui représente une colomne torse d'environ deux pieds, & qui va du placenta au fœtus. Il est formé par une veine & par deux artéres; il est entouré d'un corps spongieux & recouvert par l'amnios.

Son usage. Son usage est de porter le sang & la matiere de la nourriture du placenta à l'enfant, de rapporter le sang de l'enfant à la mere, & de servir à tirer le placenta après l'accouchement. Sa longueur est nécessaire pour permettre à l'enfant de faire ses mouvemens.

Le diamétre de la veine qui en fait partie est deux fois plus grand que celui des deux artéres qui l'accompagnent.

Ce vaisseau vient des ramifications des petites veines du placenta. Les veines partent des artéres iliaques internes, & rapportent le sang dans le placenta. Les ramifications de la veine & des artéres se termine à sa surface convexe.

D'où le fœtus reçoit sa nourriture. 2°. Pendant tout le tems que le fœtus reste dans la matrice, il reçoit la nourriture par le placenta, & en partie par la bouche.

Comment il le reçoit par le placenta. Quelques-uns comparent la membrane qui recouvre la convexité du placenta à la membrane interne des intestins.

Elle est, à ce qu'ils disent, parsemée

d'une infinité de petits orifices des vaisseaux ombilicaux qui pompent, comme font les veines lactées, le suc nourricier ou laiteux, que les vaisseaux de la matrice déposent dans des petites cellules. C'est-là toute la communication qu'ils admettent entre la mere & l'enfant. Car ils ajouttent que le sang porté à l'enfant par la veine ombilicale est rapporté au placenta par les artéres ombilicales, avec la matiere laiteuse. Ainsi le placenta fait les fonctions du poûmon.

D'autres démontrent que le sang circule de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, & que c'est par ce moyen que le fœtus reçoit sa nourriture. Les accidens qui arrivent quelquefois à la mere pendant sa grossesse, comme les pertes de sang, prouvent cette opinion.

Sentiment non contesté & démontré.

Les artéres de la mere déposent dans les petites cellules du placenta, le sang qui s'est perfectionné & qui est devenu plus fin dans la matrice. Les ramifications de la veine ombilicale qui répondent à ces cellules prenent ce sang, & le portent au fœtus. Le superflu du sang repasse de l'enfant à la mere, par les artéres ombilicales, dont les ramifications le déposent dans les pores de la matrice, où les veines utérines le reprennent pour le mêler avec le sang de la mere. Cette disposition des vaisseaux de la matrice du placenta paroît détruire l'opinion de ceux qui attribuent à l'imagination de la mere les marques que les enfans apportent en naissant.

Circulation de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere.

Si le fœtus se nourrit par la bouche.

La nourriture du fœtus, suivant l'opinion commune, ne lui vient pas seulement de la mere par le moyen du placenta. La liqueur contenue dans l'amnios lui en sert encore, en passant par la bouche, lorsque les organes de la digestion sont suffisamment formés.

La conformité de cette liqueur avec celle qui se trouve dans l'estomach de l'enfant lors de sa naissance; les fœtus nés vivans sans cordon ombilical, comme plusieurs Observateurs le rapportent; & la liqueur qu'on a trouvé gelée dans l'estomach, l'œsophage & la bouche du fœtus d'une vache & avec laquelle celle de l'amnios étoit contenue: tout cela prouve cette opinion, que plusieurs Auteurs contestent cependant, en opposant observations à observations. Si on a trouvé des fœtus sans cordon ombilical, ils disent qu'on a vû des fœtus humains & des fœtus d'animaux sans ouvertureàla bouche ni au nez. Ils prétendent de plus que la liqueur de l'amnios n'est point propre à nourrir le fœtus, qui ne respirant point ne peut avaler cette liqueur. Mais l'observation des fœtus trouvés sans cordon prouve bien clairement qu'ils ne sont nourris que par la bouche, & que par conséquent il est possible que ceux qui sont bien conformés la reçoivent par cette voie.

Différence du fœtus d'avec le corps formé.

Le fœtus a des particularités qui le distinguent d'un corps formé. Voici les principales.

Les os du fœtus passent par différens dé-

grés de consistance ; de membranes qu'ils sont d'abord, ils deviennent cartilagineux & osseux. Au terme de neuf mois, presque tous les os du fœtus, excepté ceux qui forment les organes des sens, sont encore composés de piéces osseuses unies par des cartilages fléxible ou par des membranes; il s'en trouve même qui ne sont encore que cartilagineux. *Les os du fœtus.*

Tous les os du crane, par exemple, sont unis par des membranes ; & on remarque sur la tête un grand espace qui en est formé & qu'on appelle la Fontanelle. Cette disposition facilite beaucoup l'accouchement.

Le thimus & les reins succinturiaux ont un volume plus considérable que dans l'adulte.

Les gros intestins contiennent une matiere noire & épaisse qui ressemble à de la poix& que l'on appelle mœconium. Cette matiere est formée par la bile de l'enfant, & par les humeurs que les glandes intestinales filtrent. *Le mœconium.*

Le fœtus ne respire point dans le ventre de la mere, car les membranes dont il est environné empêchent l'air de pénétrer jusqu'à lui. Son poûmon est affaissé, compacte & noirâtre ; si on en met un morceau dans de l'eau, il va au fond ; mais dès que le fœtus est né, il respire, à moins qu'il ne soit très-foible. Son poûmon devient alors plus léger, & si on en met un morceau dans l'eau il surnage. *L'enfant ne respire pas dans la matrice.* *Comment est le poûmon du fœtus,*

Cette expérience n'est pas cependant

Expérience pour sçavoir si l'enfant a respiré.

une preuve infaillible que l'enfant soit né mort ou qu'il soit né vivant. Ce qui est important quelquefois de sçavoir. Quand l'enfant est venu au monde vivant renfermé dans ses membranes sans que ses eaux se soient écoulées, ou quand il est venu au monde vivant, mais trop foible pour être agité par l'air; s'il meurt peu de tems après, un morceau de son poûmon mis dans de l'eau tombera au fond.

Elle n'est pas infaillible.

Au-contraire si un enfant meurt dans le ventre de sa mere, mais quelques tems après que les membranes se sont percées, & que les eaux se sont écoulées; ou s'il meurt plutôt, mais qu'il se pourrisse avant qu'on le tire du corps de sa mere; ou si l'on soufle dans sa bouche après l'avoir tiré, un morceau de son poûmon jetté dans l'eau surnagera.

Circulation du sang dans le fœtus.

Pendant qu'un enfant est dans ses membranes, il se fait dans lui une circulation différente de celle qui se fait dans les adultes.

Le sang qui lui est apporté par la veine ombilicale dans le sinus de la veine porte, passe en partie par le canal veineux dans la veine-cave. Cette veine ayant porté le sang dans l'oreillette droite, une partie passe par le trou ovale ou de Botal dans l'oreillette gauche, & l'autre tombe dans le ventricule droit qui le pousse dans l'artére pulmonaire. La plus petite partie de ce sang passe par les vaisseaux du poûmon & revient à l'oreillette gauche par la veine pulmonaire, tandisque la plus grande par-

tie ne pouvent paſſer dans le poûmon, parce qu'il n'y entre point d'air pour en développer les petits vaiſſeaux, eſt portée dans l'artére aorte par le moyen du canal artériel. Deux artéres qui partent des iliaques internes rapportent au placenta, & de là à la mere, le ſuperflu du ſang que l'enfant n'a pû conſommer.

Tems que l'enfant reſte dans la matrice.

Le tems que l'enfant reſte dans la matrice eſt ordinairement de neuf mois, à moins que quelque cauſe ne précipite ſa ſortie.

Mouvement qu'il fait vers les neuf mois.

Lorſqu'il approche de ce tems, ſa tête ſe porte par ſon poids vers le col de la matrice, la face tournée du côté de l'os ſacrum.

Ce qui contribue à ſa ſortie.

Quand l'enfant eſt au terme de neuf mois, il ne reçoit pas aſſez de nourriture, & ſon mœconium accumulé dans ſes inteſtins, le picote & l'incommode par ſon poids, ce qui l'oblige à faire de grands mouvemens, qui déterminent la matrice & le muſcle uterin à ſe mettre en contraction. Cette contraction, celle des muſcles du bas-ventre & du diaphragme, le poids même de la tête en bas obligent d'abord les membranes remplies d'un peu d'eau à dilater l'orifice de la matrice & à ſe manifeſter. La tête s'engage enſuite dans cet orifice qu'elle dilate peu à peu, quelquefois le cartilage de la ſymphiſe des os pubis prête. Enfin l'enfant ſort entiérement, en perçant les membranes, ou quelque tems après les avoir percées, & ſes dépendances le ſuivent.

Etat de la matrice, & après l'accouchement. La matrice dont les parois sont devenus minces à proportion qu'elle s'est dilatée se contracte & s'épaissit aussi à mesure que les eaux s'évacuent, & que l'enfant sort. Toutes cette action qu'on appelle accouchement, est comme l'on voit un effet de la nature seule.

Dans quel cas l'art aide la nature. L'art aide cependant la nature lorsque l'accouchement se fait difficilement, ou que l'enfant se presente de toute autre maniere que par la tête ou par les pieds. C'est ce qu'on appelle accouchement contre nature. Cette matiere regarde particuliérement la Pathologie.

Accouchement prématuré. L'Accouchement est quelquefois prématuré, c'est-à-dire, qui se fait au terme de 7, de 8, ou de 8 mois & demi. Mais plus l'enfant est près du terme de neuf mois, plus il a de force, & plus on doit esperer qu'il vivra.

Ce qui l'occasionne. Puisque la nourriture du Fœtus vient du sang de la mere déposé dans les cellules de la matrice & que c'est la contraction de celle-ci qui contribue beaucoup à sa sortie; une trop grande abondance de sang dans la matrice, le défaut d'extension de cet organe, & tout ce qui est capable d'en faire contracter les fibres peut occasionner un accouchement prématuré, ou une fausse couche, qu'on appelle avortement.

Accident qui le précéde. Une perte de sang plus ou moins considérable précéde & annonce ordinairement cet accident. Elle vient du décolement total ou en partie du Placenta.

On a vû cependant quoique rarement

de ces hémorragies ſurvenir ſubitement, mais s'arrêter promptement ſans occaſionner de fauſſes couches.

Lorſque le Fœtus & ſes dépendances ſont ſortis, les muſcles du ventre, & les péritoine ſe rétabliſſent peu à peu ; & les fibres de la matrice en ſe contractant expriment le ſang de ſes vaiſſeaux. C'eſt d'abord un ſang fort rouge & ſemblable à celui que l'enfant recevoit pour ſa nourriture, c'eſt enſuite un ſang fort pâle, & enfin une liqueur blanchâtre comme du pus qui en ſort ; on ne doit pas prendre cette liqueur pour du lait. *Ce qui arrive après l'accouchement.*

On appelle cette évacuation les vuidanges ou lochies. *Les lochies.*

Vers le trois ou le quatriéme jour de l'accouchement, & quelquefois plus tard, le ſang qui venoit à la matrice pour la nourriture de l'enfant ſe porte aux mammelles, & le gonflement plus ou moins conſidérablement. *Le lait des mammelles.*

La fiévre qu'on appelle fiévre de l'ait ſurvient en même-tems ; mais elle diminue enſuite peu à peu. *La fiévre.*

CHAPITRE III.

Des Fonctions animales.

§. I. TOUS les mouvemens du corps s'exécutent par l'action des muſcles, & cette action conſiſte principalement dans le racourciſſement de leurs fibres charnues, qu'on appelle contraction. *Les mouvemens du corps.*

Ce racourciſſement en tirant les tendons ou les aponévroſes auſquels les os mobiles ſont attachés, cauſe le mouvement des parties ſolides; en rétréciſſant les cavités que forment certains muſcles qu'on appelle creux, tel que le cœur, les inteſtins, les vaiſſeaux, &c. il cauſe le mouvement des liqueurs qui y ſont renfermées.

Quels ſont les agens de ce mouvement. Les principaux agens de ce racourciſſement ſont les artéres & les nerfs qui ſe diſtribuent dans les fibres charnues. C'eſt pourquoi ſi on lie les nerfs, l'action ceſſe; & ſi on fait la ligature aux artéres, non-ſeulement il n'y a plus d'action, mais la partie tombe en pourriture.

La cauſe de l'action muſculaire. Pour expliquer la cauſe de l'action, des muſcles, on à eu recours à une infinité d'hypothéſes beaucoup plus ingénieuſes que ſatisfaiſantes, & dans le détail deſquelles les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas d'entrer.

Combien il y a de ſortes de mouvemens. On diſtingue trois ſortes de mouvemens les volontaires, les involontaires, & les mixtes. *Les volontaires.* Les volontaires ſont ceux qui dépendent de nous, c'eſt-à-dire, de l'ame & de la diſpoſition de la machine tout enſemble. Leur commencement & leur fin, leur accélération & leur retardement ſont les effets de la volonté. Tels ſont les mouvemens de l'épine de la tête, des différentes parties du viſage & des extrêmités du corps.

Les involontaires. Les involontaires ſont ceux qui ſe font ſans notre conſentement. Ils ſont par conſéquent purement méchaniques, c'eſt-à-

dire, dépendans de la seule disposition de la machine, & communs à toutes les parties destinées aux fonctions vitales & naturelles. Tels sont les mouvemens du cœur, les artéres, des intestins, de l'estomach, &c.

Les mixtes sont ceux qui sont en partie volontaires, & en partie involontaires. Telle est la respiration que nous pouvons bien accélérer & retarder, & non pas faire cesser entiérement que nous ne perdions la vie. *Les mixtes.*

§. II. Les sensations sont des manieres de connoître & d'apercevoir les objets extérieurs. Elles sont les effets du simple changement de la surface des nerfs qui entrent dans la composition des organes. *Les sensations.*

On distingue les sensations en internes & externes. Les internes sont l'imagination, la mémoire, le jugement & les passions de l'ame, ausquelles quelques-uns ajoutent la faim & la soif. *Combien il y en a. Les internes.*

Les externes sont la vue, l'ouie, l'odorat, le goût & le toucher. *Les externes.*

Quoique chacune de ces sensations externes vienne d'un mouvement causé dans les nerfs par les objets extérieurs : les impressions quelles font dans l'ame sont cependant fort différentes, à cause de la différente structure des organes qui diversifie le mouvement des nerfs.

Les rayons de lumiere qui sont des filets ou des lignes d'une matiere très-subtile & globuleuse, partent de chaque point des objets extérieurs, passent au travers des *La vue*

parties transparentes de l'œil, & souffrent diverses refractions dans l'humeur aqueuse, dans le cristallin, & dans l'humeur vitrée; ils se rassemblent sur la rétine, qui est l'organe immédiat de la vûe, & forment l'image de l'objet, qui est transmise à l'ame par le moyen du nerf optique, dont la rétine n'est que l'épanouissement.

L'œil peut fort bien être comparé à la chambre obscure.

Ce que font les rayons en passant de l'objet à l'œil.

Les rayons de lumiere en partant de chaque point d'un objet éclairé deviennent divergens, c'est-à-dire, qu'ils s'écartent. Mais ces mêmes rayons, en traversant le globe de l'œil deviennent convergens, c'est-à-dire, qu'ils se rapprochent & se rassemblent, selon les loix invariables de la refraction, par le moyen des humeurs de l'œil, qui comme l'on sçait sont plus danses que l'air, d'une consistance différente & d'une figure convexe, excepté la partie antérieure de l'humeur vitrée. Lorsqu'ils sont sur la rétine, ils y forment en se joignant (pour représenter ou tracer l'image de l'objet, d'où ils partent) autant de points qu'il y en a dans l'objet. Ainsi tous les rayons qui viennent de chaque point d'un objet forment deux especes de cones; l'un hors de l'œil, dont la pointe est à l'objet & la base sur la cornée transparante; l'autre dans l'œil, qui s'appelle cone visuel, & dont la base est appuyée sur la partie postérieure de la cornée, & la pointe se trouve sur la rétine. Les deux

Dans l'œil.

cones

cones ont par conséquent leur base appliquée l'une contre l'autre & égale.

La bonne vuë. Quand par le moyen de ces réfractions faites à propos, tous les points des rayons de lumiere se rassemblent sur la rétine sans confusion, & dans l'ordre dont ils sont partie; l'on voit nettement & distinctément les objets qui sont à une moyenne distance.

Mauvaise vuë de l'œil mal conformé. Quand les rayons ne se rassemblent pas à propos, c'est-à-dire, que le point de leur réunion se fait en déçà ou au-délà de la rétine; l'on voit les objets confusément & sans distinction. C'est ce qui arrive quand l'œil n'est pas bien conformé, c'est-à-dire, à ceux qui ont l'œil Myops, ou l'œil Presbite.

L'œil Myops. Ceux qui ont l'œil fort gros & le cristallin trop vouté, ont l'œil Myops. Les rayons de lumiere se réunissent avant que d'être parvenus à leur rétine qui se trouve naturellement plus éloignée du cristallin qu'il ne faut. Ils ne peuvent voir bien qu'en approchant l'objet contre leur nez, ou a quatre doigts plus loin, ou environ un demi pied au-délà; mais il ne distinguent rien dans une distance plus éloignée.

Ceux qui ont l'œil ou le cristallin trop plat, & trop près de la rétine, ont la vûë Presbite.

L'œil Presbite Dans ceux-ci les rayons de lumiere se réunissent au-délà de la rétine; & le cone visuel n'est pas bien formé. Ils ne peuvent voir les objets que de très-loin.

L'air fournit les moyens de réparer ces

Comment on repare ces deux sortes de vûë. deux défaux. Une lunette concave & qui par consequent écarte un peu les rayons, remédie à l'œil Myops, en les faisant tomber à propos sur la rétine. Une lunette convexe & qui par conséquent rapproche les rayons, remédie à l'œil Presbite, en procurant leur réunion sur la rétine, au lieu qu'elle se seroit faite au-delà.

La bonne vûë devient Presbite La bonne vûë devient souvent presbite dans la vieillesse, parce que les parties se dessêchent par l'âge, & que le cristallin s'applatit. Ainsi le tems ne peut qu'augmenter le défaut de l'œil Presbite; il corrige quelquefois celui de l'œil Myops.

L'opacité du cristallin. Lorsque le cristallin devient opaque, les rayons de lumiere ne peuvent passer au fond de l'œil, & y peindre l'image de l'objet d'où ils partent. Cette maladie s'appelle Cataracte. *Ce qui y supplée lorsqu'on l'à déplacé.* On y remédie en déplaçant le cristallin, & l'assujetissant au fond de l'œil. Mais alors on voit confusement, parce que les rayons de lumiere ne sont point rapprochés par le cristallin, comme ils l'étoient avant qu'il fut déplacé, & s'ils se réunissent, ce n'est peut-être qu'au-delà de la rétine.

Dans ce cas l'on n'est pas encore privé de voir distinctément les objets. Une loupe ou lunette convexe placée entre l'objet & l'œil, fait à l'extérieur ce que le cristallin devoit faire au-dedans de l'œil. En rompant les rayons de lumiere, elle les oblige de se rassembler précisément sur la rétine, comme il convient.

L'oüie. Les différentes agitations de l'air cau-

ſées par les coups ſonores paſſent par l'oreilette externe juſqu'au tambour, & à l'air renfermé dans le labyrinthe. Ce air le communique à la portion molle du nerf auditif répandue ſur la membrane qui tapiſſe le veſtibule, les canaux de demi circulaires & le limaçon.

L'odorat. Les corpuſcules qui émanent des corps odoriférans ſe répandent dans l'air, entrent dans le nez avec lui, & viennent fraper les nefs olfactifs répandus dans la membrane pituitaire, qui tapiſſe l'intérieur du nez.

Le goût. Les corps ſavoureux atténués & délayés par la ſalive, échauffés & appliqués par la bouche à la langue, pénétrent au-travers de l'épiderme juſqu'aux corps papillaires, qui ſont les extremités des nerfs de la neuviéme paire.

Le toucher. La peau, ſurtout celle des mains & des doigts, eſt garnie ſur ſa ſuperficie de quantité de mammelons ou de papilles nerveuſes recouvertes de l'épiderme, de peur que les corps qui impriment un certain mouvement à ces mammelons, ne cauſent un ſentiment douloureux, comme cela arrive quand par quelque accident l'épiderme a été enlevé. Les corps produiſent ſur ces papilles certains mouvemens, dans leſquels conſiſtent les ſentimens du chaud, du froid, de l'humide, du ſec, du mol, du dur, du poli, de l'inégal, du mouvement, du repos, du chatouillement, & de la douleur.

La veille. Il faut remarquer que le corps font une impreſſion moins grande ſur les organes

pendant le ſommeil que dans la veille. Car la veille eſt un état dans lequel les organes des ſens & ceux qui ſont deſtinés aux mouvemens volontaires ſont tellement diſpoſés qu'ils peuvent facilement être affecté par les objets extérieurs, & exercer les mouvemens auſquels ils ſont deſtinés. Le ſommeil au-contraire eſt un état dans lequel les organes des ſens & ceux des mouvemens volontaires ne peuvent recevoir l'impreſſion des objets ni exercer leurs fonctions avec facilité & avec promptitude. Le premier de ces deux états dépend de la bonne diſpoſition des ſolides & de l'abondance des eſprits animaux, qui tendent tous les reſſorts de notre corps. L'autre a pour cauſe la diſette de ces mêmes eſprits, qui laiſſent toutes les parties dans le relâchement.

Le ſommeil.

La vie.

La vie conſiſte dans l'exercice des fonctions du corps. Cependant certaines d'entr'elles peuvent être dérangées & même abolies totalement ſans cauſer la mort.

La ſanté.

La ſanté conſiſte dans l'exercice facile & libre de ces mêmes fonctions.

Fin de la premiére Partie.



PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
SECONDE PARTIE.

HIGIENNE.



L'HIGIENNE, dont le nom tiré de la Langue Grecque, signifie Santé, prescrit les régles qu'on doit observer pour se conserver le corps sain, & prolonger sa vie. *L'Higienne.*

Son objet est la connoissance de ce qu'on appelle choses non-naturelles. L'usage modéré de ces choses entretient la vie & la santé. Leur excès ou leur mauvaise qualité altére l'un & abrége l'autre. Il est par conséquent très-important de les connoître, & d'en sçavoir faire choix. *Son objet.*

On réduit les choses non-naturelles à six, sçavoir l'air, les alimens, le travail & le repos, le sommeil & la veille, les excrétions retenues ou évacuées, & les passions de l'ame. *Combien il y a des choses non naturelles.*

§. I. L'air est une substance fluide, élastique & pésante qui nous environne de *Ce que c'est que l'air.*

toute part, qui pénétre tous les corps, & dont la finesse est si grande que notre vûe ne peut l'appercevoir.

Nous rappellerons ici ses propriétés, ses utilités, ses effets & ses qualités par rapport à l'homme.

Quelles sont ses propriétés.

1°. Les propriétés de l'air sont sa fluidité, son ressort, sa pésanteur, & sa rarefactions.

Sa fluidité.

La désunion & la finesse de ses parties font qu'il n'oppose qu'une foible résistance aux différens mouvemens des corps, & qu'il s'insinue & pénétre par-tout ; c'est en cela que consiste la nature des corps fluides.

Son ressort & sa pésanteur.

Son ressort ou sa vertu élastique & sa pésanteur sont demontré par les expériences modernes. Son ressort consiste dans la nature de ces petites parties, qui peuvent être comprimées, mais qui font toujours effort pour remettre en leur état naturel.

Sa rarefaction.

Sa rarefaction est une propriété qu'il acquiert par la chaleur.

Utilité de l'air.

2°. L'air est nécessaire à l'homme. C'est par lui qu'il respire & qu'il vit, & dès qu'il en est privé, il périt en peû de tems.

C'est lui qui nous transmet les odeurs, les couleurs & les sons. Sans lui nous ne pourrons ni sentir, ni voir, ni entendre, ni par conséquent nous communiquer nos pensées.

Ses effets

Sa fluidité.

3°. Ses effets ne sont pas moins surprenans. Par sa fluidité, il s'insinue dans les vessicules du poûmon & dans le sang avec les alimens où il est renfermé.

C'eſt par le moyen de ſont reſſort que la petite quantité de cette liqueur contenue dans le ſang eſt un équilibre, avec le poids conſidérable qui péſe ſur le corps. *Par ſon reſſort.*

Une certaine quantité d'air entre dans les poûmons, s'y dilate par la chaleur, & en ſort enſuite pour permettre à une autre quantité d'y entrer. L'air dilaté dans les veſſicules du poûmon fait qu'elles ſe compriment extrêmement les unes les autres, & que preſſant les vaiſſeaux qui les environnent elles forcent le ſang de paſſer des artéres dans les vaines.

L'air contenu dans les alimens les briſe & les diviſe en très-petites parties par ſon mouvement, & aide par conſéquent à la digeſtion. Celui qui eſt renfermé dans les vaiſſeaux donne par ſa rarefaction du mouvement au ſang & à toutes les liqueurs, augmente la force des ſolides, & contribue de cette maniere à la circulation, à la ſanguification & au mouvement progreſſif.

4° L'air eſt ſuſceptible de qualités différentes. Il peut être chaud, humide, froid, ſec, ſerein pur & tempéré. Il eſt ſujet à des variations plus ou moins ſubites, & à s'infecter ou ſe charger d'exhalaiſons impures, corrompues, contagieuſes, métalliques, ſulphureuſes, toutes fort préjudiciables à la ſanté. *Qualités de l'air.*

De toutes les qualités de l'air, il n'y en a point qui ſoit plus propre à conſerver la vie & la ſanté que ſa pureté & ſa douceur. Pour être bon, il faut qu'il ne con- *Ses bonne qualités.*

tienne aucune mauvaiſe exhalaiſon ; qu'il ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid, ni trop ſec ni trop humide.

Dans quel tems il eſt plus tempéré

Les ſaiſons où il eſt pour l'ordinaire le plus tempéré ſont le Printems & l'Automne. C'eſt pour cette raiſon qu'on les choiſit pour faire certaines opérations. Le climat de la France eſt un des plus tempérés & des plus purs.

Ses changemens ſubits.

Les changemens ſubits de l'air ſont inévitables & fort dangereux pour la ſanté. C'eſt d'eux que vient le grand nombre de maladies qui régnent an commencement du Printems & aux approches de l'Hiver.

Ce qui cauſe ſes mauvaiſes qualités.

Les Hôpitaux, les Camps où les Armées ſéjournent long-tems, les endroits où l'on travaille le plomb, & ceux où l'on remue des terres ſont ordinairement mal ſains, parce que l'air s'y charge de mauvaiſes exhalaiſons. La braiſe & encore plus le charbon allumé dans un endroit renfermé répandent dans l'air des parties ſulphureuſes, qui rendent malades & qui font quelquefois mourir les perſonnes les plus robuſtes.

Les alimens & la boiſſon.

§. II. Les pertes qui ſe font journellement chez nous, nous mettent dans la néceſſité de les réparer chaque jour par des ſubſtances analogues à celles de notre corps. Ce qui ſert à cette réparation s'appelle aliment, & boiſſon. On eſt averti d'en uſer par les deux ſenſations qu'on nomme la faim & la ſoif. Pour nous y porter plus volontiers la Nature a attaché aux alimens & aux boiſſons un

plaisir qui nous engage à les prendre.

La nécessité des alimens & de la boisson demande qu'on en connoisse au moins en général les espéces & les qualités principales, afin qu'on en puisse faire un choix convenable aux différentes circonstances de la vie.

I. On distingue plusieurs espéces d'alimens.

Combien on distingue d'espéces d'alimens.

On les appelle simples, quand on les employe tels que la Nature nous les offre; composés, quand on les prépare; & médicamenteux, quand on les prend dans la vûe non-seulement de nourrir, mais encore de corriger quelque vice.

Les uns sont solides & les autres sont liquides.

Mixtes d'où on les tire.

Les végétaux & les animaux qui contienent des principes analogues àceux du sang sous les differens mixtes d'où on les tire tous, excepté le sel qui est dans la classe des mineraux, & l'eau qui est un éllément.

II. On ne peut faire un choix convenable des alimens qu'on n'en connoisse les qualités. Ainsi, il faut considérer séparément les alimens solides tirés des végétaux & des animaux, les alimens fluides, & la boisson.

1°. Les alimens solides tirés des végétaux sont les sémences, les fruits, les feuilles, les tiges & les racines.

De toutes les parties de la plante, la sémence est la mieux travaillée. Elle renferme une substance farineuse & un suc laiteux, d'où on tire une huile douce, amie

du corps humain, & propre à faire beaucoup de chyle, à adoucir les humeurs & à bien nourrir.

Le pain. Le pain eſt le principal aliment qui ſe fait avec le froment, le ſeigle, l'orge, le bled de Turquie, ou avec quelqu'autres ſémences. C'eſt proprement l'aliment univerſel, car on ne peut s'en paſſer, ſans que la ſanté en ſouffre, & preſque tous les Peuples en font uſage. Celui qui eſt fait avec le froment paſſe pour le plus nourriſſant, le meilleur au goût & le plus léger à l'eſtomach, ſur-tout ſi l'on y laiſſe un peu de ſon. Le pain de ſeigle & le pain d'orge ne conviennentpas à ceux dont l'eſtomach eſt délicat, ni à ceux qui fout peu d'exercice. Le pain de ſeigle cepandant eſt laxatif & rafraichit. Pluſieurs perſonnes en font aujourd'hui uſage pour cette raiſon.

Il eſt l'aliment univerſel.

Quel eſt le meilleur.

Qualités du pain Des parties du pain la croûte eſt la plus nourriſſante & la plus aiſée à digerer, quoiqu'elle reſſert un peu, au lieu que la mie eſt plus onctueuſe & plus péſante.

Autres ſubſtances farineuſes. Les autres ſubſtances farineuſes telles que les féves, les poix, les lentilles, &c. nourriſſent auſſi beaucoup; mais elles péſent ſur l'eſtomach, elles ſont venteuſes & un peu viſqueſes; elles cauſent, par conſéquent les obſtructions, lorſqu'on en fait un trop long uſage.

Le ris, l'orge &le gruau ſont humectans, adouciſſans & reſtaurans; ils produiſent des bons effets dans pluſieurs occaſions.

Les fruits farineux. Il y a auſſi des fruits qui ont une ſubſtance farineuſe & contenue comme les

femences dans une envelope folide. Telles font les noix, les amandes, les chataignes, &c. Ces fruits renferment beaucoup d'huile & nourriffent auffi beaucoup. C'eft pour cette raifon & à caufe de leur folidité que ceux qui ont l'eftomach délicat ne le digérent pas facilement.

Les fruits pulpeux & afcefcens.

Il y en d'autres qui font pulpeux, & un peu afcefcens. Ils ont beaucoup plus d'eau que d'autres principes, c'eft pourquoi ils rafraichiffant, humectent, calment le grand mouvement du fang, appaifent la foif, & fe digérent facilement. Les fruits d'Eté, comme les fraifes, les abricots, les framboifes, les grofailles, les cerifes, les figues, &c. & plufieurs d'Automne comme les pêches, les poires, les pommes, &c. font de cette efpéce. Ces fruits ne font pas mal-faifans lorfqu'ils font murs, & pris en petite quantité : mais comme ils renferment beaucoup d'air, ils engendrent des vens dans les inteftins. Lorfqu'ils font cuits, ou lorfqu'on en fait des compôtes, des confitures, ils font auffi fains qu'agréables, & & fort convenables aux convalefcens.

Leurs qualités

Comment on doit en ufer.

Les cuits font fort fains.

Les légumes.

Les feuilles, les tiges & les racines dont nous faifons ufage, font appellés proprement herbes potagéres, légumes ou plantes légumineufes. Ces alimens font bien moins nourriffans que les farineux.

Leurs qualités

Les uns comme la laitue, la chicorée blanche, la poirée, l'ofeille, le pourpier, &c. rafraîchiffent, humectent, lâchent le ventre & calment le fang. Les autres com-

me l'artichaut le celeri, le cresson, l'estragon, l'asperge, le persil échauffent médiocrement. Il y en a qui contiennent beaucoup de sel acre & qui sont stipulans. Par conséquent ils échauffent & altérent beaucoup. Tels sont les trufes, & les champignons, l'ail, l'échalote, le poivre, le cloud, la muscade, la moutarde, &c.

Alimens tirés des animaux. Qualité du suc qu'on en tire.

2°. Les animaux contiennent dans leurs fibres charnues un suc gélatineux qui en est extrait par ses différentes préparations de la digestion. Ce suc est par son analogie avec notre sang qui est une espéce de gelée propre à nous reparer beaucoup mieux que les végétaux, quoique les animaux en soient eux-mêmes nourris.

Quelles sont les espéces d'animaux

Les animaux sont terrestres, volatiles, aquatiques ou amphibies.

En quoi ils différent.

Ils différent beaucoup par rapport à leurs espéces, à leur âge, à leur maniere de vivre & leur substance.

Les poissons & leurs qualités

Les poissons sont de tous les animaux ceux qui nourrissent le moins, parce qu'ils contiennent plus de phlegme que des parties sulphureuses : ce qui les rend en récompense humectans & relâchans.

Qualités par rapport à l'âge.

Comme les jeunes animaux participent encore de la nourriture qu'ils ont prise, leurs fibres sont très-tendres, & fournissent un suc fort doux & peu nourrisant. Mais plus ils approchent de leur état d'accroissement, plus ils contiennent de sucs bons & propres à nous réparer.

Quant aux vieux les sucs dont leurs fibres sont remplies, sont spiritueux, gela-

tineux

cineux & très-agréable au goût, mais la chair en eſt dure & fort indigeſte.

Les animaux qui vivent de bons alimens & à leur choix, qui reſpirent un air pur, & qui font beaucoup d'exercice ont des ſucs plus légers, plus affinés & plus propres à paſſer dans le ſang, des fibres plus aiſées à briſer & à digérer, & ſont par conſéquent très-ſains. *Leurs qualités par raport à leur manière de vivre.*

Les animaux dont la chair eſt blanche contiennent une ſubſtance très-ſucculente, & ont des fibres fort tendues; ils fourniſſent par conſéquent un aliment doux & de facile digeſtion. *Par raport à leur ſubſtance.*

3°. Les alimens liquides ſont le lait, les œufs, le chocolat, ainſi que le bouillon fait de chair ou de poiſſon, &c. *Alimens liquides.*

Le lait eſt proprement un chyle & par conſéquent un aliment qui n'a pas beſoin d'une grande préparation dans l'eſtomach. *Le lait*

Le meilleur eſt celui qui eſt d'une odeur douce & agréable, d'une couleur bien blanche, d'un goût très-doux, & d'une conſiſtence ni trop épaiſſe ni trop fluide. Il abonde en principes onctueux & balſamiques. C'eſt pourquoi il eſt nourriſſant, & adouciſſant, & produit de fort bons effets dans beaucoup d'indiſpoſitions & de maladies. C'eſt l'aliment le plus ſalutaire pour les perſonnes foibles pour les eſtomachs languiſſans & pour les enfans. *En quoi il abonde.*

Le lait eſt compoſé d'une ſubſtance butireuſe qui fait le burre, d'une ſubſtance caſéeuſe, qui fait le fromage, & d'une ſéreuſe qui eſt le petit lait. Chacune de ces parties a des propriétés. *De quoi il eſt compoſé.*

Les œufs frais & mollets forment encore un aliment très-adouciſſant, très-aiſé à digérer, & qui nourrit promptement; cette eſpéce de nourriture convient par conſéquent à ceux dont le corps eſt épuiſé, & dont il faut réparer promptement les forces, & aux viellards qui ont beſoin d'alimens aiſés à digérer.

Un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau bouillante, fait une liqueur dont on fait uſage dans beaucop d'occaſions, & qui eſt également adouciſſante & reſtaurante.

Le chocolat. Le chocolat eſt compoſé de cacao qui en fait la baſe, de vanille, de gérofle & canelle. On en fait une liqueur qui eſt très-agréable, & qui non-ſeulement nourri beaucoup à cauſe du cacao qui abonde en huile & en ſel eſſentiel; mais qui fortifie l'eſtomach, rétablit le corps, aide à la digeſtion, & adouci les humeurs acres, ſurtout ſi la vanille & les autres ingrédiens n'y entrent pas en trop grande quantité. Il convient fort aux viellards dont l'eſtomach eſt foible.

La boiſſon. 4°. La boiſſon rafraîchit les parties fluides & humides de notre corps, & remplace ce qu'elles ont perdu. Elle ſert de véhicule aux autres alimens, & rend la digeſtion plus facile. Sans elle le chyle trop épais paſſeroit avec peine par les vaiſſeaux lactés dont la fineſſe & la délicateſſe eſt extrême; la diſſipation des parties les plus fluides du ſang, occaſionnée par ſon mouvement & par les ſecrétions, ne ſe trouveroit pas réparée, & ces ſecrétions

Ses utilités.

ſi utiles à la ſanté ne ſe feroient pas.

Les liqueurs que l'on boît ſont de deux eſpéces, l'une ſimple que la nature nous fournit abondamment; & l'autre artificielle que l'art prépare. L'eau eſt la premiere eſpéce de ces boiſſons qui eſt la plus ſalutaire & la plus néceſſaire à la vie.

Combien il y en a d'eſpéce.

L'eau eſt la boiſſon la plus ſalutaire.

La meilleure eau eſt celle qui eſt pure, limpide, legére, ſubtile, ſans odeur & ſans couleur, qui cuit aiſément les légumes, & qui diſſout parfaitement le ſavon.

Qualités que doit avoir l'eau pour être bonne

L'eau de riviere qui eſt continuellement battuë par ſon mouvement, & qui eſt échauffée & purifiée par le ſoleil eſt la plus legére & la plus ſaine. L'eau de ſource & celle de pluie en aprochent beaucoup; mais pour celle de puits, de neige, & de glace, elles paſſent pour les plus mauvaiſes. Mais pour les corriger, on les fait bouillir legérement avant que de les boire.

Quelle eſt la meilleure.

Le plus grand diſſolvant que nous ayons eſt l'eau. Elle pénétre les alimens, & ſert beaucoup à la digeſtion; c'eſt pour le chyle un véhicule qui le porte facilement dans les vaiſſeaux; enfin en paſſant dans le ſang, elle rafraîchit & humecte toutes les parties, & elle ſe charge des ſels qu'elle emporte par la tranſpiration, par les urines & par les autres ſecrétions.

Ses vertus.

Auſſi remaque-t'on que ceux qui en boivent modérement digérent mieux, ont une meilleure ſanté & vivent plus longtems. On a même guéri des indiſpoſitions aſſez graves par ſon ſeul uſage.

On peut ſe faire une mauvaiſe habitude de l'eau comme de toutes les meilleures

choſes. Si l'on en prend en trop grande quantité, elle relâche & affoiblit les ſolides, & peut cauſer beaucop de dommage.

La boiſſon factice. Les boiſſons artificielles ſont le vin, toutes les liqueurs qui en ſont tirées ou dans leſquelles il entre, la bierre, le cidre, & quelques autres liqueurs.

Le vin. Autant que l'uſage de l'eau eſt ſalutaire, autant l'uſage immodéré du vin & des autres liqueurs ſpiritueſes eſt préjudiciable à la ſanté. *Ses bonnes qualités.* Cependant ſi l'on prend un peu de vin bien trempé d'eau il produit quelques bons effets indépendamment du plaiſir que ſa cauſe ſa faveur. Car ſa partie ſpiritueuſe reſſert & fortifie les ſolides, & facilite la digeſtion; *Ses mauvaiſes.* mais ſon excès, comme celui de toutes les autres liqueurs ſpiritueuſes, durcit les fibres, attaque les nerfs, diminue les ſecrétions, ôte l'appétit, & jette dans des maladies chroniques & mortelles.

L'on peut mettre dans la claſſe des boiſſons facticés, le thé, le caffé & le chocolat, dont on a introduit depuis peu l'uſage, autant & plus pour le plaiſir que par néceſſité.

L'eau fait la baſe de ces boiſſons, & ſert à en tirer les principes.

Le thé. Le thé eſt la feuille d'une plante étrangere qu'on fait infuſer quelque-tems dans de l'eau. Cette boiſſon eſt fort en uſage à cauſe de ſes bonnes qualités qui l'emportent de beaucoup ſur ſes mauvaiſes. Elle procure la tranſpiration & la ſécretion des urines; elle fortifie l'eſtomach, & ſert

lorsqu'on a trop mangé à entrainer les matieres grossiéres, & à nettoyer l'estomach sans l'affoiblir.

Le caffé.

Le caffé est le fruit d'un arbre étranger. On fait brûler ce fruit, on le met en poudre, & on le fait infuser dans l'eau. Cette liqueur est à présent fort en usage. On la prend après le repas pour hâter la digestion, & pour apaiser les fumées du vin ; & le matin pour servir de déjeuné, mais alors on y ajoute du laic. L'usage modéré de cette liqueur subtilise un peu les humeurs, & ne peut pas être contraire à la santé. Son excès est fort nuisible, car il agite le sang, il cause l'insomnie, il maîgrit, il occasionne l'hémorragie, il aigrit les hémorragies, &c.

Le choix qu'on doit faire des alimens. Par raport à leur préparation.

III. Le choix qu'on doit faire dans l'usage des alimens suppose certaines régles qui regardent leur préparation, leur assaisonnement, leur quantité, la délicatesse de l'estomach, l'âge où l'on est, l'espéce des alimens, le tems de les prendre, la saison de l'année, le tempérament, &c.

En quoi elle consiste.

On prépare dans nos cuisines tous les alimens, excepté quelques uns comme les fruits, les huitres que l'on mange quelquefois tels que la nature nous les offre.

Utilités de préparer les alimens.

La préparation consiste dans la cuisson & dans l'assaisonnement. C'est proprement une premiere digestion qui prépare celle que l'estomach doit faire & qui la facilite beaucoup.

Combien de façon de les cuire.

Pour cuire les alimens on les fait bouillir, frire ou rôtir.

Alimens bouillis. L'eau dans laquelle on les fait bouillir en tire une gelée douce, humectante & nourrissante. De-là vient que les bouillons sont de bons & de prompts restaurans propres à nourrir dans le cas de maladies où l'estomach ne peut bien faire ses fonctions Bien de gens croyent que la viande bouillie n'est plus si propre à nourrir, parce qu'elle a déposée dans l'eau tout ou une bonne partie du suc qu'elle contenoit. *Rotis.* Celle qui est rôtie contient un suc excellent & fort nourrissant, parce que l'humide qui embarrassoit les principes s'est disipé par le feu.

Fris. L'huile ou le beurre rendent les alimens qu'on fait frire, poissons ou viande, très-lourds & très-indigestes. Ainsi la friture ne convient qu'à des bons estomachs.

Assaisonnement, en quoi il consiste. L'assaisonnement consiste dans l'addition de certains ingrédiens comme des aromats, des épices, du vinaigre, des essences, &c. Lorsqu'ils sont en petite quantité, ils corrigent le défaut de quelques autres alimens, & en rendre la digestion plus *Quand il est utile.* facile. Mais quand on s'en sert pour réle-ver le goût, & pour exciter l'appétit, ils *Quand il est mauvais.* deviennent pernicieux. Car l'appétit excité par la qualité & par la diversité des ragouts est un appétit trompeur, qui engage à manger plus qu'il ne faut, & qui cause des indigestions, des indispositions fréquentes, & souvent même de très-grandes maladies. L'habilité des cuisiniers de nos jours contribue beaucoup à abreger la vie de leurs maîtres.

Le moyen de se conserver en santé est donc de vivre d'alimens simples ou modérement assaisonnés, & de n'en prendre que la quantité convenable à son âge, aux forces de son estomach, à la saison où l'on est, à son sexe, à son tempérament, & sur-tout à la dissipation que l'on fait. Car c'est un défaut d'en prendre trop comme de n'en pas prendre assez. On reconnoît qu'on n'a pas pris trop d'alimens lorsque l'estomach les digére bien, qu'on est aussi agile & aussi léger après le répas qu'auparavant, & qu'au bout d'une heure l'esprit peut se mettre aisément au travail.

La quantité & l'espéce d'alimens dont on doit user.

Les exemples de beaucoup de personnes que leur frugalité a fait vivre jusqu'à un âge très-avancé, devroient engager ceux qui aiment la vie & la santé à imiter leur régime. C'est un proverbe qui se trouve presque toujours vrai : *Qui boit & mange peu n'est jamais malade.*

Preuves de l'excellente de la vie frugale & simple.

L'intempérance & l'excès dans les alimens comme dans toute autre chose sont extrêmement perniceux.

Choix des alimens par rapport à la délicatesse & à la foiblesse.

Ceux qui sont délicats ou qui relevent de maladie ne doivent user que d'alimens doux, légers & amis de l'estomach. Ces alimens se digérent plus facilement & en moins de tems, ils sont plus propres à faire un bon chyle, & ils humectent & rafraîchissent le ventre.

Les alimens acres, ténaces, visqueux comme la patisserie, ceux qui sont fort gras, ou qui ont une substance noire, &c. sont au contraire difficiles à digérer, &

la plûpart produisent un chyle de mauvaise qualité.

Quelle espéce d'alimens convien aux gens forts, &c.

Les gens forts robustes, jeunes, & qui font beaucoup d'exercices, doivent plus manger que les autres, ils supportent bien & digérent facilement les alimens un peu grossiers. Ils doivent même en faire usage, parce que leur estomach étant fort, les alimens légers & qui se digérent trop aisément, se dissiperoient trop promptement; & ne les nourriroient pas assez.

Aux enfans.

Dans l'enfance & dans la tendre jeunesse, l'estomach est foible, les vaisseaux sont très-fins & se dévoloppent. La nourriture doit donc être légere, déliée, tenue, douce & facile à digérer. C'est pourquoi il faut donner aux enfans un lait fluide & le moins épais qu'il est possible, pour éviter les engorgemens dans les vaisseaux fins & delicats. Ainsi le lait d'une nourrice nouvellement accouchée convient mieux pour les enfans nouveau nés que celui d'une femme qui est accouchée depuis quatre ou cinq mois, & dont le lait commence à avoir trop de consistence. Le lait de la nouvelle accouchée acquiert peu à peu la qualité qui convient à l'enfant à mésure que ses petites parties se dévelopent & se fortifient. Les nourrices doivent observer aussi un régime de vivre doux, & éviter toutes sortes de passions violentes, non pas tant parce que les passions de la nourrice se communiquent comme l'on croit à l'enfant, mais parce qu'elles troublent la digestion.

Espéce de lait qu'on doit donner aux enfans,

Quand on refléchit sur la délicatesse des parties & des nerfs d'un enfant qui n'est plus à la mamelle, on sent bien que les liqueurs spiritueses & les alimens trop solides ou trop salés & difficiles à digérer comme la viande ne lui conviennent pas, soit pour son accroissement, soit pour sa réparation. La foiblesse de son estomach demande aussi qu'il mange peu à la fois mais souvent.

Dans la vieillesse. Comme dans la vielleſſe on fait peu de dissipation que les liqueurs sont plus épaisses, que les secrétions se font plus lentement, & que les solides sont moins souples que dans la junesse ; il ne faut pour les vieillards que des alimens doux, nourrissens, humectans, aisés à digérer & en médiocre quantité à la fois, surtout le soir.

Alimens mauvais dans tout âge. A tout âge, mais principalement dans la vieillesse, l'usage continuel & immodéré des viandes salées & fumées, des vegétaux acides & aromatiques, & des liqueurs spiritueuses, est plus propre à durcir & à racornir les parties du corps qu'à leur fournir de bons sucs. D'ailleurs la digestion de ces alimens est difficile, & ils fournissent un sang acre qui déchire les vaisseaux capillaires.

Pouvoir de l'habitude. L'habitude a cependant un grand pouvoir sur les corps. Car on voit des gens conserver une bonne santé en vivant d'alimens mal-sains & de baissons fort mauvaises, parce qu'ils s'y sont habitués peu à peu, & tomber malade, lorsqu'ils ont voulu changer leur maniere de vie. *Elle est une seconde nature.* L'habitude est comme l'on dit, une seconde nature ;

&il eſt ſouvent dangereux pour la ſanté de s'en défaire tout à coup. Ainſi lorſqu'il s'agit de changer une mauvaiſe maniere de vivre, il ne le faut faire que peu à peu & inſenſiblement.

Il eſt bon de n'encontracter. aucune. C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt bon de ne contracter l'habitude de quelque choſe que ce ſoit ; & que quelques auteurs conſeillent à un homme ſain, fort & robuſte, de mener un genre de vie un peu varié, *Cequ'on doit conſidérer pour cela.* de ſe faire de longue main à tout, de n'éviter aucune ſorte d'alimens, mêmes les plus communs, d'être tantôt à la campagne où l'air eſt plus vif & plus ſain, & tantôt à la ville, de faire beaucoup d'éxercice, & de repoſer un peu, & enfin de ſortir quelquefois des bornes de la modération dans le manger, c'eſt-à dire, de manger quelquefois un peu plus qu'il ne faut, & dans d'autres tems de ſe priver de quelque répas.

L'heure des répas. L'heure des répas devroit être marquée par la faim. Cependant l'uſage nous aſſujettit à des heures réglées. Quand on ſe trouve bien de diner & de ſouper chaque jour, l'on ne doit pas changer cette maniere de vivre. Dans la jeuneſſe où l'on diſſipe beaucoup & dans la vieilleſſe où l'on a beſoin de force, & où l'on ne doit pas beaucoup manger à la fois, on ajoute ſouventàces deux répas le déjeûner & le goûter.

Quand il convient de manger. Il faut ſeulement obſerver ſurtout quand on a un mauvais eſtomach de ne manger & de ne boire que lorſque la digeſtion des alimens du dernier répas eſt faite.

Nombre des répas. Quelque nombre de répas que l'on faſſe

la quantité d'alimens que l'on prend dans les 24 heures ne doit pas excéder la dissipation que l'on fait. Beaucoup de gens sont à présent dans l'usage de ne faire qu'un seul répas. S'ils prennent dans ce répas la quantité d'alimens qu'ils prendroient dans plusieurs, leur santé doit en souffrir. Car l'estomach se trouvant trop rempli ne peut faire facilement ses fonctions, & doit avoir trop à travailler. Par conséquent deux répas approchant d'égale quantité paroissent préférables à un seul dans lequel on mangeroit comme dans deux. On demande quelquefois à quel répas du souper & du diner on doit donner la préférence. Si l'on se porte bien, & si l'on vit frugalement, on peut manger également à souper & à diner; mais si l'on est délicat, il vaut mieux bien diner, & souper légérement que de diner légérement & manger beaucoup à souper.

pendant les 24 heures.

S'il est bon de faire un seul répas.

S'il vaut mieux beaucoup diner ou souper beaucoup.

Comme les grandes fatigues épuisent les esprits & affoiblissent par conséquent nos organes, il faut observer de se reposer quelque tems avant que de manger. Dans la tristesse & le chagrin, on ne doit faire usage que d'alimens très-légers & en très-petite quantité, parce que l'estomach n'est pas alors en état d'en supporter de grossiers, ni d'endigérer beaucoup à la fois.

S'il faut mettre quelque intervalle après les grands exercices

S'il faut beaucoup manger dans le chagrin

L'Eté où l'on fait une grande dissipation d'esprit & des parties fluides, les alimens légers, humectans, fluides & aisés à digérer conviennent pour réparer plus promptement ces substances. Au lieu que l'hyver pendant lequel les esprits sont moins dissi-

Alimens dont il faut user.

pés & les fibres de toutes les parties du corps ont plus de force, demandent qu'on vive d'alimens moins légers.

Il est dangereux d'avaler à la hâte les alimens.

Comme la digestion depend en partie de la bonne préparation que les alimens reçoivent dans la bouche, il est important de les bien briser avec ses dents, sur-tout ceux qui sont durs, & de les garder quelque tems, pour que la salive puisse mieux les pénétrer. Car ceux qui avalent à la hâte, sans mâcher, sont très-sujets à des indigestions. C'est pour éviter cet inconvenient qu'on ne donne pas aux enfans de alimens trop solides, & que les vieillards & ceux à qui les dents manquent, doivent vivre d'alimens aisés à digérer, ou avoir beaucoup d'attention à bien mâcher ceux qui sont un peu solides.

La veille & le sommeil

§. III. Il n'est pas possible de vivre ni de se bien porter long-tems sans dormir. Le sommeil (*voyez* la phisiol.) répare les parties spiritueuses du sang dissipées pendant la veille; il rétablit par conséquent les forces abattues, soit par le travail, soit par la maladie; il procure aussi une transpiration & une sécrétion des urines plus abondante; & il contribue beaucoup à la digestion, & plus encore à la nutrition.

Effets du sommeil.

Le tems le plus favorable pour le sommeil.

La nuit où tout est sombre & tranquille dans la nature, paroît être le tems le plus propre pour le sommeil. La vigueur du corps & de l'esprit se répare en effet beaucoup mieux pendant la nuit que pendant le jour. Ainsi le travail & l'étude de la nuit affoiblissent la santé.

Quel est le bon sommeil

Le sommeil tranquille & non interrompu

pu eſt le meilleur. Le ſommeil inquiet, agité & interrompu pluſieurs fois, non-ſeulement ne rétablit point les forces, mais empêche encore la tranſpiration & trouble les digeſtions.

Tems qu'on doit dormir.

L'exercice & l'habitude ſont deux choſes qui doivent régler la durée du ſommeil. On dort aſſez ordinairement 6 à 7 heures de ſuite dans 24 heures. Le ſommeil modéré rend le corps & l'eſprit légers. Si l'on dort trop, on devient lourd, péſant, & l'eſprit peu propre au travail.

Effets du ſommeil modéré & de l'immodéré.

Ce qui cauſe la veille immodérée,

Autant le ſommeil eſt utile à la ſanté, autant la veille immodérée y eſt-elle préjudiciable. Elle peut occaſionner de grands déſordres dans l'œconomie animale, par l'épuiſement des eſprits & des parties fluides du ſang, dont elle eſt cauſe. Ainſi la modération dans la veille comme dans le ſomeil eſt néceſſaire à la ſanté.

Endroit où il convient de dormir.

Comme le bon air contribue beacoup à notre ſanté, il convient que le lieu où l'on couche ſoit ſain. C'eſt pourquoi les endroits ſpacieux, ſecs, & où régne un bon air, ſont meilleurs pour dormir que ceux qui ſont renfermés, petits, humides, échauffés par des poëlles, &c.

Attitude durant le ſommeil

Pour dormir, on doit obſerver que rien ne ſoit ſerré autour de ſoi, de ſe mettre ſur un des côtés, & d'avoir la tête un peu élevée, & le corps fléchi.

Le mouvement & le repos.

§. IV. Le mouvement & le repos ne contribuent pas moins à la ſanté que le ſemmeil. Le mouvement en augmentant la circulation du ſang, atténue & diviſe

Bons effet du sommeil modéré. les humeurs, & procure une tranſpiration douce, & une filtration de toutes les liqueurs ; en accélérant les eſprits animaux, il en facilite la diſtribution dans toutes les fibres du corps, ce qui fortifie nos parties, il donne de l'appétit & aide la digeſtion. De-là vient que ceux qui ſont accoutumés à ſe donner du mouvement, ſont ordinairement plus robuſtes que les autres, & moins ſujets à beaucoup de maladies.

Mauvais effets du ſommeil immodéré. Il ne faut pas cependant faire trop d'éxercice ; car l'éxercice immodéré, ſurtout celui de l'eſprit, diſſipe tous les eſprits animaux, affoiblit à la longe les parties, en diminue le reſſort, & épuiſe beaucoup les parties fluides du ſang.

Combien il y a de ſortes de mouvemens. Le mouvement ſe diviſe en actif & en paſſif. L'actif eſt celui qu'on ſe donne par l'éxercice du marcher, de la promenade, de la chaſſe, de la paume & du volent, de la danſe, de la voix, & du travail du corps & de l'eſprit, &c. Le paſſif eſt celui que l'on prend en carroſſe, à cheval, ou dans quelque machine, &c.

Dans quel tems on doit prendre l'exercice. L'exercice peut être porté juſqu'au commencement de laſſitude, mais pour être bon il doit être pris avant le repas & dans un air pur & léger. C'eſt pour cette raiſon que les voyages & la campagne contribuent beaucoup à nous conſerver la ſanté, & ſouvent à la rétablir.

Le repos modéré. Le repos modéré & proportionné au mouvement qu'on s'eſt donné, eſt auſſi fort bon & fort utile à la ſanté, mais celui qui eſt exceſſif produit des effets contraires

à ceux du mouvement modéré. Il eſt par conſéquent très-mauvais. La vie ſédentaire & oiſive eſt ſujette à beaucoup plus d'indiſpoſitions, que celle où l'on ſe donne du mouvement & de l'exercice. *Vie oiſive.*

§. V. On entend par excrétions, l'évacuation des humeurs ſuperflues & hétérogenes dont la maſſe du ſang ſe dépure. (*voyez* la Phiſiologie.) *Les excrétions retenues ou évacuées.*

Ces humeurs qui s'y ſont formées, en ſont chaſſées par les différens organes appellés glandes & ſont remplacées ſucceſſivement par une égale quantité d'alimens. Ce ſont ces évacuations & ce remplacement continuels qui, dans les Adultes entretiennent le corps dans un poids égal, & qui par conſéquent conſervent la vie & la ſanté. Il eſt donc important de ne point troubler les ſecrétions, & d'éviter tout ce qui peut les diminuer, les ſupprimer & les augmenter. *Utilité des excrétions.*

Toutes ces humeurs ont auſſi chacunes en particulier un uſage dont on peut connoître l'importance, en ſe rappellant ce qui en a été dit dans la Phiſiologie. Il y en a pluſieurs prinſipales qui méritent une attention particuliére. Telles ſont les urines, la ſueur, la tranſpiration, les régles, les hémoroïdes habituelles, à quoi on doit ajouter les excrémens ſtercauraux.

La retention ou la ſuppreſſion & l'évacuation trop abondante de ces excrémens ſont également nuiſibles à la ſanté. Il faut dont tâcher d'aider la nature à s'en débarraſſer, & ne le pas troubler.

Pour procurer une filtration aiſée des *Les urines.*

urines, il faut faire uſage de boiſſon très-legere & très-coulente, capable de ſe charger des parties ſalines & terreſtres du ſang. Lorſqu'elles ſont paſſées dans la veſſie, & que la nature nous avertit de les rendre, il eſt dangereux de les retenir, comme d'uriner auſſi le matin ſans avoir fait quelque pas dans ſa chambre.

La tranſpiration & la ſueur. La ſueur & la tranſpiration ſont les plus abondantes de toutes les ſecrétions, il eſt très-aiſé de les déranger; il faut chercer à les entretenir, & éviter tout ce qui peut les ſupprimer.

Pour cet effet il faut ouvrir les pores des glandes, & procurer la ſortie de l'humeur de la tranſpiration groſſiére & croupiſſante par les frictions ſéches faites avec un linge ou une broſſe, & decraſſer de tems en tems la peau par des bains tiedes & par le lavement des pieds, des mains, de la tête & de toutes les parties qui tranſpirent beaucoup.

On ſçait que le froid bouche les pores & diminue ou ſupprime la tranſpiration & la ſueur. Il y a pluſieurs moyens d'éviter ce déſordre; les principaux ſont de prendre de bonne heure les habits d'hiver & de les quitter très-tard; & de ne point paſſer ſubitement d'un air chaud à un air froid, comme de ne point boire à la glace ou froid, lorſque l'on eſt en ſueur ou en tranſpiration, ou lorſque l'on a parlé quelque-tems.

Les régles. Pendant les régles ou à leur approche, le ſexe doit avoir ſoin de ne ſe pas faire ſai-

gner, surtout du bras, d'éviter les choses qui pourroient lui faire peur, & de ne pas mettre les pieds dans l'eau froide.

Les évacuations habituelles.

Les gens sanguins sont sujets assez souvent à des hémorroïdes habituelles, & à d'autres évacuations de cette espéce qu'il ne faut point supprimer.

Les excrémens stercoraux.

La difficulté de rendre les excrémens stercoraux altere la santé. On doit donc en chercher la cause pour la détruire par le régime, & aider la nature à les rendre une ou deux fois le jour par le moyen des lavemens dont il ne faut cependant pas faire un usage trop habituel.

Les passions de l'ame.

§. VI Les passions & les affections de l'ame produisent sur nous des effets bien sensibles. La joie & la crainte sont les principales ausquelles on peut rapporter toutes les autres.

Dans la premiere; les esprits coulent avec vivacité; dans l'autre tout est retenu & concentré. On peut conclure de-là que celles qui sont violentes dérangent beaucoup la santé; & qu'il est très-important de les éviter, & de tâcher de n'en avoir que de douces & de modérées.

Fin de la deuxiéme Partie.



PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
TROISIE'ME PARTIE.

PATHOLOGIE.

PATHOLOGIE est uu mot formé de deux termes grecs, qui signifient discours sur les choses contre nature.

La Patologie a pour objet les maladies du corps humain, leurs différences, leurs causes, leurs signes, leurs simptômes & leurs accidens.

La maladie est un état dans lequel une ou plusieurs fonctions du corps sont lézées.

On doit considérer par rapport aux maladies en général.

1°. Leur division en plusieurs espéces, & les différens noms qu'on leur donne.

2°. Leurs causes.

3°. Leurs signes.

4°. Leurs simptômes & leurs accidens.

C'est ce que les auteurs expriment par ces quatres termes grecs, Nosologie, Ætiologie, Semiotique & Symptomatologie.

CHAPITRE PREMIER.

De la division des maladies en plusieurs espéces, & des differens noms qu'on leur donne.

LEs noms & les différences de maladies sont tirées des substances ausquelles elles arrivent, & de quelques autres circonstances particuliéres qui les accompagnent.

1°. Par raport aux deux substances qui composent le corps humain, sçavoir, les solides & les fluides, on les divise en deux espéces. On appelle maladies similaires & organiques, celles qui attaquent les solides; on nomme Phlerore & Cacochimie, celles qui attaquent les fluides.

Par rapport aux substances.

Les maladies similaires consistent les unes dans le relâchement ou latonie des fibres; d'autres dans leur contraction, & d'autres enfin dans leur rupture.

En quoi consistent les maladies similaires

Les maladies organiques sont de deux espéces. La premiere vient de la mauvaise conformation. La deuxiéme vient de la solution de continuité des parties.

Et les organiques.

La premiere se subdivise en quatre classes.

La premiere renferme les maladies qui viennent de la grandeur disproportionnée d'une partie; telles sont les tumeurs contre nature, & celles qui viennent de sa pétitesse, telles sont les maladies où les parties sont atrophiées.

La seconde renferme celles qui viennent de la mauvaise figure d'une partie. Cette mauvaise figure peut être de naissance, comme le bec de liévre; ou être causée par accident, comme le déplacement des piéces d'une partie fracturée.

La troisiéme renferme celles qui consistent dans le nombre extraordinaire de certaines parties, comme dans celui de six ou de quatre doigts.

Enfin la quatriéme renferme celles qui consistent dans la situation des parties, telles sont les luxations, les hernies, &c.

Solution de continuité, ce que c'est. La solution de continuité est une division des parties, soit simples, soit organiques, qui selont l'ordre naturel, doivent être unies; telles sont les plaies & les ulcéres dans les parties molles; les fractures & les caries dans les parties dures, &c.

Maladies des fluides. Les maladies qui attaquent les fluides sont de deux espéces, la Phléthore & la Cacochimie.

La Phléthore. La Phléthore est une abondance d'humeurs qui gêne les fonctions. Elle peut être répandue par tout le corps, ou bornée à quelque partie.

La Cacochimie. La Cacochimie est une altération de toutes ou de quelques-unes des humeurs qui dérangent nos fonctions.

2°. On donne différens noms aux maladies, suivant les différentes circonstances qui les accompagnent.

Par rapport à leurs causes. On les divise par raport à leurs causes en sporadiques en pandémiques, en bé-

nignens, & en malignes.

Les ſporadiques ſont celles qui viennent de diverſes cauſes, & à différentes perſonnes en même-tems, comme l'Eréſipele à l'une, & le Phlegmon à l'autre. *Les ſporadiques.*

Les pandémiques ſont celles qui ſont répandues dans un pays. On les ſubdiviſe en Endémiques & Epidémiques, *Les pandemiques.*

Les Endémiques ſont celles qui regnent toujours dans une même contrée, ſoit à cauſe de l'air qu'on reſpire, ſoit à cauſe des eaux qu'on y boit. Tel eſt le gouëtre en Savoye, les écrouëlles en Eſpagne, le plica en Pologne, le ſcorbut dans le Nord. le pian & le drogoneau en Amérique. *Les endémiques.*

Les épidémiques ſont celles qui affligent tout un pays, mais qui ſont paſſageres. Telles ſont la peſte, la petite vérole, &c. *Les êpidemiques.*

Les maladies bénignes ſont celles qui ne ſont accompagnées d'aucuns ſymptômes fâcheux. *Les bénignes.*

Les maladies malignes ſont celles qui ont de ſymptômes dangeureux. *Les malignes.*

Par rapport à l'origne des maladies, on les diviſe en idiopatiques, ſymptômatiques, critiques héréditaires. *Par rapport à leur origine.*

Les maladies idiopatiques ſont celles qui dépendent du propre vice de la partie où elles ſe rencontrent ; comme un éréſipele ou un phlegmon ſimple qui ſurviennent à quelque partie. *Les idiopatiques.*

Les ſymptômatiques au contraire ſont celles qui dépendent du vice de quelque autre partie que celles où elles ſe manifeſtent. Telle eſt l'inflammation de la con- *Les ſymptômatiques.*

jonctive à la ſuite des plaies du cerveau ; car elle vient de la léſion de la dure-mere.

Les critiques. Les maladies critiques ſont celles qui tirent leur origne de quelque autre maladie dont elles ſont les terminaiſons. Telles ſont les parotides dans les fiévres malignes.

Les héréditairs. Les maladies héréditaires ſont celles qui dépendent du vice des liqueurs de nos péres & de nos meres, & que nous apportons en venant au monde. Telles ſont quelquefois la goute, la vérole, &c.

Les curables, incurables, dangereuſes, mortelles. Par rapport à leur événement, il y a des maladies qu'on peut guérir, d'autres qui ſont incurables, il y en a de légeres, de dangereuſes & de mortelles.

Les contagieuſes. Par rappot à leur communication, il y en a de contagieuſes, c'eſt-à-dire, qui ſe gagnent par quelque contact médiat ou immédiat, & d'autres qui ne le ſont point.

Par rapport à leur effet. Par rapport à leur effet, on appelle les unes ſimples, les autres compoſées, & d'autres commpliquées.

Les ſimples. Les maladies ſimples ſont celles qui ne préſentent qu'une ſeule indication pour la cure. Telle eſt une diviſion de la graiſſe & des parties charnues faites par un inſtrument tranchant, & qui ne demandent que la réunion.

Les compoſées. Les maladies compoſées ſont celles qui préſentent pluſieurs indications pour la cure, mais auſquelles on peut ſatisfaire en même tems. Telle eſt une plaie avec une hémorragie légere.

Les maladies compliquées ſont celles qui preſentent pluſieurs indications, qui

toutes demadent une cure particuliére. Telle eſt une fracture avec contuſion, plaie, douleur conſidérable. *Les compliquées.*

Les maladies compliquées ſont de trois eſpéces ; les unes ſont compliquées avec leurs cauſes ; d'autres avec des maladies différentes; & d'autres avec des accidens. *En combien de maniere*

Par rapport à la durée des maladies, on les diſtingue en aiguës & en chroniques. *Par raport à leur durée.*

Les maladies aiguës ſont celles qui ſe terminent promptement en bien ou en mal. Telles ſont toutes les inflammations. *Les aiguës.*

Les maladies chroniques ſont celles qui durent très-longtems, & quelquefois même toute la vie, comme le ſchirre, les écrouelles, les anchiloſes &c. *Les chroniques.*

On diſtingue auſſi dans toutes maladies quatre temps, excepté dans celles qui ſe terminent par la mort. *par rapport à leur tems.*

Le premier tems eſt le commencement de la maladie. Il comprend l'eſpace qui ſe trouve entre le premier inſtant & le progrès des ſymptômes.

Le ſecond eſt celui de l'augmentation, c'eſt-à dire ; celui où les ſymptômes ſe multiplient & deviennent plus conſidérables.

Le troiſiéme eſt celui de l'état, c'eſt-à-dire, celui où les ſymptômes ſont à leur plus haut degré.

Enfin le quatriéme eſt celui du déclin ou de la fin, c'eſt-à-dire, où les ſymptômes diminuent ſenſiblement & diſparoiſſent par degrés.

Les maladies ſont encore différentes ſe- *Par rapport à*

l'âge & au sexe. lon les âges & les différens sexes, c'est-à-dire, qu'il y en a qui sont particuliéres à chaque sexe, & d'autres ausquelles on est plus sujets dans un certain âge que dans d'autres. Ainsi on les a distingué en celles des enfans, des adultes, & des viellards, & en celles des femmes & des hommes.

Celle des enfans. Les enfans sont fort sujets à la galle leiteuse, à la teigne, au suintement des oreilles, à la chûte de l'anus, aux ophtalmies, aux écrouelles, aux rakitis, & à la pierre dans la vessie.

Des adultes. Les adultes à l'esquinancie, aux hémorroïdes, aux engorgemens des glandes, à l'inflammation.

Des vieillards. Les vieillards à la goutte, à la cataracte, à la difficulté d'uriner, à la retention d'urine, à la gravelle, à la pierre, aux ulcéres des reins & de la vessie, à la gangrene séche, aux hernies.

Celles des femmes. Par rapport au sexe, dans les femmes l'imperforation de la vulve, le défaut ou la supression des régles d'où suit beaucoup d'accidens, la grossesse, les varices, l'accouchement naturel ou difficile, les dépôts laiteux, le lait répandu, la gerçure ou écorchure du bout du sein, la chûte du vagin & de la matrice, les moles, les cancers des mammelles & de la matrice, surtout à un certain âge, sont des maladies qui leur sont particuliéres.

Et des hommes Dans les hommes, les tumeurs de testicules, les cancers de ces parties & de la verge, le phimosis, & parephimosis, sont celles qui leur sont particuliéres. Ils sont

aussi plus sujets que les femmes à la difficulté d'uriner & à la retention d'urine, & à la pierre dans la vessie.

Par raport à la situation des parties

Par rapport à la situation des parties que les maladies attaquent, on les a divisées en internes & en externes.

Les internes.

Les maladies internes sont celles qui attaquent les parties renfermées, comme le cerveau, les poûmons, &c.

Les externes

Les maladies externes sont celles qui surviennent à quelques parties extérieures, & qui n'attaquent les intérieures, qu'après avoir lésé les premieres. La connoissance de ces dernieres maladies, & de celles des internes qui ont besoin de l'opération de la main, est l'objet de la Chirurgie.

CHAPITRE II.

Des causes des Maladies.

Ce que c'est que cause de maladie

LES causes des maladies sont toutes les choses qui blessent l'action, en produisant un dérangement des solides, ou des fluides, ou de tous les deux ensembles.

Leur division

On divise les causes des maladies en internes & en externes, en éloignées & en immédiates; en primitives, en antécedente, & en conjointes.

Les internes se trouvent dans nous Elles sont les effets des causes externes, souvent elles sont elles-mêmes des maladies.

Les externes au-contraire ſont hors de nous, & ne ſont jamais maladies.

Elles ſont la plûpart déterminantes ou prédiſpoſantes, c eſt-à-dire, qu'elles ne ſont ordinairement cauſes des maladies, qu'autant qu'il y a quelque diſpoſition interne, que la cauſe externe détermine.

Cauſes externes. §. I. Les cauſes internes ſe trouvent dans les fluides & dans les ſolides.

Les ſolides dont le reſſort & l'intégrité naturelle ſont perdus, ou dont le reſſort eſt augmenté, deviennent cauſes des maladies.

Le reſſort augmenté. La tenſion exceſſieve des fibres des ſolides occaſionne un trouble dans la circulation du ſang & des eſprits, de là viennent la fiévre, la convulſion, &c. Elle produit encore la compreſſion de certaines parties, par le reſſerrement des membranes dont elles ſont environnées, & la retention ou la diminution de certaines évacuations comme il arrive dans la tenſion du ſphincter de la veſſie, qui occaſionne la retention d'urine.

Le reſſort perdu. Le reſſort des ſolides perdu fait tomber les parties dans un défaut d'action. De-là vient la perte ou la diminution de l'organe, comme dans la paraliſie de la veſſie; & quelquefois l'engorgement des liqueurs dans les parties, comme dans la grénouillette, &c.

Intégrité perdue. Lorſque l'intégrité des ſolides eſt perdue par quelque cauſe que ce ſoit, on appelle ce défaut ſolution de continuité. Les coups portés avec quelques inſtru-

mens tranchans, piquans, ou contondans le produisent.

Quoique le vice des fluides soit lui-même maladie, néanmoins on le doit considérer ici comme cause de maladie. *Vices des fluides.*

Ce vice est contracté dès le ventre de la mere, si son sang est empreint de quelque vice particulier, par exemple, du vénérien, du scrophuleux, &c. ou après la naissance, si les fluides ont perdus leurs bonnes qualités par quelque cause extérieure, ou par le défaut des solides.

Les fluides peuvent être viciés ou dans leur quantité ou dans leur qualité.

La trop grande ou trop petite quantité du chyle, son épaisseur, sa trop grande fluidité & son âcreté sont des vices de cette liqueur, capables de causer différentes maladies. *Vices du chyle.*

L'abondance ou la petite quantité de sang, sa disolution, son épanouissement, son âcreté, l'augmentation, la diminution ou la perte de son mouvement, le développement ou l'impression de différens virus qui sont le vénérien, le scorbutique, le concéreux, le scrophuleux, le sporique, le gouteux, l'hidrophobique, &c. sont les défauts de cette liqueur, qui peuvent produire des maladies. *Vices du sang.*

Enfin la trop grande ou la trop petite quantité des humeurs qui se sépare de la masse du sang, leur épaississement, leur trop grande fluidité & leur *Vices des humeurs émanées du sang.*

âcreté font encore autant de causes de maladies.

Causes externes

§. II. On peut reduire les causes externes des maladies à sept espéces, sçavoir les coups, les efforts violens, les fortes ligatures ou compressions, l'action du feu, le contact, l'introduction de quelque corps dans les ouvertures naturelles, & le mauvais usage des six choses non-naturelles.

Les coups.

Il est aisé de concevoir que les coups, les efforts violens, & les fortes ligatures ou compressions sont causes de maladies. Car ils peuvent détruire l'intégrité de nos parties solides, ou occasionner quelque déplacement.

Le feu.

Par l'action du feu, on n'entend pas seulement celle du feu ordinaire, mais encore celle de toutes les choses qui peuvent brûler, telles que la chaux les eaux fortes, &c. Toutes ces choses divisent les solides & accélérent le mouvement des fluides. Leur action est par conséquent cause des maladies.

Le contact.

Quatre espéces de contact peuvent occasionner les maladies. 1°. La respiration d'un mauvais air. 2°. L'attouchement simple d'une personne mal saine, ou de quelque chose qu'elle aura touchée. 3°. Le congrès d'une personne sainte avec une personne gâtée. 4°. L'attouchement des animaux vénimeux, comme de la vipére, du scorpion, d'un animal enragé, &c. La premiere occasionne la peste, le scorbut, &c. La seconde occasionne la galle,

&c. La troisiéme outre ces maladies occasionne encore la vérole. La quatriéme cause l'introduction dans le sang d'une humeur véneneuse, ou d'un virus hidrophobique.

Les corps étrangers.

Les corps étrangers introduits dans les oreilles, dans le gosier, dans le vagin, dans la vessie par l'uréthre, dans l'œil, blessent par leur séjour les organes où ils sont, & produisent beaucoup d'accidens.

Les vers dont on avale les œufs avec les alimens, consomment le chyle, picquent les intestins, d'où viennent la meigreur & les convulsions dans les enfans, & s'amassant en péloton ils forment quelque-fois des tumeurs.

Les choses non-naturelles.

Les choses non-naturelles, qui peuvent être causes de maladies, sont toutes nécessaires à la santé, & ne nuisent que par leur excès ou par quelque vice qu'elles ont contractées. Tels sont l'air, les alimens, le mouvement & le repos, le sommeil & la veille, les humeurs retenues ou évacuées, & les passions de l'ame.

I. La chaleur, le froid, la sécheresse, l'humidité, l'infection & les variations de l'air, sont autant de différentes qualités qui peuvent occasionner des maladies.

L'air

Trop chaud il rarefie les liqueurs, augmente leur mouvement, & empêche les sécrétions. Trop froid il condense les fluides resserre les pores, augmente la

force des fibres ; lorſque ſa froideur eſt exceſſive il éteint en congélant le principe vital dans les parties les plus éloignées du cœur. Trop ſec il diſſipe les parties les plus fluides du ſang. Trop humide il relâche les fibres & diminue la tranſpiration pulmonaire & cutanée. Infecté, il cauſe des maladies malignes. Ses variations ſubites produiſent encore des maladies, ſoit en accélérant, ſoit en ſupprimant la tranſpiration, &c.

Les alimens. II. Les alimens peuvent nuire par leur qualité ou par leur quantité ; par leur qualité, s'ils ſont âcres, ſalés, ſpiritueux, trop épais, ou trop fluides ; par leur quantité lorſqu'on les prend avec excès quoique bons, ou lorſqu'on n'en prend pas aſſez pour réparer les pertes qu'a fait la nature.

Le mouvement & le répos. III. Le grand mouvement, & le trop long repos, ſont cauſes des maladies ; le mouvement, parce qu'il diſſipe les parties fluides & ſpiritueuſes ; le repos, parce qu'il altére la ſoupleſſe des fibres muſculeuſes, qui ne peut être entretenue que par un exercice modéré, & dont la perte produit l'épanouiſſement des liqueurs.

Le ſommeil & la veille. IV. L'excès du ſommeil & celui de la veille produiſent encore des maladies ; celui du ſommeil en occaſionnant l'épaiſſiſſement des liqueurs ; celui de la veille en cauſant une trop grande diſſipation des eſprits animaux.

V. Les humeurs qui dans l'état de ſanté s'émanent en certaine quantité de la maſſe du ſang, ſçavoir la bile, les urines, l'humeur de la tranſpiration, les hémorrhoïdes, les lochies, &c. deviennent la ſource d'une infinité de maladies lorſque leur évacuation eſt trop abondante, ou lorſquelle eſt ſupprimée.

Les paſſions de l'ame. Les paſſions violentes de l'ame lorſqu'elles durent, cauſent une dépravation dans les eſprits, dans la circulation du ſang & dans les ſecrétions, qui produit différentes maladies ſelon leur diverſité & ſelon leur durée.

Les cauſes éloignées. Au ſujet des autres diviſions des cauſes des maladies, nous remarquerons, 1°. Que les cauſes éloignées ſont celles qui ſont diſpoſées à produire des maladies, pourvû que quelques autres y concourent; que les prochaines ou immédiates *La cauſe immédiate.* ſont celles qui produiſent le mal préſent, & qu'elles ſont inſéparables des maladies. Par exemple, le paſſage du ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques eſt inſéparable de l'inflammation dont il eſt la cauſe immédiate eſt abſolument néceſſaire pour la guériſon des maladies. On remarquera 2°. *Cauſe primitive.* Que les cauſes externes étoient appellées par les Anciens primitives ou procatartiques; & les internes antécédentes & conjointes.

Antécédente. Ils entendoient par antécédentes les liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux, & *Conjointe.* par conjointes ces mêmes liqueurs arrêtées dans les parties malades.

CHAPITRE III.

Des Signes des maladies.

Ce que c'est que signe de maladie SIGNE de maladie est ce qui fait connoître & distinguer les causes de son approche, sa nature, sa durée & son issue. On distingue en général trois espéces des signes ; sçavoir les commemoratifs, les diagnostics & les prognostics.

Les commemoratifs. §. I. Les commémoratifs nous apprennent ce qui s'est passé avant la maladie, & se tirent de tout ce qui l'a précédé, sçavoir de la maniere de vivre du malade, du pays qu'il a habité, de la constitution de ses peres & meres, de la situation où il étoit au tems de sa blessure, s'il s'agit d'une plaie, des maladies ausquelles il a été sujet, ou de celles qu'il a contracté, &c.

Ces signes conduisent à une parfaite connoissance de la maladie, de ses causes & de l'issue qu'elle peut avoir, & nous indiquent conjointement avec les diagnostics les remédes convenables.

Les diagnostics. §. II. Les signes diagnostics nous découvrent l'état présent d'une maladie, & nous font juger par-là de ses causes & de sa nature.

Leur division. On les distingue en communs & en propres, en positifs & en exclusifs, en univoques & en équivoques, en sansuels & en rationels. Il y en a certains qu'on appelle Pathognomoniques.

1°. Les signes communs sont ceux qui

se rencontrent toujours dans une même espéce de maladie. Par exemple, la tumeur, est un signe commun à tous les apostêmes. Les signes propres sont ceux qui sont particuliers à chaque maladie, & qui les caractérisent, c'est-à-dire, qui mettent la différence entre plusieurs maladies de la même espéce. Par exemple, la fluctuation est un signe particulier qui nous fait connoître la différence qu'il y a entre une tumeur où elle se trouve, & une où elle ne se trouve pas. *Les communs.* *Les propres.*

2°. Les signes positifs sont ceux qui déterminent si clairement de qu'elle espéce est une maladie qu'on ne peut par en douter. Par exemple, l'hémorragie considérable d'une plaie est un signe positif qu'il y a un vaisseau ouvert. Les signes exclusifs sont ceux qui en faisant connoître qu'une maladie n'est pas d'une telle & telle espéce découvrent de quelle espéce elle est effectivement. Par exemple, lorsqu'un homme a le hocquet avec un vomissement bilieux & de matieres stercorales, s'il ne paroît point de tumeurs à l'aîne ou aux environs du ventre, c'est un signe exclusif, qui en faisant connoître qu'il n'y a point de hernie, donne lieu de conclure que le vomissement vient d'un volvulus. *Les positifs.* *Les exclusif.*

3°. Les signes équivoques sont ceux qui paroissent dans plusieurs espéces de maladies. Par exemple, la douleur qu'on ressént à une partie, & la difficulté de la remuer sont des signes équivoques, parce qu'ils se rencontrent également lorsqu'il y *Les équivoques.*

a luxation, & lorſqu'il y a fracture. Les ſignes univoques ſont ceux qui ne ſe rencontrent que dans une eſpéce de maladie, & qui par conſéquent la caractériſent. Par exemple, ſi en portant la ſonde dans la veſſie, on y rencontre un corps dur, c'eſt un ſigne univoque que le malade eſt attaqué de la pierre.

Les univoques.

Les ſenſuels.

4°. Les ſignes ſenſuels ou, pour mieux dire, les ſignes ſenſibles ſont ceux qui ſe préſentent à nos ſens, à la vûe, à l'ouie, à l'odorat, au toucher, & quelquefois au goût. En voici des exemples.

La vûe

Par la vûe, on reconnoît la mauvaiſe conformation, les ſolutions de continuités extérieures, &c.

L'ouie.

Par l'ouie, on entend les piéces fracturées faire un certain bruit lorſqu'on touche une fracture, &c.

L'odorat.

Par l'odorat, on reconnoît la mortification, l'eſpéce d'humeur qui ſort d'une plaie, &c.

Le toucher.

Par le toucher, on s'aſſure de l'étendue, de la profondeur & de la direction d'une plaie, ou d'un ſinus; on reconnoît les collections d'humeurs & les artéres qu'il ſeroit dangereux de couper, lorſqu'on fait certaines opérations.

Le goût.

Enfin par le goût, on reconnoît l'eſpéce de fluides qui ſort par une ouverture ou par une plaie. Par exemple, ſi c'eſt de la bile ou quelqu'autre liqueur.

Les rationels.

Les ſignes rationels ſont ceux que le raiſonnement découvre. Ces ſignes ne ſont point, à proprement parler, des ſi-

gues, mais des conclusions que l'on tire des signes extérieurs touchant les maladies, leur dégré, leurs circonstances & les remédes qui leur conviennent. Pour tirer ces conclusions avec justesse, il faut faire attention à cinq choses. 1°. Aux fonctions lésées, 2°. A la partie affectée. 3°. Aux évacuations supprimées, ou contre nature. 4°. A la situation, & à l'espèce de douleur que sent le malade. 5°. Enfin aux choses qui soulagent, ou qui augmnt ent le mal.

5°. Les signes Pathognomoniques sont ceux qui sont inséparables de la maladie, & qui se tirent de son essence. Par exemple, l'issue de l'urine par une plaie de l'hypogastre est nn signe Pathognomonique que la vessie est percée. *Les pathognomoniques.*

§.III. Les signes Prognostics sont ceux qui nous font prévoir la durée & l'issue d'une maladie. Ils se tirent du dégré, de la différence & de la complication des maladies, de leurs causes, de la nature des parties malades & de leur nécessité pour la vie & la santé, des accidens, de l'âge du malade, de son tempéramment, de son sexe, de la difficulté d'appliquer les remédes, &c. *Les prognostics.*

Rien n'est si important dans certaines maladies que de faire attention aux signes sensibles. La qualité & la quantité des urines & des autres secrétions, comme la sueur & la transpiration, la situation dont le malade se couche, & l'état de la peau, du visage, des yeux, de la langue, & du *Il est important de faire attention aux signes sensibles.*

pouls, font fouvent connoître parfaitement la nature & le degré de la maladie.

Et furtout au pouls. La connoiffance du pouls y eft fur-tout très-néceffaire; car le pouls eft produit par la dilatation & par la contraction alternative & fucceffive du cœur & des artére, au moyen de laquelle le fang eft envoyé par le cœur dans les artéres, & des artéres dans les veines qui le rapportent au cœur. Ainfi cette pulfation qui vient de la circulation de fang en doit faire connoître l'égalité ou l'altération.

1°. Le pouls fe manifefte de différentes façon dans l'état de fanté, il eft grand, vite, petit, lent, fort, foible, dur ou mol.

Les differences pendant la fanté. Le pouls grands eft celui où l'artére fe fait fentir fort dilatée. Il marque l'abondance du fang & que le cœur en chaffe beaucoup dans l'artére.

Le pouls petit eft celui qui fait peut fentir la dilatation de l'artére. Il indique qu'il n'y a pas une grande abondance de fang, & que le cœur en chaffe peu.

Le pouls vite eft celui où l'artére frappe fréquemment.

Le pouls lent eft celui où la dilatation de l'artére fe fait fentir rarement.

Le pouls eft fort, lorfqu'il eft grands & vite en même tems.

Le pouls eft foible, lorfqu'au contraire il eft à la fois petit & lent.

La dureté du pouls vient de la froideur des parois de l'artére qui réfiftent aux doigts.

Cette

Cette qualité de pouls eſt ordinaire dans la jeuneſſe, dans les gens bilieux, dans les vieillards, &c.

La molleſſe du pouls vient de celle des parois de l'artére qui réſiſtent peu aux doigts. Cette qualité de pouls ſe trouve ordinairement dans les enfans, dans les ſanguins, dans les phlegmatiques, parce que leurs fibres ſont molles.

Un grand nombre de circonſtances font varier le pouls, dans la ſanté même. L'âge, le ſexe, les ſaiſons, l'exercice, l'air, les paſſions de l'ame, le boire & le manger &c., y cauſent des changemens conſidérables. *Ce qui le fait varier.*

2°. Lorſque le pouls eſt d'une viteſſe extraordinaire, il indique la fiévre qui eſt quelquefois précédée de friſſons, & qui eſt toujours accompagnée d'une chaleur plus ou moins conſidérable. *Quand il indique fiévre.*

La fréquente contraction des fibres du cœur & des vaiſſeaux, eſt la cauſe immédiate de cette vélocité, ſoit que cette contraction provienne d'une trop grande abondance de ſang porté au cœur. Par exemple, lorſqu'on court, ou que l'on monte une montagne, ſoit qu'elle vienne d'une influence d'eſprits animaux déterminées dans les fibres du cœur, & dans l'artére, comme dans la douleur.

La vélocité du pouls n'indique pour l'ordinaire rien de dangereux lorſqu'elle eſt jointe à la force, à l'égalité & à la grandeur

Mais quand il eſt vite, petit, dur, inégal, intermittent ou convulſif, c'eſt une fort mauvaiſe marque. *Quand il eſt fort mauvais.*

Le pouls dur indique un ſang épais, & une plénitude dans les vaiſſeaux de parois de l'artére, l'obſtruction & l'embarras dans les vaiſſeaux capillaires, la difficulté dans les ſecrétions, &c.

Le pouls inégal eſt celui où les pulſations ſont tantôt grandes, tantôt petites; il fait voir que le ſang paſſe difficilement du cœur dans les vaiſſeaux.

Le pouls intermittent eſt celui où les pulſations ſont trés-entrecoupées; c'eſt-à-dire, que de deux en deux, de trois en trois, de quatre en quatre, &c. pulſations, le pouls ceſſe de battre une ou deux fois.

Dans le pouls convulſif, les battemens ſe font par ſoubreſault, avec tremblement & tiraillement, comme ſi l'artére ſe retiroit vers le cœur. Il indique que le cours des eſprits dans les nerfs du cœur & des artéres eſt fort irrégulier. C'eſt proprement les pouls des moribonds.

Le pouls qui eſt à la fois dur, petit, inégal, fréquent & intermittent, eſt très-mauvais, & indique une mort prochaine, quand il eſt convulſif.

Obſervation quand on touche le pouls.

Pour bien juger de l'état du pouls, on doit le toucher aux deux bras, & obſerver qu'il y ait quelque tems que la perſonne n'ait pris d'alimens, ni fait quelque mouvement, & que le bras où on le touche, ſoit étendu & libre. Il faut ſçavoir auſſi qu'il y a des perſonnes dont le pouls a toujours quelque défaut, même dans leur meilleure ſanté. Par exemple, certains

viellards l'ont intermittent, les vaporeux l'ont inégal. On le peut sentir non-seulement au poignet, mais encore aux temples, à la gorge, à la cuisse & même au cœur.

CHAPITRE IV.

Des Symptômes & Accidens.

§. I. SYMPTOME est une affection contre nature, produite par la maladie, de laquelle elle peut être distinguée. *Ce que c'est que symptômes.*

Les symptômes se divisent en primitifs & en consécutifs.

Les primitifs ou essentiels sont ceux qui arrivent dans l'instant que la maladie commence, & qui en sont une suite immédiate & prochaine. Telle est l'hémorragie dans les plaies des gros vaisseaux; la rougeur, la forte pulsation dans l'inflammation, la paralisie dans la compression du cerveau, &c. Aussi quelques Auteurs disent-ils, que le symptôme est une affection contre nature, qui accompagne la maladie comme l'ombre suit le corps. *Division en Primitifs.*

Les consécutifs ou sécondaires sont ceux qui succédent à la complication d'une maladie ou au concours de plusieurs causes, comme l'assoupissement dans l'inflammation des méninges qui suit la forte contusion du péricrane, &c. *Et en consécutifs.*

Ils sont des signes. Les symptômes ne sont proprement que des signes de maladies, & se rapportent tous aux fontions qui peuvent être en général blessées en trois manieres; par diminution d'actions, comme dans la foiblesse de la vûe; par abolition d'actions, comme dans la paralisie; par dépravation d'actions, comme dans la convulsion.

Ce que c'est que l'accident. §. II. Les accidens des maladies sont toutes les choses qui peuvent survenir, mais qui n'en sont pas le caractére. Tels sont la douleur, l'hémorragie, l'insomnie, la fiévre, la convulsion, la paralisie, le dévoyement & métastase. Ainsi les accidens d'une maladie doivent être distingués des symptômes.

La douleur. 1°. La douleur est une perception désagréable, produite par la distention de quelques fibres nerveuses, ce qui occasionne un cours irrégulier & impétueux des esprits animaux vers le cerveau.

En quoi elle consiste. Si l'on se rappelle ici qu'on a dit dans la Phisiologie que les nerfs sont les organes du sentiment, on ne sera pas surpris que l'on fasse consister la douleur dans la distention des fibres nerveuses, & d'ailleurs l'expérience paroît le prouver.

En effet un cheveu qu'on tire, une plaie où les lévres s'écartent, une épine entrée sous l'ongle, une dent cariée, une grande quantité de liqueur dans les vaisseaux, un tendon piqué ou à demi coupé, un os luxé, &c. tout cela n'occasionne la douleur, que parce que les fibrilles nerveuses sont

irritées, tiraillées ou distendues. Car si l'on cesse de tirer le cheveu, ou qu'on l'arrache, si l'on approche les lévres d'une plaie, si l'on tire l'épine entrée sous le doigt, si l'on arrache la dent cariée, si l'on ôte la trop grande quantité des liqueurs, si l'on coupe entiérement le tendon à demi coupé, si l'on reduit l'os luxé; la vive douleur cesse dans le moment, & peu de tems après on n'en ressent plus.

Comme elle consiste dans la distention des fibrilles nerveuses, elle est d'autant plus grande que les fibres sont plus près de leur rupture.

La distention des fibres nerveuses en est la cause immédiate, & tout ce qui est capable de les distendre plus ou moins, en est la cause éloignée; tels sont l'engorgement subit des vaisseaux, la coupure imparfaite d'une partie nerveuse ou tendineuse, une luxation, l'âcreté du sang, &c. *Sa cause.*

La douleur ne peut durer quelque tems qu'elle ne trouble la digestion, les secrétions & la circulation, & qu'elle ne cause l'insomnie, l'agitation la chaleur, la fiévre, la soif, la sécheresse, la convulsion, l'inflammation, les dépôts, la gangréne & quelquefois la mort, si on ne peut parvenir à la calmer. *Ce que fait la douleur.*

Toutes les parties de notre corps ne sont pas également susceptibles de douleur. Les parties membraneuses, tendineuses, aponévrotiques, ligamenteuses, musculeuses, sont remplies de nerfs, & par conséquent très-sensibles & très-délicates, au lieu

que les graiſſes, le poûmon, le cerveau le ſont beaucoup moins ; parce qu'il entre moins de nerfs dans leur compoſition.

Ce qu'on doit conſidérer dans la douleur. On doit conſidérer trois choſes dans la douleur, l'agent, le patient & le juge ; l'agent eſt tout ce qui eſt capable de diſtendre les fibres nerveuſes ; le patient eſt ce qui rapporte à l'ame ce qui ſe paſſe dans la partie, c'eſt proprement le nerf, le juge eſt l'ame.

Les eſpéces de douleur. Les Anciens diſtinguoient quatre eſpéces de douleur ; la pulſative, la pongitive ou lacinante, la tenſive & l'aggravative. Mais ils ne vouloient exprimer par ces mots que la maniere dont la douleur ſe fait ſentir dans différentes maladies.

La douleur que l'on s'imagine reſſentir dans un membre ou dans une partie après que ce membre ou cette partie de ce membre a été coupé ; & celle que les grandes bleſſures, quoique guéries depuis pluſieurs années, cauſent dans les changemens de tems, viennent auſſi de la diſtention des fibres nerveuſes.

Juſqu'à préſent la cauſe de la diſtention dans ceux à qui on a emporté un membre eſt inconnuë. Quand à la cauſe de la douleur après une grande bleſſure, on peut l'attribuer à l'air chaud ou froid, qui rarefie ou condenſe toutes les liqueurs, & produit l'un ou l'autre effet ſur le ſans qui circule ſous la cicatrice. Cette impreſſion de l'air eſt grande à proportion que la cicatrice eſt mince. Elle cauſe un gonflement dans ces vaiſſeaux foibles & hors d'é-

tat de réſiſter, & par conſéquent une diſtention dans les fibres nerveuſes qui les environnent ; ainſi on peut dire que l'air agit dans les fibres nerveuſes qui les environnent ; ainſi on peut dire que l'air agit dans ce cas comme il agit ſur la liqueur d'un Thermométre.

2°. L'hémorragie eſt une effuſion ſi conſidérable de ſang, qu'elle eſt ſuivie bien-tôt de la foibleſſe, & même de la mort, ſi l'on n'y apportoit promptement le reméde néceſſaire. *L'hémorragie.*

Pour juger du danger d'une hémorragie & des moyens de l'arrêter, il eſt important de connoître de quelle eſpéce de vaiſſeaux elle vient, & la qualité du ſang du ſujet.

3°. L'inſomnie eſt occaſionée par tout ce qui peut hâter le mouvement du ſang & des eſprits animaux. *L'inſomnie.*

4°. La fiévre eſt un ſymptôme d'inflammation, de douleur, de ſuppuration qui ſe forme dans une tumeur & dans une plaie, ou la ſuite de la rentrée du pus dans le ſang, &c. mais elle eſt quelquefois accidentelle & dépendante de quelqu'autre vice qu'il faut détruire. *La fiévre.*

La convulſion eſt une contraction des muſcles ; violente, involontaire, repetée, & cauſée par l'irritation de quelques fibres nerveuſes. *La convulſion.*

6°. La paralyſie eſt une privation du mouvement & quelquefois de ſentimens, cauſée par un obſtacle qui empêche les eſprits animaux de ſe porter à la partie qui en eſt attaquée. *La paraliſie.*

Le dévoyement. 7°. Le dévoyement vient de ce qu'on a mangé trop tôt, ou en trop grande quantité & de la foiblesse des organes destinées à la digestion.

La métastase, 8°. La métastase est un transport d'huméur morbifique d'une partie dans une autre.

A quelle maladie elle convient. Lorsqu'elle survient aux plaies & aux ulcéres, on l'appelle reflux de matiere purulente ; lorsqu'elle survient aux apostêmes, elle est nommée délitescence.

Où se fait le transport d'humeur. Ce transport d'humeur peut se faire des parties intérieures aux extérieures, ou des extérieures aux intérieures. Dans le premier cas, il est salutaire au malade, & quelquefois même le guérit de la maladie, dont l'humeur transportée est la cause. Par exemple, dans les fiévres malignes, dans les pestilentielles, dans la petite vérolle, l'humeur qui cause ces maladies se dépose quelquefois dans les parotides, dans les glandes des aisselles, dans celles des aines & ailleurs ; ce qui termine la maladie à bien, pourvû néanmoins que l'humeur se porte entiérement sur ces parties, & y fasse abscès.

Dans le second cas, le transport d'humeur est toujours fort dangereux & quelquefois même mortel. En effet, quel désordre ne survient-il pas. Lorsque la goutte, la galle, les dartes, & l'érésipele, les rhumatismes, les lochies, les gonorrhées & le lait des femmes enceintes ou accouchées rentrent dans la masse du sang & se déposent sur quelque partie intérieure.

Ces différences humeurs ne font quelquefois que changer de lieu extérieur, en s'arrêtant ſur quelques parties membraneuſes, comme aux articulations & aux membranes qui récouvrent les muſcles. Elles cauſent alors de vives douleurs, & quelquefois d'autres déſordres, mais toujours moins dangereux que ceux qu'elles occaſionnent lorſqu'elles ſe dépoſent intérieurement.

L'humeur de la gonorrhée ſe porte ſouvent aux teſticules, au périné, à l'œil, aux articulations, & y cauſe, non-ſeulement de très vives douleurs, mais y occaſionne inflammation, abſés, & quelquefois la perte de la partie.

La ſubtilité naturelle de l'humeur, l'application des médicamens répercuſſifs faire mal à propos, les purgatifs mal adminiſtrés, le froid, les variations ſubites de l'air, les ſaignées faites à contre-tems, le mauvais régime & les paſſions de l'ame ſont les cauſes ordinaires de la metaſtaſe. *Les cauſés de la métaſtaſe.*

Fin de la troiſiéme Partie.



PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
QUATRIE'ME PARTIE.

DE LA THERAPEUTIQUE.



LE mot THERAPEUTIQUE suivant son origine grecque, signifie l'art de guérir.

Ce qu'apprend la Thérapeutique. La Thérapeutique donne la connoissance des régles générales qu'il faut observer, & des remédes qu'on doit employer dans la cure des maladies.

Ce qu'on doit se proposer dans la cure. Ce qu'il faut se proposer dans la cure des maladies, est d'en détruire les causes, parce que ces causes étant détruites, les maladies qui en sont les effets cessent sans crainte de retour.

Comment on y parvient. On parvient à ce but par différens moyens ou remédes, & c'est l'indication que présente chaque espéce de maladie qui détermine sur le choix qu'on en doit faire, & sur l'ordre dans lequel ont doit les employer. C'est pourquoi nous explique-

rons premiérement ce que c'eſt qu'indication, & ce qu'on entend par l'ordre ; comme il ſe préſentent quelquefois des raiſons qui obligent à s'écarter de cet ordre, nous en parlerons en même tems & nous dirons enſuite quels ſont les remédes qu'on employe pour guérir les maladies chirurgicales,

Enfin, nous expoſerons les régles qu'il faut ſuivre dans la pratique de chacun des moyens, & les différentes méthodes curatives généralement établies.

CHAPITRE PREMIER.

De l'indication de l'ordre qu'il faut mettre entre les moyens indices, & des circonſtances qui engagent à s'écarter de eet ordre.

§. I. INDICATION eſt le jugement que le Chirurgien porte ſur le choix des moyens de guérir une maladie, en conſéquence des circonſtances qui accompagnent cette maladie. *Ce que c'eſt que l'indication.*

Ces circonſtances ſe tirent de tout ce qui a précédé, & de tout ce qui accompagne la maladie ; ſçavoir, les cauſes, les ſymptômes, les accidens, la ſimplicité, la compoſition, la complication de la maladie, l'âge, les forces, le ſexe du malade, & la ſtracture du corps. *D'où elle ſe tire.*

Les circonſtances qui accompagnent une maladie s'appellent l'indicant. Le juge-

Ce qu'on entend par l'indicant, l'indication, & l'indiqué.

ment que l'on porte en conséquence de ces circonſtances ſe nomment l'indication. Les moyens ou les remédes que les circonſtances déterminent à employer s'appellent l'indiqué.

Non-ſeulement on appelle indication l'aſſemblage général des circonſtances d'une maladie qui déterminent ſur le choix des moyens & ſur l'eſpéce de méthode curative, mais encore chacune de ces circonſtances en particulier. Souvent parmi ces circontances il s'en trouve qui déterminent à rejetter des moyens que d'autres portent à employer. De là ſont venus les mots de co-indication, de contre-indication, & de contreco-indication ou corrépugnance.

Il eſt facile de voir que la co-indication favoriſe l'indication, & que la corrèpugnance ou contreco-indication favoriſe la contre-indication.

Ces différentes indications oppoſées jettent quelquefois dans l'ambarras; il eſt important alors, pour ne rien hazarder, de ſe rappeller pluſieurs régles générales établies par les Praticiens.

1°. Que les maladies ſe guériſſent par leur contraire.

2°. Que dans les grands maux on doit employer de grands & de prompts remédes.

3°. Que ſi la nature ne peut les ſéconder ils ſont plus préjudiciables qu'utiles.

4°. Qu'il vaut mieux dans une maladie mortelle employer un reméde incertain

que

que d'abandonner le malade à une mort certaine.

5°. Que les avantages & les inconvéniens d'un remède bien pesés; s'il en doit résulter des inconvéniens plus grands que les avantages, il n'est pas prudent d'en faire usage.

§. II. Il ne suffit pas de connoître les moyens indiqués, il faut encore connoître l'ordre dans lequel il faut les employer; & ce sont encore les circonstances qui déterminent cet ordre. Ainsi on peut le regarder comme faisant partie de ce qui est indiqué. *L'ordre.*

§. III. On est quelquefois obligé de changer ou au moins de suspendre cet ordre, soit parce que les circonstances changent, soit parce qu'on en apperçoit quelques-unes qu'on n'a pas encore vuës. *Ce qui détermine à suspendre l'ordre.*

Lorsque ces circonstances qui surviennent font appercevoir un danger évident à suivre l'ordre que les premieres avoient indiqué, elles obligent à l'interompre tout à coup; c'est ce qu'on appelle urgent, c'est-à-dire, nécessité pressante. On donne ce même nom aux circonstances qui dans le premier moment qu'on s'est proposé l'ordre ont indiqué que certains moyens doivent être employés les premiers & sans delai. *L'urgent.*

Entre les circonstances qu'on n'a pas apperçu d'abord, il faut regarder comme principales, certaines causes de maladies, qui ayant été inconnues alors viennent à se développer dans la suite. *La cause.*

Ce que nous venons de dire fait assez en-

tendre trois choſes, que les Auteurs diſent qu'il faut obſerver dans la cure des maladies, l'ordre, l'urgent & la cauſe.

Un ſeul exemple tiré d'une fiſtule à l'anus rendra plus ſenſible ce que nous venons de dire.

Exemple. Dans cette eſpéce de maladie, la ſolution de continuité eſtune circonſtance qui porte à procurer la réunion, mais les duretés & les calloſités dont l'ulcére eſt accompagné, exigent une opération douloureuſe qui doit précéder la réunion. Si le malade eſt trop foible, c'eſt une circonſtance qu'on appelle contre indication & qui s'oppoſe à l'opération. Si le malade eſt tranquille & ſans fiévre, c'eſt une circonſtance qu'on appelle co-indication, & qui porte à faire l'opération. Si le malade a le dévoyement, ou ſi la fiſtule pénétre dans le fondement, au-delà de la portée du doigt; ces circonſtances ſont, ce qu'on appelle corre-répugnance ou contreco-indication, qui détourne de faire l'opération dont elle empêcheroit le ſuccès.

Suppoſé que rien n'empêche l'opération on la doit faire en obſervant l'ordre. On met d'abord le malade dans une ſituation convenable, on place les perſonnes qui doivent aider, on introduit une ſonde juſqu'au fond de la fiſtule, on coupe & on emporte les duretés & les calcſités, &c.

Après l'opération, on fait ſuppurer la plaie, on la mortifie, on éloigne les obſtacles qui pourroient empêcher la régénération des chairs, & la formation de la cica-

trice. Voilà ce qu'on entend par l'ordre qu'il faut ſuivre dans l'opération & dans la cure.

Si la douleur, l'inflammation, l'hémorrhagie, &c. ſurviennent pandant le traitement, on interrompt l'ordre qu'on s'étoit propoſé de ſuivre, & l'on détruit ces accidens qui forment ces néceſſités preſſantes, que les Praticiens appellent l'urgent.

Si l'on s'apperçoit dans la ſuite des panſemens que les chairs viennent baveuſes, que la ſupuration ſoit trop abondante, que les environs de la plaie s'endurciſſent, &c. on a lieu de ſupçonner qu'il y a quelque cauſe cachée qui empêche la guériſon. Il faut alors ſuſpendre l'ordre pour la chercher & la détruire. Après quoi on reprend l'ordre qu'on avoit quité.

CHAPITRE II.

Des Moyens ou des Remédes qu'on employe pour guérir.

LES moyens ou les remédes qu'on employe pour guérir les maladies ſont le régime de vivre, les médicamens, & les opérations.

§. I.

Du régime de vivre.

Le régime de vivre ou la diéte, car ces deux termes ſont ſinonimes, conſiſte dans le choix & dans la quantité des choſes non *Ce que c'eſt que le régime de vivre.*

naturelles qui conviennent à la guérison des maladies.

Ce moyen peut quelquefois suffire lui seul, & jamais les autres ne peuvent réussir sans lui.

Les choses non naturelles sont l'air les alimens, le sommeil & la veille, le répos & l'exercice, les excrétions retenues ou évacuées, & les passions de l'ame.

L'air. 1°. L'air influe sur la santé & sur la vie par ses mauvaises comme par ses bonnes qualités. On doit donc faire en sorte qu'un malade n'en respire pas un mauvais.

Comment on corrige ses mauvaises qualités On corrige la chaleur & la sécheresse de l'air par un vent artificiel, par de l'eau qu'on répand, ou par des décoctions de plantes froides qu'on fait respirer. On corrige sa froideur & son humidité par le feu. On empêche l'effet de son incostance en faisant tenir le malade renfermé ; en lui procurant de la fraîcheur ou de la chaleur à proportion que l'air se refroidit ou s'échauffe. Enfin on empêche l'effet de l'infection de l'air par des odeurs.

Lorsqu'il est si mauvais que rien ne peut empêcher ses mauvais effets, il faut s'il est possible transporter le malade en un autre lieu, & choisir celui où l'air par sa qualité est le plus propre au tempérament & à l'espéce de maladie.

Les alimens. 2°. Les alimens dont les uns sont solides & les autres fluides consistent dans le boire & dans le manger. Le choix qu'on en doit faire & la quantité qu'on en doit prendre dépendent de la maladie, de l'â-

ge, & des autres circonſtances.

3°. Le mouvement & le répos ſervent autant au rétabliſſement qu'à la conſervation de la ſanté. *Le meilleurs.*

En certains cas on fait promener ou on agite le malade, on lui fait des frictions ſéches, on remue certaines parties, on lui preſcrit l'exercice du cheval, & ces différens mouvemens peuvent contribuer à ſa guériſon. *Le mouvement & le répos.*

4°. Si un malade dort trop, il faut le réveiller; s'il a des inſomnies, il faut lui procurer le ſommeil par des remédes convenables. *La veille & le ſommeil*

5°. On entretient les évacuations & ſur-tout la traſpiration en tenant le corps chaudement, & on procure la ſortie des excrémens ſtercoraux en donnant des lavemens. *Les humeurs évacuées & retenues*

6°. Les paſſions de l'ame lorſqu'elles ſont portées à un certain degré, détruiſent la ſanté, par le trouble qu'elles mettent dans la circulation du ſang & des eſprits; elles empêchent à plus forte raiſon ſon rétabliſſement. Il faut donc éloigner des maladies tous les objets, & toutes les idées qui peurroient exciter en eux des paſſions trop vives, & ne leur préſenter que ceux qui réveillent certaines paſſions douces & modérées; car celles-ci loin de nuire, peuvent contribuer à la guériſon. L'eſpérance & la joie ſont de toutes les paſſions celles qui ſont les plus propres à cette fin. *Les paſſions de l'ame.*

§. II.

Des médicamens.

Pour donner une connoiſſace ſuffiſante des médicamens, il faudroit entrer dans un détail qui paſſeroit de beaucoup les bornes que nous nous ſommes propoſées dans cet abregé. Nous nous contenterons de donner la définition des médicamens, de faire connoître ſur quelles ſubſtances de notre corps ils agiſſent, de les diviſer en différentes claſſes ſuivant leurs vertus, de donner une idée des médicamens externes les plus uſités, d'ajoûter enſuite pluſieurs formules auſquelles nous renvoyerons, lorſque nous parlerons de la cure des maladies.

Définition des médicamens. Les médicamens ſont des ſubſtances qui étant priſe intérieurement ou appliquées extérieurement, changent la mauvaiſe diſpoſition de notre corps en une meilleure.

Sur quelle ſubſtances ils agiſſent Il agiſſent ſur les ſolides ou ſur les fluides, ou même ſur tous les deux en même-tems.

Médicamens ſimples. Les médicamens qu'on employe ſans aucune préparation de l'art, s'appellent ſimples.

Composés. Les médicamens formés par l'aſſemblage de pluſieurs, & préparés par la Chimie ou par la Pharmacie s'appellent compoſés.

D'où on les tire. On les tire des végétaux, des animaux & des minéraux.

Leur diviſion. On diviſe les médicamens en internes & en externes. Les internes ſont ceux qu'on fait prendre intérieurement. Les exter-

nes sont ceux qui s'appliquent extérieurement ou les nomme aussi topiques.

Les médicamens internes font leurs effets en évacuant les humeurs, ou en altérant les substances du corps. On partage les évacuans en plusieurs classes que voici. *Effets des médicamens internes.*

1°. Les Ethrines excitent l'éternuement & la sortie des humeurs filtrées par les glandes de la membrane pituitaire.

2°. Les Sialologues procurent la salivation ou le flux de bouche.

3° Les Expectorans ou Béchiques dissolvent les humeurs épaisses & visqueuses des Poûmons & en procurent la sortie par les crachats.

4°. Les Emétiques font rejetter par la bouche les matieres contenues dans l'estomach.

5°. Les purgatifs, en irritant ou en relâchant les fibres des intestins, procurent l'issuë des humeurs par l'Anus.

6°. Les caminatifs dissipent les vents.

7°. Les antivermineux tuent les vers engendrés dans l'estomach ou dans les intestins.

8°. Les diurétiques procurent une filtration abondante des urines.

9°. Les diaphrorétiques augmentent la transpiration.

10°. Les sudorifiques causent une filtration & une sortie abondante de la matiére de la sueur.

11°. esEménagogues procurent les régles & les lochies, & calment les vapeurs.

Les médicamens altérans sont ceux qui *médicamens altérans.*

en changeant la maivaiſe diſpoſition des ſolides ou des fluides ne procurent point d'évacuation ſenſible de nos humeurs. On les partages en pluſieurs claſſes.

1°. Les abſtringens en abſorbant la ſéroſité donnent du reſſort aux vaiſſeaux & en rapprochent les parois.

2°. Les incraſſans & rafraîchiſſans épaiſſiſſent le ſang & en modérent le mouvement.

3°. Les atténuans ont la vertu d'augmenter la fluidité des humeurs en les fondant & en les diviſant.

4°. Les délayant rendent les humeurs plus fluides ſans les changer.

5°. Les anodins, les narcotiques & les hypnotiques appaiſent la douleur & provoquent le ſommeil.

6°. Les apéritifs levent les obſtructions.

7°. Les vulnéraires conſolident les plaies intérieures & extérieures; on les diſtingue en aſtringens, en déterſifs & en apétitifs.

8°. Les fébrifuges guériſſent les fiévres intermittentes.

9°. Les céphaliques ſont propres aux maladies de la tête.

10°. Les ſtomachiques guériſſent les maladies de l'eſtomach & fortifient cet organe.

11°. Les hépatiques & les ſpléniques conviennent aux maladies du foye & de la rate.

12°. Les cardiaques augmentent les forces.

13°. Les aléxitaires conviennent dans

les maladies contagieuses & malignes.

14°. Les antiscorbutiques détruisent le vice scorbutique.

15°. Les antivénériens combattent le lévain vérolique.

Les médicamens externes ou topiques agissent sur les solides ou sur les fluides, & se partagent en plusieurs classes, suivant les différens effets qu'ils produisent.

PREMIERE CLASSE.

Les anodins, & les narcotiques appaisent la douleur. *Anodins.*

La douleur est l'accident le plus urgent & le plus à craindre après l'hémorragie. Les anodins en la calmant détruisent quelquefois la cause. En effet la douleur consiste dans la tension des fibres nerveuses, & la plûpart des anodins sont proprement des émolliens qui relâchent les fibres en même tems qu'ils tempérent la pétulence des humeurs portées à la partie. Lorsqu'une douleur vive ne s'appaise point par l'application des anodins, on a recours aux narcotiques qui l'appaisent pour un tems en assoupissant les esprits animaux. *Comment ils agissent.*

Anodins simples.

Les bains d'eau tiéde.

Les Fleurs & les feuilles de Plantes émollientes, appliquées en fomentation & en cataplasme.

Les farines de graines de Lin, de Fénugrec, &c.

Les décoctions de tripes.

La mie de pain blanc.

Les jaunes d'œufs.

Le saffran.

La pulpe de Caſſe.	*Narcotiques ſimples.*
Le lait.	Les têtes de pavot blanc en décoction.
Le beurre-frais.	La juſquiame.
Le frais de grénouille.	La mandragole.
Anodins composés.	La ciguë.
L'onguent de populeum.	La bella-donna.
Celui d'Althea.	La morelle.
Le Cerat de Galien.	La pomme épineuſe.
L'emplâtre de mucilage.	L'opium en cataplaſme.
L'huile d'œuf, celle de vers, &c.	*Narcotiques compoſés.*
	Le beaume tranquille.
	Les gouttes anodines.

DEUXIE'ME CLASSE.

Répercuſſifs. LES répercuſſifs en donnant du reſſort aux ſolides, empêchent les liqueurs de ſéjourner dans une partie, & les déterminent à couler dans les vaiſſeaux.

Comment ils agiſſent. Les répercuſſifs n'agiſſent que ſur les fibres, qu'ils picotent; & par ce picotement augmentent le reſſort des vaiſſeaux. Ils ne conviennent pas par conſéquent aux apoſtémes, quand la tenſion & le gonflement ſont conſidérables, & quand l'humeur eſt maligne. C'eſt pourquoi on ne les employe qu'au premier tems de la tumeur; c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt commence à ſe former; ou à la fin, c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt eſt preſque diſſipé. Le reſſort qu'ils donnent aux ſolides

rétablit la circulation & fait renrrer l'humeur dans les vaisseaux. Ils conviennent encore aux plaies, aux contusions legéres, & aux extensions de quelques parties. Lorsque les liqueurs ne sont point encore épanchées, les répercussifs appliqués sur le champ, en donnant du ressort aux parties, empêchent qu'ils ne se forme un gonflement par l'amas des humeurs, ou au moins que ce gonflement ne devienne considérable.

Répercussifs simples.

L'eau froide.
Le vinaigre.
La terre cimolée.
La laituë.
La morelle.
La Lentille d'eau.
La Joubarde.
Le frai de grénouille.
Les Limaçons.
Le petit-lait.
Les Roses rouges.
L'Argentine.
Le Sang de Dragon.
Le Bol d'Armenie.
La Pierre hœmatite.
Le vin rouge.

Répercussifs composés.

L'eau de Rose.
de plantin.
de Morelle.
de Joubarde.
de frai de grénouille.
L'Onguent Rosat.

TROISIE'ME CLASSE.

LES émolliens relâchent & amolissent les parties solides trop tendues & augmentent la fluidité des liqueurs. Leurs par- *Les émolliens.*

ties les plus fines s'insinuent dans le tissu des fibres & même dans les vaisseaux.

Les émolliens ont cet avantage qu'étant appliqués sur les tumeurs dures de quelque espéce qu'elles soient, ils ne peuvent être suivis d'aucun accident, au lieu que les répercussifs, les résolutifs, &c. augmentent les inflammations, & font dégénérer les schires en cancer lorsqu'ils ne sont point appliqués dans le tems convenable.

Emolliens simples.

Les bains & les douches d'eau tiéde.
L'Althea, feuilles, fleurs & racines.
La Mauve, feuilles & fleurs.
La Pariétaires.
Le bouillon blanc, feuilles, & fleurs.
La Poirée.
La Mercuriale.
Le Séneçon.
Les Epinars.
La Belle-Dame.
La Branc-Ursine.
La Bette.
Le bon Henri.
La Violette.
Le Tin.
L'Oignon de Lys.
Le Peuplier.
La graine de Lin.
Le Son.
Le bouillon de Tripes.

Emolliens composés.

L'huile d'amende douce.
de Lin.
d'Olive.
de Noix.
L'Onguent d'Althea.
&c.

QUATRIE'ME CLASSE.

Résolutifs.

LEs résolutifs divisent & atténuent les fluides épaissis & arrêtés, leur donnent du mouvement, & augmentent le resso[rt]

de[s]

des solides. Ils remettent par conséquent les liqueurs stagnantes & coagulées dans leur état naturel, & les disposent à passer par les pores, ou à rentrer dans la voie de la circulation. *Leurs vertus.*

Les résolutifs s'employent quelquefois seuls, quelquefois mêlés avec les émolliens, & fort souvent leur usage doit être précedé par celui des émolliens seuls. Par exemple, on doit ramollir les tumeurs dures & schirreuses avant que de songer à les résoudre. On ne passe pas tout d'un coup des émolliens seuls aux résolutifs seuls. On fait un mêlange des uns & des autres, & on n'employe les résolutifs seuls qu'après. *Quand il faut les employer.*

La propriété des résolutifs étant d'atténuer & dissiper les humeurs épaissies & arrêtées, si on les mettoit d'abord en usage sur des tumeurs dures, ils dissiperoient le plus subtil des humeurs, & ce qui resteroit pourroit être si grossier & si épais, qu'il seroit presque impossible d'en procurer la résolution.

Résolutifs simples.

L'eau chaude en bain & en douche.
La Ciguë.
Les fleurs de Mélilot.
Celles de Camomille
La semence de Daucus.
La semence d'Aneth.
de Cumin.
d'Anis.
de Fenouil.
Le Poivre.
Le Gingembre.
Le Saffran.
Le Marrube.
Le Surreau.
L'Hyeble.
La Mente.
Le Calament.

Ceux-ci sont aussi appellés plantes aromatiques.
L'Origan.
Le Pouliot.
Le Thim.
Le Romarin.
La Sauge.
Le Serpolet.
La Lavande.
L'Hisope.
Le Laurier.
La Marjolaine.
Quatre Farines résolutives.
Les Farines de Féves.
d'Orobe.
de Lupin.
d'Orge.

---

de Seigle.
de Froment.
de Fénugrec.
d'Avoine.
de Lentille,
de Lin.
La Bardane.
La schrophulaire.
L'herbe de S. Estienne
Le Millepertuis.
Le Sceau de Salomon
L'Oignon de Lys.
La Persicaire.
Le Marc du vin.
La Lessive de cendre de Sarment.
L'urine.
Le Souphre.
Le Camphre.
Le Mercure.
La Gomme ammoniac.
Le Savon.
Le Galbanum.
Le Bdellium.
Le Sel armoniac.
Le Sel marin.
Le Benjoin.
La Moëlle des animaux.
Résolutifs composés.
L'Esprit de vin.
L'eau de vie.
de la Reine d'Hongrie.
Vulnéraire.
Le Beaume Fioraventi.
L'onguent Martiatum.
de Stirax.
de la Mere.
L'huile de Laurier
de scorpion.
de Vers.
de Camomille.
d'Aspic.
de Romarin.
de Petrole.
de Thérabentine.

L'emplâtre de Ciguë.
de Bétoine.
de Mélilot. Divin.
de Manus Dei.
'André de la Croix.
'emplâtre de diachilum simple ou composé.
de Vigo cum mercurio.
L'emplâtre de Savon.
de Diabotanum.

CINQUIEME CLASSE.

QUAND les émolliens & les résolutifs n'ont pû résoudre l'humeur arrêtée ans une partie, soit parce que cette huieur est trop épaisse, ou qu'étant extravae elle ne peut être repompée ; & que la imeur se dispose à la suppuration, ou est itique ; on applique alors les maturatifs ı les suppurans. Je dis les uns ou les aues parce qu'ils ne différent pas beaucoup entre eux.

Les médicamens suppuratifs sont ceux i étant appliqués sur le corps vivant angent en pus les humeurs arrêtées. *Les suppuratifs*

Les maturatifs disposent les humeurs à purer & à se rassembler en un seul foyer. *Les maturatifs.*

Leur vertu est de causer la rupture des tits vaisseaux, de mêler parfaitement le uide épanché avec le débris des solides, donner du mouvement à l'humeur, de cuire & de la digerer. C'est de cette niere qu'ils forment le pus. *Leur vertu.*

On applique les maturatifs les plus ıx sur les tumeurs qui se sont formées mptement, & les plus forts sur celles se sont formées lentement.

Maturatifs simples.

Tous les émolliens sont maturatifs.
Les fleurs de Camomille & de Mélilot.

Les feuilles d'oseille.
de Poirée.
d'Epinars.
Les Oignons de Lys.
} *Cuites sous les cendres.*

La graine de Moutarde.
Le Beurre.
Les graisses & la fiante des animaux.
Le lévain.
Les gommes dissoutes dans l'huile.

Maturatifs composés

L'onguent basilicum.
L'onguent noir qu'on appelle l'onguent de la Mere.
L'emplâtre diachi
lum simple ou ave
les gommes.
L'huile commune.
de Lys.
de Camomill
de Mélilot.
de Laurier.
de Vers.

Suppuratifs.

Les suppuratifs s'a
pliquent princip
lement sur l
plaies & sur les ulc
res, où il faut pr
curer la suppur
tion des sucs arrêt
Les gommes.
Les huiles.
Les graisses.
L'onguent basilicu
d'Arceus.
de Stirax.
La Térébenthine.
Le jaune d'œuf, &

SIXIE'ME CLASSE.

Détersifs & mondicatifs. LES détersifs & les mondicatifs appl
qués sur une plaie ou sur un ulcére, l
débarrassent des sucs épaissis & des chai
baveuses en augmentant le ressort des va

seaux. Ces remedes conviennent aux plaies & aux ulcéres, où une suppuration abondante relâche les vaisseaux, ce qui produit des chairs molasses & baveuses, & empêche qu'il ne s'en forme des bonnes. *Dans quel cas ils conviennent.*

Déterſifs & mondificatifs ſimples.

La mille-feuille.
L'aigremoine.
Le mille-pertuis. feuilles & fleurs.
L'orge.
Les feuilles de Noyer
La renoncule.
La Savoniere.
Le liére.
Les ronces.
La petite serpentaire.
La myrthe.
L'aloës.
Le sucre.
Le miel.
Le vin rouge.
La Térébenthine.
Le Camphe.
Le sel armoniac.
Le verdet.
L'alun.
Le vitriol.

Déterſifs & mondificatifs composés.

L'Eau-de-vie.
L'eau phagédénique.
L'Eau Vulnéraire.
L'esprit de vin.
L'huile de Gayac.
Le Colyre de Lanfrac.
L'onguent des Apôtres.
L'onguent modificatifs d'aches.
L'onguent Ægiptiac.
Le baume de Madame Feuillet.
Le beaume Fioraventi
L'huile d'œuf & d'hipericum.
Le miel rosat.

SEPTIE'ME CLASSE.

LES Sarcotiques que les Auteurs disent propres à faire revenir les chairs, sont des médicamens déterſifs, qui ne réparent *Sarcotiques.*

pas eux-mêmes la perte des chairs, mais qui en facilite la régénération en entretenant la circulation du sang aux environs de la plaie, en empêchant l'air d'y pénétrer, & en retenant les sucs nourriciers.

Sarcotiques simples.	*Sarcotiques composés.*
La Térébentine.	Le Baume d'Arceus.
Le Baume de Capaü blanc.	de Madame Feuillet.
de Toulus.	du Commandeur.
du Pérou.	

HUITIE'ME CLASSE.

Corrosifs rongeans, &c.

LES corrosifs rongeans, les caustiques ou escarotiques mangent & rongent les chairs sur lesquelles on les applique.

Corrosifs.

Les corrosifs & rongeans consument les humeurs visqueuses & les chairs baveuses, en produisant une escarre légere.

Caustiques.

Les caustiques & les escarotiques rongent, mangent & détruisent les parties sur lesquelles ils sont appliqués, en faisant une escarre plus ou moins considérable selon le tems qu'on les y laisse.

Dans quel cas on les employe.

On employe les premiers pour détruire les chairs baveuses & superflues d'un ulcére. On se sert des autres pour ouvrir certaines tumeurs, & pour consumer les bords durs de certains ulcéres, & les glandes qu'on ne veut point emporter avec un instrument tranchant.

Corrosifs ou rongeans légers.	*Caustiques & Escarotiques.*
La poudre de Sabine.	L'Esprit de Nitre.
L'ocre.	L'eau forte.
Le vitriol blanc.	L'eau Mercurielle.
	Le Beurre d'Antimoine.
Corrosifs & Escarotiques.	L'huile de Vitriol & de Tartre par défaillance.
La chaux.	La Pierre infernale.
L'Alun brûlé.	La Pierre à cautere.
L'Arsenic.	Le Trochisques de Minium.
Le précipité rouge & blanc.	
Le Sublimé corrosif.	

NEUVIE'ME CLASSE.

LES cicatrisans ou dissicatifs procurent la cicatrice des plaies. *Cicatrisans.*

Quand les chairs sont venues presqu'au niveau de la superficie de la peau, & qu'elles sont fermes, grenues & rouges; on applique alors les dissicatifs ou cicatrisans qui en absorbant les humidités resserrent les petites embouchures des vaisseaux, retiennent & desséchent les sucs échappés & répandus, dont se forme cette pellicule ou membrane qu'on appelle cicatrice, & qui suplée à la peau sans en avoir les qualités. *Dans quel cas on les employe.*

Cicatrisans simples.	L'emplatre de Dia-palme.
La charpie séche, & sur-tout celle qui est rapée.	de Ceruse.
	de Litarge.
Le Plomb brûlé.	de Nuremberg.
La Litarge.	Le Baume de Saturne.
La Ceruse.	
La Pierre hœmatite.	L'onguent blanc de Rhasis.
La Pierre calamite.	L'onguent de Pompholix.
Le Minium.	
La Thutie, &c.	L'eau Vulnéraire.
Cicatrisans composés.	Les Trochiques blancs de Rhasis.
Le sel de Saturne.	
L'eau de Chaux.	

DIXIE'ME CLASSE.

Remedes qui arrêtent l'hémorrhagie. NOUS renfermerons dans cette Classe les remedes qui arrêtent l'hémorrhagie. Ces remedes sont de trois espéces, astringens, caustiques & stiptiques.

Les astringens Les astringens ou absorbans resserrent les fibres des vaisseaux en absorbant les humidités qui se trouvent entre les chairs & les fibres des vaisseaux.

Les caustiques. Les caustiques ou cautéres brûlent les extrêmités des vaisseaux, sur lesquelles ils sont appliqués & forment une escarre.

Les stiptiques. Les stiptiques crispent les vaisseaux sans faire d'escarre, & coagulent le sang qui y est contenu.

Ceux-ci méritent la préférence sur les

astringens & sur les caustiques. Les astingens n'ont point assez de vertu pour arrêter une hémorrhagie considérable, & font avec le sang un mastic qui confond & meurtri la plaie. Les caustiques arrêtent pour un tems l'hémorrhagie par le moyen de l'escarre qu'ils forment, mais fort souvent elle recommence lorsque l'escarre vient à tomber. Les stiptiques en rétrécissant l'ouverture du vaisseau & en formant un caillau de sang, arrêtent sans danger & pour toujours l'hémorrhagie.

Il faut cependant remarquer que ces remedes ne font leur effet qu'avec le secours de la compression.

Astringens ou absorbans.

La Vessie de Loup.
Le Bol d'Armenie.
La Terre sigilée.
La Terre simolée.
Le sang de Dragon.
La Craye.
Le Plâtre.
L'Amidon.

Cauteres actuels.

Les métaux rougis.
Les Charbons rouges.
Le Plomb fondu.
L'huile très chaude.

Cauteres potentiels.

L'huile de Vitriol.
L'esprit de Nître.
L'eau Mercurielle.
La Pierre infernale.
La Pierre à cautere.

Stiptiques.

L'eau stiptique.
L'eau alumineuse.
L'Alun.
Le Vitriol Romain.
L'eau de Rabel.

ONZIE'ME CLASSE.

LES ophtalmiques sont propres aux affections des yeux, dont sa délicatesse & la structure sont différentes de celles des autres parties, & qui demandent par conséquent du choix dans les médicamens.

Ophtalmiques proprement dits.

Les feuilles de Chelidoine.
de Toutebonne.
d'Euphraise.
de Centinode.
de Verveine.
Les feuilles & fleurs de Bluet.
Les fleurs de Pieds-d'Alouette.
de Bruyere.
de Rose.

Ophtalmiques anodins.

La moëlle de Casse & de Pomme cuite.
Le Lait de Femme.
L'eau de Guimauve.
Les mucilages de Psilium.
de Lin.
de Fénugrec.
de Gommearabique.

Ophtalmiques résolutifs.

L'eau de Fenouille.
de Chelidoine.
Le Camphre.
Le Saffran.
Le sel ammoniac.
L'esprit de vin.
Le Macis.
Le Sang de Pigeon.
Le crocus Metellorum.
L'Aloës.

Ophtalmiques astringuens.

Les Eaux de Plantin.
de Roses.
Le Vin rouge.
L'Alun.

Le Criſtal minéral.
Le blanc d'oufs.

Ophtaltiques déterſifs.

L'Oliban.
La Mirthe.
Le Sucre Candi.
Le Vitriol blanc.
La Pierre admirable.

Ophtalmiques déſicatifs.

Les trochiques blancs de Rhaſis.
La Ceruſe.
La Tutie.
L'eau de Chaux.
Le ſel de Saturne.

On choiſit dans toutes ces Claſſes de médicamens ceux que l'expérience ou l'analogie fait connoître propres aux maladies que l'on traite & convenables au ſexe, à l'âge du malade & aux autres circonſtances. On les combine, on les mêle, & on les preſcrit ſous différentes formules que l'on appelle Cataplaſmes, Fomentations, Embrocations, Pomades, Linimens, Injections, Lotions Fumigations, Onguens digeſtifs, Collyre, Gargariſme; à quoi l'on peut ajoûter auſſi la Saignée, les Sangſues, les Ventouſes, les Mouchetures, les Setons, les Veſſicatoires, les Cautéres, les Lavemens, les Suppoſitoires, les Bougies, l'Eponge préparée, les Douches, les Bains, les Eaux minérales. Car ces différens ſecours, quoiqu'ils ne ſoit pas proprement des médicamens, ne laiſſent pas que d'agir comme eux ſur les fluides en évacuant les humeurs ou en les altérant, & ſur les ſolides en les relâchant, ou en leur donnant du reſſort. Nous allons en donner une idée générale, après avoir rapporté les formules

les plus usités. Mais il est nécessaire de faire connoître auparavant les différens caracteres dont on se sert, soit pour exprimer la dose des rémedes, soit pour abréger certains termes.

Prenez	℞.
une livre	℔ j.
une demi-livre	℔ ß.
une once	℥ j.
une demi-once	℥ ß.
une dragme *ou* gros . . . , . .	ʒ j.
une demi-dragme	ʒ ß.
un scrupule	℈.
un demi-scrupule	℈ ß.
un grain	gr. j.
une goutte	gout. j.
une pincée	P. j.
une manipule *ou* poignée . . .	M. j.
nombre un	N°. 1.
racine	Rac.
cuillerée	cochl.
faites	f.
selon l'Art.	s. l.
quantité suffisante	q. s.
de chacun	(a a).

Cataplasmes anodins.

℞. Mie de pain blanc. . . . . ℥ iv.
du lait . . . . ℔ j.

Faites cuire le tout ensemble jusqu'à la consistence du cataplasme, ajoutez ensuite.

j'aune d'œufs . . . N°. ij.
saffran en poudre . . ℈ j.

On

On peut y joindre en certains cas du baume tranquille . . . . ℥ ß.
ou de l'opium . . . . ʒ ß.

Cataplasme anodin pour la brûlure des yeux.

℞. La pulpe de deux pommes bien cuites dans de l'eau d'Euphraise, & mêlez-y,
sucre candi . . . . . . ʒ ij.
camphre . . . . gr. xv.
& saffran pulvérisé . . . gr. vj.

Cataplasmes répercussif.

℞ Feuilles de morelle, de laituë & de plantin, (aa) une poignée. Feuilles de joubarde, une demi poignée. Faités bouillir le tout dans une quantité suffisante d'oxicrat, ajoutés ensuite,
farines de féves . . . ℥ iij.
onguent rosat . . . . . ℥ ij.

Cataplasme émollient.

℞ Racines d'althea & de lis, (a a) ℥ j.
Feuilles de mauve, de guimauve, de mercuriale, de bouillon blanc, de pariétaire & de violette, (a a), une poignée.
Fleurs de camomille & de mélilot, (a a), une poignée.
Faites cuire le tout dans une q. s. d'eau, ensuite passez-le par le tamis, & ajoutez à la pulpe,
onguent d'althea . . . . . ℥ ij.

Autre Cataplasme émollient.

℞ Farines de graines de lin . . ℔ j ß.

mie de pain . . . . ℔ ß.

Faites cuire le tout en consistence de cataplasme avec une forte décoction de plantes émollientes, en q. s.

Cataplasme résolutif.

℞ des quatre farines résolutives . . ℥ iv.

Faites les cuire dans une q. s. d'oxicrat ou de bierre, ajoutez ensuite huile de lis,

onguent de Stirax (a a) ℥ j.

Cataplasme émollient & résolutif.

On peut, en mêlant les drogues qui composent le cataplasme émollient avec celles qui forment le cataplasme résolutif, en faire un qui soit en même-tems résolutif & émollient.

Cataplasme maturatif.

℞ Feuilles d'Oseille & de Poirée, (a a) une poignée,

Oignon de lis. . . . . . n°. j.

Faites cuire le tout ensemble sous les cendres chaudes, pilez-le dans un mortier, & ajoutez ensuite,

Onguent basilicum . . . ℥ j.

On peut y joindre du vieux levain, du vieux oins, ou de l'onguent de la mere ℥ ji.

Cataplasme résolutif.

℞ [illegible] de pain blanc . . . . ℔ j.

vin rouge ou vin aromatique ℔ j.
f. cuire le tout jusqu'à la consistence de cataplasme. On peut y ajouter de l'eau-de-vie.

Cataplasme confortatif.

℞ Poudre de plantes aromatiques . ℔ ij.
Farines résolutives . . . ℔ ß.
Faites les bouillir dans une s. q. de vin rouge, jusqu'à la consistence de cataplasme, & ajoutez-y ensuite,
Miel commun . . . ℥ vj.
Stirax . . . . ℥ iv.
Et onguent Martiatum . . ℥ ij.

Fomentation émolliente.

℞ Racines d'althea & de lit blanc, (a a) ℥ ij.
Feuilles d'althea, de mauve, de senecon, de pariétaire, de bouillon blanc, (aa) une poignée.
Fleurs de camomille & de mélilot, (a a) trois pincées.
Sémence de lin & de fénugrec (a a) une demi poignée.
Faites bouillir le tout dans huit livres d'eau jusqu'à la réduction de six livres; on trempe dans cette décoction chaude un morceau de flanelle qu'on applique sur la partie.

Fomentation résolutive ou aromatique.

℞ Feuilles de lavande, de romarin, de

thin, d'hyſope, de mente, de ſauge, (aa) une poignée.

Fleurs de camomille & de mélilot, (aa) trois pincées.

Bayes de lauriers & de geniévre, (aa) ℥ j.

Faites bouillir le tout dans dix livres d'eau commune, ajoutez-y une livre & demie de vin. Si on fait bouillir toutes ces ſimples dans du vin au lieu d'eau, on fera ce qu'on appelle vin aromatique.

Fomentation opthalmique.

℞ Feuilles d'euphraiſe.
de plantin.
de fenoüil (a a) m. j.
Grande chelidoine . . . . m. ß.
Fleurs de roſes . . . . .
de bleut (a a) p. 1.
Faites bouillir le tout dans de l'eau ℔ iij.
Et réduire à ℔ ij.
Paſſez & clarifiez la colature.

Eau phagédénique.

℞ Eau de chaux . . . . ℔
Faites y diſſoudre ſublimé corroſif gr. xx.

Embrocation ſimple.

℞ Huile roſat, huile d'hipericum, & eau-de-vie en partie égale. On y ajou

te quelquefois un jaune d'œuf.

Embrocation résolutive.

℞ Savon blanc en telle quantité que vous voudrez, faites-le fondre dans de l'eau-de-vie.

Pomade anodine.

℞ Onguent d'althea . . . . ʒ j.
Goutes anodines . . . . gout. xx.
Castor . . . . g. x.
Melez le tout ensemble.

Liniment anodin.

℞ Onguent Populeum . . . . ℥ viij.
Baume tranquille . . . . . . ʒ iv.
Huile d'œuf . . . . ʒ ij.
Melez le tout ensemble.

Autre liniment anodin.

℞ Onguent Populeum . . . . . ℥ j.
Huile d'olive . . . .
Baume tranquille (a a) ℥ ℔.
Teinture anodine . . . gout. 15.
Melez le tout ensemble.

Injection anodine.

℞ Du lait : mêlez-le avec du syrop de pavot blanc.

Injecttion déterſive.

℞ Feuilles de noyer, la quantité que

vous voudrez, faites-les bouillir dans une q. f. d'eau commune, ajoutez-y du fuc.

Injection vulnéraire.

℞ Eau d'orge . . . . ℔ j.
Faites y bouillir une poignée de feuilles vulnéraires, on y ajoute eau vulnéraire . . . . ʒ j.
& miel rofat . . . . ʒ ij.

Lotion déterfive.

℞ Décoction d'orge . . . . . ℔ j.
Miel rofat . . . . ℥ j. ß.
Ajoutez-y dans certains cas, eau vulnéraire . . . . ℥ ij.

Lotion réfolutive.

℞ Eau-de-vie . . . . ℔ ij.
Sel ammoniac & camphre (a a) ʒ j.
Mêlez le tout enfemble. On y ajoute quelquefois,
Onguent Ægyptiac. ℥ ß.

Onguent digeftif fimple.

℞ Thérebenthine de Vénife . . ℥ ß.
Jaune d'œuf . . . . N°. ij.
Mêlez le tout enfemble, avec
huile d'hipéricum . . . ℥ ß.

Onguent digestif composé.

℞ Thérebenthine de Vénise . . . ℥ vj.
Baume d'arceus . . . . . ℥ iij.
Onguent suppuratif . . . . ℥ ij.
Huile d'hipericum . . . . ℥ j.
Mêlez le tout ensemble, avec deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie.

Onguent digestif animé contre la pourriture.

Ajoutez au digestif précédent.
Stirax . . . . ℥ j. *ou*
Myrre, Aloës, & Aristoloches rondes (a a) ℥ ij.

Onguent digestif consomptif.

℞ Baume d'Arceus, onguent basilicum, (a a) . . . . ℥ j.
Alun brûlé & précipité rouge (aa) ℥ ß.

Collyre anodin.

℞ Eau de frai de grénouille, de rose, de morelle (a a) . . . . ℥ j.
Infusez-y de la graine de Psyllium, & de lin, pour rendre l'eau un peu mucilagineuse, & 15 grains de saffrans.

Collyre détersif ou de Lanfranc.

℞ Orpiment pulvérisé . . . . ℥ ij.

Verdet en poudre . . . . ʒ j.
Myrrhe & Aloës . . . . ʒ j.
Diſſolvez le tout dans du vin blanc ℔ j.
& eau de plantin
& de roſe . . . . ℥ iij.
On l'adoucit lorſqu'on veut s'en ſervir, en le mêlant avec de l'eau de plantin.

Collyre réſolutif.

℞ Eau de fenoüil & d'euphraiſe, (aa) . . . . ℥ iij.
Saffran . . . . g. iv.
Vitriol blanc . . . . . . g. x.
Camphre . . . . g. viij.
Sucre candi . . . . ℈ j.
Mêlez le tout enſemble.

Gargariſme raffraîchiſſant.

℞ Eau de fontaine, ou du lait . . . ℔ j
Sirop de mure . . . . ℥ j
Criſtal minéral . . . . ʒ ß.
Mêlez le tout enſemble.

Gargariſme déterſif.

℞ Orge entier . . . . ℥ j.
Feuillles d'aigremoine . . . . . .
Sommités de rhuës (aa) . . . M j.
Faites bouillir dans . . . . . ℔ ij.
D'eau commune, & dans la collature, ajoutez-y,
Miel roſat . . . . ℥ j.

Sel de prunel, ... ʒ ß.

De quelques autres ſecours extérieurs propres à certaines Maladies.

Les effets qui réſultent de ces ſecours extérieurs me paroiſſent trop ſalutaires pour ne pas en donner ici une idée générale, & rapporter en même-tems les cas où ils peuvent produire ces effets.

La ſaignée. Le prompt ſoulagement que la ſaignée procure dans preſque toutes les maladies, la doit faire regarder comme le plus important de ces ſecours. En diminuant la maſſe du ſang, elle diſtend les parties, elle rend aux ſolides leur élaſticité, & fait par conſéquent que les liqueurs plus battues par l'action des artéres circulant mieux, juſque dans les plus petits vaiſſeaux. C'eſt par elle que le ſang ſe dépure, que les amas du cette liqueur ſe diſſipent, que les embarras ſe levent, que les ſecrétions deviennent plus faciles, & les remedes plus éfficaces. *Son effet.*

Les Ventouſes, les ſangſues, &c. Les ventouſes ſcarifiées, les ſangſues & les mouchetures ſont proprement des ſaignées locales qui procurent l'évacuation du ſang arrêté dans la partie où on les applique.

On employe ces remedes dans les maladies cauſées par le ſang qui eſt ſtagnant, ou qui circule lentement, mais après que les ſaignées & les autres remedes ont été inutiles.

Dans quel cas on appli- On applique les ventouſes au derriere de la tête, à la nuc du col, ou aux épaules

que les ventouses,

pour guérir les maux rébelles de la tête, les fluxions opiniâtres des yeux & des oreilles; & aux cuisses pour rappeller les hémorrhoïdes & les menstrues supprimées.

Dans quel cas on applique les sangsues

Les sangsues s'appliquent aux paupieres dans les grandes inflammations des yeux & sur-tout dans l'Ophtalmie appellée Chemosis; aux hémorrhoïdes lorqu'elles sont fort grosses & fort tendues; aux lévres & au nez dans le gonflement opiniâtre de ces parties.

On fait les mouchetures

Lorsque le sang par son épaisseur est arrêté dans les vaisseaux fins & délicats des gencives, on y fait des mouchetures, pour les faire saigner, les dégorger & en rétablir le ressort.

On fait encore à la conjonctive des petites mouchetures, qu'on appelle saignée de l'œil, pour dégorger le sang qui en gonfle extrêmement les vaisseaux dans les violentes ophtalmies, & l'on coupe les petits vaisseaux de cette partie qui sont resté variqueux à la suite de ces inflammations.

Effets des vessicatoires, des sétons, des cautères.

Les vessicatoires, les sétons & les cauteres détournent & évacuent l'humeur qui se porte sur une partie, & qui y cause quelque desordre. Ces remedes n'agissent que sur la lymphe.

Les vessicatoires.

Les vessicatoires appellés aussi Epispastiques, excitent d'abord sur la partie où on les applique des ampoules remplies de sérosité; on entretient l'écoulement de cette liqueur en les appliquant de tems en tems. Ils servent à procurer l'évacuation de cette sérosité âcre qui cause les migraines opiniâ-

tres, les rhumatiſmes de la tête, les ophtalmies ſcrophuleuſes & humides, les fluxions rebelles des yeux & des oreilles, &c. *Dans quel cas on les employe*

Ils ſervent auſſi à lever les embarras & les obſtructions des petits vaiſſeaux, parce que les parties volatiles des mouches cantarides, dont ils ſont compoſés, paſſent dans le ſang en augmentent le mouvement. *Effets interieurs.*

Il faut cependant obſerver que ces parties volatiles ſe portent quelquefois ſur la veſſie, & cauſent des ardeurs d'urine & même la retention. On prévient & l'on guérit ces accidens en faiſant prendre au malade du lait d'amende, de l'orgeat, ou des émulſions. *Ses mauvais effets.*

Le cautére & le ſéton ſont proprement des ulcéres que l'on forme à la peau avec un cauſtique qu'on y applique, ou une aiguille qu'on paſſe dans les graiſſes, & que l'on entretient par le moyen d'un pois & d'un ſéton. *Ce que c'eſt que le cautére & le ſéton.*

Par ces remedes, on détourne une humeur ſuperflue & viciée qui ſe porte ſur une partie, & l'on en dépure le ſang qui en eſt empreint. Ils conviennent dans les fluyions opiniâtres des yeux & des oreilles, dans l'ophtalmie ſcrophuleuſe & humide; dans la goute ſereine & dans la teigne & la galle de la tête.

On applique le ſéton à la nu duc col ſeulement & le cautére à la nuc, au bras ou à la jambe.

On donne des lavemens pour amollir & évacuer les matieres ſtercorales, pour ſervir de bain intérieur dans les inflammations *Les lavemens.*

de quelque viscére du bas ventre, pour hâter l'accouchement & la sortie de quelque corps contenu dans la matrice. On les fait de bouillons dans le cas d'une blessure à l'estomach ou aux intestins grêles, &c. pour suppléer à la nourriture qu'il ne faut donner alors qu'en petite quantité par la bouche.

Le suppositoire Le suppositoire est fait de savon ou de miel cuit ; il est de la grosseur & de la longueur du petit doigt, on l'introduit dans l'anus pour procurer la sortie des excrémens. Ce n'est guére que pour les enfans qu'on en fait usage, parce qu'on a beaucoup de peine à leur donner des lavemens.

La bougie. Lorsque l'huréthre se trouve retréci à la suite d'un ulcére, ou par l'affaissement de ses parois, ou par le gonflement des vaisseaux de son tissu spongieux, ce qui occasionne une difficulté d'uriner, on introduit dans ce canal pour l'élargir une bougie qu'on fait entrer jusque dans la vessie.

On fait pour cet usage des bougies de différentes matieres, de linge ciré & roulé, de corde à bouyau seule, & quelquefois couverte d'un linge ciré. On se sert aussi de sonde de plomb. La grosseur de chacune doit être proportionnée au rétrécissementdu canal où l'on veut l'introduire.

L'éponge préparée. Lorsqu'il faut dilater un sinus, une fistule, un ulcére, on introduit un morceau d'éponge préparée, qui s'imbibant des humidités de l'ulcére, se gonfle & en dilate l'ouverture.

Il y a differentes espéces de bains, les uns sont naturels, & les autres artificiels ou domestiques. *Le bain.*

Le bain naturel se prend l'Eté à la riviere plus pour le plaisir que pour la santé; à la Mer pour l'hidrophobie & pour la galle, ou aux sources d'eaux minérales pour relâcher les anciennes cicatrices, pour remédier aux suites des luxations & des grandes blessures, pour fortifier les parties foibles & tremblantes, pour guérir les paralisies, &c. *Le naturel.*

Le bain artificiel ou domestique se prend dans un vaisseau qu'on appelle beignoire, qui contient assez d'eau douce pour qu'on en ait jusqu'au col. *Le bain artificiel.*

Quand on est dans l'eau jusqu'à la ceinture, ou quand on ne baigne qu'une partie, comme le ventre & les fesses dans une grande cuvette, appellée bain de fauteuil; ou que les jambes jusqu'aux genoux dans un grand sceau; cela s'appelle demi bain. *Demi bain.*

Le bon effet du bain vient de ce que les petites parties fines & subtiles de l'eau ramolissent & relâchent les fibres nerveuses, dont tout le corps est composé, & de ce qu'elles pénétrent & s'insinuent par les pores dont la peau est percée dans les vaisseaux où elles délayent & détrempent les humeurs épaisses & salines du sang. *L'effet du bain.*

La chaleur douce de l'eau le raréfie un peu, & augmente par conséquent sa circulation, ce qui procure une transpiration d'autant plus abondante que les fibres & les pores de la peau sont amollis & relâchés.

Dans quel cas il convient, Ainsi le bain convient fort dans toutes les maladies de la peau, par exemple, dans la galle, dans les dartres où il faut adoucir l'humeur & ouvrir les pores pour la faire transpirer ; & dans les maladies qui viennent de ce que les fibres sont trop serrées & trop tendues pour le spasme ou la convulsion; car il détend les fibres & donne plus de liberté aux liqueurs. C'est aussi pour cet effet qu'on le fait prendre avant que de donner certains spécifiques, par exemple, le mercure ou de faire certaines opérations comme la taille, l'extirpation d'une mammelle. Après le bain ces spécifiques font plus doucement leurs effets, & les suites de ces opérations sont moins dangereuses.

Dans quel cas on emploie le demi bain. On employe le demi bain pour les maladies des parties renfermées dans le ventre. Son usage est très-efficace dans les coliques hépatiques & néphrétiques où il faut relâcher les parties pour faire sortir une pierre; dans toutes les rétentions d'urine, excepté dans celle qui a pour cause la paralisie de la vessie ; dans les hémorroïdes douloureuses ; dans les schirres simples ou compliqués de la matrice ; enfin dans les inflammations de quelques-uns des viscéres du bas ventre.

Le bain des jambes diminue la roideur des parties inférieures, il rappelle les régles & les hémorroïdes supprimées ou diminuées, il soulage les douleurs de tête & calme les fluxions des yeux.

De quelle eau on doit se servir, & quel doit être son degré de chaleur L'eau dont on se sert pour le bain est de

pluye, ou de fontaine, ou de riviére, & doit être d'une chaleur douce & tempérée. Si elle étoit trop chaude, elle rarefiéroit trop le sang, & causeroit plus de mal que de bien.

On doit prendre le bain le matin à jeun ou long-tems après le repas, de sorte que la digestion soit faite. On y doit rester une heure, une heure & demie, ou même deux si les forces le permettent. *Dans quel tems on doit le prendre*

Lorsqu'on ajoute à l'eau quelques plantes, soit émollientes pour ramollir davantage les parties, soit aromatiques pour fortifier, &c. On appelle cet espéce de bain, bain artificiel composé. *Bain composé*

Le marc de vin dans lequel on met quelque partie, peut être regardé aussi comme un bain sec. On en fait quelquefois usage pour fortifier des membres affoiblis, à la suite de la paralisie ou d'une grande blessure, &c. *Bain sec.*

Le bain ne convient qu'aux personnes robustes; il est contraire aux viellards, à ceux qui ont quelque maladie de la poitrine à ceux qui sont sujets à l'hémorragie, aux personnes replettes, cacochimes, &c. *A qui le bain convient.*

La douche est une espéce de fomentation faite avec de l'eau versée d'un lieu élévé sur une partie malade. *La douche.*

L'eau versée de fort haut pénétre mieux dans les parties, & atténue plus facilement les humeurs épaisses.

On prépare un malade à prendre le bain par la saignée, par la purgation & par les

bouillons altérans. On lui en fait prendre un, en le mettant dans le lit où il doit rester une bonne demi heure au moins.

Les eaux minérales. Les eaux minérales sont des eaux qui en passant par des certaines terres, se sont chargées de quelques parties salines, sulphures, terrestes où métalliques.

Comment on les distingue. On les distingue en froides, ou accidulées comme les eaux de Forge, de Sainte Reine, de Passy, &c. & en chaudes, ou thermales comme celles de Bourbonnes, de Plombiere, de Bagnoles, de Spa, du Mont d'or, d'Aix la Chapelle, de Barreges, &c.

Leur vertu vient principalement du principe aqueux que les différens mixtes, qu'il contient, rendent plus actifs, soit qu'on les prenne intérieurement, soit qu'on les employe extérieurement en bain, en demi bain, en fomentation, en douce ou en injection.

Les eaux de Forge & de Vals, sont propres pour les pémorrhoïdes supprimées, pour fondre les glaires des urines, pour déterger les ulcéres de la vessie, & pour dissiper les fleurs blanches.

Les eaux de Spa & de Passy conviennent à la fin des gonorrhées, pour lever les obstructions des glandes & dans les maladies des yeux.

Les eaux de Vichy, de Ballaruc en bains ou en douches sont bonnes pour la paralisie, pour le rhumatisme, &c.

On se sert des eaux de Plombiere, de Bourbon Lancy, de Bagnoles en bain

pour guérir la galle, les dartres & l'éréſipele.

Les eaux de Ballaruc, de Vichy, du Mont d'or, de Bourbon, l'Archambaut, des Barreges, conviennent en bains, en douches, ou en injections, dans les affoibliſſemens, & les engourdiſſemens des membres, à la ſuite des grandes bleſſures, des fractures, des luxations & des entorſes, dans les ankiloſis, dans la paraliſie de la veſſie, dans les tumeurs ſchirreuſes, & dans les fiſtules.

Les eaux de Bagnoles en bain ſont propres pour les tremblemens de membre, leur contraction & le rakitis.

§. III.

Des Opérations.

Opération eſt l'application méthodique de quelque inſtrument, ou de la main ſeule du Chirurgien ſur le corps humain, pour en conſerver la ſanté ou pour la rétablir ſi elle eſt perdue. *Ce que c'eſt qu'opération.*

Comme la plûpart des opérations ſe font avec certains inſtrumens, & qu'après les avoir faites, on a beſoin encore pour parvenir à la guériſon d'employer certains moyens qui ſont renfermés ſous le nom général d'appareils. Nous parlerons 1°. Des inſtrumens, 2°. Des différentes eſpéces d'opérations, & 3°. Des appareils.

1°. *Des inſtrumens.*

On diſtingue les inſtrumens chirurgicaux en naturels & en artificiels. *Diviſion des inſtrumens.*

Les naturels ſont les doigts & les mains

Instrumens naturels. du Chirurgien, & géneralement toutes les parties de son corps qui peuvent lui être utiles pour opérer. Les qualités qu'on exige de la main du Chirurgien & de ses doigts, sont leur netteté, leur fermetté, leur adresse, la souplesse des articulations & du poignet, & la délicatesse du tact qui suppose la finesse de l'épiderme. Ainsi le Chirurgien doit s'abstenir de tout ouvrage qui pourroit rendre ses mains tremblantes & mal propres, diminuer leur adresse & la souplesse de leurs articulations, & rendre l'épiderme dur & épais.

Leurs qualités.

Instrumens artificiels. Les instrumens artificiels sont des moyens auxiliaires dont le Chirugien se sert pour faire ses opérations, lorsque ses mains ne suffisent pas.

Leur matiere. L'or, l'argent, l'acier, le plomb, le cuivre, le bois, &c. sont les différentes matieres avec lesquelles on fait les instrumens.

Ceux qui sont destinés à couper, à diviser & à piquer; par exemple, le rasoir, le bistouri, les aiguilles, &c. & ceux qui doivent avoir de la résistance; par exemple, les élévatoires, les sondes à tailler doivent être d'acier.

Ceux qui doivent être très fléxibles telles que certaines sondes & certaines canules, doivent être de plomb.

Ceux qu'on introduit dans le corps ne doivent point être de cuivre, mais de quelque métail propre, tel que l'or, l'argent & le plomb, par exemple, les algalies, les sondes flexibles, &c. doivent être d'argent.

On peut renger les inſtrumens en trois claſſes, & mettre dans la premiere ceux qui ſervent à préparer les appareils ; dans la ſeconde, ceux qui ſervent aux panſemens ; & dans la troiſiéme, ceux qui ſervent aux opérations. *Diviſion des inſtrumens artificiels.*

L'aiguille, le fil, les cizeaux, & la ſpatule ſont de la premiere claſſe. *Ceux qui ſervent à préparer les appareils.*

On peut ſubdiviſer en deux eſpéces les inſtrumens de la ſeconde claſſe. Les uns ſont deſtinés à panſer l'exterieur des plaies tels ſont la feuille de mirthe, le raſoir, &c. les autres ſont deſtinés à panſer l'intérieur, tels ſont la ſonde, les pincettes à anneaux, la canule & la feringue. *Ceux qui ſervent à panſer.*

On peut diſtinguer ceux de la troiſiéme claſſe en communs & en propres. *Ceux qui ſervent aux opérations.*

Les communs ſont ceux dont on ſe ſert pour différentes opérations. Tels ſont les cizeaux à inciſion, les lancettes, les biſtouris, les ſtilets, &c. *Les communs.*

Les propres ſont ceux dont on ſe ſert pour une ſeule eſpéce d'opération. Tels ſont les piéces d'inſtrumens qui ſervent au trépan, celles qui ſervent à la lithotomie, celles qui ſervent aux amputations ; le biſtouri caché, la pharingotome, l'aiguille à cataracte, les trocats, &c. *Les propres.*

Il faut mettre dans cette derniere claſſe les ſcapels, les érines, les cizeaux, la ſcie, les feringues, &c. & tous les inſtrumens avec leſquels on fait la diſſection des cadavres. *Ceux qui ſervent à la diſſection.*

2°. *Des différentes eſpéces d'opérations.*

Diviſion des opérations de Chirurgie. Toutes les opérations de Chirurgie ſe reduiſent à réunir ce qui eſt diviſé, à diviſer ce qui eſt uni, à extraire des corps étrangers, & à ajouter au corps humain ce qui lui eſt utile. C'eſt pourquoi on diſtinge quatre genres d'opération que les Grecs expriment par ces mots, Synthéſe, Diéreſe, Exéreſe, & proteſe; & les François par ceux-ci, réunion, diviſion, extraction & addition.

De la ſynthéſe ou réunion.

Ce que c'eſt que ſynthéſe. La Synthéſe eſt une opération par laquelle on réunit ou l'on rapproche les parties diviſées ou éloignées les unes des autres. Aiuſi on diviſe la Synthéſe, en Synthéſe de continuité, & en Synthéſe de contiguité.

La Synthéſe de continuité réunit ce qui eſt diviſé. La ſynthéſe de contiguité rapproche ce qui eſt éloigné, & remet les parties du corps dans leur ſituation naturelle.

Objet de la ſynthéſe. de continuité. Les diviſions contre nature qui font l'objet de la Synthéſe de continuité, ſont de deux eſpéces, ſçavoir, les plaies & les fractures. Les anciens diſtinguoient la Synthéſe de continuité en Epagogue, Raphé, & Synthétiſme. L'Epagogue eſt la réunion des plaies ſans faire de diviſion. Le Raphé eſt cette réunion par le moyen de quelques points de ſuture, qui font de petites diviſions. Le Synthétiſme eſt la réunion des parties des os fracturés.

Les parties deplacées, qui sont l'objet de la Synthése de contiguité, sont de deux espéces ; les unes sont molles & les autres dures. Les anciens appelloient *Artrombole* la Synthése qui remet les parties dures dans leur situation naturelle. Ils appelloient *Taxis* celle qui produit le même effet par rapport aux parties molles.

Objet de la synthése de contiguité.

Les moyens dont on se sert pour éxecuter ces différentes espéces de Synthése, sont la situation, les bandages, la suture séche, les lacs, les artelles, les fanons, les boëttes, les machines & les sutures.

De la Diérese ou division.

La Diérese est une opération par laquelle on sépare les parties dont l'union est contre nature, & l'on divise celles dont la continuité est un obstacle à la guérison de certaines maladies.

Ce qu c'est qu diérese.

Cette définition de la Diérese renferme en même tems sa division en deux espéces, dont la premiere est appellée Diérese particuliére & la seconde Diérese commune.

Division de la diérese.

La Diérese particuliére sépare les parties dont l'union est contre nature. Elle remédie, par exemple, à l'imperforation de l'anus, à celle du vagin dans les femmes, à celle du gland dans les hommes &c.

La Diérese commune renferme toutes les opérations où l'on ne divise les parties que pour parvenir à quelque fin. Elle comprend, par exemple, l'incision que l'on fait pour tirer les pierres hors de la vessie: celle que l'on fait à la poitrine pour éva-

cuer les fluides épanchés ſur le Diaphragme, &c.

Ses diviſions par rapport à la maniere dont elle ſe fait.

Les anciens on diviſé la Diéreſe par rapport à la maniere dont elle ſe faiſoit, en entamures, piquures, attachement & brulure.

L'entamure ſur les parties dures.

1°. L'entamure ſe fait avec les inſtrumens tranchans. Ils ont diſtingués cinq maniéres de faire une entamure ſur les parties dures : ſçavoir, troüer : racler, ſcier, limer, couper.

Troüer.

On troüe on trépane avec un inſtrument tranchant en forme de ſcie ronde, appellé Trépan. On pratique cette opération principalement aux fractures du crâne, pour relever les piéces d'os enfoncées, pour procurer l'iſſuë du ſang épanché ſur la duremere ou ſous cette membrane, pour tirer les corps étrangers, &c. On la pratique encore en denx autres occaſions. 1°. Lorſqu'un abſcès s'eſt formé dans la moëlle d'un os long, par exemple, dans le tibia; on procure par ce moyen l'iſſue du pus, l'on découvre l'étendue du mal intérieur, & l'on y applique les remédes convenables. 2°. Quand quelque corps étranger s'eſt engagé ſous un os plat, par exemple, ſous l'omoplate ou derriere les os des Iles, & qu'on ne peut le tirer ſans faire une ouverture à l'os. Les anciens pratiquoient encore cette opération ſur le ſternum, quand quelque matiere s'étoit répandue dans le mediaſtin : mais l'Anatomie a fait connoître l'inutilité de cette opération en ce cas.

On racle avec un instrument nommé rugine. Cette opération emporte la superficie des os corromput ; ce qui rend plusprompt l'effet des rémédes appliqués. On ne la pratique plus pour découvrir les fractures. *Racler.*

On scie les os des membres qu'on veut emporter. *Scier.*

On lime les dents pour les séparer, pour les rendres égales, & pour en emporter la carie. *Limer.*

On coupe avec des tenailles incisives les extrêmités des os cassés dont les pointes peuvent picquer certaines parties; on coupe les os même dans leur continuité, lorsqn'on ne peut les scier ou les séparer dans leur contiguité. *Couper.*

Les anciens ont distingués douze manieres de faire une entamure aux parties molles ; l'Aplotomie, la Phlebotomie, l'Artériotomie, l'Oncotomie, le Catacasmos, le Perieresme, l'Hypospatisme, le Periscithisine, l'Encopé, l'Acroteriasme, l'Angeiotomie, & la Lithotomie. *Entamuresur les parties molles.*

L'Aplotomie est une simple ouverture faite à une partie molle. La Phlebotomie est l'ouverture d'une veine, l'Artériotomie, celle d'un artére, l'Oncotomie, celle d'un abscès. Le Catacasmos est ce qu'on appelle en François Sacrification. Il y en a de trois sortes, sçavoir, la moucheture, qui ne va pas au delà de la peau, l'incision qui pénétre jusqu'aux muscles, & la taillade qui va jusqu'aux os. Le Perierese est une espéce d'incision que les Anciens fai-

ſoient autour des grands abſcès. L'hypopatiſme eſt une inciſion qu'ils pratiquoient au devant de la tête, & qui pénétroit juſqu'à l'os. Le periſcithiſme eſt une inciſion circulaire qu'ils continuoient depuis un temple juſqu'à l'autre, & qui pénétroit juſqu'à l'os. La cruauté de ces trois eſpéces d'opération & leur peu de ſuccès les ont proſcrites. L'Encopé eſt l'amputation d'une petite partie, par exemple, d'un doigt. l'Acroteriaſme eſt l'amputation d'un membre conſidérable, par exemple, d'une jambe. L'Angeiotomie eſt l'ouverture d'un vaiſſeau. La Lithotomie, eſt une ouverture qu'on fait à la veſſie, pour en tirer une pierre.

Piquure 2°. La Piquure eſt une diviſion des parties molles faites avec un inſtrument piquant. Telle eſt la diviſion que l'on fait à l'œil avec une aiguille pour abattre le criſtalin lorſqu'il eſt devenu opaque ; & la ponction que l'on fait avec un troiſcart pour évacuer les eaux épanchés dans le ventre.

Arrachement 3°. L'Arrachement eſt une diviſion que l'on fait ſur les parties molles & ſur les parties dures, lorſqu'il faut en retranche quelque portion. C'eſt par elle qu'on ôte, par exemple, les dents gatées & les polipes.

Les Anciens regardoient comme un arrachement l'effet des ventouſes. Ce ſentiment ſuppoſoit que cet effet eſt une eſpéce d'attraction ; mais il n'eſt autre choſe que la compreſſion de l'air ſur les parties qui

qui sont hors de la ventouse ; compression qui force les parties qui sont sous la ventouse à s'y engager, parce que l'air contenu dans cet instrument y est plus rarefié que l'air extérieur.

4°. La Brûlure est une opération par laquelle on consumequelques parties molles ou dures. Il y a deux sortes de corps dont on se sert pour brûler les parties. Les uns sont des métaux rougis au feu. On les appelle cautéres actuels. Les autres sont des médicamens composés de différentes substances qui produisent le même effet que les métaux rougis. On les appelle cautéres potentiels. Les premiers ne s'appliquent que sur les os cariés. Les autres s'appliquent sur les parties molles, pour y faire une ouverture ou issue extérieure, par laquelle puisse sortir une humeur qui se porte vers une partie essentielle. *Brûlure.*

De l'Exérese ou extraction.

L'Exérese est une opération par le moyen de laquelle on tire hors du corps toute substance étrangere qui peut lui nuire, telle est l'extraction d'une pierre formée dans la vessie. *L'Exérese, ce que c'est*

De la Prothése en addition.

La Prothése est une opération par le moyen de laquelle on ajoute au corps quelque instrument, pour supléer au défaut d'une partie qui lui manque naturellement ou accidentellement. *Ce que c'est que Prothése*

On ajoute au corps ce qui lui manque pour quatre raisons.

Pour combien de raiſon on ajoute quelque choſe au corps.

1°. Pour faciliter ſes fonctions. On ajoute, par exemple, des dents artificielles, l'obſcurateur du palais pour faciliter la prononciation, &c.

2°. Pour rétablir quelque fonction. On met, par exemple, une jambe de bois à une perſonne qui ne pourroit marcher ſans ce ſecours.

3°. Pour diminuer une difformité. On met, par exemple, des yeux de verre, un nez d'argent & un menton à ceux que la perte des yeux, du nez, du menton naturels rend difformes.

4°. Pour corriger une mauvaiſe conformation. On met, par exemple, un corcelet aux perſonnes dont l'épine ſe voute, & des botines à celles dont les jambes ſe courbent.

Remarque.

Tous les genres d'opérations, c'eſt-à-dire, la Synthéſe, la Diéreſe, l'Exéreſe & la Prothéſe concourent quelquefois tous quatre à la cure d'une maladie. Par exemple, lorſqu'il s'agit de guérir une perſonne de la pierre, on fait une inciſion, on tire la pierre, on procure une réunion de la plaie ; & ſi les urines ont pris leur cours par l'ouverture qu'on a faite, on applique un inſtrument qui en empêche la ſortie.

3°. *Des Appareils.*

Appareil eſt l'aſſemblage de pluſieurs choſes néceſſaires pour quelque panſement.

Appareil.

Les piéces d'appareil ſont les compreſſes, les emplâtres, les canules, les atelles la charpie, & les bandes ou bandages.

1°. Les compresses sont des morceaux de linges pliés en plusieurs doubles dont on couvre quelque partie. On les nomme compresses, parce qu'elles compriment un peu la partie. Elles s'appliquent séches ou trempées dans quelques médicamens. Leur finesse & leur grandeur varient, suivant la figure & la grandeur de la plaie sur laquelle on les applique , & suivant d'autres circonstances. Le linge dont on les fait doit être blanc de lessive, un peu usé, sans couture , sans ourlets ni lisiéres de peur qu'il ne blesse. Leurs différentes figures & les différens usages ausquels on les employe leur a fait donner différens noms , ainsi il y en a de triangulaire , & de quarrées , &c. il y en a d'expulsives , &c. *appareil. Compresse.*

L'usage des compresses est de remplir les vuides , afin que la partie se trouve bandée également & fermement, de défendre des injures de l'air la partie malade & de lui conserver sa chaleur , d'y tenir les remédes appliqués & de prévenir les douleurs que les bandes y pourroient causer.

2°. Nous ne considérons ici les emplâtres que par raport à la figure & à la grandeur qu'on leur doit donner pour les appliquer sur quelques parties; car ce n'est que parce qu'il faut les appliquer sur le corps humain qu'ils font parties des appareils. On en fait des grandes , de moyennes & de petites , selon l'étendue de la plaie ou de la tumeur. On en fait d'ovales de rondes , de quarrées , de triangulaires , de sémilunaires, de cruciales , de fénêtrés *Emplâtres.*

& en T. On étend les emplâtres sur du linge, sur du cuir ou sur du taffetas. Il faut raser la partie sur laquelle on doit les apliquer. Les emplâtres ont différens usages ; ils sont ordinairement des remédes, & quelquefois ils ne servent qu'à contenir les plumaceaux ou les bords d'une plaie.

Canules 3°. Les canules sont des petites tuyaux qu'on met dans une plaie pour en entretenir l'ouverture, & donner une issue aux liqueurs qui se trouvent répandues dans une cavité. On les fait d'or, d'argent ou de plomb. Elles sont rondes ou plates.

Atteles. 4°. Les attelles sont des petits morceaux de bois minces, plus longs que larges, qui servent à soutenir & à maintenir une partie.

Charpie 5°. La charpie n'est autre chose que du linge coupé en petits morceaux, & qu'on a éfilé; dans cet état on l'appelle Brute. *Brute.* Si on rape le linge avec un couteau, on nomme le duvet qui en provient charpie rapée. *Et rapée.*

Le linge dont on fait la charpie doit être blanc de lessive, ni fin, ni gros, ni trop neuf, ni trop usé. On employe quelquefois la charpie brute dans les premiers pansemens. On en fait les plumaceaux, les bourdonnets, les tentes & les méches.

Plumaceaux. Le mot de plumaceau vient de ce que les Anciens se servoient de plumes cousues entre deux linges.

Les plumaceaux sont plusieurs brins de charpie unis les uns aux autres, repliés par leurs extrêmités & applatis entre le dos d'une main & la paume de l'autre

La figure des plumceaux eſt ronde ou ovale, & leur grandeur varie ſelon celle de la plaie. Les plumaceaux ne doivent pas être trop épais, parce qu'ils chargeroient la partie, ni trop minces, parce qu'ils ne s'imbiberoient pas d'une aſſez grande quantité de pus. L'uſage des plumaceaux eſt d'arrêter les hémorrhagies légeres, de tenir les plaies & les ulcéres ouverts, de peur qu'ils ne ſe recollent avant que le fond ſoit détergé; de les conſolider par le moyen des onguents, des Digeſtifs ou du baume dont on les couvre; de s'imbiber des humidités âcres & du pus qui en ſortent, & de les défendre des injures de l'air.

Bourdonnets. Les bourdonnets ſont des tampons plus ou moins gros de charpie roulée entre les mains.

Les uns ſont ronds, les autres ſont un peu applatis, quelques-uns ſont liés avec un fil par le milieu. L'uſage des bourdonnets eſt le même que celui des plumaceaux.

Tentes. Les tentes ſont des eſpéces de bourdonnets un peu dures, qui ont une tête à une de leur extrêmité, ce qui leur donne la figure d'un choud. On les fait non-ſeulement de charpie, mais encore de linge, d'éponge préparée & de racine de gentiane. Leur figure eſt ronde ou plate, & leur grandeur eſt proportionnée à celle de la plaie. L'uſage des tentes eſt de dilater une plaie, ou du moins de l'entretenir ouverte.

Mêches. Les méches ſont faites de pluſieurs brins

de charpie plus ou moins longs, unis ensemble. On en fait encore avec du coton tel que celui qu'on employe pour les lampes, & avec une bande de linge éfilée par les côtés. L'usage des méches est de déterger & mondifier les sinus au travers desquels on les a fait passer par le moyen d'une aiguille à séton. Elles doivent être très-longues, on couvre d'Onguent la portion qui doit entrer dans le sinus, & on tire la méche du côté inférieur du sinus.

La bande. 3°. Il faut distinguer les bandes d'avec les bandages. La bande est un linge d'une certaine grandeur, plus long ordinairement que large, qui sert à entourer quelque partie.

Le bandage. Le mot de bandage est équivoque. Quelquefois il ne signifie que la circonvolution d'une ou de plusieurs bandes faite autour d'une partie pour la maintenir en une situation convenable, ou pour contenir un appareil; en ce cas le bandage n'est que l'application de la bande. D'autrefois ce mot signifie un instrument qui contient une partie en l'entourant.

Le linge avec lequel on fait les bandes, doit être un peu usé, ni trop gros, ni trop fin, coupé à droit fil, & blanc de lessive. On distingue trois parties dans une bande, sçavoir le corps qui en est le milieu, & les deux chefs qui en sont les extrêmités. La bande qui est roulée par ses deux extrêmités ou par une, est appellée bande roulée à deux ou à un chef.

Pour bien appliquer une bande, on doit mettre la partie en situation, tenir le globe de la bande dans sa main, n'en dérouler que ce qu'il en faut appliquer sur une partie, & prendre garde de la serrer trop ou trop peu.

Comment il faut faire & défaire un bandage.

Pour bien lever la bande, il faut mettre la partie en situation, décoler les endroits que le pus ou le sang a colé, recevoir d'une main ce que l'autre aura défait, & ne point ébranler la partie par des sécousses.

Lorsqu'on la levé.

Les bandages pris pour des instrumens se font de différentes matieres, de linge, de fer, de cuir, &c. Il y en a de longs & de courts, de larges & d'étroits. Ils ont différens noms suivant leur figure, & les parties ausquelles on les applique. On en fait d'unissans ou incarnatifs pour réunir les parties divisées; de divisifs pour empêcher les parties de se réunir; d'expulsifs pour empêcher le séjour de la matiere dans un sinus; & de contentifs pour contenir un appareil. Il y en a de simples ou composés. Le bandage simple est égal ou inégal; l'égal est circulaire, l'inégal est de cinq espéces, le doloir, le mousse, l'espacé, le rampant, & le renversé.

Différens instrumens qu'on appelle bandage.

Les bandages composés sont formés de plusieurs bandage simples.

L'utilité des bandages est de contenir dans une situation naturelle les parties dérangées, de faire compression sur quelque vaisseau, de maintenir un appareil. Un seul bandage produit quelquefois ces trois effets en même tems.

CHAPITRE III.

Des régles générales qu'il faut suivre dans la pratique des moyens de guérir.

APRE'S avoir exposé les moyens de guérir, nous allons donner les régles générales qu'il faut suivre en les employant. C'est proprement ce qu'on appelle *methodus faciendi.*

Nous avons divisé les moyens de guérir en trois espéces, qui sont le régime, les médicamens, & les opérations.

Régime dans les maladies aigues. §. I. Dans les maladies graves & aigues, on prescrit au malade une diéte très-éxacte. On ne lui fait prendre dans l'espace de trois ou quatre heures qu'un bouillon plus ou moins nourrissant, selon l'espéce de sa maladie & la plénitude de ses vaisseaux ; dans les intervalles, on lui donne pour boisson une prisanne convenable à sa maladie, ou de l'eau de poulet.

Quand les symptômes diminuent. Lorsque les symptômes diminuent, on doit se relâcher sur l'exactitude de la diéte : les bouillions doivent être plus nourrissans, on peut aussi faire reprendre dans les intervalles quelques cuillerées de gelée, un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau, ou de la crême de ris dans du bouillon.

Quaud ils cessent. Lorsque les symptômes & les accidens cessent, & qu'on reconnoît que l'estomach commence à faire ses fonctions, on

augmente peu à peu la quantité des alimens, pour accoutumer insensiblement le malade à la nourriture ordinaire.

Régime dans les maladies chroniques.

Dans les maladies legéres, & dans celles qui sont chroniques on ne prescrit point une diéte si reguliére; on permet quelques alimens plus solides que le bouillon, comme les potages, les œufs frais, &c. D'ailleurs les causes de la maladie, les forces, l'âge, le tempérament & le sexe sont autant de circonstance qui doivent déterminer sur l'espéce de régime qu'il faut faire observer.

§. II. On ne peut guére donner de régles générales pour l'administration des médicamens: la connoissance de leur vertu, celle des maladies & de leur tems doivent conduire dans leur application.

Régles qu'il faut observer dans toutes les opérations.

§. III. Il n'en est point de même des opérations; il y a de régles générales très-importantes qu'il faut observer en les faisant. Les unes regardent les préparations, les autres regardent l'opération même, d'autres enfin regardent les suites de l'opération.

Ce dont il faut s'assurer avant l'opération.

1°. Avant l'opération, il faut s'assurer de la nécessité de la faire, des tems & du lieu où il convient de la faire, & prévoir tout ce dont on aura besoin en la faisant.

Ce qui prouve la nécessité de faire

Par rapport à la nécessité, c'est la nature de la maladie & l'inutilité des autres remédes qui prouvent qu'on ne peut se dispenser de faire une opération. On remarquera néanmoins qu'il est des cas

une opération. où ces motifs ne doivent point engager à la faire ; parce qu'il se trouve quelques obstacles qui en empêcheroient l'exécution ou le succès. Par exemple, la foiblesse du malade, son âge, la complication de quelque autre maladie, &c. peuvent rendre une opération impossible ou inutile.

Rémarque.

Tems. Par rapport aux tems, on en distingue deux ; l'un de nécessité & l'autre d'élection. Le tems de nécessité est celui où il faut faire l'opération sans différer, parce que le malade est dans un danger évident. L'opération du trépan, celle de l'empiéme, &c. se font toujours dans un tems de nécessité, parce qu'on ne peut les différer.

Nécessité

Et d'élections Le tems délection est celui qu'un Chirurgien choisit pour faire plus avantageusement une opération. Tel est, par exemple, le printems & l'automne qu'on choisit pour l'opération de la taille, pour celle de la cataracte, &c.

Lieu. Par rapport aux lieux, on en distingue aussi deux, l'un de nécessité & l'autre d'élection. Le lieu de nécessite est celui où la maladie indique absolument que l'opération doit être faite. Par exemple, le lieu où une tumeur se trouve est toujours un lieu de nécessité par rapport à l'opération parce qu'il faut toujours ouvrir les tumeurs dans les endroits oùelles se forment. Le lieu d'élection est celui que le Chirurgien peut choisir. Par exemple, le lieu de l'opération de la taille est ordinairement

un lieu d'éléction, parce que le Chirurgien, entre plusieurs différens endroits qu'il peut ouvrir pour tirer la pierre ; en choisit un où il fait cette opération.

Quelle sont les choses nécessaires dans l'opération

Les choses que le Chirurgien doit prévoir, parce qu'elles lui sont ou utiles pour le succès de l'opération, ou nécessaires pour l'opération même, sont les remédes généraux, l'appareil, les instrumens, l'air, la lumiere la situation du malade & celle des aides.

La disposition de l'esprit du malade.

Après avoir disposé l'esprit du malade, en lui faisant connoître la nécessité de l'opération & en gagnant sa confiance, on prépare son corps par certains remédes généraux, qui sont les saignées, les bouillons altérans, les bains, &c.

La préparation par des remédes généraux.

On arrénge sur un plat l'appareil convenable à l'opération ; ou on met toutes les piéces dans l'ordre qu'on les doit employer.

L'appareil.

On arrenge pareillement les instrumens sur un autre plat, qu'on a soin de couvrir, pour en dérober la vue au malade.

Les instrumens

Si l'air a quelque mauvaise qualité, on tâche de les corriger ou on change le malade de lieu.

L'air.

On distingue deux espéces de lumiere ; la naturelle qui est celle du jour, & l'artificielle qui est celles des bougies ou des chandelles. Dans certaines opérations, par exemple, dans celle de la lithotomie & dans celle de la cataracte, on préfére la lumiere naturelle. Dans d'autres, par exemple dans celle du bubonocele, on choisit l'artificielle.

Il vaut mieux se servir de chandelle que de bougie ordinaire, parce qu'une goute de suif qui tomberoit par hazard sur la peau ne brûleroit pas tant qu'une goute de cire. Cependant la bougie appellée de Saint Cosme vaut mieux que la chandelle, parce qu'elle ne coule point & qu'elle éclaire mieux.

La situation. La situation des malades pendant les opérations est différente suivant les différentes espéces d'opérations. Cette situation; que les Auteurs appellent Tractative, doit être en général telle que le chirurgien puisse découvrir toute la maladie & operer commodement.

Le choix des aides. On doit choisir pour aider des personnes attentives, entendues, discrettes, & s'il est possible, des confreres, parce qu'étant instruits, ils préviennent & exécutent mieux ce qu'ils ont à faire.

2°. Chaque opération à ses régles particulieres, mais il y a de régles générales dont il ne faut jamais s'écarter, & que les Anciens ont renfermés en ces trois mots latins, *citò*, *tutò*, *& jucundè*; promptement, surément, & agréablement.

Ce que signifie tutò, promptement. Il faut faire les opérations avec promptitude. Le Chirurgien, pour acquerir cette qualité doit s'être exercé sur les cadavres, & avoir vû opérer les grands Maîtres. Car c'est par ces moyens qu'on apprend à faire choix des instrumens convenables, à les tenir adroitement à ne les point multiplier, & à ne point couper à plusieurs fois

ce

tê qu'on peut couper en une. Il faut outre cela que la cure soit aussi prompte qu'il est possible. Le Chirurgien en la prolongeant blesse sa conscience, risque sa réputation & quelquefois même la vie du malade.

Ce que signifie tutò surement.

Il faut faire les opérations avec sureté, c'est-à-dire que le Chirurgien doit être assuré de la nécessité de l'opération, connoître parfaitement la structure des parties sur lesquelles il doit opérer & prendre en conséquence toutes les précautions nécessaires pour éviter les dangers de l'opération & en assurer le succès.

Ce que signifie jucundè agréablement

Le mot *jucundè*, que nous avons rendu par celui d'agréablement, signifie que le Chirurgien doit encourager le malade, lui cacher en partie les douleurs de l'opération, & les lui épargner autant qu'il lui est possible, en agissant avec dextérité & avec promptitude.

Ce qu'on doit faire après l'opération.

3°. Après avoir fait l'opération & avoir appliqué l'appareil convenable, le Chirurgien doit mettre le malade en situation, prescrire le régime de vivre & les remédes, faire un prognostic, & pourvoir aux choses nécessaires pour les pansemens suivans.

Situation.

Il faut placer le malade commodement & à son aise. Il faut situer la partie malade hautement, pour faciliter le retour des liqueurs; mollement, de peur qu'elle ne soit blessée; & surément, de peur qu'elle ne soit exposée à quelque mouvement. Les Auteurs appellent cette situation positive.

La nature de la maladie, l'eſpéce d'opération, l'âge, les forces du malade, &c. doivent déterminer ſur l'eſpéce du régime & de remède qu'on lui preſcrit.

Prognoſtic. On fait au malade un prognoſtic qui le conſole ſur ſon état, & qui lui donne beaucoup plus d'eſpérance que de crainte, mais il ne faut fonder cette eſpérance que ſur l'exactitude avec laquelle il obſervera tout ce qu'on lui ordonne.

L'appareil & les remédes topiques. Enfin on pourvoit aux choſes néceſſaires pour les panſemens ſuivans, c'eſt-à-dire, qu'on prépare l'appareil convenable & les remédes topiques propres à la maladie.

Il eſt à propos de nous étendre un peu ſur les panſemens.

Ce que c'eſt que le panſement. Le panſement eſt l'application d'un appareil propre à maintenir une partie en ſituation & des remédes convenables, dont l'appareil eſt imbu ou couvert.

Ce qu'il faut conſidérer au ſujet des panſemens. L'utilité des panſemens, les piéces d'appareil, les médicamens dont les piéces ſont imbues, les régles qu'on doit obſerver en appliquant ou en levant l'appareil, enfin les intervalles qu'il faut mettre entre les panſemens, ſont autant de choſes qu'il faut conſidérer à ce ſujet.

Utilité des panſemens. Les panſemens ſe font pour différens motifs, ſçavoir, pour contenir une partie malade dans une ſituation convenable, pour aider la nature à ſe rétablir, & pour faire ſortir les matieres nuiſibles amaſſées dans la partie.

On met, par exemple, un appareil ſur

une fracture, ſur une hernie, ou ſur une plaie ſimple, pour maintenir les parties dans une ſituation naturelle & convenable. On applique des remédes ſur les tumeurs, ſur les plaies compliquées & ſur les ulcéres, pour faciliter le cours des liqueurs arrêtées, & la régénération des chairs. *Pour contenir une partie en ſituation.*

On leve l'appareil appliqué ſur une plaie ou ſur un ulcére, pour débarraſſer la partie chargée de ſang, de pus, ou de quelque autre matiere qui y ſéjourne. *Pour faire ſortir les matieres nuiſibles.*

Nous avons parlé ailleurs des piéces qui compoſent les appareils, & des médicamens dont on les imbibe, & dont on les couvre. *Les piéces d'appareils.*

Quant aux régles générales qu'il faut obſerver en appliquant les appareils, les voici en trois mots; il faut penſer *doucement*, *mollement*, *& promptement*. *Régles qu'on doit obſerver en levant & en appliquant un appareil.*

Doucement, c'eſt-à-dire, en excitant le moins de douleur qu'il eſt poſſible.

Mollement, c'eſt-à-dire, en n'introduiſant point ſans néceſſité dans les plaies des tentes, des bourdonnets, des canules dont l'application cauſe de la douleur, empêche la réunion & occaſionne l'inflammation.

Promptement, pour ne pas laiſſer la partie trop long-tems expoſée aux injures de l'air, dont l'impreſſion peut coaguler les ſucs, & retrécir le diamêtre des vaiſſeaux. Il faut pour cette même raiſon, fermer les rideaux du lit du malade pendant qu'on le panſe, & tenir auprès

de lui du feu dans un réchaut.

Comment on doit agir pour exécuter ces régles.

Pour exécuter ces régles, on met d'acord le malade & la partie malade dans une situation commode pour lui & pour le Chirurgien; on leve les bandes ou bandages & les compresses sans remuer la partie; quand le pus ou le sang les ont colés à la partie ou ensemble, on les imbibe d'eau tiéde ou de quelque autre liqueur pour les détâcher; si c'est une plaie qu'on panse, on en nétoye les bords avec la feuille de mirthe & avec un petit linge; on ôte ensuite les plumaceaux, les bourdonnets & les tentes avec les pincettes; on essuye légérement la plaie avec une fausse tente ou un bourdonnet mollet, ou du linge fin, pour ne causer que le moins de douleur qu'il est possible, & pour ne point emporter les sucs nourriciers; on a toujours soin de tenir sur la plaie ou sur l'ulcére un linge, pour les garantir des impressions de l'air; on fait les injections, les lotions, les fomentations nécessaires; on applique ensuite le plus doucement, le plus mollement, & le plus promptement qu'il est possible, un appareil nouveau couvert ou imbu de médicamens convenables qu'on a eû soin de faire chauffer. Il faut remarquer au sujet des bandes ou bandages, qu'elles ne servent quelquefois qu'à tenir les remédes appliqués à la partie, & qu'elles servent aussi quelquefois à maintenir la partie en situation. Dans le premier cas, elles ne doivent être que peu serrées, dans le se-

cond, elles doivent l'être davantage.

On ne fait ordinairement le premier pansement à la suite de quelque opération qu'au bout de quarante-huit heures, à moins que quelque accident, comme, par exemple, une hémorragie n'oblige à lever plutôt le premier appareil; comme ce premier pansement est ordinairement le plus douloureux, on laisse ce long intervalle, afin que l'appareil s'humecte & puisse tomber aisément. A l'égard des autres pansemens on ne peut pas déterminer en général l'intervalle qu'il faut mettre entre eux. L'espéce de la maladie, son état, les accidens ausquels il faut remédier, la nature des médicammens appliqués sont autant de motifs différens qui doivent engager à panser plus ou moins fréquemment. *Intervalles qu'on doit mettre entre les pansemens.*

Il y a des espéces de maladie qui demandent des pansemens fréquens; il y en a d'autres qu'il ne faut panser que rarement. Les mortifications promptes, les dépôts inflammatoires dans les parties graisseuses, les anthrax & toutes les autres espéces de maladie dont les progrès sont fort rapides demandent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Il faut les examiner souvent pour en découvrir & en prévenir les progrès: il faut renouveller fréquemment les remédes qu'on y applique, parce que leur vertu & l'action de ces remédes se perdent assez promptement. *Par raport à l'espéce de maladie.*

Les plaies simples, les fractures, les

luxations, les hernies & les autres maladies qui demandent du repos pour leur guérison, de même que les tumeurs froides ou chroniques doivent être pansée rarement. Par exemple, quand on a rapproché les bords d'une plaie, quand on réduit une fracture, une luxation ou une hernie : il faut laisser agir la nature : une curiosité mal placée la troubleroit dans ses opérations. Quand on a appliqué des médicamens sur quelque tumeur formée par une humeur lente, visqueuse & située profondement, il faut donner aux remédes le tems de faire leur effet. Ainsi on pense rarement dans toutes ces maladies.

Par rapport au tems. Il faut encore avoir égard à l'état ou au tems d'une maladie ; au commencement & à la fin des maladies, les symptômes sont moins violens que dans le second oule troisiéme tems. Or il faut panser plus fréquemment quand les symptômes sont violens, que quand ils ne sont pas considérables, parce que la violence des symptômes diminue promptement la vertu des médicamens. Ainsi les pansemens doivent être pour l'ordinaire plus fréquens vers le milieu d'une maladie, que vers son commencement ou vers sa fin. Les pansemens des plaies doivent être fréquens à leur second tems, où elles sont en suppuration. La multiplicité des pansemens seroit inutile dans le premier tems où la suppuration n'est point établie, & nuisible dans le troisiéme tems où se fait la régénération des substances perdues, & dans le qua-

troisiéme où se forme la cicatrice. Car il est dangereux alors d'exposer souvent une plaie à l'air, d'ailleurs on ne peut guéres lever les plumaceaux & les bourdonnets sans déchirer quelques petits vaisseaux, & par conséquent sans rétarder la régénération des substances perdues, & la formation de la cicatrice.

Par raport aux accidens. Les accidens qui surviennent obligent à panser plus souvent qu'on n'auroit fait, s'ils n'étoient point survenus. Par exemple, dans certaines fractures, une douleur violente des abscès, le prurit des excoriations, déterminent à lever l'appareil qu'on auroit laissé plus long-tems. Car il faut examiner la cause de ces accidens, débarrasser la partie des matieres qui les occasionnent, & appliqner les remédes convenables. La sortie des excrémens à la suite des opérations du bubonocelle, de la fistule à l'anus, de la taille, &c. l'obligent de même à lever l'appareil plus souvent qu'on ne le feroit, si on n'étoit point obligé de donner issue à ces matieres. Il faut dire la même chose d'une suppuration putride, corrosive, maligne ou vermineuse dans certains ulcéres d'une suppuration trop abondante, dans d'autres ulcéres & dans certaines plaies, d'un amas de pus, de sang ou de sérosité dans quelque cavité, comme dans la poitrine; & de la retention de l'urine dans la vessie. Car tous ces accidens, si l'on n'y remédioit, rétarderoient à la guérison des maladies, ils demandent par conséquent que pour y re-

médier, on multiplie les panſemens.

Enfin, la nature des médicamens détermine en partie ſur la multiplicité des panſemens. Il y a des médicamens qui ſe diſſipent fort promptement, tels ſont les liquides & les ſpiritueux; il y en a qui perdent promptement leur vertu, tels ſont les digeſtifs, les onguens, les embrocations, &c. il y en a qui s'alterent & qui ſe corrompent en peu de tems, tels ſont les cataplaſmes fait avec du lait; il y en a dont l'effet eſt fort promp, & qui peuvent par un ſéjour trop long endommager certaines parties, tels ſont les dilatans & les cauſtiques prompts,&c. il faut donc, lorſqu'on ſe ſert de ces ſortes de remédes, les renouveller ſouvent. Il n'en eſt pas de même de ces remédes dont l'action eſt lente, parce que leurs parties ne ſe dévelopent & ne pénétrent qu'avec peine; tels ſont les emplâtre & la plupart des cataplaſmes: il faut leur donner le tems de faire leur effet.

Toutes ces conſidérations font voir qu'on ne peut point preſcrire par rapport à chaque eſpéce de maladie, la longueur des intervalles qu'il faut mettre entre les panſemens. Ce qu'on peut dire en général, à ce ſujet, c'eſt que le Chirurgien n'étant que le miniſtre & l'aide dans la nature, doit lui prêter ſon ſécours toutes les fois qu'elle en a beſoin, & prendre garde de la déranger dans ſes opérations par un zéle inconſidéré.

CHAPITRE IV.

Des différentes Méthodes curatives.

QUOIQUE l'intention du Chirurgien soit de procurer le rétablissement des fonctions naturelles qui sont lésées, ce qu'on appelle guérison ; il y a cependant certaines maladies qu'on peut prévenir, & d'autres dont la guérison parfaite est dangereuse ou impossible. C'est pourquoi les Auteurs ont distingué trois méthodes générales de guérir. La premiere s'appelle cure préservative ou prophylactique : la seconde cure palliatique & la troisiéme cure radiale. *Combien il y a de méthodes curatives.*

§. I. La cure préservative ou prophylactique est celle qui préserve de certaines maladies, ou qui en empêche le retour. *La cure préservative.*

On prévient l'engorgement des vaisseaux hemorrhoïdaux, l'hémorrhagie, l'engorgement des glandes, & les désordres que certaines évacuations naturelles ou habituelles supprimées peuvent causer, par la saignée, les sangsues, les ventouses scarifiées, l'exercice, l'abstinence & l'usage des lavemens. *Les cas où elle a lieu.*

La saignée faite au Printems ou à l'Automne, le bain pris dans l'une de ces saisons le petit lait, l'usage du lait même pour toute nourriture, un régime doux & délayant convient pour retarder & même empêcher le retour des accès de

nephrétique, ou de goutte, &c.

On empêche le retour de certaines galles, dartres ou éréſipeles qui viennent ſoit au Printems on à l'Automne, ſoit en Eté ou en Hiver, en employant des remédes capables de détruire ou dévacuer l'humeur qui cauſe ces eſpéces de maladies ou d'en détourner le cours. Tels que le bain, les bouillons altérans, le petit lait, la diéte lactée, enfin les cautéres, le ſéton, &c.

La ſaignée, le bain, la purgation, &c. dont nombre de perſonnes font uſage au Printems doivent être encore regardés comme des remédes préſervatifs. Car on ne les fait que dans la vûë de diminuer le volume de ſang, de ſe rafraîchir & d'évacuer les humeurs ſuperflues.

Les regles que preſcrit l'Hygienne pour conſerver la ſanté & prolonger la vie font encore partie de la cure préſervative.

Cure palliative. §. II. La cure palliative n'appaiſe & ne calme que les ſymptômes & les accidens, ſans détruire la cauſe du mal.

Quand elle convient. On met en uſage cette eſpéce de cure dans pluſieurs occaſions.

1°. Quand on ne court aucun danger pour la vie du malade, ni pour l'augmentation du mal en rétardant le traitement parfait d'une maladie; on peut ſe ſervir des remédes palliatifs. Par exemple, on rempli le trou d'une dent cariée de feuille de plomb, d'or ou d'argent pour conſerver la dent, & empêcher la douleur; dans une hydrocele par épanchement, on y fait la ponction de tems en tems, ce qui ſou-

lage le malade, mais ne le guérit pas ; on peut différer d'emporter les ſchirres ſimples & bornés des teſticules, des mammelles & des autres parties, pourvû qu'on ſoutienne la partie ſchirreuſe, qu'on la tienne chaudement, & qu'on purge de tems en tems le malade.

2°. Si la guériſon d'une maladie pouvoit cauſer un mal plus grand, on doit ſe contenter des remédes palliatifs. Par exemple les vieux ulcéres, les hémorrohïdes anciennes, les dartres, & les galles habituelles & certaines évacutions périodiques cauſeroient un très-grand déſordre dans l'œconomie animale & même la mort, ſi on guériſſoit ces ſortes de maladies. C'eſt pourquoi on ſe contente d'adoucir le mal par quelques topiques convenables, d'empêcher qu'il ne faſſe du progrès, & d'évacuer de tems en tems par la ſaignée & par la purgation une partie de l'humeur. *Quand il eſt néceſſaire.*

3°. S'il eſt impoſſible d'emporter tout le vice local, ou de détruire la cauſe d'un mal, il faut employer les remédes palliatifs propres à calmer les accidens ou à empêcher le progrès de la maladie.

Les fiſtules à l'anus qu'on ne peut emporter totalement ; celles de la poitrine, & d'autres endroits où l'on ne peut opérer ſans intéreſſer certaines parties eſſentielles ſont de cette eſpéce. On ſe contente d'y faire quelques injections adoucicantes & déterſives pour empêcher le ſéjour du pus, & d'y applique un amplâtre de Nuremberg, &c.

Les tumeurs & les ulcéres cancéreux ou carcinomateux dont le vice eſt dans le ſang, ou qui ſont adhérens à des parties qu'on doit reſpecter, ne demandent encore qu'une cure palliative. On met ſur la tumeur un cataplaſme anodin, qu'on fait avec les feuilles de morelles, de joubarde, &c. & on penſe ſouvent les ulcéres avec des linges trempés dans l'eau, ou le ſuc de ces plantes, &c.

On panſe les ſcrophules invétérées, la gangréne qui vient d'une cauſe interne qu'on ne peut détruire, les unes avec l'emplâtre de la mere, celui de Nuremberg, de Manu Dei, &c. & l'autre avec le ſthirax, les ſpiritueux, &c.

Par tous ces différens moyens on enleve toujours quelques portions de la cauſe, on calme les accidens urgens, on s'oppoſe au progrès du mal, & comme il n'eſt pas poſſible de guérir le malade, on prolonge au moins ſes jours.

Cure radicale. §. III. La cure radicale eſt celle où l'on ſe propoſe de diſſiper tous les ſymptômes, & tous les accidens d'une maladie en détruiſant entiérement leur cauſe. On parvient à cette cure par les differens remédes qu'indique chaque maladie en particulier.

Fin de la Thérapeutique.

PRINCIPES



PRINCIPES DE CHIRURGIE.

CINQUIE'ME PARTIE.

DES MALADIES EN PARTICULIER.



IL sembleroit que nous devrions, en faisant la division des maladies, suivre celle que nous avons faite des substances qui composent le corps humain.

Nous avons remarqué qu'il y avoit deux sortes de substances qui composent le corps humain; sçavoir, les solides & les fluides. Il paroîtroit donc naturel de diviser les maladies en deux classes, dont la premiere renfermeroit celles qui dérangent les solides, & la seconde celles qui attaquent les fluides. Mais cette division nous jetteroit dans un très long détail, & nous obligeroit à des répétitions inutiles: car il y a un très-grand nombre de mala-

dies qui attaquent en même-tems les solides & les fluides.

Il n'y en a même aucunes qui attaquent les fluides sans influer sur les solides. C'est pourquoi nous regarderons toutes les maladies comme des dérangemens des solides. cela n'empêchera pas que nous ne parlions des vices des fluides, parce que, en parlant des effets de ces vices, nous remontrons jusqu'aux causes de ses effets.

Les parties solides du corps humain sont de deux espéces, molles & dures. Nous parlerons séparement des maladies de ces deux parties.

Des Maladies des Parties molles.

Si nous voulions ranger sous différentes classes les maladies des parties molles, & dans cet arrangement avoir égard à la nature des maladies, cette division renfermeroit un très-grand nombre de membres, parce que ces espéces de maladies se multiplient à l'infini. Pour faire donc une division plus aisée à retenir, nous aurons moins égard à leur nature qu'à ce qu'elles présantent d'abord à la vûe.

Toutes les maladies considérées de cette maniere, sont ou des tumeurs, ou des solutions de continuité.

SECTION PREMIERE.

Des Tumeurs des Parties molles.

Ce que c'est que tumeur. ON appelle tumeur contre nature, toute éminence qui se forme sur puelque partie de notre corps.

Les tumeurs des parties molles sont faites ou par des liqueurs, ou par un déplacement des parties, ou par des corps étrangers.

Division des tumeurs en trois classes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs causées par les liqueurs.

CES espéces de tumeurs sont connues ordinairement sous le nom d'apostêmes. Apostême est une tumeur contre nature faite de matiere humorale, où réduisible à humeur.

Ce que c'est qu'apostême.

§. I.

Des différences des Apostêmes.

Les différences des apostêmes se divisent en essentielles, & en accidentelles. Les essentielles viennent de l'espéce de fluide qui produit la tumeur. Les accidentelles viennent du désordre ou dérangement que ces mêmes humeurs peuvent produire.

Comme les apostêmes sont formés par les liqueurs renfermées dans le corps humain, il y a autant de différentes espéces d'apostêmes qu'il y a de ces différentes liqueurs. Les liqueurs, sont comme on la dit plus haut, le chyle, le sang, & celles qui s'emanent du sang.

1°. Le chyle forme des apostêmes soit en s'engorgeant dans les glandes du mésentére, ou dans les veines lactées, ou dans le canal thorachique; soit en s'épanchant dans le ventre.

Tumeurs formées par le chyle.

Tumeurs formées par le sang.

2°. Le sang est composé de deux parties, l'une rouge & l'autre blanche.

Par sa partie rouge.

On distingue trois espéces d'apostêmes formés par la partie rouge du sang. La premiere est formée par cette partie rouge extravasée. La seconde est formée par cette partie rouge contenue dans les vaisseaux. La troisiéme par cette partie rouge, lorsqu'elle a passé en des vaisseaux qui lui sont étrangers.

En combien de maniere la partie rouge du sang forme-t'elle des tumeurs en s'extravasant.

Le sang s'extravase de trois manieres, 1°. En s'infiltrant sans épanchement, comme dans le trombus, dans l'échimose, dans les taches scorbutiques & dans les taches véroliques. 2°. En s'épanchant sans infiltration; comme dans l'empiéme de sang, dans les petites tumeurs qu'on appelle pinçon, & dans les taches qui sont sous les ongles, lorsqu'on y a reçu quelques coups. 3°. En s'épanchant & en s'infiltrant tout à la fois, comme dans certaines anévrismes par division, & à la suite des fortes ligatures.

Etant contenu dans les vaisseaux.

Quand le sang contenu dans ses vaisseaux forme des apostêmes, où il a perdu sa fluidité entiérement, comme dans le dragoneau & dans les concrétions polipeuses, où il ne l'a perdu qu'en partie, comme dans les anévrismes par dilatation, dans les varices, & dans les hémorrhoïdes.

En passant dans les vaisseaux étrangers.

Quand le sang passe dans des vaisseaux étrangers, il produit toutes sortes d'inflammations qu'on connoît à la rougeur, à la douleur, à la chaleur & à la tension de la partie, symptômes qui caractérisent en

général les apoſtêmes cauſés par le ſang contenu dans d'autres vaiſſeaux que les ſanguins.

Il faut remarquer ici qu'il y a pluſieurs eſpéces d'inflammation, ſçavoir le phlogoſe, l'éréſipele, & le phlegmon, qui ne différent l'un d'avec l'autre que par le plus ou le moins de globules de ſang qui ont paſſés dans les vaiſſeaux limphatiques, & par la quantité des vaiſſeaux où le ſang a paſſé. L'inflammation eſt quelquefois maladie comme l'éréſipele, le phlegmon, ou ſymptôme ou accident de quelque maladie, comme celle qui ſurvient aux plaies, aux ulcéres, &c.

Apoſtêmes formés par la partie blanche.

La partie blanche du ſang eſt compoſée, comme on l'a dit, de limphe & de la ſéroſité. C'eſt pourquoi on partage en deux claſſes les apoſtêmes cauſés par cette liqueur. La premiere eſt celle des apoſtêmes cauſés principalement par la limphe. La ſeconde eſt celle des apoſtêmes formés principalement par la ſéroſité. Je dis principalement parce que dans tous les apoſtêmes formés par la partie blanche du ſang, la limphe & la ſéroſité ſe trouvent toujours mêlées enſemble, mais l'une s'y trouve en plusgrande quantité que l'autre.

Apoſtémes formés par la limphe.

Extravaſée par épan-

La limphe peut cauſer des apoſtêmes en s'extravaſant, ou ſans s'extravaſer. La limphe s'extravaſe en deux manieres, par épanchement comme dans les tumeurs limphatiques, qui ſurviennent après la ſaignée, & dans celles qui viennent au tarſe ou au carpe appellés ganglion; ou

chement Par infiltration. par infiltration, comme dans les fausses anchiloses.

Par la limphe extravasée. Lorsque la limphe sans s'extravaser cause des apostêmes, soit dans les glandes, soit hors des glandes, quelquefois elle circule, quelquefois elle ne circule plus.

Hors la glande circulant encore. La limphe hors des glandes circulant encore, produit les gonflemens des environs de la bouche & des oreilles appellées fluxions, & par quelques Auteurs inflammations blanches ou limphatiques. Elle produit encore les fluctions des articles, les rumatismes, la goute & les catarres.

Ou ne circulant plus La limphe hors des glandes & ne circulant plus produit les hidatiques.

Dans la glande circulant & ne circulant plus. La limphe dans la glande & circulant encore, produit ce qu'on appelle glande gonflée, & n'y circulant plus y forme obstruction.

Ce qui produit l'obstruction d'une glande. Le schirre, la loupe, le bubon, le gouettre, l'athérome, le stéatome, & le méliceris ont toujours pour principes une glande obstruée, & quant cette obstruction se joint un virus vénérien, écroueleux, scorbutique, ou chancreux; ou quand quelqu'un de ces virus est la cause de cette obstruction, la tumeur prend alors le nom de ces quatre virus. Ceci fait voir qu'on ne peut pas dès le commencement de l'obstruction décider du caractére d'une tumeur.

Apostêmes formés par la sérosité contenue dans ses vaisseaux. Quand la sérosité forme des apostêmes, où elle est conténue dans les vaisseaux, comme dans l'enflure édémateuse où elle est extravasée, soit par infiltration comme,

Extravasée par infiltration.

dans l'hidropisie universelle appellée anazarque, ou dans la particuliére nommée édeme ; soit par épanchement comme dans l'hidrocephage, dans l'hidropisie de l'œil, dans celle de la poitrine, dans celle du canal de l'épine, dans celle des articles, dans celle de la matrice, dans l'ascite, dans l'hidrocelle, & dans toutes les espéces d'hidropisies enkistées. *Par épanchement.*

30. Le suc nourricer, la graisse, la sémence, la sinovie, la bile, l'humeur des amigdales, la salive, le mucus du nez, les larmes, la chassie, l'humeur sébacée, l'urine, l'humeur des prostates, le lait, & le sang menstruel, sont autant de liqueurs émanées du sang & qui peuvent être causes d'apostêmes. *Apostêmes formés par les liqueurs émanées de la masse du sang.*

Le suc nourricier, lorsqu'il est vicié en trop grande abondance, produit en s'arrêtant ou en s'épanchant dans quelques parties les callosités, les calus difformes, les excroissances de chairs appellées sarcomes, les poirreaux, les verrues, les condilômes, les crêtes & les sarcocelles. *Par le suc nourricier.*

La graisse déposée en trop grande quantité dans quelques parties, forme la loupe graisseuse qu'on nomme lipome. *Par la graisse.*

La sémance retenue par quelque cause que ce soit dans les canaux qu'elle parcourt, forme des tumeurs qu'on appelle spermatocelles, si la liqueur s'arrête dans le lacis vasculaire des testicules ; varicospermatocelles, si la liqueur est contenue dans l'épididime ; & tumeur séminale, si la liqueur s'amasse en trop grande abon- *Par la sémence.*

dance dans les veſſicules ſéminales.

Par la ſinovie. Quand la ſinovie n'eſt point repompée par les pores abſorbans, elle produit l'anchiloſe, le gonflement de jointures, la goute & l'hydropiſie des articules.

Par la bile. La bile cauſe une tumeur en s'arrêtant dans les pores biliaires ou dans la veſſicule du fiel, ou dans le canal cholidoque ; ce qui peut être occaſionné par une pierre biliaire, ou par l'épaiſſiſſement de la bile.

Par l'humeur des amigdales. L'humeur des amigdales retenue dans ces glandes cauſe leur gonflement.

Par la ſalive. La ſalive retenue dans les glandes maxillaires, produit les parotides ; retenue dans leurs canaux excrétoires, elle produit la grénouillette.

Par le mucus du nez. Le mucus du nez, lorſqu'il eſt en trop grande quantité dans les glandes de la membrane pituitaire, produit le polipe.

Par les larmes. Les larmes par leur mauvaiſe qualité, ou par leur ſéjour dans le ſac lacrimal, ou dans le conduit naſal, produiſent les tumeurs du ſac lacrimal ou l'obſtruction du canal naſal.

Par la chaſſie. La chaſſie retenue dans les canaux excrétoires, forme des petites tumeurs qui ſurviennent aux paupiéres & qu'on appelle orgelets.

L'humeur ſébacée retenue dans ſes petits canaux excrétoires forme les tanes.

L'urine retenue dans les reins, dans les uréteres, dans la veſſie ou dans l'uréthre, forme une tumeur, ce qui eſt occaſionné

par une pierre, ou par des brides formées dans l'uréthre, ou par le gonflement des glandes prostates, ou par la perte du ressort de la vessie.

Par l'humeur des prostates. L'humeur des prostates en s'épaississant s'arrête dans ces glandes & les gonfle, ce qui occasionne une rétention d'urine, & beaucoup d'autres maladies.

Le lait. Le lait peut obstruer les glandes des mammelles, ou rentrer dans la masse du sang, se disposer sur quelque partie, & former ce qu'on appelle communément lait répandu.

Le sang menstruelr. Le sang menstruel retenu dans le vagin des filles imperforées, peut être aussi cause de tumeur.

Remarque. Il faut remarquer ici que les tumeurs formées par les liqueurs émanées du sang, deviennent souvent semblables au moins à l'extérieur, à celles qui sont formées par le sang même passé dans des vaisseaux etrangers. Elle se complique, par exemple, de phlegmon, d'éréſipele, d'édeme par la compression qu'elles font sur les vaisseaux sanguins & sur les limphatiques. Mais il ne faut jamais perdre de vûe leur premiere cause. Nous nous sommes assez étendus sur les différences essentielles des opostêmes, nous avons peu de choses à dire des accidentelles.

Les différences accidentelles. Les différencens accidentelles des apostêmes se tirent de leur volume, des accidens qui les accompagnent, des parties qu'ils attaquent, de la maniere dont ils se forment, & des causes qui les produisent.

Il y en a qui occupent une grande étendue, & d'autres une petite.

Les uns sont accompagnés de douleur, & les autres ne le sont pas.

Les uns attaquent les parties internes, & les autres les externes. Les derniers reçoivent différens noms, selon les parties où ils se rencontrent. Par exemple, à la conjonctive, ils appellent optalmies; à la gorge, esquinancies; aux glandes maxillaires, parotides; à celles des aisselles & des aînes, bubons; à l'extrêmité des doigts, panaris.

Les uns se forment par fluxions, c'est-à-dire, promptement; les autres par conjections, c'est-à-dire lentement. On appelle ordinairement apostêmes chauds, ceux qui se forment par fluxions. Par exemple, l'éresipele & le phlegmon, On appelle apostêmes froids ceux qui se forment par conjestions. Par exemple, l'édeme & le schirre.

Quant à leur cause, les uns sont bénins, les autres malins; les uns critiques, les autres symptomatiques; les uns viennent de causes externes, les autres de causes internes

§. II.

Des causes des Apostêmes.

Le dérangement du cours des liqueurs est la cause immédiate de tous les Apostêmes.

Ce désordre vient quelquefois de causes internes, quelquefois de causes externes, & souvent des unes & des autres en même tems.

1°. Les causes internes, sont le vice des solides & celui des fluides. *Causes internes.*

Le vice des solides consiste dans leur trop grande tension, ou dans leur contraction, dans la perte ou dans l'affoibliſſement de leur reſſort & dans leur diviſion. *Vice des solides.*

Le vice des fluides consiste dans l'excés ou dans le défaut de leur quantité, & dans leur mauvaise qualité. *Vice des fluides.*

2°. Les causes externes des apostêmes sont les coups, les fortes ligatures, le contact, la piquure des insectes, la morsure d'animaux vénimeux, le mauvais usage des six choses non naturelles. *Causes externes.*

Les coups affoibliſſent & quelquefois détruisent le reſſort des vaiſſeaux ou les divisent. Lorsque le reſſort des vaiſſeaux est perdu ou diminué, le mouvement progreſſif des fluides qui y sont contenus, s'y fait lentement, ou ne s'y fait plus, parce que les solides n'ont plus la force de les pouſſer; de-là viennent l'embarras, l'obstruction, & quelquefois l'épanchement. Lorsque les vaiſſeaux sont divisés, les fluides s'épanchent dans leurs interstices ou dans quelque cavité. *Les coups.*

Les fortes ligatures rapprochent les parois des vaiſſeaux, elles interrompent par conséquent la circulation. La circulation ne peut être plus ou moins interrompue dans une partie, que les fluides qui y viennent continuellement ne rempliſſent plus qu'il ne faut les vaiſſeaux, & ne les dilatent plus que dans l'état naturel; les vaiſſeaux ne peuvent être ainsi dilatés *Les fortes ligatures.*

que leur reſſort ne diminue ou même ne ſe perde, ou qu'il n'arrive rupture, lorſque la compreſſion eſt plus ou moins forte, ou ſubſiſte plus ou moins long-tems; ce qui produit l'embarras, l'obſtruction, l'épanchement, &c.

Le contact. Le contact des choſes viciées eſt cauſe d'apoſtêmes. La reſpiration d'un air infecté produit les apoſtêmes peſtilentiels; un léger attouchement d'un galeux, communique ſa maladie; le congrès avec une perſonne gatée, donne des bubons vénériens.

La piquure & la morſure. La piquure des inſectes & la morſure des animaux vénimeux, cauſent une irritation à la partie, & cettre irritation rétrécie le diamêttre des vaiſſeaux; outre cela la liqueur vénimeuſe de ces animaux en s'inſinuant dans lapartie coagule les humeurs. Du rétréciſſement des vaiſſeaux & de l'épaiſſiſſement des liqueurs viennent l'embarras & l'obſtruction des vaiſſeaux.

Les ſix choſes non naturelles. Quant aux ſix choſes non naturelles, l'air trop chaud rarefie beaucoup les liqueurs & en augmente le mouvement. L'air trop froid reſſerre les vaiſſeaux & coagule les liqueurs. *L'air* L'air trop humide rélâche les vaiſſeaux & en affoiblit le reſſort; par conſéquent l'air trop chaud, trop froid, ou trop humide, cauſe l'embarras, l'engorgement des liqueurs, &c.

Les alimens. Les alimens peuvent pécher par leur quantité & par leur qualité. La grande quantité d'alimens augmente le volume du ſang & dilate par conſéquent les vaiſ-

ſeaux

ſeaux, ce qui force leur reſſort.

Le défaut d'alimens diminue le volume du ſang, ralentit la circulation dans les vaiſſeaux, ſurtout dans ceux qui ſont éloignés du cœur, ce qui affoibli le reſſort. Or, le reſſort des vaiſſeaux ne peut être augmenté ou diminué ſans qu'il s'y caſſe quelque embarras ; il s'enſuit donc que la trop grande quantité, & le défaut des alimens cauſent également l'apoſtême. Les alimens qui péchent par leur qualité, ſont âcres, ou irritans, trop épais, ou trop fluides, &c.

Les alimens âcres & irritans font, mais plus lentement, le même effet que la piquure des inſectes, & la morſure des animaux vénimeux. Les alimens trop épais fourniſſent au ſang des humeurs viſqueuſes & épaiſſes, & par conſéquent l'épaiſſiſſent. Les alimens trop fluides produiſent ſur les vaiſſeaux les mêmes effets que l'air trop humide.

Le travail les veilles & les paſſio[ns]

Le grand travail, les grandes veilles ; & les paſſions de l'ame augmentent beaucoup la rarefaction & le mouvement des liqueurs, & diſſipent les eſprits animaux.

Le ſ[om]meil le r[epos]

L'excès du ſommeil & du répos diminuent la force élaſtique des vaiſſeaux.

l m re o

La rétention ou la trop grande quantité des ſecrétions, produit l'épaiſſiſſement de l'humeur qui doit être évacué, ou l'atonie des vaiſſeaux. Toutes ces cauſes produiſent par conſéquent l'embarras, l'engorgement, & l'obſtrucction.

§. III.

Des Signes des Apoſtêmes.

Les ſignes. Les ſignes des apoſtêmes ſe diviſent en commémoratifs, en diagnoſtics, & en prognoſtics.

Les commémoratifs. 1°. Les commémoratifs ſe tirent de tout ce qui a précédé l'apoſtême.

Les diagnoſtics. 2°. Les diagnoſtics ſe diviſent en ſenſuels & en rationels. Les ſenſuels s'aperçoivent par la vûe & par le toucher, & c'eſt par eux que nous reconnoiſſons les apoſtêmes des parties extérieures. Par exemple, la rougeur, eſt un ſigne ſenſuel de l'inflammation ; la dureté eſt un ſigne ſenſuel du ſchirre, &c. Les ſignes rationels ſe tirent de la léſion des fonctions, de la ſituation, & de l'eſpéce de douleur, de la rétention & de la quantité ou des qualités des évacuations. C'eſt par eux que nous reconnoiſſons les apoſtêmes des parties internes.

Les prognoſtics. 3°. Les ſignes prognoſtics ſe tirent de toutes les différences des apoſtêmes. Les apoſtêmes chauds ſe terminent plus promptement que les froids, Les ſimples ſont plus aiſés à guérir que les compoſés ou les compliqués. Ceux qui attaquent les parties tendineuſes, membraneuſes & glanduleuſes, ou qui ſe trouvent dans les os ou proche les gros vaiſſeaux, ſont plus dangereux que ceux qui ſurviennent aux autres parties. Ceux qui ſont ſitués dans les parties internes, ſont plus facheux que ceux qui attaquent les externes. Ceux qui paſſent des parties externes dans les inter-

nes, ſont mortels ou très-dangereux : au-contraire ceux qui abandonnent les parties internes pour ſe porter aux externes, deviennent par-là plus faciles à guérir. Ceux qui viennent de cauſes externes, ſont moins facheux que ceux qui viennent de cauſes internes.

§. IV.

Des tems des Apoſtêmes.

On diſtingue quatre tems dans les apoſtêmes, le commencement, le progrès, l'état, & la fin. *Tems.*

Le commencement eſt le premier point de l'obſtruction qui arrive à une partie: on le reconnoît à une tumeur contre nature, & à quelques légers ſymptômes.

Le progrès eſt l'augmentation de cette même obſtruction : on le reconnoît au progrès des ſymptômes.

L'état eſt celui où l'obſtruction eſt à ſon plus haut point : on le reconnoît à la violence des ſymptômes.

Quand à la fin des apoſtêmes il faut remarquer que l'apoſtême ceſſe par la réſolution de l'humeur, mais qu'il arrive ſouvent que ſon caractére change.

Ce changement s'appelle terminaiſon.

§. V.

Des terminaiſons des Apoſtêmes.

On entend par terminaiſon des apoſtêmes, leur fin, ou leur changement.

Les apoſtêmes ſe terminent de cinq manieres, par réſolution, par ſuppuration, par déliteſcence, par induration, & par mortification. Toutes ces terminai- *Comment ſe terminent ces apoſtêmes.*

ſons peuvent être avantageuſes ou déſavantageuſes, rélativement à la nature & aux circonſtances de la maladie.

Ce que c'eſt que la réſolution. 1°. La réſolution eſt une diſſipation de la matiere qui forme l'apoſtême. Elle ſe fait peu à peu ſans aucune ſolution de continuité du moins apparente, de ſorte que la tumeur diminue ſenſiblement, & s'évanouit.

Dans quel cas la réſolution eſt avantageuſe ou déſavantageuſe. La réſolution eſt avantageuſe, lorſque l'humeur qui forme la tumeur eſt bénigne, telle qu'eſt celle, par exemple, qui forme l'éréſipele ſimple & le phlegmon; elle eſt déſavantageuſe ſi l'humeur eſt maligne, telle qu'eſt celle, par exemple, des tumeurs peſtilentielles, critiques, vénériennes, &c. *Par où & quand l'humeur ſe réſout.* Si l'humeur qui forme l'apoſtême eſt placée à la ſuperficie de la peau, & expoſée à l'action des médicamens, elle ſe diſſipe par les pores. Si elle eſt éloignée de la peau, & placée dans une partie qui ait du reſſort, elle ſe diſſipe par les vaiſſeaux voiſins, & reprend la voie de la circulation. Si elle n'eſt pas fort éloignée de la peau, & ſi elle eſt expoſée à quelque action, elle ſe diſſipe de l'une & de l'autre maniere.

Cauſe de la réſolution. La réſolution a deux cauſes, l'une prochaine & l'autre éloignée; celle-ci ne fait que faciliter la réſolution. La cauſe prochaine de la réſolution eſt la contraction faite & répétée des vaiſſeaux de la partie malade. Cette contraction rend la matiere plus fluide, par conſéquent plus propre à ſortir par les pores de la peau, ou à re-

prendre la voie de la circulation. Les causes éloignées qui facilitent la résolution sont l'application des émolliens, des résolutifs, & des répercussifs, & l'usage intérieur des délayans, des fondans, & des évacuans.

Signes de résolution. Il y a trois espéces de signes de résolution; les uns nous annoncent qu'elle se fera, les autres qu'elle se fait, & d'autres qu'elle est faite.

Si elle se fera. Si la matiere de l'apostême est subtile, en petite quantité, peu éloignée de la peau, & placée dans une partie qui ait du ressort ou qui soit exposée à quelque action, & si la peau est rare ou délié, on a lieu de croire que la résolution se fera promptement. Au-contraire si la matiere est épaisse & compacte, éloignée de la peau & placée dans un endroit où il y ait beaucoup de graisse, si la matiere est en grande quantité & placée dans une partie qui ait peu de ressort ou point du tout, comme proche l'anus; si enfin la peau est dure & épaisse, telle que celle des pieds & des mains, on a lieu de croire que la résolution ne se fera pas, ou ne se fera que très-difficilement.

La diminution des symptômes & le changement qui arrivent aux emplâtres & aux cataplasmes appliqués sur la tumeur, font connoître qu'elle se fait. Quand elle se fait par les pores de la partie, les cataplasmes appliqués sur la partie sont moëttes & se levent facilement. *Si elle se fait.* Quand elle se fait par les vaisseaux, ces emplâtres & ces cataplasmes se trouvent secs & tiennent à la par-

tie. Quand elle se fait par les pores & les vaisseaux en même tems, les emplâtres & les cataplasmes sont médiocrement humides, & tiennent un peu à la peau.

Si elle est faite. La cessation des symptômes & de la tumeur, & la légéreté de la partie, font connoître que la résolution est faite.

Ce que c'est que suppuration. 2°. La suppuration est un changement ou convulsion de l'humeur qui forme l'apostême en un autre appellé pus.

Dans quel cas elle est avantageuse ou désavantageuse. La suppuration se forme promptement lorsqu'elle se fait aux apostêmes chauds. Elle se forme lentement lorsqu'elle se fait aux apostêmes froids.

La suppuration est avantageuse lorsque'elle survient aux bubons vénériens, aux pestilentiels & aux critiques. Elle est désavantageuse lorsqu'elle survient aux inflammations des parties intérieures, à l'érésipele, à l'édeme, au cancer, &c.

Cause éloignée de la supuration. La cause éloignée de la suppuration est la quantité d'humeur amassée dans la partie, & les remédes maturatifs & suppurans qu'on applique sur la tumeur.

Cause prochaine. La cause prochaine, suivant le sentiment commun, est la fermentation des humeurs apostêmes, aidée de la chaleur de la partie. Quelques-uns prétendent que la forte oscilation des vaisseaux de la partie affectée produit le changement d'humeur, & ce sentiment paroit bien vrai-semblable. En effet ceux des vaisseaux qui se trouvent rompus dans la partie malade, n'ayant plus de point d'appuis, ne peuvent chasser le sang, ni le transmettre aux autres

parties. Au-contraire leurs fibres en se retirant contractent les ouvertures formées par la division de ces vaisseaux, & bouchent le passage au sang. Le sang s'arrête en partie & l'autre partie est forcée d'entrer dans les vaisseaux entiers qu'elle dilate irréguliérement. Les vaisseaux se contractant aussi irréguliérement dissipent les parties les plus subtiles du sang extravasé, séparent & brisent ces vaisseaux déchirés, agitent, atténuent & desunissent les parties globuleuses du sang arrêté, & produisent enfin cette liqueur blanche qu'on appelle pus. Ainsi la matiere du pus n'est composée que des parties fibreuses & globuleuses du sang & des debris des vaisseaux brisés par les oscilations des vaisseaux entiers, ce qui semble confirmer ce sentiment, c'est que la suppuration n'arrive point à l'anévrisme, à l'empiéme de sang, aux hidatides, ni à l'édeme simple. Il faut donc que l'humeur soit exposée à l'action des vaisseaux pour qu'elle se change en pus. Il faut outre cela un certain mélange de limphe & de sang dans la tumeur, & l'on remarque que le pus est plus ou moins bon selon que ce mélange est plus ou moins égal. Si la partie rouge domine sur la partie blanche, le pus est sanguinolent, ce qui est un défaut, si la partie blanche l'emporte sur la rouge, il est serreux ce qui est un autre défaut.

Ce que c'est que le pus.

Il y a des signes qui anoncent que la suppuration pourra se faire, d'autres qui font connoître qu'elle se fait & d'autres enfin qui marquent qu'elle est faite.

Signes de la supuration.

qu'elle pourra se faire. Une tension, & une douleur violente, une grande douleur, une chaleur excessive, & un sentiment de pulsation avec de la fiévre annoncent que la suppuration pourra se faire.

Qu'elle se fait. L'augmentation de tous ces symptômes & des frissons irréguliers, font connoître que la suppuration se fait.

La diminution de la tension de la douleur, de la chaleur, & de la fiévre, l'amolissement de la tumeur, de la cessation de la pulsation, & la fluctuation de la matiere, marquent que la suppuration est faite.

Remarque. Néanmoins il faut remarquer que lorsque la matiere se trouve sous quelques parties aponévrotiques, dans la gaine des tendons, dans les os, &c. la suppuration peut-être faite sans que les symptômes diminuent, parce que les parties aponévrotiques restant toujours tendues, font compression sur celle qu'elles entourent. ce qui arrive, par exemple, dans les panaris de la troisiéme & quatriéme espéce, &c.

D'où vient la diminution & la cessation de certains accidens. Ce qui fait qu'une partie des accidens cesse & que les autres diminuent quand la suppuration est faite; c'est que le pus étant formé & les vaisseaux obstrués étant rompus, les humeurs s'épanchent & ne compriment plus les vaisseaux voisins, par conséquent la pulsation cesse, & la liberté de la circulation est rétablie, ce qui doit nécessairement produire la diminution de la tension de la douleur, de la chaleur de la fievré. Alors les vaisseaux

rompus étant dégorgés s'affaissent & obligent la matiere épanchée de s'amasser & de s'élever en pointe.

Ce que c'est que fluctuation. La fluctuation que nous avons mise au nombre des signes qui marquent que la suppuration est faite, est un certain mouvement qu'on imprime à un fluide épanché en mettant sur la tumeur un ou deux doigts de chaque main à quelque distance les uns des autres, & les appuyant alternativement, de maniere que les uns pressent un peu, tandis que les autres sont posé légerement. Cette pression oblige la colonne de la matiere sur laquelle elle se fait de fraper les doigts qui sont posé légérement.

Abscès, ce que c'est. Quand un apostême s'est terminé par suppuration, on l'appelle abscès. On distingue trois sortes d'abscès, de simples, de composés & de compliqués; les simples sont ceux où le pus se trouve ramassé dans un seul foyer; les composés sont ceux où le pus se trouve répandu dans plusieurs sinus ou cavités, & les compliqués sont ceux qui sont accompagnés de carie, de virus, &c.

Combien on distingue de pus. Le bon. Le mauvais. On distingue le pus en bon & en mauvais. Le bon est celui qui est blanc, épais, bien lié, égal & sans odeur; il se forme dans les chairs & dans les graisses. Le mauvais est celui qui est liquide, sanieux, de diverses couleurs, d'une mauvaise odeur, & de consistence pareille à celle de la bouillie du suif ou du miel; il se forme dans les parties membraneuses, glanduleuses, dans les os près des tendons

& des articulations.

Ce que c'est que l'induration. 3°. Quand les parties les plus subtiles de l'humeur qui forme un apostême se dissipent, l'apostême se termine alors par induration ou endurcissement.

Où elle est avantageuse. Cette terminaison est avantageuse aux apostêmes du foye, de la matrice & de plusieurs autres endroits. Elle est désavantageuse au phlegmon & à l'érésipele.

Ses causes prochaines. La cause prochaine de l'induration est l'indolence de la partie, & la disposition que certaines humeurs ont à s'endurcir. En effet, on remarque qu'elle arrive aux apostêmes situés dans les corps granduleux & dans le voisinage des articulations, parce que les apostêmes ne sont guéres formés que dans la partie blanche du sang. Au contraire on observera que les apostêmes formés dans les parties sanguines s'endurcissent rarement, parce qu'ils sont formés de la partie rouge du sang.

Eloignées. Les causes éloignées de l'induration sont l'application induë des remédes répercussifs, résolutifs, & fondans; & l'usage des remédes spiritueux, des tentes & des bourdonnets dans les pansemens des plaies & des ulcéres.

Signes de l'induration. Il y a des signes qui annoncent que l'induration pourra se faire; d'autres qui font connoître qu'elles se fait, & d'autres enfin qui nous marquent qu'elle est faite.

Qu'elle se fera. Si la tumeur est dure dès son commencement, si elle s'est formée lentement & si elle a commencé à se circonscrire, si la douleur n'est point vive, ou s'il n'y

en a point, s'il y a peu d'inflammation &de pulſation, ce ſont autant de ſignes qui annoncentquel'induration pourra ſe faire.

La diminution de la douleur, du gonflement, de la rougeur, de la pulſation, de la fiévre, & l'augmentation de la dureté de la tumeur font connoître que l'induration ſe fait. *Qu'elle ſe fait.*

La ceſſation de la douleur, de la rougeur & de la pulſation, & la circonſcription de la tumeur & ſa réſiſtance au toucher marque que l'apoſtême eſt terminé par induration. *Qu'elle eſt faite*

4°. La délitefcence eſt un retour ſubit de la matiere de l'apoſtême dans les vaiſſeaux. *Ce que c'eſt que la délitefcence.*

La délitefcence eſt avantageuſe au malade, quand la matiere rentrée dans les vaiſſeaux prend ſon cours par les urines, par les ſels, ou par la tranſpiration, il n'arrive alors aucun accident au malade; elle eſt déſavantageuſe quand l'humeur ſe dépoſe dans quelques parties: mais elle l'eſt plus ou moins, ſelon que l'humeur eſt bénigne ou maligne, & que les parties où elle ſe dépoſe ſont externes ou internes.

Parmi les internes il y en a certaines où il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe que dans d'autres. Par exemple il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le cerveau que dans le foye: il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le foye que dans la poitrine.

Les cauſes de la délitefcence ſont la fluidité de l'humeur, le mauvais uſage des répercuſſifs, l'expoſition de la tumeur à l'air *Ses cauſes.*

froid, un régime mal obſervé, la fiévre: l'uſage des narcotiques, les paſſions de l'ame, &c. On peut prévenir la déliteſcence en éloignant ces cauſes autant qu'il eſt poſſible.

Ses ſignes. La diminution de la tumeur, les friſſons irréguliers, la fiévre, les douleurs dans une partie différente de celle où eſt la maladie annoncent la déliteſcence ou la métaſtaſe.

La phrénesie, l'aſſoupiſſement, l'accablement, &c. font connoître que la matiere s'eſt dépoſée dans le cerveau. La difficulté de reſpirer, la douleur de côté &c. marquent qu'elle s'eſt faite à la poitrine.

La douleur & la tenſion de la région épigaſtrique droite, les hoquets, les vomiſſemens, &c. font connoîttre qu'elle s'eſt faite au foye.

Ce que c'eſt que pourriture. 5°. La pourriture ou la mortification eſt la deſtruction des parties molles, cauſée par une entiére interruption du cours des liqueurs.

Ces différences. Les différences de la mortification ſe tirent de ſes degrés, & de ſon caractére.

La mortification a deux degrés: le premier ſe nomme gangréne, & le ſecond ſphacéle.

La gangrene. La gangréne eſt la mortification incomplette qui n'attaque que l'extérieur d'une partie.

Le ſphacéle. Le ſphacéle eſt une mortification complette ou parfaite, qui attaque les chairs & pénétre juſqu'aux os de la partie qui devient inſenſible, ſans mouvement.

L

La mortification se divise en deux espéces par rapport à son caractére ; l'une est séche ou lente, & l'autre est humide & prompte.

La mortification séche

La mortification séche est une destruction des parties molles, causée par un sang appauvri & arrêté dans de petits vaisseaux.

L'humide.

La mortification humide est causée par une abondance excessive de liqueurs retenues dans des petits vaisseaux.

Cause de la mortification.

La cause prochaine de la mortification séche & humide, est l'interruption totale du cours du sang & des esprits dans une partie.

Cette interruption est occasionnée ou par le vice des solides, ou par celui des fluides.

Humide par la vice des solides.

L'ouverture d'un principal tronc d'artére, un anévrisme, la compression faite par des bandages, ou des ligatures trop serrées, par la tête d'un os sortie de sa cavité, par une tumeur considérable au voisinage des gros vaisseaux par le poids du corps dans de longues maladies, & par des membranes aponévrotiques enflammées qui compriment les parties qu'elles environnent ; la destruction des vaisseaux d'une partie par le feu, les grandes contusions & les grands fracas d'os, & l'affoiblissement du ressort des vaisseaux, comme dans l'hydropisie, sont les causes de la mortification humide qui dépendent du vice des solides.

Par cellet des fluides.

L'abondance des liqueurs dans une partie, comme dans les tumeurs imflammatoires, où la tension & le gonflement sont

considérables, la douleur violente, la rougeur & la chaleur excessive, est la cause de la mortification humide qui vient du vice des fluides.

On peut joindre à cette cause la gelée qui condense les liqueurs, & en interrompt le cours.

Cause de la mortification séche. La mortification séche a pour cause l'appauvrissement du sang, & cet appauvrissement est occasionné par quelque virus vénérien ou scorbutique, par l'affoiblissement du ressort des vaisseaux qui n'agissent point assez sur les fluides, par la disette d'alimens, par les mouvemens excessifs, par les passions de l'ame, par l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, & par l'application trop grande aux sciences abstraites. Toutes ces causes privent le sang des liqueurs nourriciers, & des esprits animaux nécessaires pour l'entretien de l'œconomie animale, le rendent grossier & épais, & par conséquent peu propre à se filtrer & à réparer les substances perdues, & à circuler dans les plus petits vaisseaux des parties éloignées du cœur.

Signes de la mortification. On divise les signes de la mortification en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font distinguer son espéce.

Humide La motification humide se manifeste par une grande douleur, une tension & une rougeur considérable à la partie; par la séparation de l'epiderme lorsqu'on touche la peau; par des phictaines remplies d'une sérosité rogeâtre. Bien-tôt la cou-

leur devient pâle, & livide, & noire ; le ſentiment, le mouvement ſe perdent, le membre dévient péſant, la partie répand une odeur cadavereuſe ; il en ſort une liqueur puante ; un cercle ſemble borner la mortification, ſéparer ce qui eſt ſain d'avec ce qui eſt mort ; enfin les muſcles de la partie deviennent pales, livides, & ſans reſſort : c'eſt alors que la mortification eſt à ſon dernier degré, qu'on appelle ſphacéle.

La mortification ſéche ſe manifeſte par un grand froid à la partie qui paroît pâle & comme affaiſſée ; l'épiderme ne ſe ſépare point, il n'y a pas de phictaines ; le ſentiment & le mouvement ſe perdent, il y a peu de rougeur, & s'il y en a, elle eſt d'une très-petite étendue, & dégénére bien-tôt en une tache noire, qui s'étand peu à peu ; enfin les pouls eſt languiſſant, dur & concentré. *Et ſéche*

Les ſignes prognoſtics de la mortification ſe tirent de ſon progrès, de ſon caractère, de ſes cauſes, & de l'âge du malade. *Signes prognoſtis.*

Le ſphacéle eſt beaucoup plus facheux que la gangrene, & il n'y a pas d'autres remédes que l'emputation. La mortification ſéche eſt beaucoup plus fâcheuſe que l'humide, & ne laiſſe pas grande eſpérance de guériſon. La mortification qui vient de cauſe interne eſt toujours très-fâcheuſe. Celle qui eſt occaſionnée par une cauſe externe l'eſt beaucoup moins ; enfin la mortification eſt preſque toujours mortelle dans les vieillards.

Remarque.

On voit par ce que nous venons de dire

de la cauſe de la pourriture, qu'elle n'eſt pas toujours une ſuite des apoſtêmes. Nous aurions pû ne parler que de celle qui en eſt une terminaiſon, mais nous avons crû devoir, pour éviter la longueur & les redites, traiter cette matiere en général.

§. V I.

De la Cure des Apoſtêmes.

En quoi conſiſte la cure des apoſtêmes.

Les apoſtêmes ſont cauſés par l'abondance des fluides, qui s'amaſſent dans quelque partie. Il faut donc pour les guérir, empêcher que les fluides ne ſe portent vers les parties déja engorgées, & en débaraſſer ces parties.

Le régime, les médicamens & l'opération ſont les moyens dont on ſe ſert pour cet effet. Mais dans leur uſage, il faut avoir égard au tems, à l'eſpèce & aux cauſes des apoſtêmes.

Au commencement.

Dans le commencement d'un apoſtême, c'eſt à dire, lorſque la matiere eſt encore en mouvement & contenue dans les vaiſſeaux, on employe les répercuſſifs. Mais il ne faut point les appliquer ſur les tumeurs critiques, ou fort douloureuſes, ou malignes, ou peſtilentielles, ni ſur celles qui ſont cauſées par la criſpation des vaiſſeaux, ou par quelque agent extérieur, ou par la pléthore du malade, ou enfin par l'épaiſſiſſement ou la groſſiéreté de l'humeur. Car les répercuſſifs feroient rentrer l'humeur maligne, ou critique, ou peſtilentielle, augmenteroient la douleur, la criſpation des vaiſſeaux, & l'épaiſſiſſement de l'humeur, & ne feroient

aucun effet ſur celles qui viendroient d'une cauſe interne.

Dans l'augmentation, on employe les anodins & les émolliens, ſi l'apoſtême eſt cauſé par la criſpation des vaiſſeaux ou par la tenſion des ſolides ; & les réſolutifs, s'il eſt formé par l'abondance des ſéroſités, ou occaſionné par la diminution du reſſort des vaiſſeaux. *Dans l'augmentation.*

Dans l'état, on tâche par un examen ſérieux de preſſentir quelle ſera la terminaiſon de l'apoſtême. Si l'apoſtême ſe diſpoſe à la réſolution, on employe les réſolutifs. S'il tend à la ſupuration, on applique des ſuppurans ſur ſon milieu, & des réſolutifs ſur ſes bords. *Dans l'état.*

Quand on reconnoît que la ſuppuration eſt faite, on donne iſſue à la matiere. On fait à l'endroit ou le pus eſt amaſſé une ouverture proportionnée à la quantité de la matiere : cette ouverture ſe fait avec l'inſtrument tranchant, ou avec le cautére potentiel. Lorſqu'il ne s'agit que de diviſer les tégumens & d'évacuer le pus amaſſé, comme dans les tumeurs inflammatoires, on donne la préférence à l'inſtrument tranchant. En ouvrant les tumeurs avec cet inſtrument, il faut avoir ſoin de ſuivre la rectitude des fibres, des muſcles, & des plis de la peau ; d'éviter les gros vaiſſeaux, les tendons & les nerfs ; de ne pas faire ſortir encore toute la matiere à la fois, lorſque l'abſcès eſt conſidérable, afin que les parties puiſſent reprendre leur reſſort ; & de modifier, d'incar- *A la fin*

ner, & de cicatriser ensuite l'ulcére ; comme on le dira en parlant de la cure des ulcéres.

Dans les tumeurs où la suppuration est lente à se faire, par exemple, dans celles qui sont formées par la limphe, & dans celles où l'on craint le ressort de la matiere dans le sang, c'est-à-dire, dans les tumeurs critiques, malignes & pestilentielles, on préfére le cautére potentiel. Ce moyen est préférable à l'instrument tranchant dans ce cas, parce qu'en donnant issue à la matiere déja formée, il cuit & aide à former celle qui reste, & l'empêche de rentrer dans la masse du sang.

Si l'opostême se termine par induration, on y applique les émolliens ; & lorsqu'ils ont commencés à faire leur effet, on y joint les résolutifs, mais par degré.

S'il se termine par pourriture, on en empêche le progrés par des remédes spiritueux & par des incisions qui séparent les parties mortes d'avec celles qui sont vivantes.

Enfin, s'il se termine par délitescence, on examine les accidens dont elle est suivie, & l'on suit les indications qui se présentent. On applique sur la tumeur les remédes supuratifs les plus forts pour attirer & fixer l'humeur dans la partie, & pour empêcher qu'elle rentre dans la masse du sang.

Remédes interieurs. Pendant qu'on applique sur la partie où s'est formé l'apostême, des remédes topiques propres à la débarrasser de la quantité d'humeur qui s'y est amassée, on diminue le volume de cette humeur, & on en chan-

ge la déterminaiſon par un régime de vivre convenable, par les ſaignées, & les remédes évacuans, les ſangſues, les veſſicatoires, les ventouſes, les ſétons, les cautéres. Mais il faut avoir auparavant préparé l'humeur à ce changement & à l'évacuation, par des remédes altérans, qui la délayent la diviſent, l'atténuent, & la fondent.

Ce que produit ce régime. Le régime que l'on preſcrit, ſoit par rapport à la qualité, ſoit par rapport à la quantité des alimens, diminue la mauvaiſe qualité & l'abondance des liqueurs & contribue par-là à la guériſon des apoſtêmes.

La ſaignée. La ſaignée déſemplit les vaiſſeaux, détourne le ſang de ſe porter à la partie, rappelle dans les grands vaiſſeaux les humeurs engorgées dans les capillaires, diminue la partie rouge & augmente la partie blanche du ſang. Elle eſt par conſéquent fort utile dans la cure des apoſtêmes chauds.

Tems d'employer les évacuans. Les évacuans ne doivent être employés qu'à la fin des apoſtêmes chauds; lorſqu'on les employe dans les apoſtêmes froid, on doit avoir auparavant préparé & diſpoſé l'humeur par les délayans & par les atténuans.

Entre les évacuans, les purgatifs, les diurétiques & les ſudorifiques ſont ceux dont on fait un plus fréquent uſage. Pour ſe déterminer ſur les choix de ces trois eſpéces de remédes, on examine quelle voie l'humeur eſt diſpoſée à prendre.

Lorſque l'apoſtême eſt accompagné d'une douleur très-vive, il faut commencer par remédier à ce ſymptôme en fai-

ſant prendre intérieurement des calmans, & en appliquant ſur l'apoſtême des anodins.

Eſpéce d'apoſtêmes qu'il faut amener à ſuppuration. Il faut amener à ſuppuration les apoſtêmes accompagnés de fiévres malignes ou peſtilentielles, & ceux qui ſont les ſuites de ces maladies. Il faut tenter la réſolution de ceux qui ſont cauſés par un virus vérolique, ſcrophuleux ou ſcorbutique & employer pendant ce tems les ſpécifiques propres à détruire ces eſpéces de virus. *Eſpéce qu'il faut réſourdre.* *Ce qu'il faut faire à ceux qui viennent de quelque ſuppreſſion.* Quant aux apoſtêmes qui viennent de la ſuppreſſion de quelque évacuation ordinaire, par exemple, des hémorroïdes, des lochies, des menſtrues, d'un ſaigement du nez périodique, &c. Il faut pour les guérir rétablir ces évacuations, ou y ſuppléer par quelqu'autre évacuation qu'on procure par les purgatifs, les ſangſues, les veſſicatoires, les cauttéres, &c.

§. VII.

Des Apoſtêmes en particulier.

Nous ne parlerons point-ici de tous les apoſtêmes, mais ſeulement de quatre qui ſont les plus fréquens. Ces quatre ſont l'éréſipele, le phlegmon, l'édeme & le ſchirre.

Ce que c'eſt qu'éréſipele. 1° L'éréſipele eſt une legére tumeur de la peau avec inflammation & douleur médiocre, & pongitive ou piquante.

Les Auteurs ont donné différens noms à cette eſpéce de maladie, ils l'ont appellée, roſe, feu ſacré, & feu S. Antoine.

Différences. L'éréſipele eſt diſtingué en ſimples & en

compliqué, en malin & en benin, en fixe & en ambulant, en ſymptômatique & en périodique. La ſuperficie de la peau peut être aux uns & aux autres unies & réluiſante ou bourdonnée, dans ce dernier cas l'éréſipelle s'appelle miliaire.

des éréſipele.

Le ſimple ou bénin eſt celui dont la cauſe eſt legére & extérieure, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident conſidérable.

Le compliqué eſt celui qui ſe trouve joint avec un phlegmon, ou avec un édeme, ou avec un ſchire. On appelle cette tumeur éréſipele, parce qu'elle eſt plus éréſipele que tout autre apoſtême; cependant pour déſigner ſa complication, on l'appelle éréſipele phlegmoneux, ou éréſipele édemateux, ou éréſipele ſchirreux.

Le malin eſt celui qui eſt occaſionné par une cauſe maligne, comme la fiévre maligne.

L'éréſipele fixe eſt celui qui ne change point de place.

L'ambulant eſt celui qui va d'une partie à l'autre.

Le ſymptômatique eſt celui qui dépend du vice d'une partie.

Le périodique eſt celui qui revient de tems en tems. Les perſonnes d'un tempérament bilieux y ſont fort ſujettes.

L'éréſipele miliaire eſt celui, comme on l'a dit, où la peau eſt boutonnée. On croit qu'il provient de la limphe, qui ayant detaché l'épiderme de la peau, ſoit par ſon âcreté, ſoit par ſon abondance, s'eſt épan-

chée entre la peau & l'épiderme, & forme sur la surface de la peau de petites élévations plus ou moins considérables.

Cause de l'éréſipele. La cauſe prochaine de l'éréſipele, ſuivant l'opinion des modernes, eſt le paſſage des globules rouges du ſang dans les vaiſſeaux limphatiques de la peau, ſurtout dans ceux qui compoſent le lacis limphatique. Ainſi la peau eſt le ſiege de cette maladie.

Cauſes éloignée. Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes.

Internes Les cauſes internes ſont, 1°. un ſang chargé d'une humeur âcre, & ſubtile, provenante de la bile, de l'humeur de la tranſpiration, ou de celle de la ſueur. 2°. L'irritation des fibres de la peau, ſoit qu'elle viennent de l'âcreté de la limphe, ſoit qu'elle ait été occaſionnée par quelque choſe extérieure.

Externes. Les cauſes externes ſont la compreſſion des vaiſſeaux de la peau, l'attouchement de quelque corps très-chaud ou très-froid, celui des inſectes, l'application des huiles ou des emplâtres, l'ardeur du ſoleil & du feu, le mauvais régime de vivre, la ſuppreſſion de quelque évacuation périodique, les exercices violens, les excoriations de la peau, &c.

Ses tems Dans le commencement de l'éreſipele, les parties globuleuſes du ſang commencent à paſſer dans les vaiſſeaux limphatiques, & comme il y en paſſe peu d'abord, la peau eſt alors médiocrement rouge, & très-peu élevée ſans circonſcription ; la

rougeur s'évanouit lorſqu'on la preſſe, & revient promptement dès qu'on ceſſe de la preſſer.

La maladie eſt alors appellée ſphlogoſe. Quand la cauſe eſt legére la réſolution s'en fait promptement.

Dans l'augmentation, le ſang ſe trouve en plus grande quantité dans les vaiſſeaux limphatiques ; l'engorgement, la rougeur, l'élévation de la peau & les autres ſymptômes paroiſſent par conſéquent plus ſenſibles.

Dans l'état, les ſymptômes ſont dans leurs plus grandes forces.

A la fin ou déclinaiſon, les ſymptômes commencent à diminuer, parce que l'humeur étant aſſez attenuée, & délayée ſe diſſipe peu à peu par la voye de la circulation, ou par les pores. La ſuperficie de la peau réprend peu à peu ſa couleur naturelle, & il s'y forme des écailles farineuſes.

Terminaiſon de l'éréſipele.

La réſolution n'eſt pas la ſeule terminaiſon de l'éréſipele, il ſe termine encore par quelques-unes de celle dont nous avons parlé. Nous dirons ſeulement que la pulſation qui ſurvient à l'éréſipele y annonce la ſuppuration.

Signes de l'éréſipele.

Les ſignes de l'éréſipele ſe diviſent en diagnoſtics & prognoſtics.

Le diagnoſtic.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpéce. La rougeur de la peau tirant ſur la couleur d'orange & ſur celle de roſe, & qui s'évanouit lorſqu'on la comprime avec le doigt, & revient dès qu'on ceſſe de la comprimer ; l'élévation legére de la peau,

la chaleur brulante, la douleur piquant & la fiévre sont les signes par lesquels on connoit en général l'éréſipele, à quoi on doit ajouter qu'il n'y a ni tenſion ni circonſcription à la tumeur.

Tous ces signes ou une partie se rencontrent dans l'éréſipele ſimple ou bénin.

Les signes de l'éréſipele compliqué sont ceux que nous venons de rapporter, & ceux des apoſtêmes avec leſquels il est joint. Nous ne raporterons point ici ces derniers, parce que nous en parlerons ailleurs.

Une fiévre conſidérable, des veilles, des agitations, le delire sont les ſymptômes qui accompagnent l'éréſipele malin.

La définition de l'éréſipele fixe, ambulant & miliaire, font aſſez connoître les signes auſquels on peut les appercevoir.

Le prognoſtic. Le prognoſtic de l'éréſipele se tire de ſon eſpéce, de ſa cauſe, de la partie qu'il attaque & des accidens.

L'éréſipele fixe, le ſymptômatique & le ſimple, sont moins facheux que le composé.

Le malin, l'ambulant & le périodique dont la cauſe eſt interne sont très-dangereux.

Celui qui arrive aux parties externes est moins fâcheux que celui qui vient aux internes. Celui qui vient aux parties tendineuſes, membraneuſes & aponévroniques, & aux endroits des articulations eſt plus dangereux que celui qui arrive aux autres parties.

Celui

Celui qui attaque la tête ou le col est fort à craindre, à cause de l'engorgement des vaisseaux extérieurs, qui ont une communication intime avec les intérieurs, delà embarras & engorgement dans les parties intérieures.

Celui qui est accompagné de douleur violente, de fiévre considérable, d'agitation, de veille, de délire, & de dévoyement est beaucoup plus fâcheux que celui qui est sans aucun de ces accidens.

Cure de l'éréſipele. L'éréſipele, comme on l'a dit, est formé par la partie rouge du sang qui a passé dans les vaisseaux limphatiques de la peau. On doit donc, suivant les principes généraux, empêcher le sang de se porter à cette partie, & dissiper celui qui y est entré. Mais il faut pour réussir avoir égard aux différences de cette maladie, à ses causes & à ses tems.

Simple & bénin L'éréſipele simple, bénin & occasionné par une cause extérieure ou légere se dissipe assez promptement. On y applique des compresses trempées dans de l'eau & une cinquiéme partie d'eau de vie, on bassine souvent la partie avec le même reméde, on saigne une fois ou deux le malade, on lui tient le ventre libre par quelque lavemens & ceci suffit ordinairement pour sa guérison.

Et des autres éréſipeles dans le premier tems. On employe les mêmes moyens pour les autres especes d'éréſipele qui sont encore dans le premier tems.

Dans l'augmentation, c'est-à-dire lorsque l'engorgement, & l'embarras des vaisseaux

Dans l'augmentation. se trouvent plus considérables, rien ne convient mieux que l'eau de fleurs de sereau mêlée avec une quatriéme partie d'eau de vie. On en bassine la partie-malade & on y applique des compresses imbues de cette eau, qui est en même tems résolutive & anodine, & que l'eau de vie rend plus pénétrante qu'elle ne l'est par elle même.

Dans l'état. Dans l'état, c'est-à-dire, lorsque l'érésipele est à son dernier degré & que les douleurs sont plus vives, on y applique de trois heures en trois heures un cataplasme anodin, & on a soin à chaque fois qu'on le change de laver la partie avec la fomentation dont on vient de parler.

Lorsqu'ils se terminent par suppuration. Ces topiques aidés des autres remedes, dont on parlera bientôt dissipent assez souvent l'érésipele, mais quelquefois ils ne l'empêchent pas de se terminer par supuration, ou par mortification. Dans ce premier cas, ce ne sont ordinairement que deux ou trois endroits, qui n'ayant pû se résoudre, suppurent. On y applique un peu de suppuratif ou d'onguent de la mere, pour accélérer la suppuration, & on met sur le reste de la tumeur un cataplasme anodin. Lorsque le pus est fait, on lui donne issue en faisant une ouverture avec la lancette, & on pense l'incision avec un emplâtre d'onguent de la mere. Dans le *Ou par mortification.* second cas on applique des spiriteux au lieu d'anodins & de résolutif, & si ces remedes n'arrêtent pas le progrés de la mortification, on fait des scarifications pour dégorger la partie & faire pénétrer les reme-

des. On penſe d'abord ces ouvertures avec le digeſtif animé ; & lorſque la pourriture eſt tombée on déterge, on mondifie & on cicatriſe l'ulcére de la maniere qu'on dira en parlant des ulcéres.

Il faut obſerver ici que les médicamens gras & onctueux, ne conviennent point à l'éréſipele, parce qu'ils relâchent les vaiſſeaux & par conſéquent les empêchent de réſiſter à l'impétuoſité des liqueurs qui ſe portent à la partie, & qu'outre cela ils bouchent les pores, & empêchent par conſéquent la tranſpiration. *Mauvais effet des médicamens gras.*

Pour aider les remedes topiques à faire leur effet, il faut diminuer la quantité du ſang, le détourner de ſe porter à la partie, & appaiſer les ſymptômes par des ſaignées évacuatives & révulſives, & par des remedes délayans, calmans, & évacuans. *Remédes intérieurs.*

Lorſque la fiévre eſt conſidérable & que l'éréſipele eſt malin, les ſaignées doivent être fréquentes, mais à proportion de la conſtitution du malade, & de la violence des ſymptômes. *Dans quel cas il faut ſaigner.*

Les ſaignées diminuent l'effervefcence du ſang, le détournent de la partie malade, & previennent la rupture des vaiſſeaux. *Effet de la ſaignée.* Les délayans donnent aux humeurs plus de fluidité, & lavent le ſang. Les calmans appaiſent la douleur & tempérent les ſymptômes. *Des délayans.*

Pour évacuer les humeurs, on employe les diaphoretiques & les purgatifs. Les diaphoretiques rétabliſſent la tranſpiration ſupprimée, & conviennent par con- *Des évacuans,*

séquent aux éréſipeles occaſionnés par la ſuppreſſion de la tranſpiration. Les purgatifs déterminent les humeurs à prendre leurs cours par l'anus, & conviennent par conſéquent aux éréſipeles occaſionnés par l'abondance de certaines humeurs, par exemple, pour une humeur bilieuſe qui enflamme le ſang & le détermine à paſſer dans les vaiſſeaux limphatiques.

Phlegmon, ce que c'eſt

2°. Le phlegmon eſt une tumeur inflammatoire, dure, élevée, circonſcripte, accompagnée de douleur & de pulſation, & qui s'étend autant en largeur qu'en profondeur.

Ses différences

On le diviſe en ſimple ou en vrai, & en compliqué ou faux. Le phegmon ſimple ou vrai, eſt celui qui n'eſt point joint avec aucun autre apoſtême. Le compliqué ou faux, eſt celui qui ſe trouve joint avec un éréſipele, avec un édeme, ou avec un ſchirre. Auquel cas il s'appelle, phlegmon éréſipelateux, phlegmon édemateux, ou phlegmon ſchirreux.

Ses cauſes prochaines.

La cauſe prochaine du phlegmon eſt l'engorgement du ſang dans les vaiſſeaux capillaires ſanguins de la peau, dans ceux du tiſſu cellulaires de la graiſſe, & même dans ceux des chairs, & ſon paſſage dans les vaiſſeaux limphatiques de ces mêmes parties.

Eloignées.

Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes.

Les internes.

L'abondance du ſang, ſa trop grande rarefaction, & ſa grande agitation, qu dilatent les vaiſſeaux capillaires ſanguin

& les embouchures des vaiſſeaux limphatiques dans leſquels il s'introduit, ſont les cauſes internes.

Les coups, les chûtes, les exercices violens capables de troubler le cours des liqueurs, le mauvais régime de vivre, la brûlure, l'ardeur du ſoleil, le grand froid, certaines douleurs comme celle des dents &c. ſont les cauſes externes. *Les externes.*

Dans le commencement du phlegmon, l'engorgement des vaiſſeaux eſt léger, & les ſymptômes ne ſont pas par conſéquent conſidérables. Dans l'augmentation, cet engorgement devient plus grand, & ces ſymptômes ſont à leurs derniers degrés. *Ses tems.*

A la fin, ſi les liqueurs ont été ſuffiſamment attenuées, délayées, évacuées, & détournées à propos; la réſolution qui eſt ſa terminaiſon naturelle ſe fait, & les ſymptômes diminuent alors peu à peu.

Outre cette eſpéce de terminaiſon, le phlegmon peut encore, ſelon des circonſtances particulieres, ſe terminer par quelques-unes de celles dont nous avons parlé au ſujet des apoſtêmes en général. *Terminaiſon du phlegmon.*

Les ſignes du phlegmon ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics. *Les ſignes.*

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpece.

On connoît le phlegmon ſimple ou vrai à la rougeur, à la chaleur, à la circonſcription, à la tenſion & à la dureté de la tumeur, à la douleur, à la pulſation, à la fiévre & à l'inſomnie. Lorſqu'on applique le doigt ſur la tumeur, la rougeur ne s'é- *Du phlegmon ſimple.*

vanouir pas, & ne revient pas comme dans l'éréſipele.

Compoſé. Les ſignes du phlegmon compliqué ou faux, ſont outre ceux du phlegmon ſimple, ceux de l'apoſtême avec lequel il eſt joint.

Les ſignes prognoſtics. Les ſignes prognoſtics ſe tirent de la partie qu'il attaque, des cauſes qui l'ont produit, & des accidens. Celui qui vient aux parties internes eſt plus fâcheux que celui qui arrive à l'extérieur. Le phlegmon qui attaque les parties charmes eſt moins fâcheux que celui qui vient autour des articulations, auprès des ligamens, des tendons & des gros vaiſſeaux. Celui qui vient de cauſe interne, eſt plus fâcheux que celui qui vient de cauſe externe. Celui qui eſt accompagné de grande douleur, de fiévre d'inſomnie & de dévoyement, eſt plus fâcheux que celui où ces accidens ne ſe rencontrent pas.

Le furoncle, l'anthrax, & le charbon ce que c'eſt. Le furoncle qu'on nomme vulgairement cloux, l'antrhas, & le charbon, ſont des eſpeces de phlegmon, qui ne diffèrent du vrai qu'en ce que dans le furoncle & l'anthrax, les cellules des graiſſes s'abcédent chacune dans leur particulier, au lieu que dans le phlegmon il n'y a qu'un ſeul foyer où la matiere ſe ramaſſe. Le charbon n'eſt que le furoncle ou l'anthrax tombé en pourriture.

Cure du phlegmon. Pour guérir le phlegmon, il faut procurer la réſolution de l'humeur arrêtée dans la partie, & prévenir la rupture des vaiſſeaux.

Dans le commencement, on appliqu les anodins pour calmer la douleur, pour relâcher les vaiſſeaux, & pour diſpoſer la partie à l'action des réſolutifs. *Au commencement.*

Dans l'augmentation, c'eſt-à-dire, lorſque l'engorgement & la tenſion ſont plus conſidérables, on ajoute aux anodins les réſolutifs légers tel que le ſaffran, l'huile de lys, de camomille, &c. *Dans l'augmentation.*

Dans l'état, on examine de quelle maniere la tumeur veut ſe terminer. Quand elle ſe diſpoſe à la réſolution, on augmente les réſolutifs, à meſure que la douleur diminue, & enſuite on les applique ſeuls. Quand le phlegmon ſe diſpoſe à la ſuppuration, on applique les ſupperans ſur le centre de la tumeur qui eſt le lieu le plus engorgé, & on me ſur les bords les anodins, & les réſolutifs. Lorſque le pus eſt formé on ouvre la tumeur avec un inſtrument tranchant en obſervant les régles générales que nous avons donné au ſujet des inciſions. *Dans l'état.*

Quand le phlegmon ſe diſpoſe à l'induration, on y applique les émolliens.

Quand il ſe diſpoſe à la pourriture, on y met des remédes capables de s'y oppoſer; tels que les ſpiritueux, l'onguent de ſtirax, l'œgiptiac, & l'on fait des inciſions qui en dégorgeant la partie empêchent le progrés de la mortification, & facilitent la pénétration des remedes.

Pour prévenir la rupture des vaiſſeaux, ſurtout lorſque la plethore eſt la cauſe du phegmon, il faut les déſemplir par des sai-

gnées plus ou moins fréquentes, à proportion de la violence des symptômes & de la constitution du malade. En désemplissant promptement les vaisseaux, on diminue non-seulement la tumeur & la tension, mais encore la douleur. Pour donner de la fluidité aux humeurs, on fait prendre au malade des délayans, & on le fait boire beaucoup. On a soin de lui tenir le ventre libre par des lavemens.

Edéme ce que c'est. 3°. L'édeme est une tumeur molle, blanche, sans douleur, & qui ne résiste point au toucher.

Ses différences On divise l'édeme en simple & en compliqué, en primitif & en consécutif, en particulier & en universel.

Le simple est celui qui est formé par la sérosité seule, & qui n'est accompagné d'aucun accident, ni d'autre espece de tumeur. Le compliqué est celui qui est joint avec un éréśipele, un phlegmon ou un schirre, auquel cas il s'appelle édeme éréśipelateux, édeme phlegmoneux, ou édeme schirreux. L'édeme primitif est celui qui arrive sans qu'aucune autre indisposition l'ait precedé. Le consécutif est celui qui est causé par une autre maladie; telles que l'enflure des pieds causée par l'ascite, & celle des mains causée par l'hydropisie de poitrine. Le particulier est celui qui arrive à une ou plusieurs parties. L'universel est celui qui occupe toute l'étendue du corps.

Causes prochaines. La cause prochaine de l'édeme est l'abondance de la sérosité dans les vaisseaux

limphatiques, ou ſon infiltration dans tout le tiſſu cellulaire de la peau.

Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & externes. *Eloignées*

L'abondance de la féroſité, la lenteur de la circulation du ſang, & l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux ſont les cauſes internes. La lenteur de la circulation eſt cauſée par l'épaiſſiſſement du ſang, par ſa diſſolution ou par la compreſſion des vaiſſeaux qui empêche le cours facile des liqueurs. *internes*

Cette compreſſion peut venir d'un enfant dans la matrice, d'une tumeur au voiſinage des vaiſſeaux, d'une obſtruction au bas ventre ou aux glandes conglobées.

L'affoibliſſement du reſſort du vaiſſeaux eſt la ſuite de quelque tumeur, de quelque grande maladie, d'une hémorragie conſidérable, de trop fréquentes ſaignées, & en général de toutes les choſes qui peuvent donner l'avantage à la partie blanche du ſang ſur la partie rouge.

L'humidité des endroits qu'on a habité, une vie ſédentaire, un air trop froid & trop humide, le grand ſommeil, les grandes veilles, l'uſage des alimens viſqueux & glutineux, & des boiſſons, ou trop aqueuſes ou trop ſpiritueuſes. la triſteſſe, &c. ſont les cauſes externes de l'édeme. *Externes.*

Les vaiſſeaux limphatiques ne ſont dans le commencement de l'édeme qu'un peu plus remplis de féroſité que dans l'état naturel, & l'impreſſion faite ſur la partie avec le doigt s'évanouit promptement, *Le commencement.*

par ce que la limphe eſt encore libre dans les vaiſſeaux & qu'elle ne les a pas encore trop dilaté.

l'augmentation. Dans l'augmentation, la ſéroſité eſt en plus grande quantité dans les vaiſſeaux limphatiques & l'impreſſion faite avec le doigt demeure plus long-tems dans l'un & l'autre tems, l'édeme ſe diſſipe pendant le ſommeil pourvû que la ſituation favoriſe le retour de la partie blanche du ſang, & que d'ailleur il n'y ait pas d'obſtacles qui retiennent cette liqueur.

Dans l'état. Dans l'état, les vaiſſeaux ſont extrêmement diſtendus & ſouvent crevés, de ſorte que la limphe s'infiltre dans le tiſſu cellulaire de la peau, & la diſtend, de maniere qu'elle la rend réluiſante. L'impreſſion faite avec le doigt ſe diſſipe très-difficilement, ce qui marque le peu de mouvement de l'humeur.

A la fin A la fin, la réſolution qui eſt la terminaiſon la plus ordinaire & la plus avantageuſe ſe fait, les ſymptômes diſparoiſſent alors peu à peu, & la partie devient ridée.

Terminaiſon. L'édeme au lieu de ſe réſoudre ſe termine quelquefois par ſuppuration ou par pourriture & quelquefois, mais très-rarement, par induration & par délitefcence.

Signes Les ſignes de l'édeme ſe diviſent en diagnoſtics. Les diagnoſtics ſont connoître ſon eſpéce.

Du ſimple. La moleſſe de la tumeur, ſa blancheur, ſon peu de réſiſtence au toucher, la facilité avec laquelle elle retient & conſerve l'impreſſion des doigts, la péſanteur de la

partie, la tension de la peau qui devient luisante, & l'absence de la douleur, sont les signes de l'édeme simple.

Les signes de l'édeme compliqué, sont outre ceux du simple, ceux de l'apostême avec lequel il joint. *Du compliqué.*

La difinition de l'édeme primitif, du consécutif, du particulier & de l'universel, fait assez connoître quels en peuvent être les signes. *Du primitif, &c.*

Le prognostic se tire des causes de l'édeme, de l'âge du malade, de ses tems & de sa terminaison. Celui qui vient de cause interne, est plus à craindre que celui qui vient de cause externe. Celui qui arrive aux vieillards, est plus fâcheux que celui qui attaque les jeunes-gens. Celui qui est dans son commencement, & dans son augmentation, est moins fâcheux que celui qui est dans son état. *Le prognostic.*

Celui qui suppure est plus mauvais que celui qui se termine par résolution.

On guérit l'édeme en rétablissant le ressort des vaisseaux, en évacuant la sérosité dont la partie est innondée, ou en lui rendant son mouvement, & en empêchant qu'il ne s'y en amasse davantage. Il faut dans la cure de cette maladie avoir égard à ses causes & à ses tems. *Cure de l'édeme.*

Lorsqu'elle dépend de quelqu'autre maladie, ce n'est qu'en détruisant cette cause qu'on peut guérir l'édeme qui en est l'effet.

Dans le commencement de l'édeme primitif, on employe les remedes propre à *Au commencement.*

rétablir le reſſort des vaiſſeaux, & le mouvement de ſéroſité ; tels que l'eau de chaux animée d'un peu d'eau-de-vie dans laquelle on trempe des compreſſes.

Dans l'augmentation. Dans l'augmentation, on ſe ſert de vin aromatique, dans lequel on aura fait fondre du ſel armoniac, de leſſive de cendre de ferment, ou de cataplaſme fait avec des feuilles de ſureau, d'hyeble ou de perſicaire.

Remé des intérieurs, Cependant on fera obſerver au malade un régime, mais moins ſévere que dans le phlegmon & l'éréſipele. Pour évacuer la ſéroſité ſuperflue on purge le malade avec les remedes hidrogogues, & on lui fait prendre des apétitifs, ſi l'humeur eſt diſpoſée à prendre ſon cours par la voie des urines, ou des ſudorifiques, ſi elle paroît diſpoſée à ſortir par les pores de la peau. Comme le reſſort des vaiſſeaux, eſt affoibli dans cette maladie, la crainte de l'affoiblir encore davantage fait qu'on ne ſaigne point à moins que l'édeme ne vienne d'une trop grande plenitude de vaiſſeaux, ou qu'il ne ſoit accompagné d'inflammation. Quand la ſéroſité eſt épanchée, on lui donne une iſſue par des ſcarifications qui pénétrent d'environ deux lignes dans le corps graiſſeux.

Ce que c'eſt que ſchirre, 4°. Le ſchirre eſt une tumeur dure, indolente, circonſcripte, ſans douleur, ſans chaleur, & ſans changement de couleur à la peau.

Différences. On diſtingue le ſchirre en ſimple, en composé & en compliqué, en primitif & en

en consécutif. Le simple est celui qui n'est joint à aucun autre apostême & dont aucun virus n'est la cause. Le composé est celui qui est joint avec un éréstpele, ou un phlegmon, ou un édeme : on l'appelle schirre éréstpelateux, schirre phlegmoneux, ou schirre édemateux. Le compliqué est celui qui est entretenu par un vice particulier ou schrophuleux, ou scorbutique, ou vérolique, ou cancéreux. Le primitif est celui qui en se formant, a pris le caractere de schirre. Le consécutif n'est que la terminaison de quelqu'autre apostême. Le primitif & le consécutif peuvent être simples, ou composés, ou compliqués.

Ses causes prochaines.

Les glandes sont ordinairement le siége du schirre, & la limphe trop épaisse, trop visqueuse & arrêtée dans les vaisseaux de ces corps en est la cause prochaine.

Causes éloignées.

L'épaississement, la viscosité & le séjour de cette liqueur dans les glandes sont occasionnés par des causes éloignées internes ou externes. La plethore & toutes les maladies qui peuvent épaissir la limphe, comme les différens virus vénériens, scrophuleux, scorbutique ou cancéreux sont les causes internes, ausquelles on peut joindre un tempérament mélancolique dans lequel les humeurs sont disposées à s'épaissir. L'usage des eaux bourbeuses & croupies, & celui des alimens grossiers, austeres, ou trop acides, capables de fournir un chyle de même qualité : les chûtes, les coups & la compression sur les corps glanduleux, & en général tout ce

Internes

qui peut affoiblir les vaisseaux de ces parties ; un air trop chaud qui dissipe les parties les plus fluides de la limphe, ou un air trop froid qui la condense & retrécit le diamêtre des vaisseaux, le chagrin, la tristesse, &c. sont les causes externes.

Ses tems Dans le commencement du schirre l'enfoncement est léger, & par conséquent la tumeur n'est pas fort dure. On l'appelle alors gonflement de la glande. Dans l'augmentation, l'engorgement & l'obstruction sont plus considérables, & la tumeur est plus dure : dans l'état, l'engorgement & l'obstruction de la glande, & par conséquent la dureté de la tumeur, sont à leur dernier degré. Quand à la fin du schirre, la résolution est la terminaison la plus avantageuse ; mais elle n'arrive point lorsque l'engorgement & l'ostruction ont été si considerables que les vaisseaux ont perdus leur ressort & se sont confondus avec la limphe épaissie. Dans la schirre simple, quand l'humeur obstruée s'échauffe & se met en mouvement par quelque cause que ce soit, le schirre suppure en partie ou totalement. En ce cas il prend différens noms suivans la qualité du pus formé. Si le pus ressemble à de la bouillie, on appelle la tumeur atérome ; s'il ressemble à du suif, elle prend le nom de stéatome ; s'il ressemble à du miel, on la nomme méliceris. Le schirre, lorsqu'il est fort gros, se termine quelquefois par la pourriture.

Signes prognostics. On divise les signes du schirre en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font distinguer les différentes especes de schirre.

La dureté, l'indolence, & la circonscription de la tumeur, l'absence de la douleur & de la chaleur, & la couleur de la peau dans son état naturel, sont les signes du schirre simple. Ces mêmes signes joints à ceux d'un autre apostême, font connoître le schirre composé. La complication du schirre se manifeste par les symptômes qui caractérisent les virus qui peuvent en être la cause, & dont on parlera en traitant des ulceres. La définition du schirre primitif & celle du consécutif, suffisent pour les faire distinguer.

Prognostic. Le prognostic du schirre se tire de ses causes, de ses terminaisons, & de la partie où il se trouve. Celui qui survient à la suite de quelque évacuation supprimées, ou dont un virus est la cause, est plus à craindre que celui qui survient à la suite d'un coup ou d'une chûte. Celui qui suppure ou qui devient cancereux, est beaucoup plus mauvais que celui qui s'endurcit. Celui qui se trouve aux parties internes, est plus dangereux que celui qui affecte les parties externes.

Cure du schirre. Le schirre est formé par une humeur épaisse, visqueuse, retenue & engorgée dans les vaisseaux. Ainsi pour guérir cette maladie, il faut délayer, atténuer cette humeur, & lui rendre sa fluidité, de maniere qu'elle puisse rentrer dans les voies de la circulation ou sortir par les pores.

Au com- Dans le commencement du schirre sim-

mencement. ple & primitif, c'est-à-dire, lorsque la glande n'est que gonflée, on applique sur la tumeur les résolutifs & les émolliens en même-tems, parce qu'alors l'épaississement & l'engorgement de l'humeur ne sont point considérables, & qu'en augmentant un peu son mouvement, elle rentre aisément dans les voies de la circulation, ou sort par les pores. On met donc sur la tumeur des cataplasmes anodins, ausquels on mêle le saffran, l'huile de lys, de camomille ou de vers. Pour faciliter la resolution on saigne le malade à proportion de la plénitude de ses vaisseaux.

Dans l'augmentation & dans l'état. Dans l'augmentation & dans l'état du schirre, c'est à-dire, lorsque l'obstruction de la glande est considérable, que l'humeur est trsè-épaisse & très-visqueuse, & par conséquent la tumeur très-dure, on employe d'abord les émolliens seuls, & on fait prendre au malade intérieurement des délayans, on lui prescrit un régime de vivre, mais moins exact que dans l'érésipele & dans le phlegmon.

Quand les émolliens ont disposé la tumeur à se résoudre, on ajoute à ses médicamens les résolutifs; l'on diminue ensuite la dose des émolliens, mais peu à peu, & l'on augmente celle des résolutifs : enfin l'on vient par degrés à n'employer que les résolutifs seuls, & les plus forts, tels que l'emplâtre de diachilum, de diabotanum, de ciguë, de savon, de vigo cum mercurio, &c.

Remédes interieurs. Cependant on fait prendre intérieure-

ment au malade les remedes qui divisent, atténuent & fondent l'humeur, & on le purge de tems en tems pour évacuer la portion de l'humeur qui a été fondue.

Ce qu'il faut faire dans ses différentes terminaisons.

Si le schirre se détermine à la suppuration, on applique sur le centre de la tumeur les suppurans; & sur les bords les résolutifs. Il ne faut pas se presser d'ouvrir ces sortes de tumeurs dès qu'on y sent de la fluctuation. Il faut s'assurer auparavant qu'elles sont parfaitement fondues; ce que ne peut se faire qu'au bout d'un tems assez long, parce que l'humeur qui les forme est, comme on la dit, fort épaisse & fort visqueuse, & par conséquent fort difficile à mettre en mouvement. On préfére pour ouvrir ces especes de tumeurs le cautere à l'instrument tranchant.

Quand le schirre paroît vouloir se déterminer par la pourriture, on s'y oppose en y appliquant les remedes spiritueux, si la tumeur est proche les tendons des articles & dans le voisinage des gros vaisseaux; mais si elle en est éloignée, petite & étroite à sa base, on employe les supperans pour accélerer la pourriture, & on met à ses environs des spiritueux pour servir de deffensifs & empêcher que la pourriture ne s'étende au-delà.

Le schirre, malgré les remedes, reste quelquefois dans un même état de dureté & de grosseur sans changer du caractere. Dans ce cas, s'il ne gêne aucune action, il faut le laisser; on a vû des personnes en porter toute leur vie. Mais il faut l'extirper

avec l'inſtrument tranchant lorſqu'il augmente & qu'il change de caractere, c'eſt-à-dire, qu'il devient douloureux; lorſqu'il eſt la ſuite de quelque évacuation périodique ſupprimée, ou qu'il gêné quelque action.

Quand aux ſchirre compoſés & compliqués, les remedes topiques ne peuvent les détruire ſi l'on n'employe en même tems tous ceux qui conviennent a la maladie, ou au vice dont ils ſont compoſés ou compliqués.

CHAPITRE II,

Des Tumeurs faites par le déplacement des parties molles.

LES parties molles, en ſe déplacant par quelque cauſe que ſe ſoit, forment des tumeurs de différentes eſpeces, qui prennent différens noms ſelon la différence des parties déplacées. Les unes s'appellent hernies, les autres chûtes ou renverſement de matrice; d'autres chûtes du vagin, chûtes du rectum, &c. Nous nous contenterons de parler des hernies en général, parce que cette eſpece de maladie eſt la plus commune de celles qui arrivent par le déplacement des parties molles.

Des Hernies.

Quoique le mot de hernie ſelon ſon origine grecque, ſignifie toute tumeur qui incommode, on le reſtreint cependant à ſignifier l'iſſue de quelque partie hors du ventre, c'eſt ce que les François appellent deſcente, & les Latins ramex ou ruptura.

Hernie ou descente est une tumeur contre nature produire par le déplacement de quelques-unes des parties molles qui sont contenues dans la capacité du bas ventre. *Hernie ce que c'st.*

La structure des parties du bas ventre, les différences des hernies, leurs causes, leurs signes & leur cure sont cinq choses que nous allons exposer pour donner une idée générales. §. I.

Structure des parties.

Des parties qui peuvent être intéressées dans les hernies, les unes sont contenantes & les autres contenues. On doit examiner particuliérement par rapport à celles-ci leurs attaches plus ou moins mobiles, leur situation, leur connexion avec les autres parties, leur disposition à s'étendre & à s'allonger, &c. Par rapport aux parties contenantes, on doit considérer principalement lesprolongemensdu tissu cellulaire du péritoine, & la facilité avec laquelle cette membrane s'étend, la position& l'action des muscles, enfin les ouvertures naturelles du bas ventre qui ne sont formées intérieurement que par de la graisse, par quelques glandes & par les tégumens. Ces ouvertures sont le trou ombilical, les deux arcades des muscles du bas ventre formées par le ligament de Fallope, celles qu'on appelle communément anneaux des deux muscles obliques internes. On peut ajouter à ces ouvertureslesdeux trousovalaires. *Ce qu'on doit examiner par rapport aux parties contenues.* *Par rapport aux parties contenantes*

§. II.

Différence des Hernies.

Comme certaines parties contenantes du

bas ventre peuvent en se déplacant former une hernie dans tous les endroits de la circonférence de cette capacité, on a donné différens noms aux hernies, selon les endroits par où les parties s'échappent, & le lieu ou la tumeur se manifeste.

Différences des hernies par rapport aux endroits où la tumeur se manifeste.

Les hernies qui sont situées à la région antérieure ou à la région postérieure de l'abdomen, depuis les fausses côtes jusqu'à l'ombilic, & depuis l'ombilic jusqu'aux os des iles s'appellent en général, hernies ventrales.

Celles qui sont à l'ombilic, soit que les parties ayent passées par cette ouverture, soit quelles se soient faites une issue à côté, s'appellent hernies ombilicales ou exomphales.

Celles qui se fanifestent dans le pli de l'aîne, parce que les parties ont passées par l'anneau de l'oblique externe, s'appellent bubonoceles, hernies inguinales ou incomplettes. Si les parties qui forment la tumeur dans le pli de l'aîne descendent aux hommes jusque dans le scrotum, & aux femmes jusque dans les grandes lévres, la hernie s'appelle complette. celle des hommes s'appelle aussi oschéocele.

Les hernies qui paroissent au pli de la cuisse le long des vaisseaux cruraux, parce que les parties ont passées par-dessous le ligament de Fallope, s'appellent hernies crurales.

Enfin, celles qui se manifestent au-dessous du pubis, proche des attaches des muscles triceps supérieurs & pectineus, s'ap-

pellent hernie du trou ovalaire, parce que les parties ont passés par cette ouverture.

Par rapport aux parties qui la forment.

On donne encore aux descentes quelques noms particuliers par rapport aux parties qui les forment.

Celles qui se manifestent à la ligne blanche ou proche la ligne blanche au-dessous du cartilage Xiphoïde, & qui sont formées par l'estomach, s'appellent hernies de l'estomach.

Les exomphales formées par l'épiploon seul se nomment épiplomphales ; celles qui sont formées par l'intestin se nomment enteromphales ; celles qui sont formées par l'intestin & l'épiploon se nomment entero-épiplomphales.

Les hernies inguinales formées par l'intestin seul s'appellent enteroceles ; celles qui sont formées par l'épiploon s'appellent épiploceles ; enfin celles qui sont formées par la vessie s'appellent hernies de vessie.

Parties qui forment le hernies.

On voit par ce que nous venons de dire, que l'estomach, l'épiploon, la vessie & les intestins sont les parties qui en se déplaçant forment les tumeurs herniaires à la circonférence du ventre. Il est encore nécessaire de sçavoir quels intestins forment le plus souvent ces sortes de tumeurs.

L'intestin ileon, est celui qui s'échape le plus souvent, le cœcum, son appendix, & le colon s'échapent quelquefois, le rectum rarement & jamais le duodenum. Leméśentere accompagnel'intestin quand le diamêtre du canal intestinal est en dou. ble ; mais quand il n'y a qu'une partie de

fon diamêtre prife ou pincée, le méfentere ne fe trouve pas compris dans la tumeur. Lorfque les parties du bas ventre fortent de fa capacité, il faut fuppofer alors que le péritoine fe rompt, ou qu'il étoit déja rompu, ou du moins qu'il s'étend & s'allonge. C'eft ce qui a donné lieu de diftinguer les hernies en celles qui fe font par rupture, & celles qui fe font par dilatation.

Ce que c'eft que le fac herniaire. Dans le premier cas, les parties paffent au travers du péritoine divifé. Dans le fecond, il les enveloppe & forme ce qu'on appelle fac herniaire. On ne trouve point de fac aux hernies de veffie, parce que la veffie eft hors du péritoine.

Hernie fimple. Nous croyons qu'il feroit à propos de diftinguer les hernies en fimples, en compofées & en compliquées. On peut appeller hernie fimple, celle qui n'eft formée que d'une feule partie, & qui rentre aifement & totalement. *Compofée.* On appelle hernie compofée, celle qui eft formée de plufieurs parties à la fois, & qui rentre aifement & totalement. *Compliquée.* On peut appeller hernie compliquée, celle qui eft accompagnée de quelque accident particulier, ou de quelque maladie des parties voifines.

D'accidens. L'abhérence des parties forties, leur étranglement par l'anneau ou par l'entrée du fac herniaire, leur inflammation & leur pourriture font les accidens qui peuvent accompagner.

Des maladies. Les abfcès, le varicocele, le pneumatocele, le farcocele, l'hidrocele, aux hernies

inguinales; l'hidromphale, le pneumatomphale, le sarcomphale, le varicomphale, aux hernies omblicales sont autant de maladies qui les compliquent quelquefois.

§. III.

Causes des Hernies.

Disposition à former les hernies.

La structure des parties contenantes & le mouvement méchanique des muscles peuvent être regardés comme des dispositions naturelles à la formation des hernies.

Causes.

Le relâchement & l'affoiblissement des parties qui composent le bas ventre & tout ce qui est capable de retrécir sa capacité, sont des causes de cette espece de maladie.

Ce qui est cause du relâchement.

Le relâchement & l'affoiblissement des parties, sont occasionnés par l'usage habituel d'alimens gras & huileux, par une sérosité abondante, par l'hydropisie, par la grossesse, par la retention d'urine, par les vents, &c.

Ce uqi peut resserrer & rétrecir la capacité du ventre.

Les fortes pressions faites sur le ventre par des corps étrangers & même par un habit trop étroit, les chûtes, les coups violens, les efforts & les sécousses considérables, les toux & les cris continuels, les exercices du cheval & des instrumens à vents, les respirations violentes & forcées, en rétrécissant la capacité du bas ventre, & en comprimant les parties qui y sont contenues, peuvent les obliger à s'échapper soit tout à coup, soit petit à petit, par quelqu'endroit de la circonférence du bas ventre où elle trouve moins de résistance.

Autre causes des hernies.

A ces causes on doit ajouter les plaies du bas ventre principalement les pénétrantes.

car le péritoine divisé ne se réunit que par récollement, & par conséquent les parties peuvent facilement s'échapper par l'endroit qui a été percé.

§. IV.

Signes des Hernies.

On divise les signes des hernies en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font connoître quelle est l'espece de hernie.

Les yeux font connoître assez les différences des hernies par rapport à leur situation ; il n'y a de difficulté qu'à juger si elles sont simples, ou composées, ou compliquées.

Signes de la hernie simple. La hernie simple forme une tumeur mole, sans inflammation ni changement de couleur à la peau, & qui disparoit lorsque le malade est couché de maniere que les muscles de l'abdomen sont dans le relâchement, ou lorsqu'on la comprime légérement, après avoir mis le malade dans une situation convenable. Si l'on applique le doigt sur l'ouverture qui donnent passage aux parties, on sent leurs impulsions quand le malade tousse.

Toutes ces circonstances designent en général une hernie simple.

Par l'intestin. La tumeur formée par l'intestin est ronde molle, égale, & rentre assez promptement en faisant un petit bruit.

Par l'épiploon. La tumeur formée par l'épiploon n'est pas si ronde, ni si égale, ni si molle, & ne rentre que peu à peu sans faire de bruit.

La tumeur formée par une portion de la vessie déplacée disparoit toutes les fois que le malade a uriné ou qu'on la comprime en l'élevant légérement, parce que l'urine contenue dans la portion déplacée tombe dans l'autre. *Par la vessie.*

On conçoit facilement que les tumeurs herniaires composées, c'est-à-dire formées de deux ou trois sortes de parties en même tems doivent présenter les signes de différentes espéces de hernie simple. *Signes des hernies composées.*

Lorsque les hernies sont compliquées d'adhérence seulement, ce qui les forme ne rentre pas du tout, ou ne rentre qu'en partie. *Compliquées d'adhérence.*

Lorsqu'elle sont compliquées d'étranglement, les parties sorties ne rentrent point, l'inflammation survient à l'ouverture par laquelle les parties se sont échappées, la retrécit, occasionne par conséquent la compression de ces parties & empêche la circulation des liqueurs. De-là viennent successivement la tension, l'inflammation, & la douleur de la tumeur & de tout le ventre, le hocquet, le vomissement d'abord de ce qui est contenu dans l'estomach & puis des matieres chyleuses & d'excremens, & enfin de tout ce que le malade prend ; la fiévre, les agitations, les mouvemens convulsifs du corps, l'affoiblissement & la concentration du pouls, le froid des extrêmités, &c. *D'étranglement.* *Accident d'étranglement*

Lorsque les hernies sont compliquées de la pourriture des parties sorties, tous les symptômes d'étranglement dont on vient *Signes de la pourriture.*

de parler, diminuent, le malade paroît dans une espéce de calme, & l'impression du doigt faite sur la tumeur y reste comme dans la pâte.

Signes des hernies compliquées. Lorsqu'elles sont compliquées des différentes maladies dont on a parlé, on les reconnoît aux signes de ces maladies jointes à ceux de la hernie simple ou composée.

Signes prognostics. Les signes pronostics des hernies se tirent de leur volume, de l'âge du malade, du tems que la hernie a été à se former, des causes qui l'on produite, du lieu qu'elle occupe, de sa simplicité, de sa composition ou de sa complication.

§.V.

Cures des Hernies.

Cure des hernies. Pour guérir les hernies il faut faire rentrer les parties sorties, & empêeher qu'elles ne sortent de nouveau. Il est aisé de réduire les parties quiforment leshernies simples & composée.

Simples & composées. La seule situation horisontale suffitquelquefois pour qu'ellesse remettent d'elles-mêmes; mais quand cette situation ne suffit pas, on place le maladede maniere que la tête soit appuyée & plus haute que la poitrine, que la poitrine soit plus haute que le ventre, que les fesses soit un peu élévées & les genoux pliés. Cette situation met les muscles du bas ventre dans le relâchement, & fait qu'ils n'opposent point de résistance à la rentrée des parties. Le malade ainsi placé, on fait rentrer les parties sorties en les pressant peu à peu avec la main & les poussant doucement dans le

ventre par le même chemin qu'elles en sont sorties. Cette opération s'appelle taxis. On applique ensuite sur le lieu qui a donné passage aux parties, un bandage appellé Brayer, ce bandage doit être propre à la partie sur laquelle on le met. On doit le faire garder au malade autant qu'il est possible la nuit & le jour.

La pelote qui est la principale piéce de ce bandage, se doit trouver sur l'ouverture qui a donné issue aux parties & les empêcher par conséquent de sortir. Il arrive quelquefois après l'application du bandage que l'ouverture se resserre peu à peu & se rétablit dans son état naturel, & que les parties reprennent leur ressort. On remédie pendant ce tems-là aux diférentes causes qui ont pû occasionner la descente des hernies, on fait prendre au malade des alimens différens de ceux qui peuvent contribuer à cette maladie, on éloigne tout ce qui peut en retrécissant la capacite du bas ventre, forcer les parties à sortir, on recommande au malade de se coucher sur le côté opposé à la tumeur, d'avoir la tête un peu basse, & les pieds un peu élevés.

Comment on remédie aux différentes causes des hernies.

Par tous ces différens moyens on parvient quelquefois à guérir les hernies faites par dilatations ; ce qui arrive même assez souvent lorsque le malade est fort jeune, mais fort rarement lorsqu'il est dans un âge avancé. On ne guérit jamais celles qui sont formées par rupture. Ainsi pour empêcher que les parties ne tombent, ce qui pourroit produire leur adhérence, leur

inflamation & leur étranglement, le malade doit porter un brayer pendant toute sa vie.

Cure des hernies compliquées. D'adhérence.

Dans les hernies compliquées on doit agir différemment, suivant la différence des complications. Lorsque la hernie est compliquée de l'adhérence des parties, en certains points, si ce qu'on a pû faire rentrer à cause de l'adhérence n'est point considérable on fait porter au malade un brayer qui ait un enfoncement capable de contenir seulement les parties adhérentes, & dont les rebords puissent empêcher les autres parties de s'echaper. Mais quand ce qui reste au dehors est fort considérable, on se contente de mettre un bandage suspensoire, qui soutienne les parties.

D'étranglement.

Quant aux hernies compliquées d'étranglement & des accidens qui le suivent, les saignées fréquentes, les cataplasmes anodins & émolliens appliqués sur la tumeur, les lavemens émolliens, les portions huileuses & la situation dissipent quelquefois l'inflammation &diminuent l'etranglement de maniere qu'on peut faire rentrer les parties par le taxis. Mais si ces remédes sont inutiles & si les accidens subsistent toujours; on fait une opération, par le moyen de laquelle on coupe ce qui forme un obstacle à la rentrée des parties. On peut lire dans le Traité des opérations de Dionis le détail de celles-ci.

CHAPITRE III.

Des Tumeurs faites par les Corps étrangers.

ON entend par corps étrangers toutes les choses qui n'entrent point actuellement dans la composition de notre corps. On les partage en deux classes ; on met dans la premiere, ceux qui se sont formés au-dedans de nous, dans la seconde ceux qui sont venus du dehors. Les uns & les autres peuvent être animés ou inanimées.

Ce que c'est que corps étrangers.

Combien on en distingue d'espéces.

Ceux qui se sont formés chez nous sont de deux espéces. Les uns se sont formés d'eux-mêmes. Telle sont la pierre dans les reins, ou dans les uretéres ou dans la vessie, ou dans la vessicule du fiel, ou dans tout autre endroit du corps, la mole dans la matrice, les vers & d'autre insectes dans les intestins ou dans quelqu'autre partie du corps. Les autres sont devenus corps étrangers, parce qu'ils ont séjourné trop longtems dans le corps ; tel est un enfant mort dans la matrice, ou parce qu'ils se sont séparés du tout; telles sont les esquilles d'os, un escarte, &c.

Corps étrangers formés chez nous sont de deux espéces.

Les corps étrangers venus de dehors sont entrés dans le corps, en faisant une division, ou sans faire de division. Ceux quientrent en faisant une division sont tous les coups portés avec violence ; tels qu'un dard, une balle de fusil, un éclat de bonbe, de la bourre, &c. Ceux qui entrent sans faire de division sont de toutes espéces

Venus de dehors.

& s'introduiſent dans les ouvertures naturelles, dans les yeux, dans le nez, dans le goſier, dans les oreilles, dans l'anus, dans l'uretére & dans la veſſie.

Autres corps étrangers. On doit mettre parmi les corps étrangers, l'air qui peut cauſer, en s'inſinuant dans l'interſtice des parties, des tumeurs qui prennent de noms différens, ſelon les parties où elle ſe trouvent. La tumeur faite d'air qui ſe trouve au ventre, s'appelle hydropiſie timpanite, celle qui ſe trouve aux bourſes ſe nomme pneumatocelle, celle qui ſe trouve à l'ombilic, s'appelle pneumatomphale. Si l'air eſt inſinué dans tout le tiſſu cellulaire de la peau, le gonflement univerſel qui en réſulte s'appelle emphiſéme univerſel ; ſi l'air ne s'eſt inſinué que dans une certaine étendue, on appelle la tumeur qu'il produit emphiſéme particulier. Le détail de toutes ces maladies appartient à une patologie particuliére.

Extraction des corps étrangers. Tous les corps étrangers doivent être tirés dès qu'il eſt poſſible de le faire, de peur que ceux qui ſe ſont engendré dans le corps, tels par exemple, que les pierres contenues dans la veſſie n'augmentent en volume, ou que ceux qui ſont venus de dehors n'occaſionnent par leur preſſion des accidens qui empêchent leur extraction ou qui la rendent difficile. Muis il y a differentes manieres d'extraire les corps étrangers. *Comment on fait l'extraction des corps étrangers.* On ne peut tirer les uns que par une ouverture qu'on eſt obligé de faire, on peut tirer les autres ſans faire aucune diviſion.

Si on tire un corps par l'endroit par le-

quel il est entré, cette maniere s'appelle attraction ; si au contraire on le fait sortir par une ouverture opposée à celle où il est entré, cette maniere s'appelle impulsion.

La diversité des corps étrangers qui peuvent entrer, les différens endroits où ils se placent, les moyens singuliers qu'il faut quelquefois intenter pour en faire l'extraction, enfin les accidens que ces corps étrangers occasionnent, demandent quelquefois de la part du Chirurgien beaucoup de génie & d'adresse.

Ce qu'on doit faire avant que d'extraire un corps étranger.

Avant que de faire l'extraction d'un corps de quelque espéce que ce soit, on doit se rappeller la structure de la partie où il est placé ; s'informer & s'assurer, s'il est possible, de la grosseur, de la grandeur, de la figure, de la matiere, de la quantité, de la situation du corps étranger, & de la force avec laquelle il a été poussé dans le corps, s'il est venu de dehors ; il faut outre cela mettre le malade & la partie dans une situation commode, & telle que les muscles soient dans un état de relâchement, & faire choix des instrumens les plus convenables pour en faire l'extraction.

Engagés dans une ouverture naturelle.

Les corps étrangers entrés & engagés dans quelque ouverture naturelle doivent être tirés promptement. On doit auparavant faire des injections d'huile d'amande douce pour lubrifier le passage, & faciliter par ce moyen la sortie du corps. Quant aux corps étrangers qu'on ne peut tirer sans faire de division ou sans agrandir l'ouverture déja faite par le corps, il faut en faisant

cette division éviter les gros vaisseaux, les tendons & les nerfs ; la faire suivant la rectitude des fibres des muscles, & proportionée au volume du corps étranger, & même plus grande que petite, surtout si la partie, qu'on ouvre, est membraneuse & aponévrotique, pour éviter les accidens qui accompagnent presque toujours les petites divisions.

Ce qu'il faut observer faisant une incision.

Instrumens pour faire l'extraction des corps

Les instrumens dont on se sert pour faire l'extraction des corps étrangers, sont les curettes pour tirer ceux qui sont engagés dans l'oreille ou dans l'urétre; les différentes espéces de repoussoir & de pincettes pour tirer ceux qui sont engagés dans le gosier, les ténettes & les pinces de différentes espéces pour tirer les pierres, les balles & les corps étrangers semblables ; on employe encore plusieurs autres instrumens suivant les circonstances qui se rencontrent. Mais on préfére toujours la main à tout instrument, lorsque le corps étranger est situé de façon qu'on peut le saisir avec les doigts.

SECTION II.

De la solution de continuité des parties molles.

La solution de continuité est une division des parties de notre corps qui naturellement doivent être unies.

On divise en général celle des parties molles en deux espéses qui sont les plaies & les ulcères.

CHAPITRE PREMIER.

§. I.

Des Plaies en général.

LA plaie est une ſolution de continuité faite aux parties molles par quelque cauſe externe. *Ce que c'eſt que plaie.*

Toutes les cauſes extérieures capables de faire quelque diviſion, peuvent être cauſe de plaie. Les uns piquent, d'autres tranchent, d'autres contondent & déchirent, d'autres enfin cautériſent. Par exemple, une épée, une bayonnette, &c. piquent; un ſabre, un couteau, &c. tranchent; les efforts violens, les corps durs, ronds, &c. les balles de fuſil, les éclats de grénades, de mortier, de bombes, &c. contondent & déchirent; le feu & toutes les eſpéces d'eaux fortes cautériſent. *Ses cauſes.*

Toutes ces choſes détruiſent l'intégrité des parties, & font des plaies qui différent entr'elles par rapport à la cauſe qui les a faites; par rapport à leur grandeur, à leur figure & à leur direction; & par raport aux parties intéreſſées.

Les plaies faites par des inſtrumens piquans ſont appellées piquures. Celles qui ſont faites par les inſtrumens tranchans ſont appellées inciſions; celles qui ſont faites par les inſtrumens contondans ſont appellées en général plaies contuſes; celles qui ſont faites par les armes à feu ſe *Différences des plaies. Par rapport à leur cauſe.*

nomment plaies d'arquebusades; celles qui sont faites par la morsure d'animaux vénimeux se nomment plaies vénimeuses ; celles enfin qui sont faites par le feu ou par quelqu'eau forte se nomment brûlure.

Par rapport à leur figure & à leur grandeur. La figure d'une plaie en T, en X, ou à lambeau ; son étendue en longueur, en largeur & en profondeur ; sa direction droite ou oblique, ou transversale par rapport à la ligne verticale du corps, ou par rapport à la rectitude des fibres des muscles ; enfin la perte de substances sont des différences qui demendent quelque considération lorsqu'on la traite.

Par rapport aux parties où elles se trouvent. Des plaies qui différent suivant les parties où elles sont faites, le unes se trouvent aux extrêmités, les autres au tronc ; celles-ci peuvent arriver à la tête, ou au col, ou à la poitrine, ou au bas ventre, elles peuvent pénétrer jusqu'aux parties intérieures, ou se borner aux parties extérieures. Celles des extrêmités, ou celles du tronc qui sont à son extérieur, peuvent se trouver aux tegumens, aux muscles, aux tendons, aux vaisseaux, aux glandes, aux endroits des articulations, &c.

Différences essentielles des plaies. Toutes ces différences ne sont qu'accidentelles. Celles qui sont essentielles consistent dans la simplicité des plaies, dans leur composition, & dans leur complication.

Plaies simples. La plaie simple n'est qu'une solution de continuité des parties molles faite par quelques causes externes, & qui ne demandent que la réunion.

La plaie composée est celle qui se trouve jointe à quelqu'autre indisposition qui ne demande pas d'autres traitemens particuliers que la plaie simple ; tel est, par exemple une plaie simple aux parties molles par un instrument tranchant, qui en les divisant a divisé aussi les os. *compo-sée.*

La plaie compliquée est celle qui se trouvé jointe avec quelqu'autre indisposition qui demande un traitement différent de celui de la plaie simple. *Plaies compli-quées.*

Une plaie est compliquée avec sa cause ou avec quelque maladie, ou avec quelque symptôme ou accident. *Ce qui rend une plaie compli-quée.*

Lorsque l'instrument qui a fait la plaie est resté dans la partie blessée, la plaie est compliquée avec sa cause. Si quelqu'apostême survient à la partie blessée, ou qu'il y ait plaie & fracture en même tems, la plaie est compliquée avec maladie. Si la douleur, l'hémorragie, la convulsion, la paralisie, l'inflamation, la fiévre, le dévoyement, le reflux de matiere purulente surviennent à une plaie, elle est compliquée avec ces accidens.

1°. La douleur survient de deux manieres aux plaies. 1°. Par la division imparfaite de quelques parties aponévrotiques, nerveuses ou tendineuses. 2° Par la présence de quelques corps étrangers, comme d'une bale, &c. ou par l'épanchement de quelque liqueur sous une partie membraneuse. *La douleur.*

2°. L'hémorragie est d'autant plus à craindre, que l'ouverture est faite à une *L'hémorrhagie.*

vaine ou à un artére considérable, & qu'elle est située dans un lieu où il est plus difficile de porter du secours. On doit à ce sujet se rappellerla distrubution des vaisseaux.

La convulsion. 3°. Deux sortes de convulsion surviennent aux plaies; l'une est produite par l'irritation des fibres nerveuses, ou par la section de quelques muscles antogonistes; & l'autre est la suite de quelque grande hémorrhagie.

La paralisie. 4°. Deux sortes de paralisie surviennent aux plaies; l'une vient de ce qu'un nerf, dont les branches se distribuent dans une partie, est totalement coupé; & l'autre de ce qu'un muscle principal d'une partie est coupé totalemens ou imparfaitement, ou son tendon.

L'inflammation. 5°. La compression faite par quelques corps étrangers, ou par des escartes, l'obstruction des embouchurer des petits vaisseaux capillaires, & le rétrécissement de leur extrêmité empêchent la circulation libre & facile du sang, & occasionnent par là l'inflammation aux environs des plaies.

La fiévre. 6°. La fiévre est une suite de la douleur vive, ou un symptôme de la suppuration qui se prépare.

Le dévoyement. 7°. Le dévoyement est un accident qui change le bon état d'une plaie, trouble la suppuration & la régéneration des chairs.

Reflux de matiere purulente 8°. Ce qu'on appelle reflux de matiere purulente est un accideut très dangereux pour les plaies.

Je dis ce qu'on appelle reflux de matiere purulente, parce que plusieurs pensent que

ce

cet accident n'eſt pas le retour de la matiere de la ſuppuration des plaies dans l'intérieur, mais un éretiſme qui ſurviens aux vaiſſeaux de la plaie, c'eſt-à-dire, un rétréciſſement des embouchures des petits vaiſſeaux diviſés, & de leur diamêtre qui empêche les ſucs de s'épancher. Ils croient que cet éretiſme peut ſe communiquer à quelques parties internes, & y cauſer plus ou moins promptement un dépôt purulent.

Que ce ſoit l'érétiſme ou un vrai retour de la matiere, dans l'intérieur qui change le bon état d'une plaie, les cauſes de cet accident ſont toujours les mêmes.

L'expoſition d'une plaie à l'air, le mauvais régime, les paſſions de l'ame, la fiévre, l'application des remedes qui ne conviennent pas à l'état de la plaie, un panſement peu méthodique, &c. ſont les choſes qui peuvent l'occaſionner.

Le ſignes. La diminution de la ſuppuration, l'affaiſſement des bords de la plaie, ſa paleur, la mauvaiſe qualité du pus trop liquide ou trop épais, jaune, & de mauvaiſe odeur; les friſſons irréguliers ſuivis de fiévre & de ſueur froide, la petiteſſe du pouls, enfin les ſymptômes d'un dépôt à la tête, à la poitrine ou au foye en ſont les ſignes.

Signes des plaies. Les ſignes des plaies qui peuvent être diviſés en commémoratifs, en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les commémoratifs. Les ſignes commémoratifs des plaies ſont les circonſtances qui ont accompagnées la bleſſure lorſqu'elle a été faite; par exemple, la ſituation du bleſſé & celle de la

personne ou de la chose qui l'a blessé, la grosseur & la figure de l'instrument qui a fait la plaie qu'il faut avoir soin de comparer avec celle de la plaie.

Diagnostics. Les signes diagnostics des plaies s'apperçoivent par les sens & par la raison.

Les signes. sensuel. Par la vue on reconnoît la grandeur extérieure d'une plaie, & si elle est avec perte ou sans perte de substance. Par le toucher, soit avec le doigt soit avec la sonde, on découvre la direction, la profondeur & la pénétration. Par l'odorat on sent les excrémens qui peuvent sortir par les plaies de certaines parties. Par le goût on s'assure de la qualité des liqueurs qui sortent de certaines plaies.

Signes rationel La raison juge qu'une plaie s'étend jusqu'à certains endroits par la lésion de l'action d'une certaine partie, par la situation de la plaie & de la douleur, par les excrémens qui sortent de la plaie, ou qui ne s'évacuent pas comme à l'ordinaire. En se rappellant les idées générales de l'Anatomie, on trouvera facilement dans les plaies l'application de toutes ces choses.

Le prognostic. Les signes prognostics des plaies se tirent des parties où elles sont situées, de leur cause & de leur différence essentielle. Celles des tégumens & des parties charnues sont moins fâcheuses que celles des parties membraneuses, aponévrotiques, tendineuses & nerveuses, telles que sont, par exemple, celles des articulations. Celles des parties externes sont moins dangereuses que celles des parties internes. Celles des

principaux troncs des vaiſſeaux ſont beaucoup plus fâcheuſes que celles de leurs ramifications, où il eſt facile d'appliquer les moyens propres à arrêter l'hémorragie. Celles des parties internes ſont très - dangereuſes.

En conſidérant les parties où les plaies ſe trouvent, on les regarde comme legéres, ou comme graves, ou comme mortelles. Les plaies legéres ſont celles de la peau, de la graiſſe, & des muſcles ; car elles ne demandent que la réunion, lorſque d'ailleurs elles ne ſont point compliquées d'accidens.

Les plaies graves ſont celles des parties membraneuſes, tendineuſes, aponévrotiques & en particulier des articulations. Le ſuccès de leur cure eſt quelquefois douteux, à cauſe des accidens dont elles ſont ſouvent accompagnées.

On appelle plaies mortelles celles des gros vaiſſeaux & des parties intérieures quoique certaines puiſſent ſe guérir. Celles du cœur ſont preſque toujours mortelles, celles des poûmons ſe guériſſent quelquefois. On entrera dans un plus grand détail du prognoſtic des plaies des parties intérieures, lorſqu'on traitera des plaies en particulier.

Les plaies faites par un inſtrument tranchant ſont moins fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument piquant, celles qui ſont faites par un inſtrument contondant ſont plus fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ou piquant. Les plaies ſimples ne ſont point

dangereuses, les composées le sont davantage, mais les compliquées sont toujours très-fâcheuses.

Tems des plaies. On distingue quatre états ou tems dans la durée des plaies. Le premier est celui où elle saigne, le second est celui où elle suppure, le troisiéme est celui où se fait la régeneration des chairs, & le quatriéme est celui où se fait la cicatrice.

Dans le premier état lorsque les parties ont été divisées, les bords de la division tendent par leur propre ressort, à s'écarter les uns des autres; dé-là viennent l'hémorragie & la douleur. Il y a cependant certaines plaies d'arquebusades où les parties divisées ne rendent point de sang. Si la division est simple & sans perte de substance on arrête la perte de sang, on appaise la douleur, & on procure la réunion des lévres de la plaie en les rapprochant, & en les maintenant rapprochées pendant quelque tems. Ainsi ces especes de plaies n'on qu'un seul état. La plaie qui est avec perte de substance cesse au bout de quelques heures de saigner, soit d'elle-même, soit par l'application de l'appareil; il se forme à chaque embouchure des vaisseaux divisés, un petit caillot qui empêche le sang de sortir, & occasionne par là un petit gonflement autour de la plaie.

Pendant les quatres ou cinq premiers jours elle s'humecte peu à peu, & il en sort une sérosité moins rougeâtre, mais plus abondante, à mésure qu'elle approche de son second état.

Dans le ſecond état, la ſuppuration eſt annoncée par la fiévre, qui eſt d'autant plus conſidérable que laplaie eſt plus grande, mais qui diminue avec le gonflement à méſure que la ſuppuration augmente, & ceſſe dès que la ſuppuration eſt parfaitement établie, ce qui arrive plus ou moins promptement ſuivant la nature de la plaie, l'âge & le tempéramment du malade, & les accidens qui ſurviennent.

Les débris des vaiſſeaux diviſés & les eſcarres & les ſucs arrêtés aux environs de la plaie ſont la matiére de la ſuppuration.

Troiſiéme tems

Dans le troiſiéme état, les ſucs nourriciers de la partie parviennent facilement juſqu'aux lévres de la plaie & ſe répandent ſur les extrêmités des vaiſſeaux diviſés pour réparer la perte de la ſubſtance, que la partie a faite. Quelques perſonnes néanmoins penſent que cette perte n'eſt pas reparée par les ſucs nourriciers, mais par un développement inſenſible des vaiſſeaux de la partie.

Quatriéme tems

Dans le quatriéme état, les ſucs qui ont reparés la perte de la ſubſtance ſe répandent, ſe deſſéchent ſur la ſuperficie de la plaie & forment une petite pellicule appellée cicatrice, qui ſans être de la même eſpéce que les tegumens emportés ſupplée à leur défaut.

Bonnes qualité de la cicatrice.

Une cicatrice eſt bien faite, quand elle eſt blanche, unie & un peu plus enfoncée que les tégumens. Toutes les cicatrices qui n'ont pas ces trois qualités ſont mauvaiſes.

En quoi conſiſte

Comme les plaies ſont des diviſions des

la cure des plaies. parties, qui ſelon l'ordre naturel doivent être unies ; leur cure conſiſte dans la réunion de ces parties diviſées.

Ce qui a procure. La nature & l'art concourent à procurer cette réunion.

La nature. La nature réunit les lévres des plaies qui ne conſiſtent que dans la ſimple diviſion, par le moyen des ſucs nourriciers qui ſont portés à la partie & qui circulent librement. Elle répare même les pertes de ſubſtance qui accompagnent les autres plaies, ſoit par le moyen des autres ſucs qui ſe répandent ſur les extrêmités des vaiſſeaux diviſés, ſoit par le développement de ces vaiſſeaux, & l'allongement des fibres de la partie.

L'art. L'art met la nature en état d'opérer, & l'aide dans ſes opérations, en levant les obſtaclesqui pourroient s'oppoſer à la réunion, en raprochant & en tenant raprochées les lévres de certaines plaies par quelque moyen, en faiſant ſuppurer, en éloignant ce qui pourroit empêcher la régénération des chairs, la formation de la cicatrice, & en prévenant les accidens qui pourroient s'oppoſer aux ſuccés de la cure ou en y remédiant.

On ôte les corps étrangers. On commence par ôter les corps étrangers, tels que du ſang caillé, de la terre, du ſable, &c. qui interpoſés entre les deux lévres d'une plaie empêcheroient les vaiſſeaux de ſe toucher, & par conſéquent de ſe réunir.

Plaies ſans perſe de ſubſtance. On rapproche avec les doigts les lévres d'une plaie ſans perte de ſubſtance, & on

les maintient rapprochés par différens moyens qui sont la situation, le bandage, la glutination & les sutures.

Lorsque la plaie est transversale, & qu'en tenant la partie dans la flexion ou dans l'extension, les lévres se trouvent rapprochés, on doit se servir de la situation par préférence à tout autre moyen. *Dans quel cas on se sert de la situation.*

Lorsque la plaie est peu profonde & longitudinale, on se sert du bandage unissant ou d'un autre fait selon le génie du Chirurgien, pourvu qu'il puisse produire le même effet que le bandage unissant. *Du bandage.*

Lorsque la plaie est superficielle & située au visage, où il faut éviter la difformité le plus qu'il est possible, & où l'on ne peut pas toujours appliquer le bandage unissant, on se sert de la glutination appellée suture séche. *De la glutination.*

Enfin lorsque la plaie est profonde, oblique, transversale & pénétrante sur tous jusqu'aux muscles, ou qu'elle est à lambeau on préfere la suture. *De la suture.*

La suture est un opération qui par le moyen des aiguilles & du fil ou des deux ensemble, maintient les lévres d'une plaie rapprochées jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement & solidement réunies. *Ce que c'est que la suture.*

Les Anciens pratiquoient un très-grand nombre de différentes sutures qu'ils divisoient en incarnatives, restinctives & conservatives, & qu'ils subdivisoient en plusieurs autres especes. Les modernes à cause de la cruauté ou du peu d'utilité de certaines, n'en ont conservé que quatre es- *Différentes especes de sutures.*

peces qui sont l'entortillée, la suture du pelletier, l'entrecoupée, l'enchevillée.

Avec quoi on les fait? Les aiguilles, le fil & les chevilles sont les instrumens qu'on employe pour faire les sutures.

Plaies avec perte de substance. Lorsqu'une plaie est avec une perte de substance si considerable qu'on ne peut en rapprocher les lévres qu'avec peine, on fait suppurer légérement cette plaie dans le premier & dans le second tems avec des légers suppuratifs. Dans le troisiéme tems on l'incarne avec le sarcotiques, ou plutôt on éloigne par les moyens convenables les choses qui pourroient empêcher la régénération des chairs. Enfin dans le quatriéme tems on la dechesse, on la cicatrise avec les dissicatifs & les cicatrisans.

Ce qu'on fait pour éloigner Pour éloigner les accidens qui pourroient empêcher la nature de procurerla guérison de la plaie, on met la partie dans une situation qui favorise le retour des liqueurs, & l'on garantit la plaie & la partie des impressions de l'air par des plumaceaux couverts ou imbus des médicamens propres à l'espece de la plaie & à ses tems, & par des compresses maintenues avec un tour ou deux de bandes.

Pour empêcher l'engorgement & l'embarras des liqueurs aux environs de la plaie on désemplira les vaisseaux par la saignée & par le régime,& l'on entretient le mouvement du sang par des vulnéraires qu'on fait prendre au malade, en cas qu'il n'ait point de fiévre.

Pour y remédier. Pour tous ces moyens on garantit la

des impreſſions de l'air, & l'on conſerve le bon état des ſolides, & la bonne qualité des ſucs.

Enfin on rémedie aux accidens par des remedes convenables à leur eſpece.

Nous avons diſtingué les plaies en trois eſpeces, ſçavoir en ſimple, en compoſées & en compliquées.

Cure des plaies ſimples & ſans perte de ſubſtance.

Les plaies ſimples ſont avec perte ou ſans perte de ſubtance. On procure la réunion des plaies ſans perte de ſubſtance, en rapprochant les bords de la plaie & en les maintenant rapprochées par quelques-uns des moyens que nous venons d'indiquer.

Des plaies ſimples & avec perte de ſubſtance.

Quant aux plaies ſimples & avec perte de ſubſtance, on y applique en premier appareil de la charpie, ſoit ſéche, ou imbue de vin ou d'eau de vie. On les panſe enſuite avec des légers ſuppurans tels que les digeſtifs ſimples. Dans le troiſiéme tems on y met les ſarcotiques, tels que le baume d'arceus, le baume de verd, &c. & dans le quatriéme on y applique de la charpie ſéche, de l'onguent pompholix ou l'onguent blanc de raſis.

Ce qu'on doit faire aux environs.

Les environs de la plaie demandent quelques médicamens particuliers. Dans le premier & le ſecond tems, on y applique des réſolutifs ſpiritueux, tels que le vin chaud mêlé avec un peu d'eau de vie, ou même l'eau de vie camphrée, ſi la contuſion eſt conſidérable.

Cure des plaies compoſées.

Les plaies compoſées, c'eſt-à-dire celles qui ſe trouvent aux parties molles & aux os en mêmes tems, exigent le même traite-

ment que les plaies ſimples. Lorſque l'inſ-
trument qui a fait la plaie a diviſé un ten-
don totalement ou imparfaitement, on
met la partie en flexion ſi le tendon diviſé
eſt flechiſſeur, & en extenſion s'il eſt ex-
tenſeur; on la maintient dans l'une de ces
deux ſituations par un bandage convenable;
comme ces deux ſituations qui rapprochent
preſque toujours les extrêmités des tendons
diviſés ne rapprochent pas toujours les lé-
vres de la plaie des tégumens, ſur-tout
lorſque la plaie eſt oblique, on eſt obligé
quelquefois de joindre la ſuture à la ſi-
tuation pour procurer la réunion des té-
gumens.

Il faut traiter les plaies compliquées ſelon
les eſpeces d'indiſpoſition qui les compli-
quent.

Cure des plaies compliquées.

Quand une plaie eſt compliquée avec
ſa cauſe, c'eſt-à-dire, que le corps qui a
fait la plaie eſt reſté dans la partie, il faut
le tirer ſuivant les régles que nous avons
données, en parlant de l'extraction des
corps étrangers.

De leurs cauſes.

Nous ajouterons ici qu'on ne doit preſ-
que jamais tirer un corps étranger ſans
agrandir l'ouverture de la plaie. Il faut
auſſi remarquer que les corps pointus, qui
pour l'ordinaire ne font que des ouvertu-
res fort petites, cauſent ſouvent des acci-
dens conſidérables, ſur tout lorſqu'il ren-
contrent des parties tendineuſes, ligamen-
teuſes & aponévrotiques, & que les corps
contondans déchirent ces mêmes parties,
diviſent les vaiſſeaux, occaſionnent l'é-

panchement des liqueurs, & forment des escarres.

Pour prévenir les accidens qui causent la piquure des parties tendineuses & aponévrotiques, & pour y remédier on saigne fréquemment le malade, on lui fait garder un régime très exact, on applique des émolliens, ou en fomentation, ou en cataplasme, & si ces remedes ne font point cesser les accidens, on agrandit la petite ouverture & l'on divise les parties tendineuses & aponévrotiques tendues.

Pour remédier à l'épanchement des liqueurs, prévenir les dépôts & procurer la chûte des escarres, on fait des incisions qui agrandissent la plaie & qui débrident les parties aponévrotiques.

De maladie. Quand une plaie est compliquée, avec maladie; par exemple, avec fracture, luxation, apostême, &c. il faut guérir ces indispositions avant que de procurer la réunion de la plaie.

Et d'accidens ou symptômes. Les plaies compliquées avec accidens ou symptômes, demandent des traitemens différens suivant la différence des accidens ou des symptômes. Ces accidens sont, comme nous l'avons dit, la douleur, l'hémorragie, la convulsion, la paralisie, l'inflammation, la fiévre, le dévoyement, & le reflux de matiere purulente.

Cure des plaies accompagnées de vives douleurs. 1°. Les vives douleurs qui accompagnent les plaies sont occasionnées par des corps étrangers, ou par la division imparfaite des parties tendineuses, membraneuses, ligmenteuses, ou aponévrotiques.

Nous venons de dire ce qu'il faut faire à ce sujet en parlant de la cure des plaies compliquées de leur cause.

L'hémorragie 2°. Ce n'est jamais qu'un caillot de sang qui peut arrêter pour toujours une hémorragie. Ainsi pour remédier à une hémorragie, il faut chercher les moyens qui peuvent faciliter la formation d'un caillot de sang. Ces moyens se réduisent à cinq qui sont la saignée, l'eau froide, la compression, les stiptiques & la ligature. La saignée diminue la quantité & le mouvement du sang, & procure l'affaissement des parois & des vaisseaux, ce qui occasionne la formation d'un petit caillot dans l'ouverture.

Le régime très-exact, joint à la saignée & à quelque astringent pris intérieurement, comme l'eau de rabel, les pilulles d'alun, &c. sont les principaux secours qu'on puisse employer pour arrêter les hémorragies intérieures. L'eau froide ou la glace appliquée sur une partie, resserre les vaisseaux, condense les liqueurs & arrête l'hémorragie, par exemple, celle de la verge, du nez, &c. où on ne peut faire ni ligature ni compression.

Les trois autres moyens agissent sur l'ouverture du vaisseau divisé & le font changer de figure; la compression l'applati, les stiptiques le crispent & la ligature le fronce comme l'ouverture d'une bourse. Tous trois arrêtent le sang, qui par son séjour se coagule & forme le caillot qui doit boucher l'ouverture en prenant la figure du vaisseau.

Les

Les ſtiptiques necriſpent les vaiſſeaux qu'avec lenteur, & ont beſoin toujours du ſecours de la compreſſion. La ligature ſeule & la compreſſion, quand il ſe trouve un point d'appui ſont les plus certains de trois moyens qui facilitent la coagulation du ſang.

Pour arrêter une hemorragie conſidérable, il faut d'abord ſuſpendre le cours du ſang par le moyen d'un tourniquet ; il faut enſuite reconnoître le vaiſſeau qui eſt ouvert, c'eſt-à dire ſon eſpéce, ſa ſituation, ſa groſſeur, & l'endroit où il eſt ouvert, enfin employer l'un des moyens dont nous venons de parler.

Quant aux choix qu'on en doit faire, c'eſt la ſituation du vaiſſeau ouvert, le lieu de ſon ouverture, & ſon diamêtre, qui doivent déterminer à préferer l'un à l'autre.

3°. La convulſion qui accompagne les plaies vient des mêmes cauſes que la douleur, & demande le même traitement. *De la convulſion.*

4°. La paraliſie qui accompagne les plaies demande différens traitemens, ſuivant l'eſpéce de cauſe qui l'a produite. On ne peut guérir celle qui vient de la diviſion d'un nerf principal, mais on guérit celle qui vient de la ſection parfaite d'un tendon ; car il ſuffit pour cela de procurer la réunion des parties du tendon. *De la paraliſie.*

5°. L'inflammation qui accompagne les plaies demande de fréquentes ſaignées, un régime très-exact, & les autres remédes que nous avons indiqués, en traitant de la cure des apoſtêmes chauds. *De l'inflammation.*

6°. La fiévre qui accompagne les *De la fiévre.*

plaies, vient de quelque corps étranger, ou de l'irritation causée aux parties tendineuses, aponévrotiques, &c. ou d'inflammation, ou enfin de la suppuration qui se prépare. Quand elle vient de la suppuration, elle ne demande point de traitement particulier; car elle cesse d'elle-même, dès que la suppuration est établie. Quand elle vient des autres causes, elle oblige à saigner le malade plus fréquemment qu'on n'auroit fait.

Du dévoyement. 7°. Le dévoyement qui accompagne les plaies, vient ordinairement de quelque vice de la digestion, ou de la foiblesse de l'estomach, & se guérit par des purgatifs doux, par des doux astringens, & par un régime convenable.

Du réflux de matiere 8°. Lorsque l'on craint le reflux de matiere purulente, on employe pour le prévenir les supuratifs les plus forts. Si néanmoins le reflux se fait sur quelque partie externe, on donne le plutôt qu'il est possible, issue à la matiere déposée. S'il se fait sur quelque partie interne, on agit différemment suivant la différence des accidens.

Lorsqu'on a remedié à toutes les indispositions qui compliquent une plaie, on doit la regarder comme simple, & la traiter de la maniere que nous avons dite au commencement de ce paragraphe.

§. II.

Des Plaies en particulier.

En parlant des différences des plaies, nous les avons divisées par rapport au

parties où elles arrivent ; en celles de la tête, du col, de la poitrine, du ventre & des extrêmités.

Des plaies de la Tête.

Les plaies de la tête différent entr'elles, en ce que les unes sont faites aux parties contenantes, & les autres aux parties contenues. *Différences des plaies de la tête.*

Celles de la peau du crane seulement sont avec division lorsqu'elles sont faites par un instrument tranchant ou piquant ; mais lorsqu'elles sont faites avec un instrumentcontondant ellespeuvent être sans division, dans ce cas il paroît une tumeur qu'on appelle vulgairement bosse. *Celles des parties contenantes*

Les plaies faites au péricrane par les instrumens tranchans simples, sont simples, comme celles qui sont faites à la peau par les mêmes instrumens. Mais celles qui sont faites par un instrument contondant ou piquant, sont quelquefois suivies d'accidens plus ou moins violens.

Les blessures faites au crane par un instrument piquant de quelque façon qu'elles ayent été faites n'ont pas de noms particuliers ; mais celles qui sont faites par un instrument tranchant ont trois noms différens, selon la maniere dont l'instrument a été porté sur cette partie. S'il a été porté perpendiculairement, la division s'appelle Ecopé ; s'il a été porté obliquement ou horisontalement sans que la piéce ait été emportée, la division s'appelle Diacopée ; si la piéce a été emportée la division s'appelle Aposképornisimos. Les divisions fai- *Plaie du crane en trois espéces.* *L'écopé.* *Diacopée.*

res par les instrumens tranchans & piquans, peuvent endommager une seule table ou toutes les deux à la fois avec fracture ou sans fracture, & peuvent pénétrer jusqu'à la dure-mere, la pie-mere, & même jusqu'au cerveau.

Effet des instrumens contondans.

Les instrumens contondans portés avec violence sur le crane, peuvent produire la contusion, l'enfoncement, la fente & l'embouchure.

Sa contusion.

La contusion proprement dite est l'affaissement des fibres osseuses, qui par la violence du coup ont été obligées de s'approcher.

L'enfoncement.

L'enfoncement est l'affaissement de la premiere table sur la seconde, ou de toutes les deux. Il ne peut guére arriver qu'au crane des enfans qui ont encore les os mols, il produit sur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit sur un pot d'étain en l'enfonçant. On appelle la contusion & l'enfoncement, Tlasis ou Phlasis.

La fente

La fente n'est qu'une simple division de l'os, dont les parties se sont désunies dans le mouvement que leur a communiqué le coup. Elle s'étend toujours au de là du lieu qui a été frappé. Si elle est apparente, on l'appelle Rogmé en grec, & fente ou félure en françois; si elle est insensible on l'appelle Trischismos en grec, & fente capillaire en françois.

Félure.

Capillaire.

Contre coup de quatre especes.

On la nomme contre fente ou contrecoup en françois, & Apekima en grec, quand la premiere table n'est point en-

dommagée par le coup, & que la seconde est fracturée ; quand l'os frappé à sa partie moyenne s'est causé à la supérieure ou à l'inférieure, quand l'os frappé a resisté à l'effort du coup, & que celui qui lui est voisin est rompu, enfin quand le coup est porté à une certaine partie de la tête, & que la fracture se trouve à la partie opposée.

L'enfonçure est un affaissement de plusieurs piéces du crane qui a été fracassé. On en distingue trois, sçavoir, l'Ecpiesma, l'engissoma, & le Camorosis. *Enfonçure.* *Ses espéees.*

L'Ecpiesma est une enfoncure du crane, où les esquilles picquent & pressent la dure-mere. *Ecpiesma.*

L'engissoma, que les François appellent embarure, est une enfonçure de quelques esquilles détachées qui s'insinue entre le crane & la dure-mere. *Engissoma.*

Le camarosis, que les François appellent voûture, est une enfonçure de quelque piéce d'os, dont le milieu s'éleve & forme une espéce de voûte. *Camarosis.*

L'ordre que nous nous sommes proposé sembleroit exiger que nous ne parlassions ici que des plaies des parties molles de la tête, mais ces plaies ont une si grande connéxion avec les fractures du crane, qu'il n'est pas possible de parler des unes & des autres séparément. *Remarque.*

Les meninges, le cerveau & le cervelet, qui sont les parties contenues de la tête, peuvent être blessées par différentes espéces d'instrumens dont nous venons de parler. Nous n'entrerons pas dans le détail

des plaies que ces instrumens peuvent faire. Nous nous contenterons de donner une idée de la commotion du cerveau, & de la compression qui sont les deux principaux effets que les corps violens peuvent produire sur cette partie.

Ce que c'est que commotion.

La commotion est un ébranlement plus ou moins grand du cerveau, occasionné par la violence d'un coup porté à la tête.

Comment elle arrive.

Plus le crane résiste à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qui communique au cerveau est considérable, c'est-à-dire, que s'il se fait une grande fracture au crane, la commotion du cerveau peut être légere, mais que s'il demeure entier, ou se trouve peu fracturé, la commotion du cerveau sera proportionnée à la violence du coup. Cette commotion faite au cerveau peut être cause, ou de la perte du ressort de ses fibres, ce qui produit l'affaissement du cerveau sur lui-même & celle du cervelet, ou de la rupture de quelque vaisseau sanguin.

Ses effets.

Compression.

La compression du cerveau peut arriver de différentes manieres.

Du sang ou de quelqu'autre liqueur épanchée sur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre substance du cerveau, quelque portion d'os déplacée en partie ou entiérement, une pointe d'os qui pique la dure mere, le corps qui a fait la plaie, l'inflammation de meninges occasionnée par une petite division ou par la contusion du péricrane, sont les

causes de la compresion du cerveau.

Plusieurs signes diagnostics nous font connoître la contusion du péricrane, les fractures du crane, la commotion du cerveau & sa compression. *Signe.*

Une douleur vive mais extérieure, l'assoupissement du malade qui se reveille néanmoins quand on lui touche à quelque endroit de la tête, & surtout à celui où il a reçu le coup, la rougeur de son visage, le gonflement & la tension édémateuse, & quelquefois inflammatoire de toute la tête qui s'étendent jusqu'aux paupiéres, mais qui se bornent aux attaches des muscles frontaux & occipitaux, & dont les oreilles sont exemptes, la fiévre, &c. sont les signes de la contusion du péricrane. *De la contusion du péricrâne.*

Les sens apperçoivent quelquefois les fractures du crane, soit parce que ces fractures se font voir, soit parce que les os lorsqu'on les frappe rendent un son obscur tel que celui d'un pot fêlé qu'on frappe, ce qui est néanmoins un signe fort équivoque, soit enfin parce qu'on rencontre avec le doigt ou avec la sonde quelque inégalité, qu'on juge bien n'avoir pas été formée par les artéres dans le tems que les os étoient encore mols. *Des fractures par les sens.*

Lorsque les sens n'apperçoivent aucune marque de fracture, la raison peut suppléer à leur défaut, en s'informant des circonstances qui ont accompagnées la blessure, en examinant les endroits du crâne qui ont été frappés, & en faisant attention aux symptômes qui surviennent. *Par la raison.*

Les circonſtances principales dont on doit s'informer regardent le malade, celui qui a bleſſé, & l'inſtrument qui a frappé.

Par rapport au malade, on doit s'informer de la ſituation ou il étoit lorſqu'il a été bleſſé, demander s'il eſt tombé & comment, ſi ſa tête étoit couverte ou nue, &c. On aura auſſi égard à ſon âge, à ſon ſexe, &c.

Par rapport à celui qui a bleſſé, il faut s'informer non-ſeulement de la ſituation où il étoit lorſqu'il a donné le coup, mais encore de ſa force, de l'état de ſon eſprit, &c.

Par rapport à l'inſtrument; il faut s'informer de ſa matiere, de ſon poids, de ſa figure, de ſa grandeur, de la maniere dont il a été porté, de la cauſe qui l'a mis en mouvement, &c.

Quant à l'endroit du crane qui a été frappé, ſi le coup a été porté ſur un os mince comme le pariétal, on doit plutôt ſuppoſer, (toutes choſes égales d'ailleurs,) une fracture, que s'il avoit été porté ſur un os épais, tel que l'occipital.

A l'égard des ſymptômes, il ne faut pas les regarder comme un effet immédiat de la fracture des os du crane, mais comme les ſuites de la compreſſion ou de la commotion du cerveau, compreſſion ou commotion qui en dérange les fonctions.

Signe de la Commotion. L'affoibliſſement du reſſort des fibres du cerveau, & l'épanchement des liqueurs ſont les ſuites de la commotion. Les ſymptômes de la commotion ſe divi-

sent en primitif & en consécutifs.

Les primitifs sont ceux qui arrivent au moment de la blessure, comme la perte de mouvement & de connoissance, la chûte du blessé, causées par la paralisie momentanée des extrêmités inférieures, l'issue involontaire de toutes les déjections, le vomissement bilieux & celui des alimens, le saignement du nez, des oreilles, des yeux & de la bouche. On juge de la grandeur de la commotion, & du dérangement qu'elle cause, par la durée, la violence & le nombre de ces simptômes.

Les signes consécutifs sont ceux qui surviennent quelque tems après la blessure. Tels sont la léthargie, la fiévre, la phrénesie, & la plûpart des signes primitifs que l'on regarde comme consécutifs lorsqu'ils reviennent.

Signes de la compression. L'assoupissement, la perte de connoissance, le saignement du nez, des oreilles, & principalement de celle qui est du côté du coup, celui des yeux, la dureté du pouls, la rougeur du visage, l'inflammation des yeux, le larmoyement, la paralisie, la convulsion, la douleur, la fiévre, sont les simptômes de la compression.

Tous ces simptômes tant de la commotion, que de la compression, viennent les uns du dérangement ou du désordre des esprits animaux, & les autres du trouble de la circulation du sang.

Les signes prognostics. Les signes prognostics des plaies de tête se tirent de l'instrument qui a fait la blessure de la partie blessée, des simptômes, & des accidens,

Ce qu'il y a de dangereux aux blessures de la tête.

Tous les Praticiens conviennent en général que les blessures de la tête ne sont dangereuses qu'en conséquence de la commotion ou de la compression du cerveau. Aussi les grandes fractures des os du crane sont moins facheuses que les fortes contusions; les plaies qui sont accompagnées de commotion sont plus dangereuses que celles qui n'en sont point accompagnées, quand même celles-ci seroient avec perte de substance.

Il résulte de-là. 1°. Que les plaies de la tête faites par un instrument contondant ou picquant, sont (toutes choses égales d'ailleurs) beaucoup plus facheuses que celles qui sont faites par les instrumens tranchans.

2°. Que les plaies des tégumens de la tête ne sont pas considérables, que les contusions du péricrane accompagnées d'accidens sont plus fâcheuses que les fractures de crane, lorsqu'elles ne sont pas compliquées de lésion du cerveau par compression ou par ébranlement, ne sont pas ordinairement fort dangereuses,

3°. Que les symptômes primitif sont moins fâcheux que les consécutifs.

4°. Que le dévoyement, les vomissemens bilieux, la fiévre qui continue, quoique la suppuration soit établie, sont des accidens facheux quand ils accompagnent les plaies de la tête.

Cure de plaies de tête.

La lesion des tégumens de la tête, celle du péricrane, celle du crane qui occasionne la compression & la commotion, deman-

dent chacune un traitement différent.

Des tégumens. La lésion des tégumens communs & celle du péricrane faite par un instrument tranchant, n'exigent point d'autre traitement que celui que nous avons indiqué au sujet des plaies en géneral.

Lorsque le pericrane a été blessé par un instrument contondant, il faut appliquer de remédes spiritueuxsur tout le pericrane, des suppuratifs, sur les bords de la plaie, & des résolutifs aux environs de la plaie.

On previent ces accidens par la saignée & par le regime, & l'on remédie à l'inflammation par une incision qu'on fait à cette membrane dans toute l'étendue de la contusion, en observant d'en scarifier les bords & de couper plus de cette membrane que de la peau, pour éviter le tiraillement. Par ces moyens on dégorge les vaisseaux, on détend cette membrane, & on procure la circulation du sang.

Des fractures. Les fractures des os du crane occcasionnent toujours la compression du cerveau& l'inflammation de la dure-mere. Pour remédier à ces accidens on découvre toute l'étendue de la fracture, & on applique le trépan. Par ce moyen, on donne issue aux liqueurs épanchées quicausent la compression, & on facilite l'extraction des petites piéces d'os qui non-seulement occasionnent en partie la compression du cerveau, mais encore l'inflammation de la dure-mere qu'ils picquent.

De la commotion. La commotion du cerveau est ce qu'il y a de plus à craindre dans les plaies de la

tête, on y remédie par le regime & par sle saignées révulsives.

Des plaies de la Poitrine.

Les causes des plaies de la poitrine sont les mêmes que celles des autres parties.

Différences. Les plaies de poitrine sont pénetrantes ou non pénetrantes.

Nous ne parlons point de ces dernieres, ce que nous avons dit des plaies en général, en donne une idée assez suffisante.

Les pénétrantes. Au sujet des pénétrantes, il faut examiner si le coup qui les a fait n'a percé qu'un côté, ou s'il a traversé jusqu'à l'autre. Elles peuvent être sans lésion des parties renfermées, auquel cas elles sont simples, ou avec lésion de quelques unes de ces parties, auquel cas elle peuvent être compliquées d'épanchement ou d'inflammation. Il arrive quelquefois que le corps qui a fait la plaie reste engagé dans les chairs ou dans les os, tombe dans la capacité de la poitrine. quelquefois aussi l'instrument perce le diaphragme & pénetre dans le ventre. Les parties contenues dans cette capacité peuvent alors passer par l'ouverture & entrer dans la poitrine.

Signe. On divise les signes des plaies de poitrine en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font connoître si la plaie est pénetrante, si les parties contenantes sont lésées, quelles sont les parties lésées, & s'il y a épanchement.

Les plaies. pénêtrantes. L'emphisême qui se forme autour d'une plaie, l'air & le sang qui en sortent, l'un avec un petit bruit, l'autre avec plus ou moins

moins d'abondance, l'introduction de la sonde dans la poitrine font connoître que cette plaie est pénétrante. L'impossibilité d'introduire une sonde dans une plaie, ne prouve pas toujours que cette plaie ne pénétre pas. Cette impossibilité peut venir de la direction oblique de la plaie, du changement de position des muscles, du gonflement des lévres, de la plaie, du sang caillé, d'un corps étranger, ou de quelque partie arrêtée dans le trajet de la plaie.

Remarque. Mais il importe peu qu'on sonde une plaie de poitrine ou qu'on ne la sonde pas, car la sonde ne peut découvrir que la pénétration sans faire connoître s'il y a quelque partie lésée. Or la simple pénétrante d'une plaie ne la rend pas ordinairement fâcheuse. Le danger des plaies pénétrantes consiste dans la lésion des parties intérieures qui occasionnent l'épanchement ou l'inflammation, & ce ne sont que les symptômes qui font connoître cette lésion.

Signes des plaies du Poumon. Quant aux symptômes occasionnés par la lésion des parties contenues, ils sont différens, suivant la différence de ces parties. La grande difficulté de respirer, la sortie d'un sang vermeil & écumeux qui ne peut venir que de la lésion des poumons, soit dans le lieu de son adhérance à la plévre, soit vis-à-vis la plaie externe, le crachement de sang, la douleur intérieure que le blessé sent en respirant, la fiévre, &c. sont les signes de la lésion du poûmon.

Du cœur Celle du cœur & des gros vaisseaux est toujours suivie d'une mort ordinairement

subite, mais retardée quelquefois par quelques circonstances. Car un petit caillot de sang, l'instrument resté dans la plaie, la situation de la plaie derriere une des valvules du cœur, &c. ont quelquefois prolongé la vie des personnes blessées au cœur ou aux gros vaisseaux, On en a vû vivre quelques jours quoique les ventricules fussent percées de part en part.

Du corps charnu du diaphragme.

Les signes des plaies du diaphragme sont différens, suivant la différence des endroits de cette partie qui peuvent être blessés. La difficulté de respirer, la toux, la douleur violente, la situation & la direction de la plaie, la fiévre, &c. sont les signes des plaies du corps charnu du diaphragme.

Du centre nerveux.

La phrénesie, le ris sardonique, les défaillances, le hocquet, &c. sont les signes des plaies du centre nerveux de cette partie.

D'épanchement

On doit présumer qu'il y a épanchement lorsque la plaie est à la partie supérieure de la poitrine, lorsqu'elle est faite par un instrument étroit, qui a fait par son entrée & par sa sortie une très-petite division; ou lorsque dans l'intervale d'un pansement à l'autre, il sort une certaine quantite de sang.

Dans un seul côté.

La tension de la poitrine, la difficulté de respirer qui est plus grande lorsque le malade est debout, ou assis, ou couché sur le côté sain, que lorsqu'il est couché sur le côté blessé, l'inclination du malade à se courber en devant lorsqu'il est debout ou assis, l'augmentation de l'étendue d'un des côtés de la poitrine, une sueur froide ré-

pandue par tout le corps, le froid des extrêmités, la petiteſſe & la concentration du pouls, les ſincopes fréquentes, &c. ſont des ſignes d'épanchement du ſang, ou de quelqueliqueur dans un côté de la poitrine.

Dans les deux.

Quand le bleſſé ne peut ſe tenir ni ſur l'un ni ſur l'autre côté, & qu'un côté n'eſt pas plus élargi que l'autre, c'eſt une marque que l'épanchement s'eſt fait dans les deux côtés de la poitrine.

Prognoſtics.

Quant au prognoſtic des plaies de la poitrine, leur danger conſiſte dans l'épanchement ou dans l'inflammation.

Celles qui ne pénétrent pas ſont en général moins fâcheuſes que celles qui pénétrent, & doivent être regardées comme ſimples. Celles dont la pénétration eſt apparente, ſont moins dangereuſes que celles dont la pénétration eſt cachée. Les plaies pénétrantes accompagnées d'épanchement ſont moins fâcheuſes lorſqu'elles ſont ſituées à la partie inférieure, que lorſqu'elles ſont ſituées à la partie poſtérieure. Les plaies de poitrine qui pénétrent d'un côté à l'autre ne ſont pas plus dangereuſes que celles qui ne pénétrent pas juſqu'au côté oppoſé, pourvû qu'il n'y ait point de gros vaiſſeaux ni de parties conſidérables endommagées. Les plaies qui arrivent dans un lieu où le poûmon eſt adhérent, ſont ſuivies d'accidens moins fâcheux que celles qui arrivent en tout autre endroit.

On diſtingue les plaies des poitrine en légeres, en graves & mortelles.

Cure les

Les plaies légeres, c'eſt-à-dire, celles

Plaies légeres. qui ne pénétrent point ou qui pénétrent sans lésion des parties intérieures, ne demandent d'autre traitement que celui des plaies simples. S'il survient un emphisême, on le dissipe par les spiritueux.

Graves. Les plaies graves, c'est-à-dire, celles qui sont accompagnées de la lésion du poumon ou du médiastin, ou de l'ouverture de quelques vaisseaux, ne sont dangereuses qu'à cause de l'épanchement des liqueurs & de l'inflammation qui en sont les suites. On prévient l'un & l'autre, & on y remédie par de fréquentes saignées & par un régime exact. Lorsque les saignées ne détournent point l'épanchement ou que l'épanchement à commencé au moment que la blessure a été faite, & que la plaie se trouve à la partie supérieure de la poitrine: on met le malade dans une situation qui puisse procurer l'issue des liqueurs épanchées, si cette situation ne lui suffit pas, on fait à la partie inférieure de la poitrine une ouverture qu'on appelle empiême, & qui donne issue à ces liqueurs épanchées. Lorsque la plaie se trouve à la partie inférieure de la poitrine, elle est située favorablement pour l'issue des liqueurs épanchées, on ne fait que l'agrandir en cas qu'elle soit trop pétite.

Et mortelles. Quant aux plaies mortelles, c'est-à-dire, celles qui sont accompagnées de la blessure du cœur, de l'ouverture de quelques gros vaisseaux, & de la lésion du centre nerveux du diaphragme, il n'y a point d'autres remedes que ceux que nous venons

d'indiquer pour les plaies graves, mais la mort qui les ſuit ordinairement de fort près diſpenſe bientôt d'employer ces remedes.

Des plaies du bas Ventre.

Les cauſes des plaies du bas ventre ſont les mêmes que celles des plaies de la poitrine.

Les plaies du bas ventre différent les unes des autres par rapport aux régions & aux parties où elles ſe trouvent. On les diſtingue encore en celles qui ne ſont pas pénétrantes, & en celles qui le ſont. *Différences des plaies du bas ventre.*

Les non pénétrantes ne ſe trouvent qu'aux parties extérieures, à la peau, à la graiſſe, & aux muſcles ſans diviſion du péritoine.

Les plaies pénétrantes dans la capacité de l'abdomen différent entr'elles, en ce que les unes ne peuvent point endommager les parties contenantes, & que les autres les endommagent. Celles-ci différent encore entr'elles par pluſieurs circonſtances. Les unes ſe trouvent dans les lieux des adhérences des parties, & les autres ne s'y trouvent pas, les unes ſont accompagnées d'épanchement, diſſue des parties avec étranglement ou ſans étranglement des parties ſorties, & les autres ne le ſont point. L'inſtrument perdu dans la capacité, engagé dans les chairs, ou enclavé dans les os en complique certaines, les autres ne ſont point compliquées de cette maniere. *Différences des plaies pénétrantes.*

Les ſignes diagnoſtics des plaies du bas ventre en ſont connoître la pénétration, & quelle eſt la partie léſée. *Signes.*

De la pénétration. La sortie de l'épiploon ou de l'intestin par la plaie, la différente largeur de l'instrument comparée avec celles de la plaie, l'introduction du doigt ou de la sonde en font connoître la pénétration. L'introduction du doigt dans la plaie suppose qu'elle est d'une certaine étendue. Pour sonder le blessé il faut le mettre dans une situation semblable à celle où il étoit quand il a reçu le coup.

Remarque, Il faut se rappeller ici ce que nous avons dit au sujet de l'introduction de la sonde dans les plaies de la poitrine. Les mêmes obstacles qui se rencontrent quelquefois lorsqu'on veut les sonder, s'opposent aussi quelquefois à l'entrée de la sonde dans la plaie pénétrante du bas ventre. La sonde n'est pas plus utile pour la connoissance de ces plaies que pour celles des plaies dans la poitrine ; c'est par les symptômes qu'on doit juger des unes & des autres.

Signes de la lésion de quelque parties intérieures du bas ventre. La difficulté de respirer, la petitesse & la dureté du pouls, son intermission, la pâleur & la rougeur du visage, la tension & les douleurs du ventre, l'amertume & la sécheresse de la bouche, le froid des extrêmités, la suppression de l'urine, les nausées, les vomissemens, &c. sont les symptômes de la lésion de quelques parties intérieures du bas ventre.

La situation & la direction de la plaie, la situation de la douleur, celle où étoit le blessé ou celui qui a blessé lorsque la plaie a été faite, la distension de l'estomach & des intestins par les alimens, & celles de

la vesie par l'urine, ou leur affaissement au moment de la blessure, donnent lieu de conjecturer quelle est la partie offensée.

La sortie d'une grande quantité de sang assez vermeil, & une douleur piquante qui s'étend jusqu'au cartilage xiphoïde, font connoître la lésion du foye. La sortie d'une moindre quantité d'un sang plus noir fait connoître la lésion de la rate. Le hoquet, le vomissement, les sueurs, le froid des extrêmités, principalement la sortie des alimens font connoître la lésion de l'estomach. La sortie de la bile fait connoître la lésion de la vessicule du fiel, des nausées, des fréquentes foiblesses, des inquiétudes continuelles, une douleur extrême, une soif insupportable & principalement la sortie d'une substance blanchâtre & chileuse font connoître la lésion des intestins grêles; la sortie des matieres fécales, fait connoître la lésion des gros boyeaux. La difficulté d'uriner, le mélange du sang avec l'urine ou la sortie d'un sang pur par l'urétre & une douleur à la verge, font connoître que les reins, ou les uretéres ou la vessie sont attaqués.

Il faut remarquer que lorsque les intestins sont blessés, il sort quelquefois par l'anus un sang plus ou moins fluide, & plus ou moins rouge.

S'il vient des intestins gréles il est de la couleur du caffé; s'il vient à la fin de l'ileon, ou du commencement du colon, il est caillé; s'il vient de l'extrêmité du colon ou du rectum, il est fluide.

Prognostic. Le prognoſtic des plaies du bas ventre ſe tire de la partie bleſſée, de la grandeur de la diviſion, des ſymptômes & des accidens qui ſurviennent.

Les plaies non pénétrantes & les pénétrantes, quand même le ventre ſeroit percé de part en part, ſont régardées ordinairement comme ſimples, lorſque les parties intérieures ne ſont point léſées ; je dis ordinairement, parce que quelquesunes de ces plaies peuvent être compliquées d'hémorragie, d'inflammation, de gonflement, &c.

Les plaies des parties contenues ne ſont fâcheuſes, qu'en conſéquence de l'inflammation & de l'épanchement ; & c'est leur ſituation & leur grandeur qui donnent lieu de craindre ces accidens. Celles qui ſont ſituées dans les endroits ou ces parties ſont adhérentes, ſont moins fâcheuſes que les autres.

Les grandes plaies du foye, de la rate, de l'eſtomach, des inteſtins, des reins, des uretéres, de la veſſie, de la matrice, ſont mortelles : mais les petites, quoique fort dangereuſes, ne le ſont pas toujours.

Celles qui ſont accompagnées de ſymptômes violens & d'accidens conſidérables ſont très-fâcheuſes.

Cure des plaies du bas ventre. On diſtingue les plaies du bas ventre comme celles de la poitrine, en légeres, en graves & en mortelles.

Des légeres. Les plaies légeres, c'eſt-à-dire, celles qui n'attaquent que la peau, les graiſſes & les muſcles, ou qui pénétrent ſans être

accompagnés ni de la lésion, ni de la sortie des parties intérieures, ne demandent que la réunion. Pour la faciliter, on fait observer au malade un régime très-exact, & on le saigne pour prévenir l'inflammation, la tension, & la douleur du ventre.

Les plaies graves, c'est-à-dire, celles qui pénétrent & qui sont accompagnées de la lésion légere, & quelquefois même de l'issue des parties intérieures, se traitent de différentes manieres, suivant la différence des parties qui sont lésées. *Des graves.*

L'épiploon & les intestins sont pour l'ordinaire les seules parties intérieures du ventre qui sortent à la suite des plaies. Qulquefois elles sortent séparement, quelquefois elles sortent ensemble. Quand l'épiploon sorti se trouve altére, on en fait la ligature dans la partie saine, on rétranche la partie gâtée, & on a soin de laisser pendre le bout de la ligature au dehors. Lorsque l'épiploon & l'intestin sont sortis ensemble, & qu'ils ne sont point endommagés, on les reduit en observant de faire rentrer le premier, celui qui est sorti le dernier.

Lorsque l'épiploon & l'intestin sont blessés, il faut examiner l'étendue & la situation de la lésion; si l'épiploon n'est que légerement blessé, & dans sa partie membraneuse, il faut le réduire, s'il est blessé dans ses bandes graisseuses, & si quelqu'un de ses vaisseaux sanguins est couvert, on fait la ligature de cette partie au-dessus de l'ouverture du vaisseaux & on la coupe.

Si l'inteſtin n'eſt que légerement bleſſé, on le réduit; ſi la bleſſure eſt grande, on y fait la ſuture du Pelletier avant de le réduire. Il faut obſerver de tenir le bout des fils qui ont ſervi à faire la ſuture au dehors pour pouvoir approcher l'inteſtin du bord intérieur de la plaie, & retirer ces fils après la réunion des parties diviſées.

Quant il eſt impoſſible de faire la réduction des parties, parce que l'inflammation des bords de la plaie a formé un étranglement, ce qui feroit bientôt tomber ces parties en mortification, on dilate la plaie pour pouvoir faire rentrer les parties; & après la réduction, on fait la ſuture enchevillée appellée Gaſtroraphie.

Pour prévenir la douleur, la tenſion, & l'inflammation, ou pour y remédier on fai garder au malade un régime très-exact o le ſaigne fréquemment, & l'on appliqu des fomentations émollientes ſur le ventr ou la pulpe des herbes de même vertu.

Quand l'eſtomach & les inteſtins grê les ſont bleſſés, on ne fait prendre au ma lade des alimens qu'en très-petite quan tité, & ſouvent même que des bouillon nourriſſans qu'on lui donne en lavemen Quand les gros inteſtins ſont léſés, on n doit point donner de lavemens.

Des mortelles. Quant aux plaies mortelles, c'eſt-à-di re celles des gros vaiſſeaux, des condui chyleux, & les grandes plaies du foye, d la rate, & du ventricule, il n'y a poi de moyens capables d'en proculer la réu nion. La mort qui arrive pour l'ordinai

assez promptement, ne donne pas le tems d'en employer aucun.

CHAPITRE II.

Des Ulcéres en général.

L'Ulcére est une solution de continuité des parties molles, produite ou entretenue par un vice intérieur ou par un vice local, avec perte de substance. *Ce que c'est qu'ulcére.*

Les Anciens ont beaucoup multiplié les divisions des ulcéres. Nous rangerons ces maladies sous quelques classes générales. Leurs différences se peuvent tirer de leur dimension des parties où ils se trouvent, d'un vice local, des maladies qui peuvent les accompagner, de la matiere qui en sort, & des causes qui les ont produites. *Différences des ulcéres.*

Par rapport à leur dimension, il y en a de grands, de petis, de profonds, de superficiels, &c. *Par rapport à leur dimension.*

Par rapport aux parties qu'ils attaquent, il y en a d'internes, & il y en a d'externes. *Aux parties.*

Par rapport au vice local, on les appelle caverneux, lorsqu'ils sont profonds; on les nomme ulcéres avec hypersarcose, lorsqu'ils sont accompagnés d'excroissance de chair; on les nomme calleux; lorsqu'ils sont environnés de duretés & de callosités; on les nomme fistuleux, lorsque les bords sont calleux & que l'entrée est plus étroite que le fond; on les nomme variqueux, lorsqu'ils sont accompagnés de varices. *Au vice local.*

Par rapport aux maladies qui peuvent y être jointes, ou même les entretenir, il y en a de douloureux, d'enflammés, d'ac- *Aux maladies.*

compagnés d'apostêmes & de carie, & d'autres qui ne sont compliqués d'aucune maladie.

A la matiere. Par rapport à la matiere qui en découle, il y en a de sanieux & de sordides, de virulens, & de vermineux. Les sanieux rendent beaucoup de sérosité. Les sordides rendent une sanie épaisse, noire, livide, cendrée ou de différentes couleurs. Les virulens rendent une matiere limphide & currosive. Les vermineux rendent des vers.

Aux causes distinguées. Les causes des ulcéres en sont les différences les plus considérables, parce que c'est principalement aux causes qu'il faut faire attention dans la cure de ces maladies & qu'il faut les détruire avant de remédier au vice local.

En benins. Les ulcéres qui succédent aux plaies & aux abscès ouverts, & dont la cause n'est qu'un vice local sont benins.

En malins. Ceux qui sont occasionnés ou entretenus par quelque vice du sang sont malins.

On distingue ceux-ci par la nature du virus qui en est la cause. Ainsi on les divise en vénériens, en scrophuleux, en scorbutiques, en cancereux, ou chancreux & en psoriques. Ces derniers renferment toutes les espéces de dartres & de galles qui sont à promptement parler des ulcéres, car elles rendent continuellement une humeur, quelquefois du pus. On doit néanmoins remarguer que les dartres & les galles peuvent avoir pour causes quelques-uns des différens virus dont nous venons de parler. Alors le dartre & la galle prennen-

nent le nom de virus qui en eſt la cauſe.

On doit mettre au nombre des ulceres malins ceux qui ne ſont point occaſionnés par un virus, mais par la cacochimie des humeurs, ou par quelques évacuations ſupprimées, & ceux qui ſont formés par des humeurs qui ſortent depuis long-tems par les mêmes endroits. *Autres eſpeces d'ulcéres malins.*

Ce que nous venons de dire des différences des ulceres, fait voir que ces maladies ont deux eſpeces de cauſes, l'une interne & l'autre externe. Quelques-unes de ces cauſes empêchent les ſucs nourriciers de parvenir juſqu'à l'extrêmité des vaiſſeaux diviſés ; d'autres changent les bonnes qualités que les ſucs doivent avoir pour réparer la perte de ſubſtance, & former une bonne cicatrice. *Cauſes.*

Certains médicamens, tels que les conſomptifs continués trop long-tems ou appliqués mal-à-propos aux plaies, ou après l'ouverture d'un abſcès ; les panſemens faits avec certaines piéces d'appareil. Par exemple, des bourdonets, des tentes, des canules, &c. ſoit que ces panſemens ſoient continués trop long tems par néceſſité, ſoit qu'on les ait employés mal-à-propos, ſont les cauſes externes des ulceres qui n'ont ſouvent pour vice que des duretés, des calloſités & des ſinuoſités. *Cauſes externes*

La cacochimie des humeurs, certaines évacuations périodiques ſupprimées, une maladie locale, comme la carie, les varices, les différens virus, c'eſt-à-dire, le vénérien, le ſcrophuleux, le ſcorbutique, *Cauſes internes*

le psorique, & le cancéreux, sont les causes internes des ulceres.

Signes. On divise les signes des ulceres en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font distinguer si l'ulcere est benin ou malin.

Les signes de l'ulcere malin sont différens selon l'espece de vice qui en est la cause ou qui l'entretient. Ainsi il faut se rappeller ici les symptômes de chaque espece de virus, parce que ce sont eux qui caractérisent les ulceres malins; leur abscence fait connoître ordinairement que l'ulcere est benin.

De l'ulcere scorbutique. Les bords de l'ulcere scorbutique sont durs, les environs sont bleuâtres mêlés de petits points blancs; les chairs sont molles, livides, saigneuses; le pus qui en coule est sanieux, visqueux & de mauvaise odeur.

La puanteur de l'haleine, la supuration fréquente & fœtide, la mobilité des dents, le gonflement des gencives, leur ulceration, leur couleur rouge, livide & noire, leur saignement, les coliques, les douleurs des hypocondres, celles des bras, des jambes, les duretés des gras des jambes, les tâches jaunes, livides & noires, ressemblentes à des échimoses ou à des morçures de puces; les échimoses de la conjonctive, des paupiéres, sont les symptômes qui caractérisent le scorbut; & si quelques-uns accompagnent un ulcere, tel que celui que nous venons de décrire, on ne doit point douter de son caractere.

De l'ulcere vénérien. L'ulcere vérolique est de figure ronde,

& accompagné d'une très-grande dureté plus ou moins étendue en largeur & en profondeur. Les chairs en ſont pâles, le pus qui en découle eſt ſanieux & limphide, il réſiſte à tous les remedes ordinaires, & ſemble céder aux remedes mercuriels. Si un ulcere accompagné de ces ſymptômes a été précedé de quelque maladie vénérienne, comme chancre, bubon, chaude piſſe, porreaux, &c. On a lieu de croire qu'il eſt une ſuite de ces maladies, ou qu'il eſt entretenu par un vice vérolique, & par conſéquent qu'il eſt vénérien.

De l'ulcere ſcrophuleux.

Si un ulcere paroit à la ſuite d'une tumeur dure, indolente & difficile à venir à ſuppuration, ſi le malade ou ſes parens ont été attaqués d'écrouelles, & ſi les glandes conglobées du col, des aiſſelles, & des aines ſont gonflées & dures, ſi le col eſt cour, & la machoire large, ſi les yeux ſont tendres & larmoyans, ſi le nez & la lévre ſupérieure ſont enflés & gercés, s'il coule du nez une humeur pituiteuſe, ſi le ventre eſt dur & gros; enfin, ſi le malade digére mal, on doit conjecturer que cet ulcére eſt ſcorphuleux.

De l'ulcere cancereux.

L'ulcere cancéreux cauſe une douleur très-vive, il a les bords durs, élevés & renverſés, il y croît en peu de tems des chairs baveuſes & ſanieuſes, il en ſort une ſanie puante & corroſive, & qui ronge peu à peu les chairs, il s'y forme des ſinus qui vont de tous côtés; les veines de la tumeur, ſont dilatées & variqueuſes, & le tout préſente un eſpectacle fort affreux

Les dartres. Nous avons dit plus haut qu'on pouvoit regarder les galles & les dartres comme des ulceres. Les dartres n'attaquent que le corps de la peau, sa superficie est d'une couleur rouge pâle. Elle est un peu élevée & parsemée d'une infinité de petits boutons qui rendent une humeur plus ou moins épaisse, excitent une démangeaison incommode, & en se dessechant forment des especes de croûtes ou des écailles farineuses.

La galle. La galle se manifeste d'abord au poignet & entre les doigts par une démangeaison insupportable, & par des boutons en pustules qui se répandent bientôt sur toute la superficie du corps. Les pustules sont de deux especes. Les unes sont grosses comme celles de la petite vérole, & rendent du pus, On les appelle grosse galle ; les autres sont petites & de la grosseur d'un grain de millet, & rendent une sérosité roussatre.

L'ulcere variqueux. Il est aise de reconnoître l'ulcere variqueux à la dilatation des veines qui se trouvent aux environs.

Avec carie. L'ulcere avec carie jette une grande quantité d'une sérosité sanieuse qui teint en noir les emplâtre & les compresses. Les chairs, lorsqu'elles récouvrent l'os carié, sont fougeuses & lices ; elles rendent du sang dès qu'on les touche ; enfin on voit les inégalités de l'os s'il n'est pas couvert de chairs, & s'il en est couvert on les reconnoît avec la sonde ou avec le doigt.

Causé par une évacuation supprimée. Si un ulcere est causé par une évacuation supprimée, c'est du malade qu'on doit l'appredre.

Les ulceres anciens, où on ne distingue aucun des signes dont nous venons de parler, sont causés par la cacochimie des humeurs. *Par la cacochimie des humeurs.*

L'ulcere fistuleux a un fond large, une entrée étroite, les bords en sont durs & calleux. *L'ulcere fistuleux.*

Il est aisé de reconnoître les ulcere vermineux & ceux qui sont accompagés de douleur, d'inflammation, d'apostême, ou d'excroissance de chairs. *Autres especes d'ulceres.*

Le prognostic des ulceres se tire de la cause qui les entretient & des parties où ils sont situés. *Prognostic.*

Par rapport à la cause, plus elle est difficile à détruire, plus l'ulcere est dangereux. Ainsi l'ulcere vénérien est moins fâcheux que l'ulcere scrophuleux ; celui-ci l'est moins ordinairement que le scorbutique. Mais le cancereux est le plus fâcheux de tous, parce qu'on n'a pas encore trouvé de spécifiques capables d'en détruire le vice.

Les ulceres qui n'ont qu'un vice local pour cause, sont moins fâcheux que ceux qui sont entretenus par un vice intérieur.

Par rapport aux parties où ils sont situés, ceux des parties intérieures sont toujours très-dangereux à cause de la difficulté d'y porter les remedes.

Tous les ulceres viennent de quelque vice intérieur ou local. Il faut donc détruire ce vice pour pouvoir réussir à guérir la solution de continuité qui en est l'effet. *Cure des ulceres.*

On prépare d'abord le malade par les remedes généraux qui sont les saignées, les

purgations & les remedes altérans ; & on lui fait obſerver un régime convenable à l'eſpece d'ulcere, & aux remedes qu'il faut employer pour les guérir.

Cure d'ulceres qui ont pour cauſe un vice intérieur.

Après ces préparations, ſi l'ulcere vient d'un vice interne, on employe intérieurement les ſpécifiques & les remedes propres à détruire ou à empêcher le progrés de ce vice, car on ne peut pas toujours le détruire totalement. Si le vice eſt ſcorbutique, on fait prendre au malade les antiſcorbutiques en apoſêmes ou en bouillon ; s'il eſt vérolique, on lui preſcrit les remedes tirés du mercure & ſurtout les frictions d'onguent mercuriel fait à moitié ; s'il eſt ſcrophuleux, on lui donne les remedes tirés de l'antimoine & du mercure, le fondant de Rotrou, &c. S'il eſt vermineux, on le met à l'uſage des amers & de quelque préparation de mercure ; s'il eſt pſorique, on donne à prendre l'œtiops minéral, l'aquila alba en bol, & le petit lait dans lequel on aura fait bouillir les feuilles de fumeteres, & la racine de patience ſauvage, &c. Quant au cancéreux, tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'adoucir les douleurs & de rétarder le progrès du mal par le moyen des différentes préparations de plomb, & par l'eau de plantin, de morrelle, de joubarde, &c. dans leſquelles on trempe de petits linges qu'on aplique ſur l'ulcere. Lorſque l'ulcere provient de quelques évacuations ſupprimées, on fait en ſorte de la rétablir, ou d'y ſuppléer par d'autres évacuations, telles que la

ſaignée, les ſétons, les cauteres, la purgation, &c. Lorſque l'ulcere eſt cauſé par la cacochimie des humeurs, ou qu'il eſt entretenu par des humeurs qui depuis longtems ſortent par les mêmes endroits, il ſeroit dangereux d'en procurer la guériſon, la cure en doit être purement palliative.

Cure des ulceres qui viennent ou qui ſont accompagnés d'un vice local.

L'ulcere qui vient ou qui eſt accompagné d'un vice local, doit être traité ſuivant la nature de ce vice. S'il y a carie, il faut faire exfolier l'os, en deſſéchant la portion d'os altéré avec l'eau mercurielle, la pierre infernale, &c appliquée de tems en tems deſſus. S'il y a des duretés & des callosités, il faut les faire fondre avec les emplâtres fondans appliqués deſſus ou les ſcarifier avec un inſtrument tranchant. S'il y a des excroiſſances de chair, il faut les détruire par le moyen des conſomptifs, comme la pierre infernalle, l'eau mercurielle, ou l'emporter avec un inſtrument tranchant. Si elles ſont baveuſes & molaſſes, on les panſe avec le digeſtif conſomptif; s'il y a des ſinus il faut les ouvrir dans toute leur étendue afin de découvrir tout le progrès du mal & d'empêcher le ſéjour du pus. S'il eſt fiſtuleux, on emporte toutes les duretés & les calloſités avec l'inſtrument tranchant, ou on les conſume avec les cauſtiques, On le panſe enſuite comme un ulcere ſimple. S'il y a des varices on les ouvre avec la lancette, on les emporte, ou on les cautériſe avec le beurre d'antimoine. S'il eſt accompagné de douleur, d'inflammation & d'apoſtêmes, on em-

ploye les remedes qui conviennent à ces especes de maladies.

Cure des ulceres par rapport à leur caractere. Il ne suffit pas de combattre le vice intérieur & de détruire le vice local, il faut appliquer sur l'ulcere même les médicamens proopres non seulement à la nature de chaque ulcere; mais encore ceux qui conviennent à chacun des tems de l'ulcere.

Dans quelques espece d'ulcere que ce soit, s'il y a de la douleur & de l'inflammation, on doit toujours commencer par appaiser l'une en appliquant les adoucissans, & dissiper l'autre en faisant suppurer l'ulcere avec les digestifs & les suppuratifs. On applique ensuite sur l'ulcere les médicamens qu'exige la nature de chacun. Sur l'ulcere scorbutique, on applique l'onguent de stirax, l'eau de vie camphrée; on pense l'ulcere vénérien avec l'onguent mercuriel dont on couvre un plumaceau, par-dessus lequel on met un emplâtre de vigo cum mercurio. On met sur le scrophuleux les digestifs, les supuratifs ausquels on mêle de tems en tems des consomptifs, & sur toute la partie l'emplâtre de la mere, de manus Dei, de Nuremberg, &c. Pour la galle on frotte les jointures avec une pommade faite avec le beurre & le souffre, ou avec l'onguent Neapolitanum. Sur le vermineux on applique des plumaceaux trempés dans des fortes décoctions de plantes ameres, ou couverts d'onguent digestifs, dans lequel entre du mercure ou de l'aloës, de la myrrhe, & de l'assa fœtida, &c. Quant à celui qui est entretenu par une

humeur cachochimie ou par une humeur qui a pris ſon cours par cette ouverture, on le panſe tous les jours avec les digeſtifs ſimples, ou l'onguent mondificatif d'ache, &c. & on a ſoin de le bien nettoyer.

Pour le traitement de l'ulcere par rapport à ſes tems, c'eſt de le faire ſuppurer, de le mondifier, de faciliter la régénération des ſubſtances perdues, & de le cicatriſer. *Cure des ulceres par rapport à ſes tems.*

Ainſi il faut dans le premier tems employer les digeſtifs, les ſuppuratifs & les différens médicamens propres à la nature de chaque eſpece d'ulcere entretenu par un vice intérieur. Dans le ſecond, c'eſt-à-dire, quand l'ulcere à bien ſuppuré, on le mondifie avec l'onguent légérement conſomptif, ſi les chairs ſont mollaſſes & baveuſes, ou avec l'onguent mondificatif d'ache, celui des Apôtres, la décoction de feuilles de noyer, ou le vin mielé, &c. Dans le troiſiéme tems, on facilite la régénération des chairs, en appliquant deſſus l'ulcere les médicamens capales d'entretenir le bon état des chairs, tels que le beaume d'arceus, ou le digeſtif ſimple l'un ou l'autre très-légérement étendu ſur les plumaceaux, ou même quelques-uns des mondificatifs.

Dans le quatriéme tems, enfin on deſſéche l'ulcere, ce qu'on ne doit faire que quand les chairs ont rempli le vuide, & qu'elles ſont preſque au niveau de la peau. On ſe ſert pour cet effet d'emplâtre de ceruſe, d'onguent pompholix, celui de blanc rhaſis, d'eau de chaud ou d'eau phagéde-

nique, de charpie rapée, ou de charpie séche, &c. Lorsque les chairs surpassent le niveau de la peau, ou sont un peu molasses & baveuses, comme il arrive quelquefois, la cicatrice ne peut ou a beaucoup de peine à se former; on y applique légérement la pierre infernale ou l'eau mercurielle pour les reprimer & les rafermir.

Quelles sont les maladies des parties dures.

Des maladies des Parties dures.

Les parties dures sont sujettes comme les parties molles à des tumeurs ou gonflemens, à des divisions & des déplacemens.

CHAPITRE PREMIER.

Des tumeurs des Parties dures.

Tumeur des parties dures.

IL y a trois especes de tumeurs des parties dures; l'Anchilose, le Rakitis & l'Exostose.

L'anchylose.

§. I. L'Anchylose est l'union de deux os d'une articulation avec plus ou moins de perte de mouvement.

On distingue deux especes d'Anchylose, la vraie & fausse.

La vraie Anchylose, est la soudure exacte des parties articulées, d'où suit le défaut de mouvement aux articulations; elle est par conséquent incurable.

La fausse Anchylose, est une difficulté du mouvement des articulations, causée par le gonflement des têtes des os, des ligamens & des capsules, & par l'épanchement de la sérosité ou de la sinovie dans l'article.

On la guérit en procurant la résolution de l'humeur qui cause le gonfle-

ment, ou celle qui eſt épanchée.

§. II. Le Rakitis eſt une maladie particuliére aux enſans, dans laquelle les épiphiſes & les os ſpongieux ſe gonflent & forment des nœufs, pendant que le corps des os & de l'épine du dos s'amoliſſent & ſe courbent. *Le rakitis.*

§. III. L'Exoſtoſe eſt le gonflement d'un os tout entier, ou d'une partie d'un os. *L'exoſtoſe.*

Le nodus qui eſt une petite élevation formée ſur la ſuperficie de l'os, & le *ſpina ventoſa* qui eſt un exoſtoſe des os porreux abſédée & accompagnée de vive douleur, comme ſi c'étoit une épine qu'on ait fourrée dans l'article, ſont proprement des exoſtoſes.

CHPITRE II

De la ſolution de continuité des Parties dures.

LES ſolutions de continuité des parties dures ſont la carie, les plaies des os, les fractures, & le ſpina bifida. *Solution de continuité.*

La carie

§. I. La carie eſt une éroſion de la propre ſubſtance de l'os. Elle provient ordinairement des cauſes internes, comme de virus vénérien, ſcorbutique, écrouelleux, cancéreux, &c. & quelquefois de cauſes externes, comme des coups, des chûtes, &c.

§. II. On appelle plaies des parties dures une ſolution qui leur eſt faite par un inſtrument tranchant. *La plaie*

Ces eſpeces de maladies des os, & celles dont nous avons parlé dans le Chapitre *Remarque.*

précédent demandent un détail si gran[d] & si circonstancié, que les bornes de ce[t] abregé ne permettent pas de traiter cette matiere avec plus d'étendue. Je me contenterai de parler en général des fractures & des luxations.

Fracture. §. III. Les fractures sont des solutions de continuité faites par quelque corps extérieur & contondant.

Différence. On tire les différences des fractures de plusieurs choses; de l'os qui a été fracturé, & de la figure de la fracture, de l'éloignement des piéces osseuses, des maladies ou accidens qui les accompagnent, & de la cause qui a fait la fracture.

Par rapport aux os. 1°. Les fractures sont différentes suivant la différence des os fracturés. Celles par exemple des os de la tête sont différentes de celles des os de la jambe.

A la figure. 2°. Elles différent presque toutes, par rapport à leur figure, cependant on peut les diviser en général, en obliques, en transversales, & en celles où les os sont brisés en plusieurs piéces. Les meilleurs Auteurs croiyent qu'il ne se peut point faire de fractures en long.

A l'éloignement. 3°. Quant à l'éloignement des piéces osseuses brisées, il est quelquefois considérable, & quelquefois il ne l'est pas. Le déplacement des os peut se faire de différentes manieres. Quant les bouts montent les uns sur les autres, on dit que le déplacement est suivant la longueur; quand ils sont écartés sans cesser de se toucher par quelques points des surfaces cassées, on dit

qu'[il]

que le déplacement eſt ſuivant l'épaiſſeur.

4°. On diviſe les fractures par raport à leurs accidens, en ſimples, en compoſées, & en compliquées. *Aux accidens.*

Les ſimples ſont celles où il n'y a qu'un ſeul os de caſſé. *Fractures ſimples.*

Les compoſées ſont celles où deux ou trois os de la même partie ſe trouvent caſſés en même-tems. *Compoſées.*

Les compliquées ſont celles qui ſont accompagnées de maladies, d'accidens, ou de la cauſe qui a fait la fracture. *Compliquées*

On diſtingue encore les fractures en complettes & incomplettes. Les complettes ſont celles où l'os eſt entiérement caſſé. Les incompletes ſont celles où il y a quelque portion oſſeuſe encore dans ſon entier, mais cette eſpèce de fracture ne ſe rencontre ordinairement qu'aux os plats, tels que ceux du crane, des hanches, de l'épaule. Si elle ſe trouve quelquefois aux autres os, ce n'eſt que dans les enfans très jeunes, ou attaqués du rakitis. *Complettes.*

5°. Les cauſes des fractures ſont toutes extérieures. Ce ſont les coups, les chûtes ſur quelques corps durs, les efforts violens, les armes à feu, enfin tous les inſtrumens contondans. *Cauſes externes*

Il y a cependant certaines maladies qui rendent les os plus fragiles, & qui peuvent par conſequent concourir avec les cauſes externes des fractures. Telles ſont la vérole, le ſcorbut, les écrouelles, le vice cancéreux, le rakitis, la carie, la diſette de la moëlle, &c. *Occaſionnelles.*

Signes des fractures. On divise les signes des fractures en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics se subdivisent en sensuels ou sensibles & rationels.

La douleur & l'inpuissance de rémuer le membre, la mauvaise figure de la partie, les inégalités que font les piéces d'os déplacées, & le bruit qu'on entend lorsqu'on rémue la partie fracturée, sont les signes sensibles de la fracture.

Signes équivoques. La douleur & l'impuissance de rémuer le membre sont des signes fort équivoques. Car une contusion un peu plus forte excite une douleur vive, & la crainte d'augmenter cette douleur empêche le malade de rémuer la partie blessée. D'ailleurs les luxations sont suivies de douleur & d'impuissance de rémuer la partie.

Les autres singnes sensibles s'apperçoivent, par la vue, par l'ouie & par le toucher.

Par la vûe. La mauvaise figure d'une partie qui vient d'un deplacement considérable, suivant la longueur ou suivant l'épaisseur de l'os, fait connoître une fracture. *Remarques.* Il faut remarquer ici que dans l'examen d'une partie on se peut tromper en attribuant à un déplacement la mauvaise figure d'un membre, qui peut n'être occasionné par aucun accident, mais venir de naissance.

Par le touchee. Quand la mauvaise figure d'une partie ne suffit pas pour faire connoître une fracture, on passe le pouce sur l'os dans l'endroit où il est le moins recouvert des parties, afin qu'en cas de fracture on sente

mieux les inégalités des piéces d'os deplacées. *Par l'ouie.*

Le bruit que les piéces d'os fracturées font lorsqu'on les rémue s'appelle crispation. Il est presque semblable à celui que font les tumeurs emphisémateuses lorsqu'on les touche. C'est pourquoi il faut prendre garde de les confondre l'un avec l'autre.

Pour occasionner la crépitation des os, on tient, ou on fait tenir la partie supérieure du membre cassé, tandis qu'on rémue légérement la partie inférieure. Ce mouvement, qu'on doit faire le plus doucement qu'il est possible, fait frotter les extrêmités des os cassés les uns contre les autres, & par conséquent occasionne la crépitation. Il arrive quelquefois qu'on ne l'entend point, mais alors la main suplée à l'oreille, car ce mouvement produit dans la main une sensation qu'il ne produiroit pas s'il n'y avoit point de fracture.

Le prognostic des fractures se tire de leurs différences.

Les fractures obliques qu'on appelle aussi en ongles ou en flutes, & celles où les os sont brisés en plusieurs piéces, sont difficiles à contenir, suivies ordinairement d'accidens, & par conséquent plus facheuses que celles qui sont en travers. *Prognostic.*

Les fractures simples sont plus faciles à contenir que les composées. Les unes & les autres sont moins facheuses que les compliquées. Les fractures des articulations sont beacoup plus dangereuses que celles du corps des os.

Celles qui sont seulement faites par une cause externe sont moins facheusesque celles qui sont encore occasionnées par un vice interne.

Les fractures ne sont pas en elles-mêmes dangereuses ni mortelles ; elles ne le deviennent que par les accidens qui les accompagnent & qui les suivent.

Accidens des fractures.

La douleur, l'impuissance de mouvoir la partie, le pruirit, l'inflamation, la fiévre la gangréne, l'hémorragie, la convulsion, la paralisie, l'atrophie, l'anchylose, la difformité du cal, la courbure, l'allongement, ou le racourcissement de la partie fracturée, sont les principaux accidens qui surviennent aux fractures.

Ce qui procure la cure des fractures.

La nature & l'art concourent ensemble à la guérison des fractures.

La nature.

Lanature fourni des sucs nourriciers qui sortant des extrêmités des vaisseaux du périoste rompus s'épanchent, s'épaississent, peu à peu, acquierent insensiblement la dureté & la consistence de l'os, & forment une espèce de ciment qui réjoint les parties divisées. C'est ce ciment qu'on appelle cal.

L'art procure la guérison des fractures en rapprochant les os rompus, en les maintenant rapprochés, & en prévenant ou corrigeant les accidens.

Ce qu'il faut faire pour réplacer les os fractu.

Pour remettre en place les os fracturés, il faut faire l'extension & la contre-extension, & la conformation.

L'extension est un mouvement que l'on fait pour tirer la partie malade à soi. La contre-extension est une effort qu'on fait

pour retenir fixe le côté de la partie opposé à celui que l'on tire.

Ce que c'est que l'extension, & la contre extension.

Pour faire ces deux opérations, on place d'abord le malade dans la situation & dans le lieu où il doit rester pendant toute la cure. Les forces qu'on employe doivent être autant qu'il est possible appliquées aux deux bouts de l'os cassé, & non aux parties voisines. Elles doivent être proportionnées à l'éloignement & au déplacement des parties divisées, & à la force des muscles de la partie. On doit encore les employer également des deux côtés, & par dégrés.

Ces deux opérations se font avec les mains, des lacs, quelquefois avec des instrumens & des machines.

Ce que c'est que la conformation.

Après avoir fait suffisamment l'extension & la contre-extension, on raproche les bouts des os rompus en embrassant le membre avec les mains. S'il y a des esquilles, on les pousse doucement dans leur place avec les doigts. C'est ce qu'on appelle conformation.

Ce qui fait connoître que les os sont placés.

On reconnoît que l'on a placé les os dans leur situation, quand la douleur cesse ou diminue, quand le membre à sa l'onguer & sa rectitude naturelle, & lorsqu'en passant le doigt sur le lieu de la fracture on ne sent point d'inégalité.

Comment on maintient les os en place.

On maintient les os en place par le moyen de l'appareil & de la situation.

Ce qu'il faut faire avant d'appli-

L'appareil consiste en compresses, bandes, atteles, cartons, boëtes, lacs fanons, écharpes, pelotes, & médicamens.

Avant de l'appliquer, il faut faire raser

quer l'appareil. le poil, & mettre la partie & les muscles dans leur situation naturelle.

En l'appliquant En l'appliquant il faut observer de mettre la premiere compresse simple, d'appliquer la premiere bande, autant qu'il est possible sur le lieu de la fracture, de lui faire faire trois tours, la faire finir en haut par des circonvolutions, d'appliquer la seconde au même endroit en continuant par des circonvolutions vers le bas & remontant ensuite vers le haut, & égaliser les parties avec des compresses, de maniere que la troisiéme bande, & les cartons puissent faire une compression égale.

Après l'application de l'appareil, il faut situer le corps & la partie malade suivant la différence des parties fracturées. La partie doit être élevée pour la facilité du retour des liqueurs, & placée mollement & sûrement.

Comment on connoit que l'appareil est bien fait. L'appareil est bien fait, c'est-à-dire, qu'il n'est ni trop ni trop peu serré, lorsqu'on trouve aux parties voisines du membre fracturé, près du bandage une tumeur rouge, mais molle, & d'un degré de chaleur moderée. L'appareil est trop peu serré lorsque la tumeur est dure, noire, froide & douloureuse. Dans l'un & l'autre cas, il faut lever l'appareil pour le serrer, ou pour le lâcher.

Quand aucun accident n'oblige pas à lever le premier appareil, on n'y touche qu'au bout de huit jours ou moins.

Comment on prévient les accidens. Pour prévenir les accidens on prescrit dans les premiers jours un régime forr

exact, sur tout si la fracture est considérable & l'on saigne le malade plus ou moins fréquemment, selon la plénitude de ses vaisseaux. On se relâche sur l'exactitude du régime lorsque les premiers jours sont passés, & qu'il n'est point survenus d'accidens.

Et on les corrige. On corrige les accidens suivant leurs especes. La douleur que le malade sent ordinairement à l'endroit de la fracture. On la *La douleur.* soulage en relâchant les lacs, les fanons, ou l'écharpe, & en faisant quelque fomentation. Si elle continue, on leve l'appareil, on est même obligé de saigner qu'elquefois le malade, & de lui faire prendre quelques narcotiques.

Le prurit. On prévient le prurit en ne se servant point des remedes onctueux. On le guérit avec l'esprit de vin & l'eau tiéde, ou d'autres fomentations aqueuse & spiritueuses.

La fiévre, &c. On guérit la fiévre & l'inflammation par les saignées, le régime, & les autres remedes convenables.

La gangréne. Si l'on craint la gangréne, on se sert du bandage à 18 chefs, & on applique les spiritueux. Si elle paroît, on fait des sacrifications, des incisions & des taillades suivant la nécessité, & si elle ne cede point à ces moyens on emporte la partie.

L'hemorragie. S'il y a hémorragie on découvre le vaisseau pour le comprimer, ou pour le lier, on peut y appliquer les stiptiques.

La convulsion. La convulsion causée par l'irritation que font les esquilles sur les parties tendineuses. La réduction des parties font cesser peu à peu cet accident. Quelquefois ce-

pendant il continue, en ce cas on employe les saignées, les sucs des plantes améres avec le sel de nître, la poudre de cuterre, le sel sédatif, &c.

On guérit la paralysie du membre & son atrophie, ou maigreur par des frictions de linges chauds, & par des fomentations spiritueuses ou résolutives, comme le marc de vin, le eaux de Bourbon, de Bourbone & leurs bouës.

On prévient l'ankilose en rémuant le membre. Elle est incurable, lorsque le suc nourricier s'est épaissi dans la cavité de l'articulation.

La difformité du cal. Lorsque les accidens sont passés, on serre davantage le bandage pour prévenir la difformité du cal.

Pour que le cal se forme bien & acquiert le degré de solidité convenable, il faut un tems plus ou moins long suivant l'espèce d'os fracturé & suivant les accidens qui sont survenus, suivant l'âge, le tempérament du malade, & principalement suivant la bonne ou mauvaise disposition de la limphe, son épaisseur & sa fluidité. Le virus vénerien, scorbutique, cancéreux, &c. dont la limphe peut être emprinte, sont encore des obstacles à la formation du cal. On ne peut par conséquent déterminer précisément quand il faut ôter tout à fait l'appareil.

§. IV. Les enfans viennent quelquefois au monde avec une tumeur plus ou moins grosse placée aux lombes, & qui contient de la sériosité. Si on l'ouvre on trouve les épi-

phiſes du corps d'une ou de deux vertebres inférieures des lombes diviſées, ſuparées & quelquefois en partie détruites, ce qui a fait nommer cette maladie *ſpina bifida*, dont la cauſe n'eſt pas encore connue.

Les uns la regardent comme un hidropiſie du canal de l'épine. D'autres comme une carie de ces vertebres.

Il y en a auſſi qui l'attribuent à l'effet de l'imagination de la mere ſur l'enfant, &c.

Ce qui eſt certain c'eſt que ſi on ouvre la tumeur, l'enfant ne ſurvit pas long-tems après l'ouverture. Ainſi on doit ſe contenter d'appliquer ſur la tumeur des aſtringens ſeuls pour prolonger les jours à l'enfant.

CHAPITRE III.

Des Maladies des Parties dures cauſées par leur déplacement.

LES maladies que le déplacement des parties dures produit ſont diaſtaſis, les entorſes, les cliquetis & les luxations.

§. I. Le diaſtaſis eſt l'écartement de deux os d'une partie, c'eſt par conſéquent une eſpece de luxation ou de déplacement.

§. II. L'entorſe eſt un déſordre dans l'articulation ſans déplacement ſenſible des os articulés.

§ III. Le cliquetis ou la crépitation des os, eſt un bruit que les os font en ſe frottant dans certains mouvemens, & dont la cauſe eſt la diſette de la ſinovie.

§. IV. Luxation eſt le déplacement d'un ou pluſieurs os.

On doit pour bien traiter les luxations, connoître parfaitement les articulations, leurs ligamens, leurs cartilages, leurs capsules, leurs glandes sinoviales, la force & la quantité des muscles qui servent à leur mouvement, le passage des principaux vaisseaux auprès d'elles, & même la graisse qui se trouve aux environs.

Différences des luxations

On tire les différences des luxations de leur ancienneté, des différentes espèces d'articulations où elles arrivent, des lieux que les os occupent après le déplacement, des maladies & des accidens, qui accompagnent les luxations, & des causes qui peuvent déplacer les os.

Par raport à l'ancienneté.

1°. L'encienneté d'une luxation la rend ordinairement très-difficile à réduire, & souvent même incurable. Il y a par conséquent une grande différence entre les anciennes luxations & les nouvelles.

Aux espéces d'articulations.

2°. Il y a deux principales espèces d'articulations, les unes par genoux, les autres par charnieres. Il est aisé de concevoir que le dérangement d'une de ces espèces doit être différent de celui de l'autre, tous les os ne s'unissent pas ensemble par ces deux espèces d'articulations, il y en a qui se joignent par des sutures, d'autres par des cartilages & par gonphose. Les déplacemens de ces os doivent par conséquent différer les unes des autres.

Aux lieux que les os occupent.

3°. Par raport aux lieux que les os occupent après leur déplacement, on distingue les luxations en complettes & en incomplettes. La luxation complette est celle où l'os est écarté totalement de l'en-

droit de l'articulation. L'incomplette est celle où la tête de l'os est restée sur le bord de l'articulation, ou s'est logé dans une cavité voisine; ce qui ne peut arriver qu'aux articulations par charnieres, telle est la luxation du condile externe du fémur, lorsqu'il est glissé dans la cavité interne du tibia.

On divise encore les luxations en internes & en externes, en supérieures & en inférieures. La luxation interne est celle où l'os déplacé se trouve en dedans; l'externe est celle où l'os se trouve en dehors; la supérieure est celle où l'os est monté en haut, & l'inférieure est celle où il est descendu en bas.

Aux maladies.

4°. Par rapport aux maladies ou accidens qui les accompagnent, on les distingue en simples, en composées & en compliquées.

Luxation simple.

La luxation simple est le déplacement d'un seul os sans aucune autre maladie, ni aucun accident considérable. La luxation composée est le déplacement de plusieurs os.

Composée.

La luxation compliquée est celle qui est accompagnée d'inflammation, d'apostême, de gangréne, de plaies, d'ulcère, de fracture, de douleur insupportable, de fiévre, d'insomnie, de convulsion & de paralisie.

Compliquée.

5. On divise les causes des luxations en internes & en externes.

Par raport aux causes.

La convulsion des muscles, la foiblesse des ligamens, la paralisie aidée de la pésanteur du corps ou de celle du membre seulement, les sérosités qui abruvent & relâchent les ligamens, la sinovie qui

Causes internes

chasse la tête de l'os de sa cavité, le gonflement de l'os même, comme il arrive dans le Rakitis, & à ceux qui habitent les lieux marécageux, ou qui travaillent sur le plomb, le mercure, &c. sont les causes internes des luxations.

Externes. Les efforts & les extensions violentes, les coups, les chûtes, &c. sont les causes externes de ces déplacemens.

Signes. Les signes diagnostics des luxations se divisent en communs & en propres.

Signes communs. Les communs se rencontrent dans toutes les luxations, les propres en font distinguer chaque espèce.

Une cavité à l'endroit où l'os devroit être placé, une éminence à l'endroit qu'il occuper la diminution ou l'augmentation de la longueur du membre, la situation extraordinaire de la partie, son impuissance & la douleur, font les signes communs à toutes les espèces de luxations. Il faut remarquer, comme nous l'avons déjà fait au sujet des fractures, que la douleur & l'impuissance sont des signes fort equivoques.

Propres. Les signes propres font distinguer en général les luxations complettes d'avec les incomplettes, les causes internes des luxations d'avec les externes, & designent le lieu que l'os occupe. 1°. Une éminence contre nature dans le lieu de l'articulation, la figure & la longueur du membre peu changées, de vives douleurs, l'augmentation de la longueur de la partie sont les signes de la luxation incomplette, ausquels il faut ajouter qu'il n'est pas plus difficile

Signes de la luxation incomplette.

de

de mouvoir la partie d'un côté que de l'autre.

2°. Les vives douleurs que ressent le malade lorsqu'on fléchi le membre, le changement de la partie, une cavité dans un endroit, une éminence dans un autre sont les signes de la luxation complette.

De luxation complette.

3°. Les signes des luxations qui viennent de causes internes, sont différens, suivant les especes de causes qui les peuvent occasionner.

Signes de luxation de cause interne.

Un vuide qu'on sent au tour de l'articulation entre la tête de l'os & la cavité, la facilité avec laquelle l'os se réduit, & la difficulté que l'on trouve à le contenir réduit, l'augmentation de la partie en longueur, sa maigreur & le peu de douleur sont les signes des luxations occasionnées par la paralisie de la partie.

Causée par la paralisie.

La douleur, le gonflement de l'article, le racourcissement du membre, la mauvaise conformation qu'il souffre par la contraction des muscles, comme dans les autres luxations, sont les signes des luxations causées par le relâchement des ligamens.

Par le relâchement des ligamens.

Il faut remarquer que dans cette espece de luxation, la partie n'est point amaigrie, comme dans celle qui est produite par la paralisie, & que la difficulté de la réduire est aussi grande que celle qu'on trouve à réduire celles qui viennent de causes externes.

La grande difficulté qu'on trouve à réduire une luxation, la douleur qui l'accompagne dès sont commencement sont les sig-

Par la convulsion.

nes des luxations causées par la convulsion.

Par l'abondance de la sinovie. Le bruit qu'on fait en voulant réduire un os luxé, la résistance qu'on trouve en voulant le réduire, & l'impossibilité de faire cette réduction, quoiqu'il soit aisé de porter la tête de l'os jusqu'aux rebords de la cavité, & même par-delà, sont les signes des luxations causées par l'abondance & par l'épaississement de la sinovie. Le bruit que l'on fait en voulant remettre l'os dans sa cavité, est semblable à celui qu'on fait en pétrissant de la terre grasse.

Par le gonflement des extrêmités des os. L'augmentation du volume de l'articulation, & le peu de changement dans la position du membre, sont les signes des luxations causées par le gonflement de l'extrêmité des os.

Signes qui désignent le lieu que la tête de l'os occupe. 4°. Pour connoître le lieu qu'occupe la tête d'un os luxé, il suffit de faire réfléxion que l'extrêmité d'un os luxé est toujours tournée au côté opposé àcelui où se trouve la tête de son autre extrêmité qui est déplacée. Ainsi lorsque l'extrêmitéde l'os se trouve en-dehors, la luxation est en-dedans; lorsqu'elle se trouve en-dedans, la luxation est en-dehors; quand le membre est plus court, la luxation est supérieure; & quand il est plus long, la luxation est inférieure.

Prognostic. Le prognostic des luxations se tire de leurs différences.

Les vielles luxations sont plus difficiles à réduire que celles qui sont récentes.

Les luxations des os articulés par genoux sont moins dangereuses que celles des os articulés par charnieres.

Les luxations incomplettes ſont moins fâcheuſes que les complettes.

Les luxations ſimples(toutes choſes égales d'ailleurs) ſont moins dangéreuſes que les compoſées ; les unes & les autres ſont moins fâcheuſes que les compliquées.

Les luxations qui viennent de cauſes internes, ſont toujours très-fâcheuſes, & ſouvent même incurables à cauſe de la difficulté ou de l'impoſſibilité d'en détruire les cauſes. Celles qui ſont produites par l'amas de la ſinovie ſe guériſſent plus difficilement que celles qui ſont cauſées par le relâchement des ligamens.

En quoi ſe réduit la cure des luxations.

La cure des luxations ſe réduit à mettre l'os luxé en place, à le maintenir dans ſa ſituation naturelle, & à prévenir ou corriger les accidens.

Remettre l'os en ſa place.

Pour remettre l'os luxé en ſa place, il faut faire cequ'on appelle extenſion, contre-extenſion, & conduite de l'os dans ſa cavité.

Les moyens pourfaire l'extenſion & la contre-extenſion.

On peut faire l'extenſion ou la contre-extenſion ſeule ou avec le ſecours des aides, avec les mains ſeules ou avec des lacs & des machines.

Ce qu'il faut obſerver en faiſant ces opérations.

En faiſant ces deux opérations, il faut que le coprs ſoit retenu par des forces égales à celles avec leſquelles le membre eſt tiré à l'oppoſée ; que les forces qui font l'extenſion ſoient appliquées ſur la partie même qui eſt luxée autant qu'il eſt poſſible ; que les unes & les autres forces ſoient proportionnées à l'éloignement de la tête de l'os & la force des muſcles ; que la partie ſoit tellement ſituée que les muſcles

se trouvent également tendus, & que l'extension se fasse peu à peu & par dégrés.

Dans quel tems on fait la conduite de l'os dans la cavité.

Quand l'effort de l'extension fait affaisser & allonger les muscles, c'est une marque que l'os se déplace, qu'il prend le chemin de la cavité d'où il est sorti, & qu'on n'a pas besoin de plus grands efforts. Il faut dès lors conduire l'os dans sa boëte ou cavité avec les mains, en diminuant peu à peu le degré d'extension. C'est ce qu'on appelle conduire l'os dans sa cavité.

Signes que l'os est bien réduit.

Un bruit qui se fait entendre pour l'ordinaire lorsque l'os rentre dans sa cavité, la facilité qu'on a de rémuer la partie, & la cessation ou la grande diminution de la douleur, sont des signes que l'os est bien réduit.

Les moyens de tenir l'os en sa place naturelle.

On maintien l'os dans sa situation naturelle par l'application des bandages, & par la situation.

L'application des bandages est plus nécessaire dans les luxations qui viennent de cause interne, & particuliérement dans celles qui sont causées par le relâchement des ligamens ou par la paralisie, que dans celles qui viennent de cause externe.

Ce qu'on doit faire après avoir fait la réduction pour guérir ou pour prévenir les accidens

La situation de la partie doit être telle que le membre ne soit ni trop plié, ni trop étendu, & que les liqueurs puissent circuler librement.

Après avoir fait la réduction, il faut penser à prévenir les accidens ou à les corriger, & à remédier aux maladies dont la luxation peut être compliquée.

La contusion, l'inflammation.

Les contusions, l'inflammation, la fié-

vre, la gangrene, &c. se guérissent par les remedes que nous avons indiqué dans la cure de ces maladies.

La fie-vre, la gangre-ne,

Lorsque le cliquetis vient du défaut de la sinovie, il se guérit par l'application des huiles pénétrantes, & par les fomentations émollientes. Lorsqu'il vient de l'excès de cette liqueur, il se guérit par les résolutifs spiritueux, & par le mouvement de la partie.

Le cliquetis.

Lorsque la luxation est compliquée de plaie, on se sert du bandage à 18 chefs.

La plaie

Lorsque la luxation est compliquée de fracture, & que la fracture est si proche de l'articulation qu'on ne peut trouver entre les deux une place suffisante pour faire l'extention & la contre-extention. Il faut réduire d'abord la fracture, & laisser former le cal avant de réduire la luxation. En attendant on applique, pour entretenir la fluidité de la sinovie, des résolutifs & des fondans.

La fracture.

Quand la luxation vient du relâchement des ligamens, on remédie à ce relâchement par des fomentations spiritueuses & aromatiques.

Le relâchement des ligamens.

Quand elle vient de convulsion ou de paralysie, on se sert de remedes convenables à ces maladies.

La convulsion & la paralysie.

Quand elle est causée par le gonflement des têtes des os, si ce gonflement vient d'un virus vérolique les frictions mercurielles peuvent suffire pour le guérir en cas qu'elle ne soit point complette : si le gonflement vient d'un lévain scrophuleux, on

Le gonflement des têtes des os.

se sert des remedes qui conviennent aux écrouelles : si c'est un rakitis, on se sert des remedes propres à cette maladie : s'il vient d'un air marécageux, on employe les hydragogues, les eaux minérales, & l'on fait changer le malade d'air.

DE LA SAIGNE'E

LA Saignée est la plus commune de toutes les opérations de la Chirurgie. Les Etudians les moins instruits la pratiquent tous les jours. Elle est néanmoins très-difficile en certaines circonstances, & si on la fait mal, elle peut avoir des suites très-funestes. Il est donc três-important à ceux qui se destinent à la Chirurgie, d'apprendre de bonne heure la maniere de pratiquer cette opération, & les moyens d'éviter & de corriger les accidens qui en peuvent être les suites.

Nous partagerons en trois Chapitres tout ce que nous avons à dire au sujet de la Saignée. Dans le premier, nous parlerons de l'opération même. Dans le second, nous en exposerons les effets. Dans le troisiéme nous ferons voir les accidens qui la suivent quelquefois, & nous donnerons les moyens d'y remédier.

CHAPITRE PREMIER.

De l'opération de la Saignée.

LE mot de Saignée eſt équivoque. Il ſe prend quelquefois pour une opération & quelquefois pour l'écoulement du ſang, qui eſt la ſuite de cette opération. Dans le premier ſens. La Saignée eſt une opération par laquelle on tire du ſang d'un vaiſſeau par le moyen d'une ouverture qu'on y fait avec un inſtrument tranchant.

Ce que ſignifie le mot de Saignée.

Définition.

L'origine de la Saignée eſt très-obſcure. Elle eſt plus ancienne qu'Hypocrate. Galien rapporte qu'une Chévre fort ſujette à une inflammation de l'œil, ayant été bleſſée par une branche d'arbre, qui lui fit répandre beaucoup de ſang, ſe trouva guérie par ce moyen. Si l'on en croit Pline, le Cheval Marin, lorſqu'il ſe trouve trop plin de ſang, va ſur le Fleuve du Nil ſe frotter les ventre contre les pointes de roſeaux nouvellement coupés, & lorſque ſes vaiſſeaux ſont ſuffiſamment déſemplis, il va ſe vautrer dans la limon pour boucher les plaies qu'il s'eſt faites.

Origine

Quoiqu'il en ſoit, il eſt peu important de ſçavoir à qui l'on doit l'invention d'une opération ſi utile, & dont les effets ſont auſſi admirables que ſon origine eſt obſcure.

Pour la pratiquer, il faut connoître. 1°. les vaiſſeaux que l'on doit ouvrir ; 2°. les inſtrumens avec leſquels on doit les ouvrir ; 3°. de quelle maniere il faut les ou-

Ce qu'il faut connoître pour pratiquer la Saignée,

vrir ; 4°. ce qu'on doit faire avant, pendant, & après l'opération.

§. I.

Des vaisseaux qu'on doit ouvrir.

Combien il y a en général de sortes de vaisseaux qu'on ouvre.

Il y a deux sortes de vaisseaux qu'on peut ouvrir, les artéres & les veines. L'ouverture de l'artére s'appelle *Artériotomie*. Celle de la veine *Phlebotomie*.

A quelle artére se pratique l'artériotomie.

L'Artériotomie se pratique fort rarement, & seulement à l'artére temporale, parce que ces vaisseaux s'ouvrent plus commodement que les autres artéres, & qu'on y peut faire plus sûrement la compression, à cause des os du crane, qui fournissent un point d'appuy.

Quelles sont les veines qu'on peut ouvrir.

Les veines qu'on peut ouvrir sont en très-grand nombre. Les Modernes n'ouvrent pour l'ordinaire que celle du col, du bras & du pied. Mais comme il peut se rencontrer des cas ou il paroîtroit utile d'ouvrir les autres, nous parlerons non-seulement des veines que les Modernes ont coutume d'ouvrir, mais encore de celles sur lesquelles les Anciens pratiquoient la saignée. Les Anciens comptoient à la tête cinq veines qu'on pouvoit ouvrir.

La frontale.

La premiere est la *Frontale* ou *Preparate*. Elle traverse le milieu du front. C'est une branche de la veine angulaire. Elle rapporte le sang des parties voisines, & de la partie postérieure de la tête dans les angulaires. Hypocrate recommande l'ouverture de cette veine dans les douleurs de la partie postérieure de la tête.

La deuxiéme eſt la *Temporale*. Elle accompagne l'artére du même nom. Elle rapporte dans la veine Jugulaire externe, dont elle eſt une branche, le ſang des parties poſtérieures, latérales & antérieures de la tête. Il y a une veine Temporale de chaque côté, & ces deux veines ont communication enſemble, & avec la veine Frontale. Les Anciens foiſoit l'ouverture de ces veines Temporales dans les douleurs vives & croniques de la tête. *La temporale.*

La troiſiéme eſt l'*Augulaire*. Elle eſt ſituée dans le grand angle ou angle interne de l'œil. C'eſt la continuation du tronc de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient pour guérir les opthalmies. *L'angulaire.*

La quatriéme eſt la *Nazale*. Elle ſe trouve entre les cartilages latéraux du nez. On en foiſoit autrefois l'ouverture dans les maladies de la peau du viſage, comme dans la couperoſe. *La nazale.*

La derniere eſt la *Ranule* ou *Ranine*. Elle eſt ſituée ſous la lange, à côté du filet. C'eſt une branche de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient dans l'eſquinancie. *La ranule.*

Toutes ces veines portent le ſang dans les Jugulaires. Ainſi en ouvrant la Jugulaire on produit le même effet qu'on produiroit en ouvrant une de ces autres veines, & on le produit plus facilement, & plus promptement, parce que les Jugulaires ſont plus groſſes, & par conſéquent fourniſſent par l'ouverture qu'on y fait une bien plusgrande quantité de ſang. C'eſt pourquoi on a

abandonné la pratique des Anciens, & l'on n'ouvre guére que les Jugulaires.

Les Jugulaires. Il y a deux veines Jugulaires externes, une de chaque côté du col. Elles sont recouvertes du muscle paucier & des tégumens. Elles reçoivent le sang de toutes les parties extérieures de la face & de la tête & communiquent avec les Jugulaires internes.

Les veines du bras. Il y a au pli du bras quatre veines qu'on a coutume d'ouvrir, sçavoir la *Céphalique*, la *Médiane*, la *Basilique*, & la *Cubitale*.

La *Céphalique* est située à la partie supérieure & externe du pli du coude.

La *Médiane* se trouve un peu plus bas. Elle n'est autre choses qu'une branche de communication de la Céphalique avec la Basilique. Elle est ordinairement placée sur le tendon du muscle Biceps.

La *Basilique* est plus près de la partie interne du bras, & plus bas que la Médiane C'est sous cette veine que se rencontre ordinairement l'artére.

Enfin la *Cubitale* est située vers le condile interne du bras.

Ces quatres veines s'étendent à l'avant-bras, au poignet, & jusques sur le dos de la main. On peut les ouvrir dans quelqu'un de ces endroits, lorsqu'on ne peut le faire au pli du bras.

Les veines du pied. Il y a au pied deux veines qu'on peut ouvrir La *Saphene* interne, & la *Saphene* externe. La premiere, est cette veine assez considérable qui se trouve couchée sur la malléole interne, & qui est formée par les rameaux qui sont sur le pied. On ouvre ces

rameaux lorſqu'on ne peut pas ouvrir la ſaphene ſur la malléole. La ſaphene externe que quelques-uns nomment ſciatique, eſt placée vers le condile externe.

§. II.

Des inſtrumens dont on ſe ſert pour ſaigner.

L'inſtrument dont on ſe ſert ordinairement pour ſaigner eſt la Lancette.

Pluſieurs préférent cependant le Biſtouri pour l'artériotomie.

La *Lancette* eſt un inſtrument de Chirurgie trés-pointu, & tranchant ſur les côtés. La reſſemblance qu'elle a avec une lance, l'a fait appeller *Lancette*. *La lancette.*

Les Lancettes on deux parties, la lame & la chaſſe. La chaſſe ou le manche eſt compoſé de deux petites lames d'écailles aſſez minces, qui ſervent à conſerver la lame. On diſtingue trois parties dans la lame, la pointe, le milieu & le talon.

Il y a trois eſpece de Lancettes. La premiere, eſt appellée à grains d'orge. La lame de celle-ci ne commence à perdre ſa largeur que vers la pointe. Les commençans doivent ſe ſervir de cette Lancette, parce qu'en la plongeant on fait avec elle une grande ouverture, ſans qu'on ſoit obligé de faire beaucoup d'élévation. Elles ſont bonnes principalement pour les vaiſſeaux gros & ſuperficiels. *Les eſpeces.*

La ſeconde eſt à grains d'avoine. La pointe de celle-ci eſt plus allongée.

La troisiéme espece s'appelle Lancette à piramide, ou à langue de serpent. Elle a une pointe fort allongée, très-fine & très-aigue, qui représente une piramide.

Il y a une autre espece de petite Lancette qu'on appelle Lancette à petit fer, que beaucoup de personnes préférent aux trois autres.

§. III.

De la maniere, d'ouvrir les Vaisseaux.

Comment on ouvre les artéres. On ouvre les artéres à peu près de la même maniere qu'on ouvre les veines. On marque avec l'ongle l'endroit où on sent la pulsation, on tend la peau avec le doigt indice & le pouce de la main gauche, & l'on ouvre l'artére dans l'endroit marqué.

Et les veines. Pour les veines, on les ouvre de trois façons, en long, en travers, & obliquement. Les grosses veines s'ouvrent en long, les petites & profondes en travers, & les médiocres obliquement.

On distingue deux tems dans l'ouverture des veines, celui de la ponction, & celui de l'élevation. Le premier est celui qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans le vaisseau. Le second est le tems qu'il faut employer pour faire le chemin de dedans en dehors en retirant la Lancette. Pendant le premier tems on fait la ponction avec la pointe & les deux tranchans; & pendant le second on agrandit l'ouverture du vaisseau & des tégumens avec le tranchant supérieur de la Lancette.

§ IV.

§. IV.

Ce qu'on doit faire avant, pendant, & après la Saignée.

Avantque de faire cette opération, il faut avoir une bougie ou une chandelle allumée en cas qu'on ne puisse pas profiter de la lumiere naturelle, & charger une personne de la tenir. Il faut avoir aussi un vaisseau pour recevoir le sang, une compresse & une bande. *Avant l'opération.*

La compresse doit être faite d'un linge fin plié en quarré, & en plusieurs doubles.

La bande doit être d'une toile fine & peu usée, de la longueur d'environ une aulne & demie, & de largeur d'un pouce. Elle ne doit avoir ni ourlets, ni lisiéres ; ainsi un ruban de fil ne convient pas. Car il y a des deux côtés une lisiére qui comprimeroit plus fortement que son milieu. La bande doit être déroulée lorsqu'on va faire une saignée du bras, & roulée lorsqu'on en va faire une du pied ou de la jugulaire.

Il faut pour la saignée du pied avoir un chaudron ou un sceau de fayence plein d'eau d'une chaleur supportable, dans laquelle on met les pieds pour faire rarefier le sang, & gonfler les veines. On est quelquefois obligé de s'en servir lorsqu'on saigne au bras, & que les vaisseaux ne se manifestent pas assez.

Pendant l'opération, le malade doit être placé dans une situation commode. S'il est sujet à se trouver mal, il doit être couché. On cherche l'endroit où est l'artére & le tendon, on pose la ligature à la distance de *pendant l'opération.*

trois ou quatre travers de doigts du lieu où l'on doit picquer, on fait sur l'avant-bras quelques frictions avec les doigts indices & du milieu. Après avoir choisi le vaisseau qu'on doit ouvrir, on tire une lancette, on l'ouvre, & on la met à la bouche, de maniere que la pointe soit tournée du côté du bras qu'on doit picquer: on assujeti le vaisseau en mettant le pouce dessus, au dessous & à la distance de trois ou quatre travers de doigt de l'endroit où l'on doit ouvrir le vaisseau. On prend ensuite la lancette par son talon avec le doigt indicateur & le pouce: on fléchit ces deux doigts, on pose les extrémités des autres doigts sur le bras qu'on va picquer: pour s'assurer la main, on porte la lancette doucement plus ou moins à plomb jusques dans le vaisseau: on agrandit l'ouverture en retirant la lancette. Le sang réjallit aussi tôt. La personne chargée du vaisseau qui doit recevoir le sang, le présente, & on fait tourner le lancetier dans la main du bras picqué pour faire passer plus vîte le sang des veines intérieures dans les extérieures, par le mouvement des muscles. Pendant que le sang sort, on pose la main dessous l'avant-bras, pour le soutenir. Quand il ne fait point l'arcade, on lâche médiocrement la ligature, on met l'ouverture des tégumens vis-à-vis celle de la veine, où l'on fait prendre différente situation à cette ouverture.

Après l'opération. Quand on a tiré la quantité suffisante de sang, on ôte la ligature, on fait plier l'avant-bras: on approche les deux lévres de la pe-

tite plaie, en tirant un peu les tégumens avec le doigt, on nétoye les endroits du bras que le ſang a taché, on met la compreſſe ſur l'ouverture & on applique la bande.

Outre ce que nous venons de dire, il y a encore pluſieurs remarques particuliéres à faire ſur cette opération.

Remarque particuliére pour la ſaignée du bras.

1°. Le vaiſſeau qu'on doit ouvrir eſt quelquefois poſé directément ſur le tendon du muſcle biceps, qui fait dans certains ſujets une ſaillie. Il faut alors faire mettre le bras de la perſonne que l'on ſaigne en pronation, & ce tendon qui a ſon attache derniere la petite apophiſe du radius, ſe cache, pour ainſi dire, & s'enfonce.

2°. Lorſqu'on a poſé la ligature, ſi le vaiſſeau n'eſt pas bien apparent, on met le doigt indice ou le pouce d'une main ſur la veine & on fait de l'autre main avec le doigt du milieu & l'indice pluſieurs frictions le long de l'avant-bras, en commencant vers le poignet. Par ce moyen on renvoye vers le pouce ou le doigt indice la colonne du ſang qui eſt dans la veine, ce qui rend ce vaiſſeau plus ou moins ſenſible, & fait connoître s'il fournira une quantité ſuffiſante de ſang & s'il eſt enfoncé bien avant. Le lieu où il l'eſt moins eſt celui où il faut l'ouvrir.

3°. Il ne faut jamais picquer à moins que le vaiſſeau ne ſoit ſenſible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient, car on ne pourroit picquer qu'au hazard, ce qui ſeroit imprudent. Il y a de vaiſſeaux qui ne ſe font pas ſentir auſſi-tôt que la ligature eſt faite, mais quelque-tems après.

4°. S'il y a du danger d'ouvrir les vaisseaux au pli du bras, à cause de leur petitesse, jointe à la proximité de l'artére ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet ou même à la main.

5°. Lorsque les vaisseaux sont si enfoncés qu'on ne les sent pas dans le pli du bras, ni même à l'avant-bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en raréfiant le sang fait gonfler les veines.

6°. Quand le Chirurgien a choisi le vaisseau, il doit l'assujettir soit en mettant le pouce dessus, soit en embrassant avec la main l'avant-bras par derriere, de sorte que la peau soit un peut tendue, cette derniere méthode a quelque avantage sur l'autre, elle assujetti les vaisseaux avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle est nécessaire pour les vaisseaux roulans.

7°, Il faut porter la Lancette plus ou moins perpendiculairement sur la peau, à proportion que le vaisseau est plus ou moins enfoncé. Cette régle est d'une grande importance.

8°. Si le vaisseau est très-enfoncé, il faut porter la pointe de la Lancette presqu'à plomb. Car, si on la portoit obliquement, elle pourroit passer par-dessus. Si le vaisseau est si enfoncé qu'on ne le puisse appercevoir que par le tact, il faut ne point perdre de vûe l'endroit sous lequel on l'a senti; on y porte la pointe de la lancette, on l'enfonce doucement jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans le vaisseau, ce qu'une légere résistance pareille à celle que l'on sent lorsque l'on

perce du canepin, & quelques goutes de ſang font connoître. Alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la Lancette en la retirant.

9°. Ce ſont ordinairement les perſonnes graſſes qui ont les vaiſſeaux très enfoncés, & par conſéquent il n'y a pas tant à craindre de picquer l'artére, le tendon ou l'aponévroſe en ouvrant les vaiſſeaux enfoncés qui ſont preſque toujours entourés de beaucoup de graiſſe, qu'en ouvrant des vaiſſeaux apparens.

10°. Ces derniers ſont quelquefois collés ſur le tendon, ſur l'aponévroſe ou ſur l'artére; c'eſt pourquoi il faut pour les ouvrir porter la pointe de la Lancette preſque horiſontalement. Lorſqu'elle eſt dans la cavité du vaiſſeau, on éleve le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec ſon tranchant. Si l'on portoit la Lancette perpendiculairement, on riſqueroit d'atteindre l'une de ces parties qu'il eſt dangereux de picquer.

Remarques particuliéres pour la ſaignée de la jugulaire.

Il y a quelque obſervation particuliére à faire ſur la ſaignée de la jugulaire, & ſur celle du pied. Lorſqu'on veut ouvrir la veine jugulaire, on met le malade ſur ſon ſéant, on garnit l'épaule & la poitrine d'une ſerviette en pluſieurs doubles, & on applique la ligature de la maniere qu'on va dire. On met vers les clavicules, & ſur la veine que l'on a deſſein de picquer, une compreſſe épaiſſe, on fait enſuite deux tours autour du col avec la ligature, de ſorte qu'elle ſoutienne la compreſſe, on la ſerre un peu, on la noue vers la nuque.

du col à deux nœuds, l'un simple, & l'autre à rosette, après y avoir engagé un ruban, ou une autre ligature, dont les deux bouts tombent par devant, & vis-à-vis la trachée artére ; une personne tire les deux bouts du ruban, ou de cette derniere ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée-artére, & fait comprimer les veines jugulaires externes, & surtout celle sur laquelle est la compresse ; on applique le pouls sur cette compresse, & le doigts indice au dessus, afin d'assujettir le vaisseau, & de tendre la peau ; on prend la Lancette qu'on a mise à la bouche, comme dans la saignée du bras, & l'on ouvre la veine qui se trouve gonflée entre ces deux doigts. Si le sang ne sort pas bien, on fait mâcher au malade un morceau de papier, & s'il coule le long de la peau, on se sert d'une carte en forme de goutiére qui s'applique au-dessous de l'ouverture par un bout, & qui de l'autre côté conduit le sang dans la palette. Après avoir tiré la quantité nécessaire de sang & ôté la ligature, on applique la compresse, & on met un bandage circulaire autour du col.

Pour la saignée du pied. Pour faire la saignée du pied, on place le malade sur le bord de son lit ; on lui fait tremper les pieds dans l'eau chaude, on pose un des pieds sur un genou qu'on a garni d'un linge en plusieurs doubles, on applique la ligature, on remet le pied dans l'eau pour quelque tems, on retire le même pied, on en applique la plante contre

le genou, on cherche un vaisseau & on l'ouvre. L'on remet ensuite le pied dans l'eau, & après avoir tiré une suffisante quantité de sang, on ôte la ligature, on essuie le pied, on applique la compresse, & on fait le bandage appellé *Etrier*.

On est quelquefois obligé de saigner les malades couchés à plat dans leur lit lorsqu'ils sont trop foibles, ou qu'ils se trouvent mal dans une autre situation. Pour bien saigner, le Chirurgien doit être ambidextre, c'est-à dire, se servir aussi bien d'une main que de l'autre, car il doit saigner de la main gauche, au bras & au pied gauches; & de la main droite, au bras & au pied droit.

Quelle est la quantité du sang qu'on doit tirer.

La quantité du sang qu'on doit tirer dépend du caractére de la maladie, des forces, du tempérament, du sexe & de l'âge du malade. On tire ordinairement aux adultes trois palettes de sang. La palette est un petit vaisseaux qui en contient trois ou quatre onces.

Tems de faire la saignée.

Quant au tems de faire la saignée, on ne le choisit pas dans les cas pressans. Lorsque l'on saigne par précaution ou pour quelque légere indisposition, on doit le faire, en Eté, dans les heures où la chaleur est plus modérée, c'est-à-dire, le matin ou le soir. On choisit ordinairement le Printems ou l'Automne, comme des saisons plus convenables. Au reste, on ne doit jamais saigner une personne, lorsqu'elle vient de prendre quelques alimens; il faut toujours attendre que la digestion soit faite.

CHAPITRE II

Des effets de la Saignée.

TOute Saignée produit quatre effets. Elle diminue le volume du ſang, elle le détourne de ſe porter vers certaine partie en auſſi grande abondance, elle le détermine à couler vers certaine partie ; & comme la partie rouge ſe répare moins promptement que la partie blance, elle occaſionne l'augmentation proportionnelle de celle-ci. En faiſant cette opération, on ſe propoſe ordinairement quelqu'un des ces effets en particulier. C'eſt ce qui a fait diſtinguer la Saignée par rapport a ſes effets, en *Evacuative*, en *Révulſive*, en *Dérivative*, & en *Spoliative.* * Ces différens noms qu'on donne à la Saignée, & le prognoſtic qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang, feront la matiere de ce Chapitre.

§. I.

De la Saignée Evacuative, Dérivative, Revulſive, & Spoliative.

Saignée évacuative. 1°. La ſaignée évacuative eſt celle où l'on ſe propoſe de déſemplir les vaiſſeaux, en diminuant le volume du ſang de la quantité qu'il en ſort par l'ouverture du vaiſſeau.

Cette eſpece de ſaignée détend toutes les parties, rend aux ſolides leur reſſort &

* *Voyez là deſſus les ſçavans Traités de Meſſieurs,* SYLVA & QUESNAY.

leur élaſticité, & fait par conſéquent que les liqueurs ſont plus broyées, plus briſées, & plus diviſées par la contraction des artéres, que le ſang circule plus aiſément juſques dans les plus petits vaiſſeaux; & que les ſecrétions ſont plus libres & plus abondantes. Le ſang ſe dépure par ce moyen, les embarras ſe lévent, & les remedes agiſſent plus efficacement.

2°. La ſaignée révulſive eſt celle où l'on ſe propoſe de détourner de certaine partie le ſang qui s'y porte en trop grande abondance. *Saignée revulſive & ſes effets.*

Pour produire cet effet, il faut piquer la veine qui répond à l'artére la plus éloignée du lieu malade. Par ce moyen on détermine vers les parties les plus éloignées de la partie malade une plus grande quantité de ſang, & l'on diminue d'autant la quantité de celui qui coule dans la partie malade, qui reçoit le ſang des vaiſſeaux oppoſés à celui que l'on ſaigne.

3°. La ſaignée dérivative eſt celle où l'on ſe propoſe de déterminer vers une partie une plus grande quantité de ſang que celle qui y paſſe. *Saignée dérivative & ſes effets.*

Pour produire cet effet, il faut ouvrir la veine dans l'endroit même où l'on veut augmenter l'abondance du ſang. Car l'ouverture de la veine fait que le ſang trouve moins de réſiſtance dans cet endroit que dans les autres parties, c'eſt pourquoi il s'y porte en plus grande quantité.

4°. La ſaignée ſpoliative eſt celle où l'on ſe propoſe de diminuer la quantité *Saignée ſpoliative & ſes effets.*

proportionnelle de la partie rouge du ſang. Les ſaignées fréquentes produiſent cet effet, parce que la partie blanche ſe répare beaucoup plus promptement que la partie rouge. Elles le produiſent plutôt dans les gros vaiſſeaux que dans les petits, parce que les gros vaiſſeaux contiennent à proportion plus de partie rouge que les autres.

§. II.

Du prognoſtic qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang.

Le ſang hors du corps ſe diviſe ſenſiblement en deux parties ; en partie rouge, & en partie blanche.

La proportion qui doit ſe trouver entre ces deux parties, & les différentes couleurs dont elles ſont nuancées, font juger de la qualité du ſang.

Proportion entre la partie rouge & la partie blanche. On ne peut point déterminer un dégré de proportion entre le volume de la partie rouge & celui de la partie blanche, ſuivant lequel on puiſſe juger qu'il n'y a point de défaut dans le ſang par rapport à cette proportion. Tout ce que l'on peut dire c'eſt que le volume de la partie blanche ne doit pas être plus grand que celui de la partie rouge, ni moindre que les tiers de ce volume. Ainſi lorſque le volume de la partie blanche ſurpaſſe celui du coagulum, c'eſt une marque que le ſang eſt trop fluide. Lorſqu'il eſt moindre que le tiers du volume du coagulum, c'eſt une marque que le ſang eſt trop épais.

Quant à la couleur du ſang, le rouge n'en doit être ni trop éclatant, ni trop foncé. La vivacité du rouge d'un ſang qui ſe coagule difficilement, & qui a peut de partie blanche, eſt une marque qu'il y a de la malignité.

Couleur du ſang.

Le coagulum eſt quelquefois recouvers d'une croute blanche. Lorſqu'elle eſt molle, tenue, qu'elle reſſemble à du lait coagulé, & qu'elle ſe fond entre les doigts; ce n'eſt que du chile, qui par ſa légéreté nage au-deſſus des autres liqueurs, & fait voir ſeulement que la ſaignée a été faite trop tôt après le repas. Lorſqu'elle eſt fort épaiſſe, membraneuſe, jaunâtre, qu'elle a du reſſort, en un mot que c'eſt une eſpece de coüene; c'eſt une limphe groſſiere, viſqueuſe, & qui s'eſt entiérement épaiſſie. Cette croute coüeneuſe qui ſe trouve quelquefois attachée à la circonférence du vaiſſeau dans lequel on a reçu le ſang en eſt quelquefois entiérement détachée, & le coagulum nage dans la ſéroſité. Elle eſt une marque d'inflammation.

Croute blanche dont le coagulum eſt recouvert.

Il faut obſerver qu'elle ne ſe manifeſte pas, ou ne ſe manifeſte que très-peu, lorſqu'on a fait une ouverture trop petite à la veine, lorſque le ſang n'eſt venu que goute à goute, & en bavant le long du bras; lorſque le vaiſſeau dans lequel eſt le ſang eſt large & plat, lorſque le ſang a été agité dans le vaiſſeau où on la reçu; & lorſqu'il a été expoſé à un air trop froid.

Obſervation.

L'écume qui paroît quelquefois au-deſſus du coagulum ne vient que de quelques

Ce que c'eſt que l'écume.

particules d'air qui se sont renfermées dans le sang, lorsqu'il tomboit dans le vaisseau. Quand cette écume ne se dissipe qu'après un long-tems, c'est une marque de la visquosité du sang.

Différentes couleurs dont la superficie se trouve nuancée

Les différentes couleurs qui se trouvent quelquefois sur la surperficie du coagulum, & qui la rendent comme marbrée, viennent des parties intégrantes du sang qui ont souffert différentes triturations & de la qualité du chile, & de la bile qui s'y trouvent mêlées.

Couleur de la partie blanche.

La partie blanche du sang qui s'est séparée, & qui environne le coagulum est quelquefois laiteuse, quelquefois elle est jaunâtre, & teint en jaune le linge qu'on y trempe. La couleur laiteuse vient de ce que la saignée à été faite trop tôt après le repas, & avant que la sanguifiacation ait été faite. La couleur jaunâtre vient de la bile, qui ne se filtrant pas bien se mêle avec la sérosité du sang & lui donne cette couleur.

CHAPITRE III.

Des accidens qui suivent la Saignée.

IL ne suffit pas d'avoir une parfaite connoissance de tout ce qui regarde l'opération de la saignée, il faut encore être instruit de tous les accidens qui peuvent la suivre, soit pour les éviter, soit pour les corriger.

Accidens de la saignée,

Les depôts, le trombus, l'échimose, la tumeur limphatique, la douleur & l'engourdissement,

gourdiſſement, la piquure de l'aponévroſe, du muſcle biceps, celle du perioſte, celle du tendon & de l'artére, ſont les accidens quidépandent de l'opération de la ſaignée, auſquels on peut ajouter la ſyncope où tombe quelquefois le malade, & ce qu'on appelle la ſaignée blanche. Tous ces accidens ſe diſtinguent par rapport à leur degré en légers, médiocres, & en graves.

§. I.

Saignée blanche.

Manquer d'ouvrir en ſaignant une veine d'où on a deſſein de tirer du ſang, c'eſt fairece qu'on appelle une ſaignée blanche.

Ce qui en eſt la cauſe.

On manque une ſaignée, parce que le vaiſſeau étant très-enfoncé, on ne porte pas la Lancette aſſez avant, ou aſſez perpendiculairement, parce que le vaiſſeau eſt roulant, & qu'il fuit, pour ainſi dire, la Lancette; parce qu'on picque à coté du vaiſſeau ou au milieu de beaucoup de cicatrices, qui aſſez ſouvent en retréciſſent le diametre, ou parce que le malade retire ſon bras.

Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces cauſes a fait manquer la ſaignée pour éviter un pareil inconvenient.

§. II.

La ſyncope.

Lorſque le malade tombe en ſyncope pendant la ſaignée, on le fait revenir promptement, en mettant le doigt ſur l'ouverture pour arrêter le ſang en le fai-

ſant coucher ſur le dos, & en lui faiſant reſpirer du vinaigre, ou quelque eau ſpiritueuſe.

§. III.

Les dépôts & ce qui les occaſionne.

Les dépôts, tels que l'éréſipele & le phlegmon qui ſe forment aux environs de la piquure, ou dans le lieu même de la piquure à la ſuite de la ſaignée ſont occaſionnés par la mauvaiſe diſpoſition des humeurs, ou par la piquure de quelque fibre aponévrotique, ou par quelques efforts que le malade aura fait avec ſon bras.

On a indiqué dans l'abregé des principes les remedes qui conviennent à ces ſortes d'accidens.

§. IV.

Le trombus.

Le trombus eſt une tumeur formée par un ſang épanché aux environs de l'ouverture de la veine.

Les cauſes.

La piquure de la veine de par en part, la petiteſſe de l'ouverture de la peau, & ſon défaut de proportion avec celle de la veine, un peu de graiſſe qui ſe préſente à l'ouverture, ſont les cauſes ordinaires du trombus. Pour empêcher que cette tumeur n'augmente, il ne faut lever que peu à peu le pouce qu'on a appliqué ſur le vaiſſeau afin de l'aſſujettir, & ne pas deſſerrer la ligature. Quand malgré ces précautions, on ne peut pas tirer la quantité néceſſaire de ſang, ou que la tumeur augmente; on pique la même veine au-deſſous du trombus, ou une autre veine.

On procure la résolution du sang épanché en appliquant d'abord sur la tumeur une compresse trempée dans l'eau commune, ou dans quelque eau spiritueuse dont on se sert par la suite. On peut mettre dans la duplicature de la compresse un peu de sel commun, pour faciliter la résolution. *Remedes.*

§. V.

L'échimose est une tumeur légere formée par le sang extravasé dans le corps graisseux, ce qui change la couleur naturelle de la peau en une livide, noirâtre ou jaunâtre. *L'échimose.*

Les frictions réiterées sur les bras des personnes grasses, & dont la peau est délicate, la ligature qu'on laisse trop long-tems serrée, l'extension du bras avant la réunion parfaite du vaisseau, un pli fait par la compresse ou la bande, la piquure du vaisseau de part en part, enfin le trombus sont les causes ordinaires de l'échimose, qui vient à la suite de la saignée. On remédie à cet accident en frottant la partie avec quelque liqueur spiritueuse, telle que l'eau-de-vie, celle de lavande, l'eau vulnéraire, &c. & en appliquant dessus une compresse imbibéede ces mêmes liqueurs, *Causes.* *Remedes.*

§. VI.

La tumeur limphatique qui survient dans le lieu de la piquure après la saignée, est formée par une limphe épanchée d'un ou de plusieurs vaisseaux limphatiques qu'on a ouverts en même-tems que la veine. *Tumeur limphatique.*

Signes. Cette tumeur ne change point la couleur de la peau, elle eſt ſans douleur, & ſouvent réluiſante, elle ne ſe forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre des vaiſſeaux limphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas ſe faire ſi parfaitement, qu'elle ne laiſſe une petite fiſtule imperceptible par ou la lymphe épanchée s'écoule. On reconnoît cet écoulement à la chemiſe qui en eſt mouillée.

Cure. Une compreſſe épaiſſe & trempée dans une eau ſpiritueuſe qu'on applique ſur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle réſiſte à ce remede, on y fait une petite ouverture pour donner iſſue à la limphe épanchée, & l'on fait enſuite ſur l'endroit ouvert une légere compreſſion. S'il n'y a point de tumeur, mais ſeulement une petite ouverture par où la limphe s'écoule, une compreſſion faite deſſus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réunion. Lorſque ce moyen ne réuſſit pas, on applique la pierre infernale, qui en cautériſant un peu le vaiſſeau limphatique, & detruiſant les calloſités procure la conſolidation entiére du vaiſſeau, & de la petite ouverture devenue fiſtuleuſe. Un emplâtre de céruſe mis ſur l'ouverture & la compreſſion, après l'application de la pierre infernale, acheve la guériſon.

§. VII.

Douleur & engourdiſſement. On ſçait qu'il y a un petit cordon de

nerfs appellé *Cutané* intérieur qui accompagne la veine basilique ; un autre appellé *Musculocutané* qui passe derriere la veine médiane ; & un autre rameau de nerfs crural qui accompagne la veine saphéne.

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine on pique ou l'on coupe un de ces petits cordons de nerfs. Quand on le pique seulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où se distribue le nerf, & qui continue quelquefois à se faire sentir pendant quelque-tems, mais avec moins de violence. Quand on le coupe totalement, on excite d'abord, comme en le piquant, une douleur vive, à laquelle succéde un engourdissement le long de la partie où le nerf coupé se distribue. *Signes.*

Il est difficile de prévoir cet accident, & s'il y a un moyen de l'éviter, c'est d'ouvrir les veines suivant leur longueur ; mais cela n'est pas toujours possible.

Pour appaiser la douleur on frotte toute la partie douloureuse avec un mêlange d'huile d'amende douce, d'huile de vers, & d'eau de vie. *Cure.*

On remédie à l'engourdissement avec le baume de Fioraventi & l'huile de vers qu'on mêle ensemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mêlange.

§. VIII.

La piquure de l'aponévrose du muscle biceps est quelquefois suivie d'accidens. La douleur que le malade ressent au mo- *Liqueur de l'aponévrose.*

ment de la ſaignée au-deſſus & au-deſſous de l'endroit piqué, & la réſiſtance que le Chirurgien ſent à la pointe de ſa Lancette, qui ſe trouve quelquefois émouſſée, ſont les ſignes qui font connoître ou du moins ſoupçonner qu'on a piqué cette aponévroſe.

Une douleur vive au bras & à l'avant-bras, un gonflement, une tenſion, une inflammation, enfin un abſcès deſſus ou deſſous l'aponévroſe, ſont quelquefois les ſuites de cette piquure. Les remedes qu'on employe pour prévenir & pour appaiſer la douleur & les accidens, ſont les mêmes que ceux dont on ſe ſert pour remedier aux accidens qui ſuivent l'inflammation des autres parties aponévrotiques; c'eſt-à-dire, la ſaignée réïterée, le régime, les délayans, les cataplaſmes anodins, émolliens & les réſolutifs, lorſque la douleur eſt paſſée. Si ce dépôt, au lieu de ſe réſoudre, ſe termine par ſuppuration, on en fait l'ouverture, en obſervant les régles preſcrites pour les ouvertures des abſcès, & on traite la plaie qui en réſulte, ſelon les régles de l'Art.

Cure.

§. IX.

Piquure du périoſte.

En ouvrant la ſaphene à la malléole interne, la cubitale ou la radiale vers le poignet, & l'artére ou la veine temporale, on peut piquer le périoſte ſi l'on enfonce la Lancette trop avant, ou ſi le malade fait quelque mouvement.

La douleur qui ſe fait ſentir au-deſſus & au-deſſous de l'endroit piqué, & la réſiſtance conſidérable qu'on a ſenti à la pointe de la Lancette, qui s'en trouve émouſſée, font connoître qu'on a touché le périoſte. *Signes.*

Une douleur, une tenſion, & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où ſe trouve le périoſte piqué, ſont quelquefois les ſuites & les ſignes de la léſions de cette partie.

Cure. Quand ces accidens ne ſont pas conſidérables, quelques compreſſes trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de-vie & dans quatre d'eau commune, ſuffiſent pour y remédier. Lorſque l'inflammation eſt diſſipée, il faut mettre un emplâtre d'onguent de la mere ſur la petite plaie de la ſaignée, pour en faire ſuppurer les bords. Si ces accidens ſont violens, on applique ſur la partie un cataplaſme anodin, & ſur la plaie un peu de ſuppuratif, qui en l'entretenant ouverte, excite toujours un petit ſaintement, & même une petite ſuppuration. Lorſque la douleur & l'inflammation ſont diſſipées, on met un emplâtre d'onguent de la mere ſur la plaie qu'on deſſéche enſuite avec l'onguent de Céruſe ou de Pompholix, &c. Ces accidens ne ſe terminent pas toujours ſi heureuſement, ils obligent quelquefois à débrider le périoſte enflammé, trop tendu, & prêt à tomber en pourriture, ce qui feroit un grand délabrement. L'inciſion faite pour débrider le périoſte, découvre l'os qu'on

doit panser ainsi que la plaie faite aux parties molles suivant les régles de l'Art.

§. X.

Piquure du tendon, Si l'on enfonce trop la Lancette, ou si le malade rémue le bras, on peut en ouvrant la médiane piquer quelquefois le tendon du muscle biceps, qui est ordinairement situé dessous. *Signes.* La douleur vive que ressent le malade au moment de la piquure par tout le bras jusques vers l'acromion, & la résistance que le Chirurgien sent à la pointe de sa Lancette, font connoître que cette partie a été touchée.

Suites de la piquure. Cette douleur se passe quelquefois, mais si elle continue, elle est bientôt suivie de gonflement, de ténsion, d'inflammation à toute la partie, de fiévre, de mouvement convulsif, de dépôts, & quelquefois de pourriture. Car ces accidens sont les effets ordinaires des blessures des parties tendineuses.

Cure. Pour remédier à tous ces accidens on saigne fréquemment le malade, on lui fait observer un régime fort exact, ~~on~~ lui fait prendre intérieurement, & on applique extérieurement les remedes capables d'adoucir la douleur & de calmer la violence des autres accidens; on couvre toute la partie d'un cataplasme anodin, ou émollient. Si ces moyens ne réussissent pas, on découvre le tendon piqué; on met dessus un plumaceau imbibé d'esprit de térébenthine; on est même quelquefois obli-

gé de couper le tendon en travers, pour ſauver le bras du malade.

§. XI.

Comme la ſituation des artéres, par rapport aux veines extérieures, n'eſt pas uniforme dans les Sujets, il eſt d'une très-grande importance de reconnoître par la pulſation, celle des artéres voiſines des veines qu'on peut piquer afin d'éviter l'artére, ſoit en piquant la veine dans les endroits où l'artére n'eſt pas trop proche, ſoit en n'introduiſant la Lancette dans la veine qu'avec beaucoup de précaution.

Piquure de l'artére.

Lorſque les membranes ne ſont point ouvertes.

Malgré toutes ces attentions, il peut arriver qu'en ouvrant la veine baſilique, on pique l'artére qui eſt ſituée deſſous. La Lancette peut ne diviſer que quelques-unes des tuniques de l'artére, ou les ouvrir toutes. Dans le premier cas, on ne s'apperçoit de cet accident qu'au bout de quelque-tems, & jamais dans le moment de la ſaignée, le ſang trouvant dans le point de la diviſion de quelques-unes des tuniques de l'artére moins de réſiſtance qu'ailleurs, dilate & étand peu à peu dans le lieu de la diviſion, celles qui ſont entiéres; & il ſe forme en cet endroit une tumeur anévriſmale par dilatation.

Signes

Cette tumeur eſt fort petite dans ſon commencement, elle ne change point la couleur de la peau, on y ſent un mouvement de pulſation pareil à celui de l'artére, elle diſparoit lorſqu'on la comprime,

& qu'en appuyant le pouce sur l'artére brachiale, on suspend le cours du sang, mais dès que l'on cesse la compression, elle revient, & quelquefois même avec un petit bruit.

Cure. On peut guérir cet anévrisme en faisant une compression exacte & continuelle à l'endroit de la tumeur après avoir fait rentrer le sang qui la formoit.

Toutes les tuniques divisées. Lorsque toutes les tuniques de l'artére sont divisée par la pointe de la Lancette, on s'en apperçoit à l'instant. Car, le sang artériel sort avec impétuosité, en arcade, *Signes.* & pour ainsi dire par bond, suivant le mouvement de pulsation. Sa couleur est beaucoup plus rouge & plus vermeil que le sang vénal, il se caille fort promptement, une compression sur l'artére brachiale en arrête le cours, au lieu que la compression faite à l'avant-bras ne l'empêche point de couler.

Cure. Dès que l'on a reconnu que le sang vient d'une artére ouverte, on peut le laisser sortir jusqu'à ce que le malade tombe en foiblesse, pourvû qu'il ne s'épanche pas aux environs de l'artére; ce qui arrive quand l'ouverture de l'artére n'est pas vis-à-vis celle des régumens. Car, s'il s'épanchoit aux environs de l'ouverture, il faudroit sans différer en suspendre le cours en serrant fortement la ligature, ou en faisant sur le champ une espece de tourniquet. Il faut remarquer qu'on ne laisse écouler le sang jusqu'à défaillance qu'afin de pouvoir mieux l'arrêter, qu'il y a des person-

nes qui ne tombe en défaillance que difficilement, & que par conséquent il est quelquefois dangereux d'attendre la défaillance des malades.

Après avoir arrêté le cours du sang, on met sur l'ouverture un petit morceau de papier brouillard mouillé & pressé ; on applique ensuite une petite compresse de la largeur de l'ongle, & sur cette compresse plusieurs autres graduées autant qu'il en faut pour surpasser le niveau du bras ; on fait le bandage ordinaire de la saignée, mais avec une bande plus longue, l'on desserre peu à peu la ligature, & on met au bras sur le trajet des vaisseaux une compresse épaisse qu'on soutient avec une bande, dont on serre les tours qui sont plus près de l'ouverture que ceux qui en sont éloignés.

Comme les compresses graduées qu'on applique sur l'ouverture doivent faire dans ce lieu une compression aussi exacte qu'il est possible, par le moyen de la bande qu'on serre; il faut mettre l'avant-bras un peu en fléxion, afin que l'aponévrose du muscle biceps, sous laquelle l'artére se trouve étant relâchée par cette situation, permette que la compression soit plus exacte.

Les compresses sont graduées & plus élevées que le niveau du bras, afin que la pression ne se fasse que sur l'ouverture de l'artére, & non pas sur les parties latérales du bras.

La compresse appliquée sur le trajet de l'artére du bras & un peu serrée par la bande, ralentit le mouvement du sang dans

ce vaiſſeau, & empêche qu'il n'aille frapper trop fortement le lieu de l'ouverture. On met le bras en écharpe, on recommande au malade de ne pas rémuer le bras; on le ſaigne, & on lui fait obſerver un régime de vivre.

Quand la compreſſion eſt bien faite & continuée long-tems, elle procure ordinairement la réunion parfaite de l'artére, mais ſi elle eſt mal faite, on s'en apperçoit bientôt à l'extravation du ſang qui s'infiltre dans le corps graiſſeux; ce qui oblige à lever l'appareil, & à faire l'opération qu'on appelle de l'anévriſme. Le bandage ſe relâche quelquefois, lors même que la compreſſion eſt bien faite, il faut alors faire une ligature ſerrée avant de l'ôter entiérement, & appliquer un appareil nouveau, parce que la réunion, quoique déja faite, n'eſt pas aſſez ſolide pour ſoutenir l'effort du ſang, il faut même continuer cette compreſſion pendant long tems; car on a ſouvent remarqué que l'eſpace de dix ou douze jours n'eſt pas ſuffiſant pour procurer une réunion ſolide. Quand la compreſſion n'eſt point continuée aſſez long-tems, il ſe forme un anévriſme réellement par diviſion, mais qui a ſouvent les ſignes de l'anévriſme par dilatation.

FIN.

TABLE

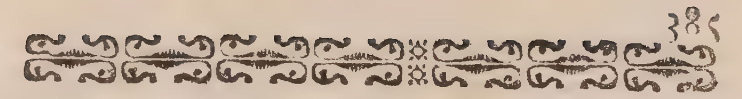


TABLE DES MATIERES.

PEMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIE'ME PARTIE.

QUATRIE'ME PARTIE.

CINQUIE'ME PARTIE.

DE LA SAIGNE'E.

Fin de la Table.


36



